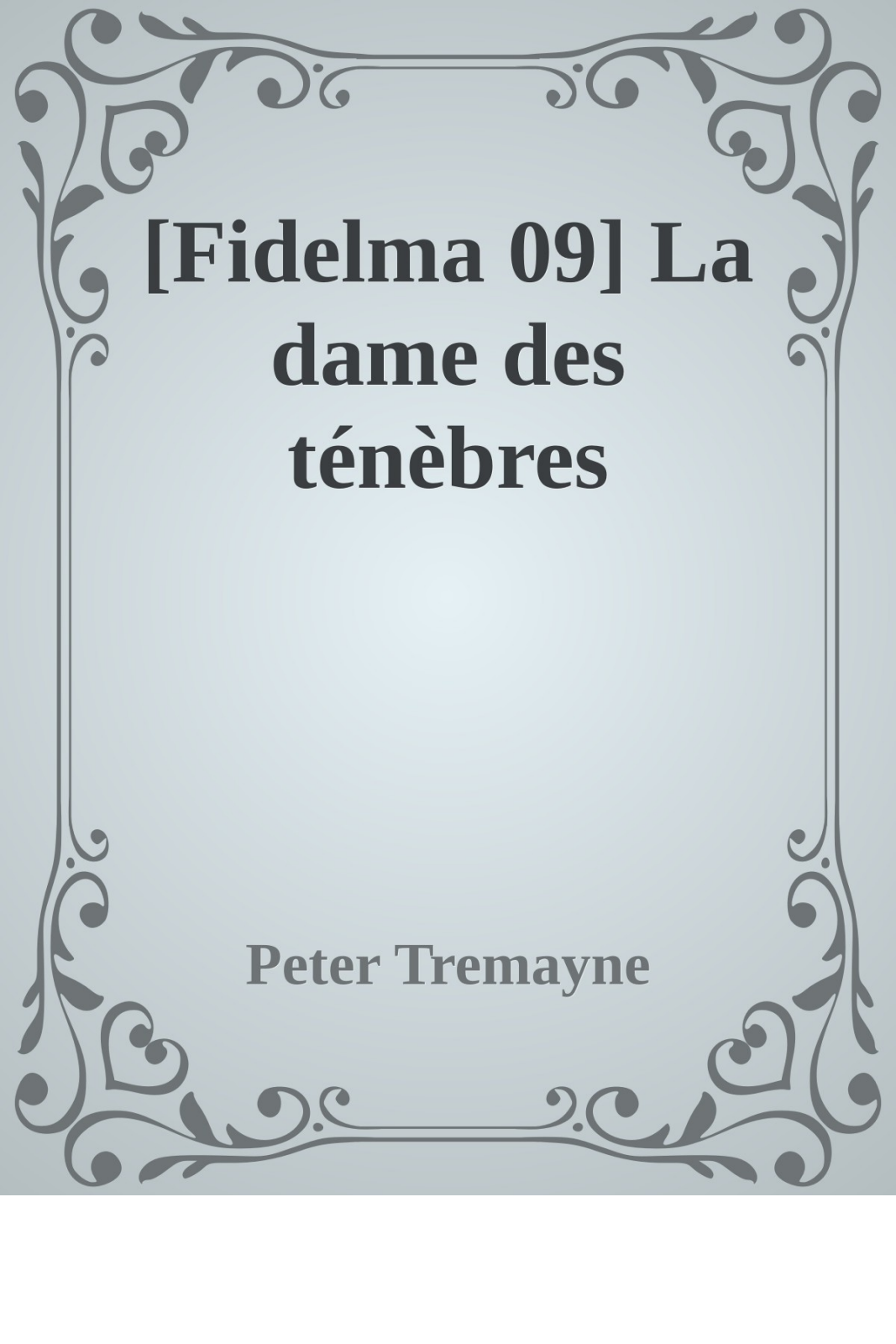


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the entire page.

[Fidelma 09] La dame des ténèbres

Peter Tremayne

VISIT...

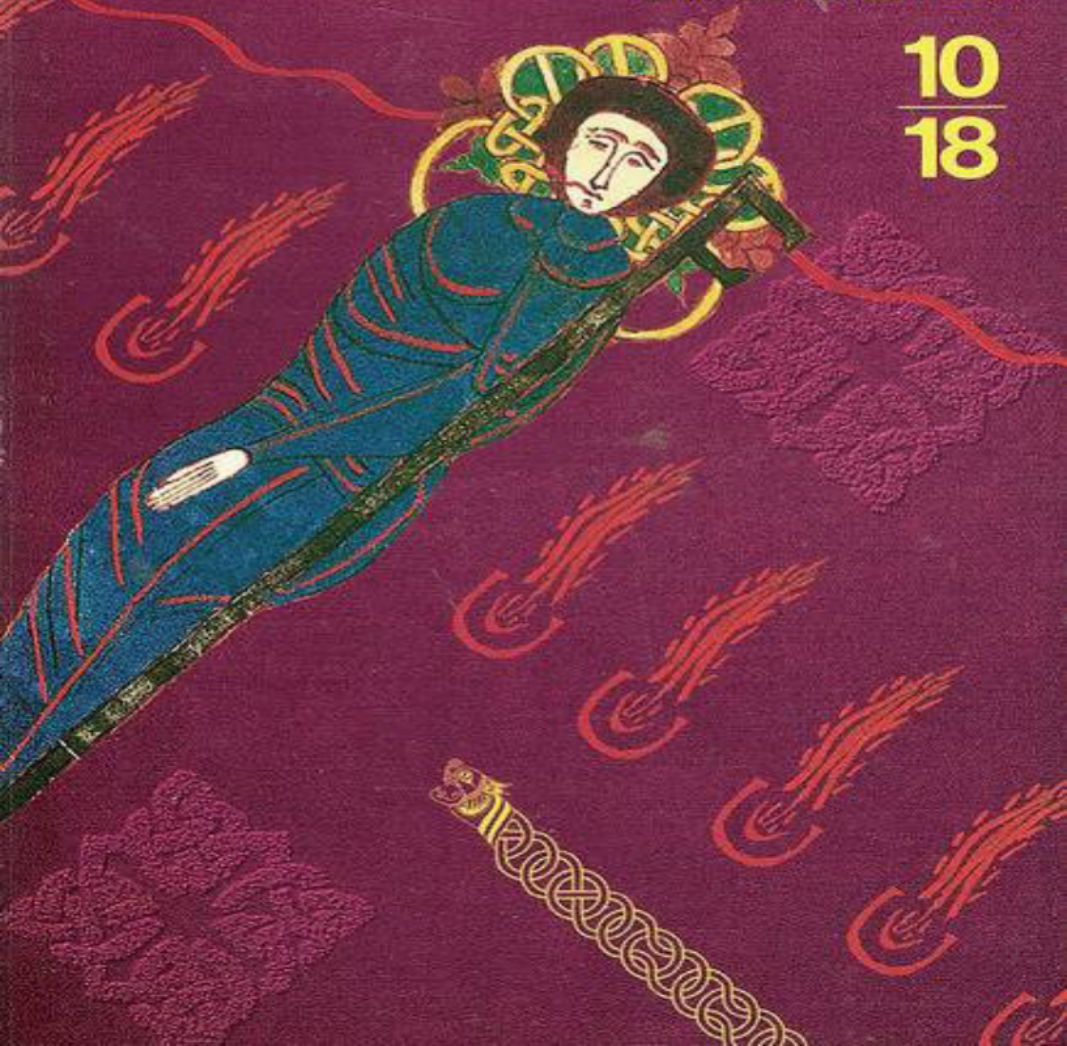
LANZAROTE
Caliente.COM

Peter Tremayne

La dame des ténèbres

GRANDS DÉTECTIVES

10
18



PETER TREMAYNE

LA DAME DES TENEBRES

*Traduit de l'anglais
par Hélène PROUTEAU*

INÉDIT

10|18

« Grands Détectives »

dirigé par Jean-Claude Zylberstein

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2007,
pour la traduction française.

ISBN 9782264046031

Dépôt légal : novembre 2007

10|18

12, avenue d'Italie – Paris XIII^e

www.10-18.fr

Sommaire

NOTE HISTORIQUE

PRINCIPAUX PERSONNAGES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

NOTE HISTORIQUE

Les enquêtes de soeur Fidelma se situent au VII^e siècle après J. — C.

Soeur Fidelma n'est pas une simple religieuse ayant appartenu à la communauté de sainte Brigitte de Kildare. Elle est aussi *dálaigh*, avocate des anciennes cours de justice d'Irlande. La plupart des lecteurs risquant d'être dépayés par l'Irlande de cette époque, je préfère préciser quelques points essentiels à la compréhension de mes romans.

Au VII^e siècle, le pays était composé de cinq provinces. D'ailleurs, en gaélique, le mot qui désigne une province est toujours *cuíge*, littéralement un cinquième. Les rois de quatre de ces provinces — Ulaidh (Ulster), Connacht, Muman (Munster) et Laigin (Leinster) — prêtaient allégeance au *Ard Rí* ou haut roi, qui régnait depuis Tara, dans la cinquième province « royale » de Midhe (Meath), qui signifie « province du milieu ». À l'intérieur même des frontières de chacune de ces provinces dominées par un roi, le pouvoir se divisait entre les petits royaumes et les territoires des clans.

Dans cette histoire, on trouvera des références au conflit entre Muman et Laigin, qui tous deux revendiquent la souveraineté sur le sous-royaume frontalier d'O سراige (Ossory). Pour les détails de ce conflit, se rapporter à l'enquête de Fidelma, *Les Cinq Royaumes*⁽¹⁾.

La loi de primogéniture, l'héritage par le fils aîné ou la fille aînée, était un concept étranger à l'Irlande. Les titres attachés au pouvoir, qui allaient du petit chef de clan au haut roi, n'étaient que partiellement héréditaires. Chaque dirigeant devait prouver qu'il méritait la charge qu'il convoitait. Il était élu par le *derbfhine* de sa famille, composé d'un minimum de trois générations réunies en conclave. S'il s'avérait qu'un dirigeant était indigne de sa tâche, on le destituait. Et donc le système monarchique de l'ancienne Irlande était plus proche d'une république moderne que des monarchies féodales de

l'Europe médiévale.

Au VII^e siècle, l'Irlande était gouvernée par un corpus de lois très élaborées qu'on appelait les lois des *Fénechus* ou « cultivateurs », plus connues sous le nom de lois des brehons, brehon étant dérivé de *breitheamh* -juge. La tradition veut que ces lois aient été rassemblées pour la première fois en 714 avant J.— C. sur l'ordre du haut roi Ollamh Fódhla. Mais ce n'est qu'en 438 après J.— C. que le haut roi Laoghaire réunit une commission de neuf sages pour étudier, réviser et consigner les lois en caractères latins, l'alphabet romain s'étant peu à peu imposé dans le pays. Saint Patrick, qui deviendra le patron de l'Irlande, faisait partie de ce conseil. Au bout de trois ans d'un travail intensif, la commission remit un texte où étaient consignées les lois dont ce fut la première codification connue.

Le premier manuscrit qui est parvenu jusqu'à nous date du XI^e siècle, et il est conservé à la Royal Irish Academy à Dublin. Et il fallut attendre le XVII^e siècle pour que l'administration coloniale de l'Irlande interdise l'usage du système juridique des brehons. Le simple fait de posséder un exemplaire de ces textes de loi était puni de mort ou de déportation.

Ce système juridique n'était pas statique et tous les trois ans au *Féis Temhrach* (la fête de Tara), les juristes et les administrateurs se rassemblaient pour étudier et réviser les lois à la lumière des changements survenus dans la société.

Ces lois irlandaises garantissaient aux femmes plus de droits et de protection qu'elles n'en ont jamais eu jusqu'à aujourd'hui en Occident. Elles pouvaient aspirer à toutes les fonctions à égalité avec les hommes. Dirigeants politiques, guerriers à la tête des troupes dans les batailles, elles exerçaient aussi les professions de médecin, de magistrat, de juriste, de poète et d'artisan. Le nom de plusieurs femmes juges est arrivé jusqu'à nous — Bríg Briugaid, Áine Ingine Iugaire et Darí, entre autres. Par exemple, Darí n'était pas seulement juge, mais auteur d'un texte de loi particulièrement remarquable rédigé au VI^e siècle.

Les femmes étaient protégées contre le harcèlement sexuel, la discrimination et le viol. Concernant le divorce, elles jouissaient des mêmes droits que les hommes et pouvaient exiger une part des biens de leur mari. Elles héritaient en leur nom propre des propriétés leur venant de leur famille et avaient droit à des compensations si elles tombaient malades ou étaient hospitalisées. (En 636, l'ancienne Mande comprenait le plus vieux système d'établissements hospitaliers jamais décrit en Europe.) Vue des perspectives actuelles, la loi des brehons contribuait à créer un environnement quasi idéal pour les femmes.

Pour apprécier le rôle que joue Fidelma dans mes romans, il faut

bien comprendre ce contexte qui formait un contraste élatant avec les pays voisins de l'Irlande.

Fidelma est née en 636 à Cashel, la capitale du royaume de Muman (Munster), au sud-ouest de l'Irlande. Elle est la plus jeune fille du roi Fáilbe Fland, qui meurt l'année suivant sa naissance, et elle sera élevée sous la tutelle d'un lointain cousin, l'abbé Laisran de Durrow. Quand elle atteint « l'âge du choix » (quatorze ans), elle part étudier à l'école des bardes du brehon Morann de Tara, en compagnie de nombreuses jeunes filles irlandaises. Après huit années d'études, Fidelma obtient la qualification d'*anruth*, située un degré au-dessous du titre le plus élevé décerné par les collèges de bardes et les universités ecclésiastiques. La qualification suprême, *ollamh*, désigne encore aujourd'hui un professeur en gaélique. Fidelma a étudié le droit, dans le code de droit pénal *Senchus Mór* et dans le code civil, le *Leabhar Acaill*. Elle exerce donc la profession de *dálaigh* ou avocate.

Dans l'Ecosse moderne, son rôle pourrait se comparer à celui d'adjoint du shérif, dont le travail consiste à rassembler et établir les preuves indépendamment de la police, pour voir s'il y a matière à procès. Le juge d'instruction français joue un rôle similaire. Cependant, Fidelma peut passer au rôle de procureur ou, comme dans cette histoire, à celui d'avocate de la partie civile, et même de juge pour des affaires mineures, quand un brehon n'est pas disponible.

À cette époque, la plupart des clercs appartenaient aux nouvelles communautés chrétiennes. Au cours des siècles précédents, ils avaient été druides. Et donc Fidelma rejoignit la communauté religieuse de Kildare, fondée à la fin du V^e siècle par sainte Brigitte. Mais au moment où commence ce récit, Fidelma a quitté Kildare, désenchantée par la vie au monastère. Cet épisode est relaté dans la nouvelle *Hemlock at Vespers*, tirée du recueil du même nom.

Alors qu'en Europe le haut Moyen Âge, dont le VII^e siècle fait partie, est considéré comme une période sombre, il s'agit d'un « âge d'or » pour l'Irlande. Des jeunes gens viennent de toute l'Europe pour étudier dans les universités irlandaises, y compris des fils de rois anglo-saxons. Pas moins de dix-huit nations étaient représentées à la grande université ecclésiastique de Durrow. Dans le même temps, des missionnaires, hommes et femmes, portaient reconvertir une Europe païenne au christianisme, fondant des églises, des monastères et des centres d'études : à l'est jusqu'à Kiev, en Ukraine, au nord jusqu'aux îles Féroé, au sud jusqu'à Tarente, en Italie. L'Irlande était synonyme de savoir et de culture.

Cependant, en ce qui concerne les questions liturgiques, l'Église celtique d'Irlande était en constante opposition avec Rome. Rome avait commencé ses réformes au IV^e siècle, changeant les rituels et la date de Pâques. L'Église celtique et l'Église orthodoxe d'Orient

refusèrent de suivre cette nouvelle orientation. Entre le IX^e et le XI^e siècle l'Église celtique fut progressivement absorbée par Rome, tandis que les Églises orthodoxes d'Orient confirmaient leur indépendance. À l'époque de Fidelma, l'Église celtique d'Irlande était très concernée par ces conflits, à la fois philosophiques et religieux, et ce sujet est fréquemment abordé dans mes livres.

Au VII^e siècle, dans les Églises celtique et romaine, la notion de célibat chez les prêtres était controversée. Il y avait des ascètes dans les deux camps, qui sublimaient l'amour physique pour le mettre au service de Dieu, mais il fallut attendre le concile de Nicée, en 325 après J.—C., pour que les mariages cléricaux soient réprouvés sans être interdits. Le concept du célibat dans l'Église romaine sort tout droit du culte rendu à Vesta par les vestales romaines et à Diane par les prêtres de Diane.

Au V^e siècle, Rome avait d'abord interdit aux abbés et aux évêques de partager la couche de leur épouse, puis, peu de temps après, de se marier. Quant aux autres membres du clergé, Rome se contenta de les décourager de prendre femme. Il fallut attendre les réformes du pape Léon IX (1049-1054) pour que s'impose le célibat. Cela prit très longtemps avant que l'Église celtique s'aligne sur la position de Rome. D'ailleurs, jusqu'à ce jour dans l'Église orthodoxe d'Orient, les prêtres qui ne sont ni abbés ni évêques ont conservé le droit de convoler.

La condamnation du « péché de chair » est restée étrangère à l'Église celtique longtemps après que Rome eut converti l'abstinence en dogme. Dans le monde de Fidelma, les abbayes et les fondations monastiques qui abritaient des personnes des deux sexes s'appelaient *conhospitae* ou maisons doubles. Les hommes et les femmes y vivaient en élevant leurs enfants au service du Christ.

La maison de sainte Brigitte de Kildare, à laquelle appartenait Fidelma, compte parmi celles-ci. Quand Brigitte fonda son établissement à Kildare (*Cill-dara*, l'église des chênes), elle invita un évêque du nom de Conlaed à la rejoindre. Sa première biographie, écrite en 650, à l'époque de Fidelma, fut rédigée par un moine de Kildare du nom de Cogitosus, qui établit clairement qu'il s'agissait là d'une communauté mixte.

Il faut également souligner qu'en ces temps éloignés, dans l'Église celtique, les femmes exerçaient elles aussi la fonction de prêtre. Brigitte fut même ordonnée archevêque par le neveu de Patrick, Mel, et son cas n'était pas isolé. Au VI^e siècle, Rome rédigea une protestation pour se plaindre des pratiques celtes qui autorisaient les femmes à célébrer le divin sacrifice de la messe.

Contrairement à l'Église romaine, l'Église irlandaise ignorait la confession des péchés à un prêtre, à qui il revenait d'absoudre le

pécheur au nom du Christ. Cependant, les Irlandais se choisissaient une « âme soeur » (*anamchara*), dont il n'était pas nécessaire qu'elle appartînt au clergé. Et c'est avec cette per sonne qu'ils discutaient de leurs problèmes émotionnels et spirituels.

Pour aider les lecteurs à mieux s'y reconnaître dans l'Irlande du VII^e siècle, dont les divisions politiques sont largement ignorées du grand public, j'ai fourni une carte, ainsi qu'une liste des principaux personnages qui interviennent dans le roman.

D'une manière générale, j'ai préféré garder les noms historiques, tout en me pliant à certains usages modernes : par exemple Tara au lieu de *Teamhair*, Cashel plutôt que *Caiseal Muman* et Armagh au lieu d'*Ard Macha*. Cependant, je m'en suis tenu à Muman, préférant ce terme à celui qui fut forgé au IX^e siècle après J.— C., en ajoutant à Muman le suffixe norrois de *stadr* (place), ce qui donnera Munster. De même, j'ai gardé Laigin, plutôt que la forme anglicisée de *Laigin-stadr*, aujourd'hui Leinster, et Ulaidh plutôt que *Ulaidh-stadr* (Ulster). J'ai également raccourci *Fearna Mhór* (là où poussent les aulnes), capitale des rois de Laigin, en Fearna, aujourd'hui Ferns dans le comté de Wexford.

Cette histoire traite également du conflit entre la loi des brehons et celle des pénitentiels, un système juridique nouvellement introduit en Irlande et sou tenu par les prêtres partisans de Rome. Au départ, ces pénitentiels étaient des règles élaborées pour les communautés religieuses, et essentiellement inspirées par des concepts gréco-romains. Elles s'étendirent progressivement aux communautés vivant à l'ombre des grandes abbayes, régies par des abbés et des abbesses dont les avis divergeaient sur la question.

Les pénitentiels correspondaient le plus souvent à un corpus très sévère de préceptes et de punitions, qui incluait les châtiments corporels. Ce carcan s'opposait aux lois des brehons, basées sur les compensations et la réhabilitation. Dans de nombreuses régions d'Irlande, à mesure que la version romaine du christianisme s'enracinait dans les centres urbains et religieux, les pénitentiels commencèrent à remplacer les préceptes des brehons. À la fin du Moyen Âge, les exécutions, les mutilations et le fouet étaient aussi courants en Irlande que dans le reste de l'Europe. Mais comme les lecteurs vont bientôt le découvrir, ce n'était pas encore le cas du temps de Fidelma, où de tels comportements choquaient les représentants du système des brehons.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Soeur Fidelma de Cashel, *dálaigh* ou avocate des cours de justice de l'Irlande du VII^e siècle

Frère Eadulf de Seaxmund's Ham, un moine saxon des terres du South Folk

Dego, un guerrier de Cashel

Enda, un guerrier de Cashel

Aidan, un guerrier de Cashel

Morca, un aubergiste de Laigin

Abbesse Fainder, abbesse de Fearna

Abbé Noé, anam chara (âme soeur) du roi Fianamail

Frère Cett, un moine de Fearna

Frère Ibar, un moine de Fearna

Évêque Forbassach, brehon de Laigin

Mel, commandant de la garde à Fearna

Fianamail, roi de Laigin

Lassar, soeur de Mel et propriétaire de l'auberge de *La Montagne jaune*

Soeur Étromma, rechtaire ou intendante de l'abbaye de Fearna

Gormgilla, une victime

Fial, son amie

Frère Miach, médecin de l'abbaye de Fearna

Gabrán, commerçant et capitaine de bateau

Coba, bó-aire ou magistrat, chef de Cam Eolaing

Deog, veuve de Daig, capitaine du guet à Fearna

Dau, un guerrier à Cam Eolaing

Dalbach, un ermite aveugle

Muirecht, une jeune fille

Conna, une jeune fille

Frère Martan, de l'Église de Brigitte

Barrán, chef brehon des cinq royaumes



Le monde de Fidelma

Muman (Munster), VII^e siècle après J.-C.

CHAPITRE PREMIER

Sur un chemin de montagne à la nuit tombante, quatre cavaliers, une femme et trois hommes, encourageaient leurs chevaux à avancer. Si les hommes portaient les vêtements et les armes des guerriers, la femme arborait les habits d'une religieuse. La lumière crépusculaire ne permettait pas de distinguer leurs traits, mais il était évident à l'attitude récalcitrante de leurs montures, soufflant et s'ébrouant, qu'ils avaient longtemps chevauché.

— Vous êtes sûrs qu'il s'agit de la bonne route ? lança la femme qui jetait des regards anxieux pour percer l'obscurité de l'épaisse forêt qu'ils traversaient.

Ils entamèrent leur descente vers la vallée par un chemin escarpé. Juste au-dessous d'eux, on apercevait une grande clairière où serpentait une rivière.

Le jeune guerrier couvert de poussière qui se tenait à ses côtés lui répondit :

— En tant que messenger de Cashel, j'ai souvent parcouru cette route qui conduit à Fearna, lady, et je la connais bien. À environ un mille devant nous coule vers l'est un affluent de cette rivière, et au croisement des deux cours d'eau se trouve l'auberge de Morca où nous passerons la nuit.

— Chaque heure compte, Dego. Ne pouvons-nous gagner Fearna ce soir même ?

Le guerrier, qui désirait imposer sa volonté sans manquer de respect à la dame qu'il escortait, mesura soigneusement ses paroles :

— Moi et mes compagnons avons promis à votre frère le roi de veiller sur vous et d'assurer votre sécurité. Je vous déconseille donc vivement de voyager pendant la nuit. Dans cette contrée, nous sommes guettés par de multiples dangers et mieux vaut dormir à l'auberge et repartir à l'aube plutôt que d'atteindre notre but épuisés par une expédition nocturne. Une bonne nuit de sommeil nous

rafraîchira l'esprit.

La religieuse garda le silence et Dego supposa qu'elle se rangeait à son avis.

Il appartenait à la garde personnelle de Colgú, roi de Muman. Ce dernier lui avait ordonné d'accompagner Fidelma de Cashel jusqu'à Fearna, la capitale du royaume de Laigin, voisin de celui de Muman. Dego n'avait pas eu besoin de s'enquérir des raisons de ce voyage, car tout le monde au palais était informé des événements qui motivaient une telle mission.

Alors qu'elle effectuait un pèlerinage au tombeau de saint Jacques, à Compostelle, Fidelma avait reçu un message l'informant que frère Eadulf, l'émissaire saxon à Muman de l'archevêque Théodore de Cantorbéry, avait été accusé de meurtre. Elle était rentrée précipitamment à Cashel. Les détails de l'affaire étaient encore assez obscurs, mais, d'après la rumeur, frère Eadulf avait été arrêté et emprisonné alors qu'il traversait le royaume de Laigin, situé sur la route de Cantorbéry. On ignorait les circonstances du drame et l'identité de la personne assassinée.

Par contre, nul n'ignorait à Cashel qu'au cours de l'année qui venait de s'écouler frère Eadulf était devenu non seulement l'ami du roi Colgú mais un compagnon très proche de sa soeur, Fidelma. On racontait qu'en apprenant la nouvelle elle avait aussitôt décidé de se rendre à Laigin pour se charger en personne de la défense de son ami. La princesse était une religieuse, mais aussi un *dálaigh*, une avocate des cours de justice des cinq royaumes.

Dego savait que Fidelma avait débarqué d'un bateau de pèlerins à Ardmore, et chevauché sans relâche jusqu'à Cashel. Puis elle s'était enfermée une heure à peine avec son frère avant de repartir pour Fearna où Eadulf était détenu. Cavalière émérite, elle avait mené Dego et ses compagnons à un train d'enfer.

Dego l'observait avec anxiété. Une lueur s'était allumée dans ses yeux verts qui ne présageait rien de bon pour quiconque s'aviserait de la contredire. Tout en demeurant convaincu que ses recommandations étaient les plus raisonnables vu les circonstances, il se demanda si Fidelma était en mesure de comprendre ses motifs. Rongée par l'inquiétude, elle n'avait qu'une idée en tête : atteindre la capitale de Laigin dans les plus brefs délais.

— Les relations entre Cashel et Fearna sont plutôt tendues, lady, avança-t-il après un instant de silence. On se bat encore sur la frontière d'Osraige. Si nous tombons sur une bande de guerriers errants, je ne suis pas certain qu'ils respectent la protection que vous accorde votre fonction.

Le visage sévère de Fidelma s'adoucit.

— Je suis bien consciente de la situation dans laquelle nous nous

trouvons, Dego, et vos conseils sont très avisés.

Dego allait lui répondre quand il croisa son regard, et il jugea préférable de se taire plutôt que de risquer de la contrarier.

Après tout, personne n'était mieux placé que Fidelma pour évaluer les dangers, car elle avait déjà affronté le jeune roi Fianamail de Laigin. Or non seulement Fianamail ne portait pas Cashel dans son coeur, mais il détestait Fidelma.

Le jeune Dego admirait le courage de la princesse qui s'était précipitée au secours de son ami saxon sans craindre de s'aventurer en territoire ennemi. Seule sa fonction de *dálaigh* des cours de justice lui permettait de se déplacer avec autant de liberté. Son statut la protégeait et personne ne s'opposerait à ce qui pouvait apparaître comme une intrusion de sa part. Nul dans les cinq royaumes n'oserait, au vu de tous, porter la main sur elle. Quiconque s'y aventurerait serait confronté à un terrible châtement : la perte de son prix de l'honneur qui entraînerait pour le coupable une déchéance conduisant à l'exclusion de la société. Assurément, personne ne se serait aventuré en toute connaissance de cause à brutaliser un *dálaigh*, et encore moins un *dálaigh* comme Fidelma qui avait été honoré par le haut roi Sechnassach en personne. Ses responsabilités officielles la protégeaient mieux que sa parenté avec Colgú ou son état de religieuse de la foi du Christ.

Cependant, ce n'était pas le commun des mortels qui inquiétait Dego mais l'esprit tortueux de Fianamail et de ses conseillers. Quoi de plus simple que d'assassiner Fidelma et de prétendre ensuite qu'elle avait été la victime d'une bande de brigands ! Voilà pourquoi Colgú avait prié trois de ses meilleurs guerriers d'escorter Fidelma tout en leur laissant le choix de refuser cette mission qui s'annonçait des plus périlleuses. Puis il leur avait remis à chacun la baguette qui les désignait comme ses émissaires et leur accordait la protection que la loi prête aux ambassadeurs. Les pouvoirs de Colgú s'arrêtaient là.

Malgré leurs doutes quant à la probité du roi de Laigin, Dego et ses compagnons, Enda et Aidan, avaient accepté sans hésiter la mission qu'on leur proposait. Ils étaient prêts à suivre Fidelma au bout du monde, car le peuple de Cashel chérissait cette grande jeune femme aux cheveux d'un roux flamboyant, soeur cadette du roi.

— Nous arrivons à l'auberge ! lança Enda derrière eux.

Dego plissa les paupières.

Devant l'auberge se balançait au bout d'une perche la lanterne réglementaire qui était destinée, au propre et au figuré, à éclairer la route des voyageurs. Le petit groupe s'arrêta devant les bâtiments. Deux garçons d'écurie sortirent de l'ombre et se saisirent de la bride des montures tandis que les cavaliers défaisaient leurs sacs de selle et s'avançaient vers la taverne.

Les portes s'ouvrirent sur un homme robuste d'un certain âge, et de la lumière tomba sur les marches en bois qui conduisaient à la salle principale.

— Tiens, des guerriers de Muman, grommela l'homme en les observant d'un air méfiant. Vous vous faites plutôt rares par les temps qui courent. Vous venez en amis ?

Dego grimpa trois marches et leva la tête vers lui.

— Nous vous demandons l'hospitalité, Morca. Refuseriez-vous de nous l'accorder ?

— Vous connaissez mon nom ? s'étonna l'aubergiste.

— Je suis souvent descendu dans votre établissement. Nous sommes des messagers du roi de Cashel et nous nous rendons auprès du roi de Laigin. Répondez à ma question.

L'aubergiste haussa les épaules.

— Je suis mal placé pour vous éconduire. Comment refuser l'hospitalité à d'éminents émissaires qui seront bientôt reçus par mon souverain ? Sans compter que votre argent est aussi bon que celui de n'importe qui.

Puis il se détourna.

Un feu brûlait à une extrémité de la salle. Des gens attablés mangeaient et buvaient au son d'un *cruit*, une harpe en forme de U dont jouait un vieil homme dans un coin. Il n'était pas un virtuose et personne ne semblait lui prêter grande attention. Il y avait là des voyageurs qui dinaient de bonne heure, et des habitants de cette contrée qui se détendaient avec des amis. La nouvelle de l'arrivée des « guerriers de Muman » s'était rapidement répandue et quand le quatuor fit son entrée, un profond silence succéda aux murmures. Même le harpiste s'était figé.

Dego jeta un regard nerveux autour de lui, la main négligemment posée sur la poignée de son épée.

— Vous comprenez maintenant mes inquiétudes, lady, chuchota-t-il à l'adresse de Fidelma. Nous ne sommes pas les bienvenus.

Fidelma le rassura d'un sourire, se dirigea vers une table, posa son sac de selle à terre et s'assit tandis que ses compagnons l'imitaient tout en surveillant l'assise du coin de l'oeil. Les conversations n'avaient pas repris. L'aubergiste, qui s'affairait loin d'eux, les ignorait à dessein.

— Aubergiste !

La voix de Fidelma avait résonné, claire et impérieuse.

Tous les yeux étaient braqués sur elle et l'homme s'avança à contrecœur.

— Vous semblez peu désireux de remplir les devoirs que la loi vous impose.

Le dénommé Morca ne s'attendait certes pas à un commentaire

aussi acerbe.

— Qu'est-ce qu'une religieuse connaît à la loi, je vous demande un peu, ricana-t-il.

— Je suis un *dálaigh* élevé au rang *d'anruth*. Cela répond-il à votre question ?

D'hostile, l'atmosphère devint glaciale et la main de Dego se crispa sur son épée.

Fidelma contemplait l'aubergiste de ses yeux vert émeraude et Morca, fasciné, ne pouvait plus détacher son regard de la jeune femme.

— Vous êtes censé nous offrir vos services de bonne grâce, poursuivit-elle d'un ton courtois. Dans le cas contraire, vous vous rendriez coupable d'*etech* : le refus de remplir les obligations de votre fonction. Vous seriez alors condamné à payer à chacun d'entre nous le montant de son prix de l'honneur. S'il était prouvé que vous avez agi par malice et en toute connaissance de cause, alors vous seriez également exposé à la perte du *díre* de cet établissement, qui pourrait être détruit sans obligation pour quiconque de vous payer des compensations. Mon exposé juridique est-il suffisamment clair, tavernier ?

L'homme la fixait comme s'il avait perdu la voix. Puis il baissa les paupières tout en se balançant d'un pied sur l'autre.

— Je n'avais pas l'intention de vous manquer de respect, lady. Les... les temps sont difficiles.

— Ce qui ne modifie en rien les articles de loi. Mes compagnons et moi voulons un lit pour la nuit ainsi qu'un repas que vous allez nous servir sans délai.

L'homme hocha la tête avec empressement, appela sa femme, et les conversations reprirent tandis que résonnaient les notes plaintives de la harpe.

Dego se renversa sur sa chaise, visiblement soulagé.

— Les gens de Laigin ne nous apprécient guère, lady.

— Ils se sentent malheureusement obligés d'épouser les préjugés de leur jeune roi, soupira Fidelma. Mais la loi se situe au-dessus de ces querelles.

L'épouse de l'aubergiste les rejoignit avec un sourire forcé et posa devant eux des bols qu'elle avait remplis d'un ragoût à l'odeur appétissante qui mijotait dans un chaudron sur le feu. Après quoi elle leur apporta du pain et de la bière.

Les quatre visiteurs mangèrent avec appétit. Ils avaient chevauché sans relâche depuis l'aube et mou raient de faim. Puis, alors qu'ils avaient terminé leur repas et devisaient tout en buvant de la bière, Fidelma observa à la dérobée ceux qui les entouraient.

Il y avait là deux religieux portant la robe de bure et un petit

groupe de marchands. À une autre table, quelques habitants du pays – des artisans, des paysans et un forgeron – étaient engagés dans un débat animé. Fidelma réalisa soudain qu'ils discutaient d'un sujet qui différait de ceux dont traitaient habituellement les gens de cette condition. Elle prêta l'oreille.

— Cela me semble justifié de faire un exemple, disait l'un d'eux. Le Saxon n'a que ce qu'il mérite.

— Les Saxons ont toujours été une plaie pour notre pays, renchérit son voisin. Ils font des incursions dans nos terres, pillent nos bateaux et nos villages côtiers. Nous avons été bien trop faibles avec ces pirates. Une guerre avec les Saxons rapporterait de plus grands bénéfices à Fianamail que ces éternels conflits avec Muman.

Un des fermiers s'aperçut soudain qu'il avait attiré l'attention de Fidelma. Embarrassé, il toussa et se leva.

— Bon, il faut que j'aille me coucher. Demain matin, je dois labourer mon champ d'en bas.

Il souhaite la bonne nuit à l'aubergiste et à sa femme et s'éclipse.

Fidelma se tourna vers son compagnon qui finissait sa bière, un jeune berger si on en croyait ses vêtements, et lui adressa un signe de tête amical.

— Je vous ai entendu parler des Saxons. Il semblerait qu'ils vous causent bien des malheurs.

Le berger parut impressionné d'être interpellé par une religieuse.

— Les ports côtiers du Sud-Est sont régulièrement mis à sac par les pirates saxons, ma soeur, concéda-t-il d'un air maussade. J'ai entendu dire que trois navires marchands, dont un gaulois, avaient été attaqués, pillés et coulés au large de Cahore Point. Cela se passait il y a une semaine à peine.

— Excusez-moi, mais j'ai surpris votre conversation avec votre ami. Un de ces pirates aurait-il été capturé ?

L'homme fronça les sourcils.

— Non, en l'occurrence, il s'agit d'un Saxon qui a assassiné une religieuse.

Fidelma se renversa sur son siège en prenant bien soin de dissimuler sa consternation. L'assassinat d'une religieuse ! Impossible qu'il s'agisse de l'affaire de son Eadulf. La nouvelle de son arrestation lui était parvenue dans un port d'Ibérie voilà neuf jours de cela, donc le crime dont il était accusé remontait à au moins trois semaines. Bien que Colgú ait envoyé un message à Fianamail lui demandant un nouveau délai dans les procédures, Fidelma craignait que les événements se soient précipités. Elle appréhendait d'arriver trop tard pour le défendre. D'un autre côté, l'idée qu'Eadulf puisse être impliqué dans le meurtre d'une nonne lui semblait totalement incongrue.

— Comment a-t-il pu commettre un crime aussi abominable ?

Connaissez-vous le nom de cet homme ?

— Malheureusement non, ma soeur. Et je n'y tiens pas. C'est juste un chien d'assassin, le reste m'importe peu.

Fidelma lui adressa un regard de reproche.

— Comment pouvez-vous savoir qu'il est un chien d'assassin, comme vous dites, alors que vous ne connaissez rien des détails de ce drame ? *Sapiens nihil affirmat quod non probat.*

Le berger la fixa d'un air ahuri et elle se rappela à qui elle s'adressait.

— Excusez-moi, cela signifie tout bêtement qu'un homme sage ne doit rien affirmer qui ne soit prouvé. Pourquoi n'attendez-vous pas que le jugement soit prononcé avant de vous faire une opinion ?

— Mais les faits sont déjà connus. Même les religieux n'ont pas tenté de le défendre. Ce Saxon est un moine et puisqu'il appartient à leur communauté, on aurait pu craindre que ses frères s'emploient à dissimuler sa dépravation. Non, il mérite son châtiment.

Fidelma était de plus en plus irritée par l'attitude du berger.

— Où est la justice ? s'exclama-t-elle. Tout homme a droit à un procès équitable et il ne peut être condamné avant d'avoir été jugé par les brehons.

— Il est déjà passé en jugement, ma soeur. Et il a bel et bien été déclaré coupable.

— Ah bon ? dit Fidelma d'une petite voix.

— Oui, cela s'est passé à Fearna et le chef brehon du roi est pleinement satisfait de la procédure.

— Vous voulez parler de l'évêque Forbassach ?

Fidelma luttait pour conserver son calme.

— Vous le connaissez ?

— Oh oui, soupira-t-elle.

Elle aurait dû se douter que son vieil adversaire, l'évêque Forbassach, était impliqué dans ce forfait.

— A-t-on évalué le prix de l'honneur de la religieuse ? poursuivit-elle. À combien s'élèvent les compensations qui sont exigées du Saxon ?

D'après la loi, il devait payer une amende *eric* ; son montant dépendait de la gravité du crime dont il était reconnu coupable. Le prix de l'honneur de chacun était évalué en fonction de son rang et de ses attributions.

L'auteur d'un délit devait régler une somme d'argent à la victime, ou à ses parents dans le cas d'un assassinat, et à cela s'ajoutaient les frais de justice. Parfois, le coupable perdait ses droits civiques et devait travailler pour la communauté afin de se réhabiliter. S'il ne satisfaisait pas aux exigences de sa condamnation, il devenait un travailleur itinérant dont le sort n'était guère plus enviable que celui

d'un esclave. On appelait ces parias des *daer-fudir*. Mais comme l'énonçait la loi dans sa sagesse, « tout homme mort annule ses obligations ». Et les enfants d'un parent fautif étaient réintégrés dans la société au même prix de l'honneur que celui du condamné avant sa déchéance.

Le berger sembla surpris par la question de Fidelma.

— Aucune amende *eric* n'a été exigée.

Au tour de Fidelma de manifester son étonnement.

— Mais alors, de quel châtiment parlons-nous ?

Le berger reposa son gobelet et se leva en s'essuyant les lèvres d'un revers de main.

— Le roi a déclaré que le suspect serait jugé selon les nouveaux pénitentiels chrétiens, ce système juridique qui nous vient de Rome. Le Saxon a été condamné à mort et je crois même qu'il a déjà été pendu.

CHAPITRE II

Une procession de religieux sortit lentement par les portes en chêne cloutées de cuivre de la chapelle et se retrouva dans la lumière grise et froide d'une grande cour pavée de granit, délimitée par de hauts murs.

Les moines, dont le visage était dissimulé par un capuchon, suivaient un frère qui portait une croix en argent ouvragé. Psalmodiant en latin, ils avançaient, la tête inclinée et les mains glissées dans les manches de leur robe de bure. À une courte distance derrière eux venait un nombre équivalent de nonnes encapuchonnées qui observaient la même attitude, psalmodiant dans un registre plus élevé. Les harmonies de cet étrange déchant résonnaient dans les bâtiments de l'abbaye.

Les hommes prirent position d'un côté de la cour, les femmes de l'autre. Au centre, une estrade en bois sou tenait un curieux mécanisme constitué de trois poteaux qui venaient s'emboîter dans trois poutres formant un triangle. De l'une d'elles, une corde se terminant par un noeud coulant pendait juste au-dessus d'un tabouret à trois pieds. Près de ce dispositif sinistre se tenait un homme à la taille imposante, torse nu, les jambes écartées et les bras croisés sur sa large poitrine. Il avait contemplé la procession sans émotion apparente, indifférent à la tâche qu'il s'apprêtait à accomplir.

Un homme et une femme sortirent alors de la chapelle, s'avançant d'un même pas vers la plate-forme. Son assurance, l'expression arrogante de son visage et sa silhouette élancée faisaient paraître la femme plus grande qu'elle ne l'était réellement. Son habit et la croix d'un grand prix à son cou marquaient un rang élevé dans la hiérarchie religieuse. Le petit homme à ses côtés, les traits tirés et le visage sévère, était lui aussi revêtu des atours qui proclamaient son autorité dans l'Église.

Ils s'arrêtèrent devant l'échafaud. Puis les chants s'éteignirent sur

un geste imperceptible de la femme, qu'une soeur se hâta de rejoindre.

Elle inclina brièvement la tête en signe de respect.

— Sommes-nous prêts, ma fille ? demanda la religieuse dont toute l'attitude trahissait la condescendance.

— Oui, mère abbesse.

— Alors nous allons procéder à l'exécution avec la bénédiction du Seigneur.

Sur un signe de la soeur, une petite porte s'ouvrit de l'autre côté de la cour et deux moines robustes apparurent.

Ils tiraient un jeune homme aux habits de religieux sales et déchirés qui gémissait, blanc comme un linge et secoué de sanglots tandis qu'on le traînait sur les pavés de la cour. Le trio s'arrêta devant l'abbesse et son compagnon.

Les plaintes du jeune homme déchiraient le silence.

— Eh bien, frère Ibar...

La voix de l'abbesse était dure et impitoyable.

— ... confesserez-vous votre faute maintenant que vous vous tenez sur le seuil de votre voyage dans l'autre monde ?

Terrorisé, le jeune homme produisit des sons inintelligibles.

L'homme qui accompagnait l'abbesse se pencha vers le condamné.

— Avouez, frère Ibar, et ainsi vous éviterez le purgatoire, susurrail-il d'un ton mielleux. Si vous allez vers Dieu débarrassé du poids de votre faute, Il viendra à vous et vous ouvrira les bras.

— Frère abbé, mère abbesse, articula le jeune homme d'une voix rauque, Dieu m'est témoin que je suis innocent. *Je suis innocent !*

Les traits de la femme, qui exprimaient une désapprobation indignée, se creusèrent.

— Je suis certaine que vous connaissez le Deutéronome où il est dit, écoutez bien, frère Ibar, « ... les juges feront une bonne enquête, et, s'il appert que c'est un témoin mensonger, qui a accusé son frère en mentant... ton oeil sera sans pitié. Vie pour vie, oeil pour oeil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied⁽²⁾ ». Voilà sur quoi s'appuient les termes de la loi des croyants. Mais même en cet instant ultime, vous pouvez vous laver de vos péchés et partir en paix auprès de notre Seigneur.

— Je n'ai pas péché, mère abbesse ! s'écria le jeune homme avec les accents du désespoir le plus violent. Je ne peux me repentir de ce que je n'ai pas fait !

— Alors, connais l'issue inévitable de ta folie, car il est écrit : « Et je vis les morts, grands et petits, devant le trône ; on ouvrit des livres, puis un autre livre, celui de la vie ; alors, les morts furent jugés d'après le contenu des livres, chacun selon ses oeuvres... Alors la Mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang de feu – c'est la seconde mort cet étang de feu, et celui qui ne se trouva pas inscrit dans le livre de vie,

on le jeta dans l'étang de feu⁽³⁾. »

Elle reprit son souffle et chercha du regard l'approbation de son compagnon qui hocha la tête, impassible, et lança :

— Que la volonté de Dieu soit faite.

La femme se tourna vers les deux moines qui tenaient le jeune homme.

— Ainsi soit-il, entonna-t-elle.

Les moines poussèrent sans ménagement le condamné vers la plate-forme, le forcèrent à grimper les marches et le maintinrent debout alors qu'il tenait à peine sur ses jambes. Puis ils lui tordirent les bras et lui attachèrent les mains derrière le dos.

— Je suis innocent ! hurla le jeune homme qui se débattait. Demandez à quoi servent ces fers ! Pourquoi personne ne s'en est-il soucié ? Je suis innocent !

Le bourreau, qui attendait sur l'échafaud, s'avança, et souleva sans effort le captif qu'il posa sur le tabouret. Puis il resserra le noeud coulant autour de son cou et ses cris s'étranglèrent dans sa gorge. Un des geôliers lui lia les pieds et, avec son acolyte, il descendit de l'estrade.

Les religieux reprirent leur chant en latin, cette fois à pleine voix et à un rythme plus rapide. L'abbesse croisa le regard du bourreau, inclina la tête et le tabouret fut écarté d'un coup de pied.

Le jeune homme poussa un cri rauque. Maintenant, son corps se balançait au bout de la corde tandis qu'il gesticulait dans le vide et s'asphyxiait lentement.

À une petite fenêtre grillagée qui donnait sur la cour, frère Eadulf de Seaxmund's Ham assistait à l'exécution. Il frissonna, fit une génuflexion et murmura une prière pour le repos des morts. Puis il se détourna pour faire face à sa cellule obscure et sinistre où, assis sur l'unique siège, l'observait un homme au visage cadavérique et émacié. Il portait l'habit des religieux, une croix en or à son cou, et ses yeux sombres brillaient d'une lueur qui n'aurait rien que d'effrayant.

— Et maintenant, Saxon, j'attends quelques éclaircissements sur votre avenir, déclara-t-il d'une voix sèche et impérieuse.

Malgré la scène dont il venait d'être le témoin, frère Eadulf ne put s'empêcher de sourire.

— Excusez-moi, mais il ne me semble pas digne de retenir l'intérêt, et je n'y prête pas grande attention, car, si nous considérons le monde dans lequel nous vivons, il se résume à peu de chose.

— Raison de plus pour vous en soucier, Saxon. La façon dont nous occupons nos dernières heures affecte l'éternité dans l'autre monde.

Eadulf s'assit sur sa couchette en bois.

— Loin de moi l'idée de me mesurer à vous pour ce qui touche à la loi, évêque Forbassach, répondit-il d'un ton léger. Néanmoins, vous

me voyez assez perplexe. Bien qu'ayant étudié quelques années dans ce pays, je n'avais jamais assisté à une exécution auparavant. Rien d'étonnant à cela puisque vos lois, dans le *Senchus Mór*, stipulent que personne ne devrait être exécuté dans les cinq royaumes d'Éireann si l'amende *eric* compensatoire a été payée. Pour quelles raisons avez-vous fait pendre ce jeune homme ?

L'évêque Forbassach, chef brehon du roi Fianamail de Laigin, et donc juge et évêque du royaume, pinça les lèvres en une grimace cynique.

— Les temps changent, Saxon. Notre jeune roi a décrété que le système juridique mettant en oeuvre les punitions chrétiennes – nous l'appelons les pénitentiels – devait se substituer aux anciennes coutumes.

Pourquoi ce qui est bon pour la foi dans les contrées appliquant les préceptes du Christ ne vaudrait-il pas aussi pour nous ?

— Pourtant, en tant que brehon, vous vous êtes engagé à faire respecter les lois des cinq royaumes. Et vous acceptez que Fianamail ait la préséance sur vous en matière de justice ? Un changement dans ce domaine doit être avalisé à la fête triennale de Tara, après que tes rois, brehons, juristes et profanes ont donné leur accord.

— Votre connaissance de nos usages vous honore, Saxon, la plupart des étrangers passant sur nos terres n'ont pas votre savoir. Mais en ce qui nous concerne, apprenez que nous mettons la foi au-dessus de toute autre considération et j'ai juré de la faire respecter, au même titre que la loi. Nous avons donc décidé de nous soumettre aux divines recommandations de l'Église de Rome et de rejeter nos coutumes païennes dans les ténèbres. Mais nous nous écartons de notre sujet. Je ne suis pas venu ici pour me livrer avec vous à de savantes exégèses, Saxon. Ayant été déclaré coupable et condamné, il ne vous reste plus qu'à reconnaître votre forfait afin de faire la paix avec Dieu.

Eadulf croisa les bras.

— Et c'est dans ce but que vous avez tenu à ce que j'assiste au martyre de ce pauvre jeune homme ? Je suis en paix avec Dieu et ma conscience, monseigneur. Quant à vous, ne seriez-vous pas venu chercher ici votre absolution, qui dépend de ma reconnaissance d'une faute imaginaire ? Je ne vous ferai pas ce plaisir et proclame haut et fort que je suis innocent, tout comme celui qui a été exécuté sur vos ordres. Ne craignez rien, dans l'autre monde, Dieu accueillera frère Ibar avec compassion.

L'évêque se leva d'un geste brusque, son sourire s'était figé et Eadulf perçut sa frustration et sa colère.

— La stratégie de frère Ibar était tout aussi stupide que la vôtre.

Forbassach se rendit à la fenêtre et contempla fixement le corps

du jeune homme encore agité de soubresauts. La mort était longue à emporter sa proie et, à part le bourreau, tout le monde avait disparu.

— Intéressant, son dernier cri, dit Eadulf. Quelqu'un s'est-il préoccupé de ces fers ?

Forbassach se dirigea vers la porte, hésita, se retourna et adressa un regard acéré à Eadulf.

— Vous avez jusqu'à demain midi pour choisir de trépasser dans la vérité ou le mensonge, Saxon. Libre à vous de vous éteindre avec une âme salie par un crime répugnant.

Puis il frappa à la porte pour appeler le gardien.

— Vous semblez très impatient que je reconnaisse ce crime que je n'ai pas commis, répliqua Eadulf d'une voix douce. Cela excite ma curiosité.

Pendant un instant, l'évêque laissa tomber le mas que et, si les regards avaient tué, Eadulf aurait été foudroyé sur-le-champ.

— Demain à midi, le temps des interrogations sera pour vous révolu, siffla-t-il entre ses dents.

Puis le gardien ouvrit la lourde porte qui se referma sur lui.

— Alors j'ai jusqu'à midi pour méditer sur vos motivations ! tonna Eadulf par le guichet grillagé. C'est peut-être suffisant pour découvrir quelle bête immonde bouge dans l'ombre auprès de vous, Forbassach ! Rappelez-vous les dernières paroles de ce malheureux !

Seuls lui répondirent les pieds chaussés de sandales qui résonnaient de plus en plus faiblement sur les dalles du couloir et Eadulf sentit le désespoir le submerger.

S'il avait été capable de dissimuler son abattement à Forbassach, il ne pouvait guère se le cacher à lui-même.

Il alla contempler à la fenêtre le gibet au-dessous de lui. Le corps de frère Ibar, que la vie avait enfin quitté, oscillait à peine. Eadulf tenta de prier, mais en vain. Sa bouche était sèche et sa langue enflée. Le lendemain à midi, il se balancerait au bout d'une corde et, à moins d'un miracle, rien ne pouvait le sauver.

Fearna était le principal séjour des Uí Cheinnselaig, la dynastie du royaume de Laigin. La ville était construite à flanc de colline, entre deux vallées traversées par deux rivières qui se rejoignaient pour former un fleuve s'écoulant d'abord vers le sud, puis vers l'est, avant de se jeter dans la mer.

Après une nuit paisible à l'auberge de Morca, Fidelma et ses compagnons avaient passé un gué sur la rivière Slaney et pris la route qui la reliait à la Bann, baignant la colline où s'élevait la capitale des rois de Laigin. Au milieu des voyageurs, des négociants et des émissaires d'autres royaumes qui circulaient dans les rues de la ville, leur arrivée passa inaperçue. Les étrangers n'attiraient guère l'attention.

Fearna possédait deux édifices majeurs. Sur un promontoire s'élevait le palais fortifié des rois de Laigin, massif mais relativement ordinaire, car ce genre de citadelle circulaire était monnaie courante dans les cinq royaumes d'Éireann. Curieusement, c'était l'abbaye de Máedóc qui dominait la ville : un ensemble de bâtiments de granit situé non loin des berges de la Bann. Le monastère disposait de son propre port fluvial, là venaient s'amarrer les bateaux adonnés à un commerce qui garantissait la prospérité de Fearna.

À première vue, les gens prenaient souvent l'abbaye pour le château des souverains. Bien que datant d'une cinquantaine d'années, on aurait juré qu'elle se tenait là depuis des siècles, car elle dégageait une étrange atmosphère de tristesse et de délabrement. Ce monastère qui ressemblait à une forteresse éveillait de mauvais pressentiments chez les visiteurs.

Quand le vieux roi Brandubh avait décidé de sa construction pour son mentor chrétien et ses fidèles, il avait décrété qu'elle devrait surpasser tous les autres édifices du royaume. En conséquence de quoi, loin d'être un lieu de paix et d'adoration, elle se dressait avec agressivité, massive et maussade, tel un accident malencontreux dans la nature verdoyante.

La conversion des rois de Laigin au christianisme remontait à une cinquantaine d'années, quand Brandubh avait demandé à être baptisé par le bienheureux Aidan, un homme de Breifne installé à Fearna. Les habitants de Laigin surnommaient Aidan *Máedóc*, ce qui signifiait « le petit feu ». Le saint était mort quarante ans auparavant et les frères de la communauté gardaient jalousement ses reliques.

Alors qu'ils s'approchaient des bâtiments, Fidelma les examina d'un oeil critique. Ils étaient tellement différents de ceux des monastères qu'elle connaissait... Sachant combien Máedóc était aimé et respecté dans le pays, elle regretta d'entretenir de telles pensées, mais n'en demeura pas moins convaincue que la religion s'apparentait davantage à la joie qu'à l'oppression.

Dego, dont ce n'était pas le premier voyage à Fearna, leur indiqua le chemin qui menait à la forteresse. Le jeune guerrier les conduisit jusqu'en haut de la colline et, une fois devant les portes, il demanda avec assurance au garde stupéfait d'aller quérir son commandant. Presque aussitôt un soldat apparut, qui reconnut dans la mise de Dego et ses compagnons l'uniforme des guerriers du roi de Cashel. Il fronça les sourcils et, comme il hésitait, Fidelma fit avancer son cheval.

— Allez chercher votre intendant ! lui lança-t-elle. Et dites-lui que Fidelma de Cashel demande une audience à Fianamail !

L'autre, qui n'ignorait rien du rang de la jeune religieuse, ne put dissimuler sa surprise. Puis, s'inclinant avec raideur, il envoya chercher le *rechtaire* de la maison de Fianamail et invita poliment

Fidelma et ses compagnons à entrer dans la salle des gardes. Sur un claquement de doigts, des garçons d'écurie arrivèrent en courant pour emmener les chevaux et Fidelma, accompagnée de son escorte, pénétra dans la pièce où brûlait un grand feu. L'accueil n'était pas très enthousiaste, mais on s'était néanmoins conduit envers eux avec la courtoisie qu'exigeaient les lois de l'hospitalité.

Quelques instants plus tard, le *rechtaire* apparut, portant à son cou la chaîne en argent symbole de sa fonction.

— Fidelma de Cashel ?

C'était un homme âgé, avec des cheveux gris bien coiffés et une tenue soignée trahissant une personne qui ne plaisantait pas avec le protocole.

— C'est bien moi, et je me suis déplacée jusqu'ici pour une affaire de la plus extrême importance.

— Je comprends, dit l'homme d'un air grave.

Puis son regard tomba sur Dego, Aidan et Enda.

— Vous-même et votre escorte désirez peut-être vous changer, vous restaurer et vous détendre pendant que j'arrange un entretien avec le roi ?

— Je préférerais une audience immédiate, répliqua Fidelma.

L'intendant battit des paupières.

— Nous nous sommes déjà reposés en cours de route, poursuivit-elle, et j'ai entrepris ce voyage poussée par l'urgence.

— Mais... ce que vous demandez est très inhabituel.

— Tout comme le problème qui m'amène.

— Vous êtes une religieuse dont la réputation en tant que *dálaigh* est arrivée jusqu'à Fearnna, lady. Si je puis me permettre... à quel titre êtes-vous venue ici ? Le roi reçoit très volontiers les visiteurs des pays avoisinants, et en tant que soeur du roi de Cashel...

Fidelma le coupa d'un geste brusque.

— Oubliez ma parenté avec le roi de Muman. Je suis ici en tant que *dálaigh* des cours de justice, élevée au rang d'*anruth*.

— Très bien. Je vais avertir le roi de votre présence ici et vous rapporterai sa décision.

Un long moment s'écoula. La gêne du commandant de la garde, qui avait reçu l'ordre de demeurer avec eux, était tangible et Fidelma se sentit désolée pour lui. Quand il se racla la gorge et commença à s'excuser, elle le rassura d'un sourire.

Puis l'intendant réapparut. Lui aussi avait l'air embarrassé.

— Fianamail a exprimé le désir de vous recevoir, dit le vieil homme en baissant les yeux. Voulez-vous bien me suivre ?

Il jeta un regard à Dego.

— Bien sûr, vos compagnons doivent vous attendre ici.

— Bien sûr, répliqua Fidelma d'un ton sec.

Elle croisa le regard de Dego qui inclina la tête devant ses instructions muettes.

— Nous attendons votre retour et ne bougerons pas d'ici, dit-il d'une voix douce.

Fidelma suivit le vieil homme qui traversa la cour pavée et la conduisit à l'intérieur de la forteresse. Si on le comparait à celui de son frère, toujours plein de visiteurs, ce palais semblait bien triste. Des gardes isolés étaient dispersés ici et là, des serviteurs, hommes et femmes, vaquaient à leurs occupations, mais personne ne bavardait ni ne plaisantait, et on n'entendait aucun rire d'enfant. Bien sûr, Fianamail était encore célibataire, mais cet étrange château dénué de vie et de chaleur surprit désagréablement Fidelma.

Fianamail, un jeune homme rouquin qui n'avait pas encore vingt ans, l'attendait dans une petite pièce de réception, assis devant une cheminée où ronflait un feu. Ses yeux rapprochés lui donnaient un air rusé et fuyant. Il avait succédé à son cousin Faelán, mort de la peste jaune un an auparavant. Ambitieux et d'un tempérament emporté, il se laissait facilement égarer par ses conseillers, comme Fidelma avait pu en juger lors de leur unique rencontre. Il venait alors de monter sur le trône et, encouragé par son entourage qui flattait son arrogance, il s'était lancé sans réfléchir dans un complot visant à annexer à Laigin le sous-royaume d'O سراige, alors sous la tutelle de Cashel. À l'abbaye de Ros Ailithir et en présence du haut roi en personne, Fidelma avait dévoilé la machination lors d'un procès mémorable. Barrán, chef brehon du haut roi, avait jugé que le sous-royaume situé à la frontière entre Muman et Laigin resterait inféodé à Cashel. À l'énoncé du jugement, Fianamail était devenu pâle de rage. Maintenant, il laissait des bandes de guerriers piller les terres limitrophes de Laigin tout en se pré tendant étranger à de telles actions. Fianamail était un intrigant bien décidé à se tailler une réputation à la mesure de son orgueil.

Quand Fidelma pénétra dans la pièce, il ne se leva pas comme l'aurait exigé la courtoisie, mais se contenta d'agiter une main molle en direction d'un siège en face de lui.

— Je me souviens bien de vous, Fidelma de Cashel, lança-t-il, le visage fermé.

— Moi de même, répliqua Fidelma avec froideur.

— Désirez-vous un rafraîchissement ?

Il désigna une petite table où étaient posés des gobelets et des pichets de vin et de bière.

— Non, je vous remercie. Je suis ici pour vous entretenir d'un sujet pressant.

— Vraiment ? De quoi s'agit-il ?

— De frère Eadulf de Seaxmund's Ham. N'avez-vous pas reçu un message de mon frère exprimant les inquiétudes de Cashel et vous

demandant...

Fianamail se redressa brusquement, les sourcils froncés dans son fin visage.

— Eadulf le Saxon ? J'ai effectivement reçu une missive qui m'a laissé perplexe. En quoi le sort de cet homme intéresse-t-il Cashel ?

— Il est l'émissaire de Théodore de Cantorbéry auprès de mon frère, et je suis venue ici pour le défendre contre le chef d'accusation qui lui a valu d'être emprisonné.

Fianamail entrouvrit les lèvres d'un air amusé.

— J'ai ajourné ce procès aussi longtemps que j'ai pu afin de satisfaire votre frère, mais vous avez beau coup tardé...

Fidelma sentit son sang se glacer.

— Au cours de notre voyage, nous avons entendu dire qu'il était déjà passé en jugement. Ne croyez-vous pas qu'après l'intervention de mon frère le procès pouvait attendre mon arrivée ?

— Même un roi ne peut s'immiscer avec trop d'ardeur dans les affaires de la justice. Ce que vous a colporté la rumeur est exact, il a déjà été jugé et déclaré coupable. Vos lumières seront donc superflues.

CHAPITRE III

Fidelma devint blanche comme un linge.

— Vous voulez dire que... ?

Elle ne parvint pas à terminer sa phrase.

— Oui, il sera exécuté demain à midi.

Elle reprit aussitôt espoir.

— Donc il n'est pas mort, murmura-t-elle avec un soupir de soulagement.

Le jeune roi, indifférent à son émotion, donna un coup de pied dans une bûche tombée du feu.

— Non, mais c'est tout comme. L'affaire est close. Vous avez accompli ce long périple en vain.

Fidelma se pencha vers lui.

— Je ne suis pas de cet avis. Pendant mon voyage, on m'a conté une histoire vous concernant que je n'approuve guère. Il paraîtrait que vous auriez rejeté les lois d'Irlande pour appliquer les règles des pénitentiels de Rome. Se pourrait-il que vous ayez sou tenu pareille entreprise ?

Fianamail sourit d'un petit air satisfait.

— Concernant l'application des lois, j'ai été guidé par mon conseiller spirituel et mon chef brehon. Laigin ouvre la voie vers la suppression de nos vieilles coutumes païennes. Laissons les châtiments chrétiens sanctionner les crimes de ce pays. Je suis bien déterminé à montrer jusqu'où va la ferveur de Laigin, et quant à Eadulf de Seaxmund's Ham, oubliez-le, il est perdu.

— Vous faites fi des subtilités de la loi, Fianamail. Même les pénitentiels reconnaissent que l'on peut appeler à la révision d'un procès.

Fianamail parut surpris.

— Mais la sentence a été prononcée par mon brehon et je l'ai confirmée. L'appel est hors de propos.

— Qu'en penserait le chef brehon d'Éireann, qui est le supérieur du vôtre ? Je crois qu'il serait très intéressé par ces pénitentiels.

— Quel argument invoquerez-vous pour interpellier le chef brehon des cinq royaumes ? ricana Fianamail. Vous n'avez pas eu accès aux documents et ignorez tout des preuves qui ont été rassemblées. De plus, l'exécution est prévue pour demain et je refuse de la repousser jusqu'à l'arrivée hypothétique du chef brehon.

Devant sa morgue et son assurance, Fidelma lutta pour contrôler sa colère.

— Je vous demande de reculer l'application de la sentence pour la raison que je n'ai pas encore mené mon enquête, ni reçu l'assurance qu'Eadulf de Seaxmund's Ham avait été correctement défendu. Je dois vérifier que ses droits ont été respectés par la cour qui l'a jugé.

Fianamail se renversa sur son siège. À l'évidence, il s'amusait beaucoup.

— Voilà qui ressemble fort aux injonctions d'une personne aux abois, Fidelma. Vous vous raccrochez à un fétu de paille. Devant qui voulez-vous plaider ? Nous ne sommes plus à Ros Ailithir où vous aviez réussi à dresser l'auditoire contre moi et l'évêque Forbassach. Ici, je représente l'autorité.

Fidelma comprit qu'il ne servirait à rien d'invoquer le sens moral présidant à toute sanction devant un Fianamail obnubilé par la vengeance. Elle décida de changer de tactique.

— Quelle que soit l'hostilité que Cashel et ma personne vous inspirent, tout le monde attend de vous un comportement en accord avec votre charge. En l'oubliant, les pierres sur lesquelles vous marchez vous dénonceront comme un monarque injuste et cruel.

Fianamail changea de position, visiblement ébranlé par sa véhémence.

— Je parle en souverain de ce pays, Fidelma. Et on m'a rapporté que le Saxon avait disposé de toutes les facilités pour assurer sa défense, grommela-t-il d'un ton agacé.

— D'où je conclus que l'on n'a pas estimé nécessaire qu'il dispose d'un *dálaigh* pour l'informer de ses droits et plaider en son nom.

— C'est un privilège rarement accordé aux étrangers, mais, comme il parle notre langue et possède quelques notions de droit, il a été autorisé à parler. En cela, nous lui avons appliqué le même traitement qu'à n'importe quel religieux itinérant.

— Frère Eadulf n'a donc pas fait mention de son rang ? dit Fidelma qui commençait à entrevoir une faille dans les arguments de Fianamail.

Ce dernier ouvrit de grands yeux.

— Qu'entendez-vous par là ? Cet homme est un *peregrinatio pro Christo*.

— Non, il est un *techtair*, poursuivit Fidelma, et si on en croit les *Bretha Nemed*, cela le place directement sous la protection du roi Colgú en tant que membre de sa maison.

Le jeune roi, qui n'était ni *dálaigh* ni brehon, ignorait tout de la loi à laquelle Fidelma se référait.

— Je ne vous suis pas.

Fidelma perçut une hésitation dans son attitude et s'engouffra dans la brèche.

— C'est pourtant facile à comprendre. Théodore de Cantorbéry, archevêque et conseiller de tous les royaumes saxons, a envoyé Eadulf auprès de mon frère en tant qu'émissaire personnel. Son prix de l'honneur s'élève à huit *cumals*, la moitié du vôtre en tant que roi de Laigin. Il a les droits d'un ambassadeur, jouit de la même protection, et son prix de l'honneur est estimé à la moitié de celui de l'homme qu'il sert. Alors qu'il s'en retournait à Cantorbéry, il était porteur de messages de mon frère pour l'archevêque et continuait donc d'exercer sa fonction au service de Colgú. La loi est très claire sur les privilèges accordés aux membres d'une ambassade.

— Il n'en demeure pas moins qu'il a commis un crime ! protesta Fianamail.

— Ce sont les conclusions de votre tribunal, mais les circonstances de ce crime doivent être examinées avec la plus grande attention. Les *Bretha Nemed* stipulent qu'au cours de leur mission des officiers royaux sont habilités à se défendre en faisant usage de la violence. Si cette violence est justifiée, elle les exonère de toute responsabilité. Connaît-on les raisons du comportement d'Eadulf ? Ne tombent-elles pas sous le coup de l'immunité ? A-t-on pris ces éléments en considération ?

Fianamail convint que les questions soulevées par Fidelma le déconcertaient.

— Sur ces sujets, je ne possède pas votre compétence, confessa-t-il. Il me faut prendre conseil.

— Faites quérir votre brehon et nous discuterons devant vous des précédents qui font autorité en la matière.

Fianamail se leva et alla se servir un verre de vin.

— Il est absent et ne rentrera que demain.

— Alors il vous revient de trancher sans son appui. Je ne vous ai pas menti. Sur mon honneur de *dálaigh*, si ce royaume a rendu un jugement inique ou tendancieux, vous devrez en répondre devant la cour suprême. Aucun souverain n'est au-dessus des lois.

Fianamail, maintenant plongé dans des abîmes de perplexité, ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Que cherchez-vous exactement ? Réclameriez-vous l'immunité pour le Saxon ? Cela serait inacceptable, son crime est trop odieux.

Qu'attendez-vous de moi ? Je vous écoute.

— D'une part, je vous conjure de revenir aux lois de notre pays. Les pénitentiels sont étrangers à nos coutumes et tuer pour se venger n'est pas dans nos habitudes.

Fianamail l'arrêta.

— J'ai donné ma parole à l'abbé Noé, mon conseiller spirituel, et à l'évêque Forbassach, mon brehon. Dans ce pays, nous appliquons maintenant les règles inspirées de la foi – une vie pour une vie. Vous pouvez faire valoir certains arguments en faveur d'un appel, mais ne comptez pas sur moi pour revenir sur l'édit que j'ai proclamé concernant la justice.

Fidelma sentit ses battements de coeur s'accélérer tandis qu'elle entrevoyait comment le circonvenir.

— Je vous demande de retarder l'exécution afin de me laisser examiner les faits reprochés à Eadulf. Je veux simplement m'assurer que la loi a été respectée.

— Il n'est pas en mon pouvoir de rejeter la sentence de mon brehon.

— Accordez-moi le temps d'enquêter sur cette affaire et de vérifier qu'Eadulf n'a pas agi dans le cadre de la protection qui lui était accordée en tant que *fer taistil*. Vous avez toute autorité pour me permettre de mener une telle investigation.

Elle avait à dessein utilisé le terme de *fer taistil*, qui signifiait « émissaire entre deux rois » ou voyageur en mission.

— Je ne tiens pas à déclencher une nouvelle querelle avec votre frère, soupira Fianamail. Pas plus que je ne ferai obstacle au protocole de la justice dans mon royaume.

Il se frotta pensivement le menton.

— Très bien, conclut-il, je vais vous accorder un délai. Si vous découvrez que les poursuites judiciaires et le jugement qui a été prononcé sont en contradiction avec la loi, alors je ne m'opposerai pas à ce que vous fassiez appel.

Fidelma sentit un grand poids glisser de ses épaules.

— Je vous remercie du fond du coeur.

Fianamail agita une clochette en argent.

— Combien de temps m'accordez-vous ?

Un serviteur entra.

— Apportez-moi une plume, de l'encre et des par chemins, lui ordonna Fianamail avant de se tourner vers Fidelma : Vous avez jusqu'à demain midi, heure à laquelle le condamné doit être pendu.

Fidelma crut qu'elle allait se trouver mal.

— Remerciez-moi d'observer les coutumes de ce pays, poursuivit Fianamail en souriant.

Le serviteur réapparut avec les objets requis et le roi griffonna

rapidement quelques mots sur un par chemin tandis que Fidelma luttait pour retrouver sa voix.

— Donc vous m'accordez généreusement vingt-quatre heures et vous appelez cela la justice ? articula-t-elle enfin d'une voix étranglée.

— Qualifiez-la comme vous voulez, répliqua Fianamail d'un ton vindicatif. Je ne vous dois pas davantage.

Pendant un instant, Fidelma repassa dans sa tête toutes les requêtes qu'elle pourrait lui présenter. Puis elle comprit qu'il valait mieux se taire. Ce jeune homme détenait un pouvoir plus puissant que le sien et elle était désarmée devant son désir de vengeance.

— Très bien. Si je découvre un motif d'appel, suspendrez-vous l'exécution en attendant l'arrivée du chef brehon Barrán ?

Fianamail renifla avec suffisance.

— Si votre motif d'appel est reconnu par les cours de Laigin, je demanderai un délai et ferai convoquer Barrán. Pour cela, il me faudra des preuves substantielles, de vagues soupçons ne suffiront pas.

— Cela va sans dire. Au cours de ces vingt-quatre heures, me laisserez-vous agir à ma guise et sans restriction aucune ?

— Ce document vous accorde toute latitude, répondit le roi en le lui tendant.

Elle se garda bien de le prendre.

— Vous avez omis d'y apposer votre sceau, qui prouvera que j'agis en votre nom et sous votre autorité.

Fianamail hésita. Il avait oublié que Fidelma était plus avisée que lui en matière de documents officiels.

— L'exécution d'un *techtair* est une grave offense pour le chef brehon et pour mon frère, fit remarquer Fidelma avec calme. Rappelez-vous : la mort du messenger d'un roi, que ce soit par meurtre ou par pendaison, est un acte dont on doit répondre.

Fianamail haussa les épaules, prit dans un coffret un morceau de cire qu'il fit fondre à la flamme d'une bougie avant de le presser sur le vélin. Puis il apposa son anneau sigillaire sur la cire chaude et Fidelma se saisit du document.

— Je suppose que frère Eadulf est détenu dans votre forteresse ? Je dois lui parler immédiatement.

— Non, il n'est pas ici.

— Comment cela ?

— Il est emprisonné à l'abbaye.

— Pour quelles raisons ?

— C'est là qu'il a commis son crime et que s'est tenu le procès. L'abbesse Fainder s'est chargée personnellement de cette affaire, car la victime était une de ses novices. Le Saxon sera exécuté demain à l'abbaye.

— Mais je croyais que le monastère de Fearna avait été placé sous

la juridiction de l'abbé Noé ?

— L'abbé Noé est maintenant mon conseiller spirituel et mon confesseur...

— Mais la confession est une notion romaine !

— Appelez-la « confidence à une âme soeur » puis que vous tenez tellement aux vieilles définitions de l'Église. Je lui ai donné toute liberté pour réformer le droit ecclésiastique à travers le royaume. L'abbaye du bienheureux Máedoc est maintenant dirigée par l'abbesse Fainder et son intendante, Étromma, est une de mes cousines éloignées.

Il observa un silence gêné.

— Une branche assez pauvre de la famille avec laquelle je n'entretiens que des rapports très épisodiques, reprit-il. Cependant, on m'a affirmé qu'Étromma excelle dans l'administration du monastère. Je tiens à préciser que c'est l'abbesse qui a demandé que les pénitentiels soient le nouveau guide de notre vie quotidienne et de notre foi chrétienne. C'est grâce à eux qu'a été obtenue la condamnation qui sera infligée au Saxon.

— L'abbesse Fainder ? Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

— Elle est revenue depuis peu de Rome, où elle a passé plusieurs années.

— Et elle préfère les pénitentiels à la sagesse séculaire des textes de loi de sa terre natale ?

Fianamail hocha la tête.

— Je vois, ironisa Fidelma. Vous avez mentionné que frère Eadulf était accusé d'avoir causé la mort d'une novice. Qui aurait-il tué ?

Fianamail lui jeta un regard sournois.

— Pour quelqu'un qui est venu bride abattue de Cashel pour prouver l'innocence d'un ami, je vous trouve bien mal informée.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Fidelma, je crains que vous ne vous soyez précipitée dans cette aventure en écoutant votre coeur plutôt que votre raison, susurra Fianamail en feignant la compassion.

La religieuse s'empourpra.

— Ma raison m'a toujours conseillé de servir la justice. Je vous écoute.

— Votre ami saxon a violé une jeune fille avant de l'étrangler, dit le roi en la fixant avec attention. Elle n'avait que douze ans.

Fidelma sortit de chez le roi plongée dans un état de stupeur qu'elle ne parvenait pas à surmonter. La simple idée qu'Eadulf ait été accusé d'avoir violé et tué une adolescente de douze ans suscitait chez elle une profonde répugnance. Un tel acte ne pouvait qu'être étranger à la nature de l'homme qu'elle connaissait.

Dans la cour de la forteresse, Fidelma attendit que les guerriers de

Laigin se soient éloignés avant de se tourner vers Dego, Aidan et Enda.

— Je veux que l'un de vous se rende à Tara et demande audience au chef brehon Barrán, dit-elle à voix basse. Ce sera un voyage dangereux en pays ennemi.

— Ici, c'est moi le meilleur cavalier, dit Aidan.

L'attitude de ses deux compagnons confirma qu'il ne se vantait pas et Fidelma hocha la tête.

— Très bien. Aidan, vous devez persuader Barrán de revenir avec vous sans délai. Vous lui expliquerez la situation et plaiderez en mon nom. Utilisez tous les arguments susceptibles de le décider et... soyez très prudent. On tentera certainement de vous empêcher d'atteindre Tara, et le retour avec Barrán sera peut-être encore plus périlleux.

— Je comprends, lady. Le mieux serait encore que je passe par le territoire des Uí Néill du Sud. Ils n'aiment pas beaucoup ceux de Laigin et je respirerai mieux dès que j'aurai rejoint leurs terres. Avec un peu de chance, je serai de retour d'ici à quelques jours.

— Quant à moi, il m'incombe d'empêcher cette exécution qui doit avoir lieu demain. Puis il ne me restera plus qu'à espérer votre prompt retour en compagnie de Barrán. Peut-être apprendrons-nous alors quels mystères se cachent derrière cette machination.

Aidan hésita.

— Êtes-vous certaine qu'il s'agit d'une machination, lady ? Après tout, ne pourrait-on imaginer...

Devant l'air réprobateur de la jeune femme, il laissa sa phrase en suspens.

— Si Aidan nous quitte en plein jour, intervint Dego, je ne donne pas cher de sa vie. Le moindre de nos gestes est épié par les guerriers de Laigin depuis leurs postes d'observation.

— Très bien, on va leur donner de quoi s'occuper, répliqua Fidelma qui, avec l'action, commençait à retrouver sa confiance en elle. Nous allons nous rendre en ville pour y prendre un logement et, pendant que nous circulerons au milieu de la foule, Aidan nous faussera compagnie. S'il se dirige vers la Slaney à l'ouest, on croira qu'il retourne à Cashel. Et une fois dans la forêt près de la rivière, il obliquera vers le nord sans que personne s'en aperçoive.

— C'est entendu, répondit Aidan. Quant aux doutes que j'ai pu émettre au sujet de votre ami, je vous prie de me pardonner.

Fidelma posa la main sur son bras.

— Vous avez raison de vous montrer suspicieux, Aidan. Il ne faut pas se laisser emporter par ses sentiments, car il arrive parfois que l'impensable se réalise. Mais si l'innocence d'Eadulf n'est pas prouvée, nous devons aussi nous rappeler que nous connaissons cet homme.

Dego échangea un regard avec ses compagnons.

— Nous sommes de votre côté, lady.

— Bien, nous allons d'un air détendu récupérer nos chevaux et les mener par la bride à la ville, où notre chemin et celui d'Aidan se sépareront.

Le commandant de la garde les rejoignit au moment où les garçons d'écurie sortaient les bêtes.

— Vous ne restez pas avec nous, lady ? s'enquit le guerrier d'un air surpris. Le roi offre toujours l'hospitalité aux dignitaires en visite.

— Je préfère ne pas imposer notre présence au roi et à sa cour, répliqua Fidelma.

Perplexe, l'homme, qui connaissait les différends opposant Fearna et Cashel, mit l'attitude de Fidelma sur le compte de cette hostilité.

— Très bien, lady. Si je peux vous rendre service avant que vous partiez...

— Connaissez-vous une bonne auberge ?

— Ma soeur tient celle de *La Montagne jaune*, juste après la grand-place. Elle a été baptisée d'après le pays d'où nous venons, à treize milles au nord-est d'ici. C'est un endroit propre et tranquille, car Lassar n'autorise aucun tapage dans son établissement.

— Je vous remercie, lui dit Fidelma avec un sou rire de gratitude.

— Dites-lui que vous venez de ma part.

Le petit groupe passa les portes de la forteresse et se dirigea au pas des chevaux vers les habitations en contrebas. Il était midi et les rues regorgeaient de monde. Sur la grand-place se tenait un marché. Les volailles, les poissons, les viandes, les fruits et les légumes s'amoncelaient sur les étals. Dominant le brouhaha, fusaient les boniments des commerçants à la voix de stentor qui s'interpellaient, rivalisant de plaisanteries et surenchérissant sur les qualités de leur marchandise.

Alors qu'ils déambulaient sur une place remplie de monde à l'abri des postes de guet des sentinelles de la forteresse, Fidelma se tourna vers Aidan.

— Vous voyez cette rue ? Eh bien, vous savez maintenant ce qu'il vous reste à faire.

Le jeune homme sourit et sauta en selle.

— On se retrouve dans quelques jours, lady. Si vous ne me revoyez pas, c'est que je serai mort.

— Assurez-vous plutôt d'un prompt retour en compagnie de Barrán.

Aidan leva la main, enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et disparut, vite avalé par la foule.

Fidelma se tourna vers ses deux compagnons en soupirant.

— Et maintenant, on va à l'abbaye pour s'entretenir avec frère Eadulf ? demanda Dego.

— Suivons d'abord la suggestion du commandant de la garde et

allons déposer nos affaires chez sa soeur.

— Ne craignez-vous pas des ennuis en vous rendant dans une taverne recommandée par un guerrier de Laigin ? s'inquiéta Enda.

— Ce lien peut s'avérer utile. Je ne pense pas que cet homme nous voulait du mal, il semblait honnête et sincère.

— Un guerrier de Laigin honnête et sincère ?

Pour Dego, une telle chose dépassait l'entendement.

Plutôt que de chercher à le convaincre, Fidelma préféra arrêter un passant pour lui demander son chemin. L'auberge de *La Montagne jaune* se trouvait justement à une rue de là, en retrait de la grand-place, loin du tumulte de la foule. Elle était signalée par une enseigne peinte d'un triangle symbolisant un volcan. L'établissement très fréquenté comportait deux étages, une cour privée et des écuries. Des clients ne cessaient d'y entrer et d'en sortir.

Ils menèrent leurs chevaux dans la cour, Fidelma tendit les rênes de son étalon à Dego et se dirigea vers la porte. Aussitôt s'avança vers elle une grosse femme au bon visage que Fidelma reconnut à sa ressemblance avec son frère.

— Vous désirez une chambre pour la nuit ? demanda-t-elle avec un grand sourire. Nous proposons les meilleurs prix de Fearn, ma soeur. Et même si l'hébergement est gratuit à l'abbaye, ici vous serez mieux reçue.

Quand elle vit les guerriers de Cashel qui venaient de rejoindre la jeune femme, elle s'interrompit en fronçant les sourcils.

— Vous êtes Lassar ? s'enquit Fidelma d'un ton engageant.

— Oui, pourquoi ?

Toute amabilité avait disparu du visage de la dame.

— C'est votre frère, à la forteresse, qui nous a recommandé votre auberge.

Lassar ouvrit de grands yeux.

— Vous vous êtes rendue au château ?

— Oui, je me suis entretenue ce matin avec Fianamail d'un problème nous concernant. Auriez-vous des chambres pour moi et mes compagnons ?

Avant de revenir à Fidelma, Lassar adressa un regard empli de doute aux deux guerriers.

— J'ai une pièce qu'ils peuvent partager et une petite chambre pour vous – mais cela vous reviendra plus cher que de dormir dans une pièce commune, ajouta-t-elle, visiblement sur la défensive.

— Ce sera parfait.

Lassar leva la main et un garçon d'écurie apparut qui emmena leurs montures après que Dego eut récupéré les sacs de selle.

La femme bien en chair leur fit signe de la suivre à l'intérieur.

— C'est donc Mel qui vous a recommandé mon auberge ?

— Mel ?

— Mon frère. Depuis qu'il a été nommé commandant de la garde au palais, je crains toujours qu'il m'oublie.

— Il s'agit donc d'une promotion récente ?

— Oui, il est devenu guerrier de la garde en même temps qu'il en prenait la tête.

Lassar les mena jusqu'au second étage et ouvrit une porte avec la mine de celle qui révèle des trésors inestimables. Il ne s'agissait que d'une alcôve étroite et assez étouffante avec une petite fenêtre.

— Voici votre chambre, ma soeur.

Fidelma, qui avait vu bien pire au cours de ses pérégrinations, apprécia la chaleur et l'aspect confortable du lit.

— Et pour mes compagnons ?

Lassar tendit un doigt vers le fond du couloir.

— C'est par ici. Vous mangerez à l'auberge ?

— Sans doute, à moins que nous ne changions d'avis.

— Donc vous pensez passer quelques jours à Fearna ?

— Environ une semaine. Quels sont vos prix ?

— Si vous me garantissez un séjour d'une semaine, ce sera un *pinginn* chacun, ce qui revient à un *screpall* par jour. Cela vous permet d'aller et venir comme bon vous semble et de prendre autant de repas qu'il vous plaira. Le soir, on vous apportera de l'eau chaude pour le bain. Croyez-moi quand je vous dis que vous serez mieux ici qu'à l'abbaye !

C'était la seconde fois que la femme se référait au monastère sur un ton dédaigneux, et cela éveilla la curiosité de Fidelma. Le ton de Lassar suggérait une inimitié qui allait au-delà d'une hostilité bien compréhensible envers un établissement qui lui faisait concurrence : dans les monastères, on logeait gracieusement les religieux, et les voyageurs de passage pour une modique somme.

— Qu'entendez-vous par là ?

La femme aux joues rondes fit la grimace.

— On voit bien que vous n'êtes pas du pays.

— Je ne le nie pas.

— Les temps ont bien changé, ma soeur, l'abbaye est devenue un lieu de souffrance. Autrefois, j'avais du mal à soustraire les voyageurs à son hospitalité, mais, maintenant, plus personne ne veut y mettre les pieds. Vous comprenez, depuis que...

Elle s'arrêta brusquement.

— Expliquez-vous, la pressa Fidelma.

— Non, je préfère me taire. Un *screpall* par jour pour vous trois si ma proposition vous convient.

Fidelma comprit qu'elle n'en tirerait rien de plus.

— Parfait, dit-elle en apercevant Dego et Enda. Nous aimerions

nous laver et manger dès que possible.

— Je peux vous faire porter de l'eau froide, mais pour l'eau chaude, il faut attendre le soir. Depuis que mon frère occupe un poste aussi important au palais, je ne sais plus où donner de la tête.

— Cela nous convient parfaitement, la rassura Fidelma en tirant de son *marsupium*, la bourse en cuir accrochée à sa ceinture, quelques pièces qu'elle tendit à la femme.

Cette dernière les compta et sourit d'un air satisfait.

— Je vais vous faire monter de l'eau et vous pourrez descendre manger dès que vous serez prêts. Le repas sera froid, je ne fais du feu dans la cuisine que le soir parce que...

Fidelma lui adressa un sourire amusé.

— Je sais. Nous apprécions beaucoup votre aide, Lassar.

L'aubergiste redescendit l'escalier et Dego laissa échapper un soupir de soulagement.

— Et maintenant, lady, que décidons-nous ?

— Une fois restaurés et rafraîchis, je suggère que vous alliez vous promener en ville. Renseignez-vous sur ce que les gens pensent des derniers événements et surtout soyez discrets. J'aimerais que vous me racontiez s'ils acceptent de bonne grâce la substitution des pénitentiels au droit coutumier des cinq royaumes.

— Et vous, lady, qu'allez-vous faire ? Ne préférez-vous pas que nous restions à vos côtés ?

Fidelma secoua la tête.

— Moi, je vais me rendre à l'abbaye pour m'entretenir avec Eadulf.

CHAPITRE IV

L'abbaye de Fearna était encore plus menaçante de près que de loin. Une atmosphère maléfique s'attachait aux bâtiments, aussi tangible que sur ses pierres les toiles d'araignées impalpables qui l'enveloppaient comme un brouillard glacé. À l'entrée, l'énorme porte en chêne à deux battants, montée sur des gonds métalliques, ne manquait pas d'impressionner les visiteurs. À droite, une statuette en bronze était fixée au mur. Fidelma réalisa qu'il s'agissait de la célèbre représentation d'un ange aux ailes merveilleusement travaillées, une oeuvre de Máedóc. L'ange brandissait une épée. Son visage circulaire, ses yeux ronds et globuleux lui donnaient une apparence de... malignité. Fidelma avait entendu dire que cette statue, baptisée Notre-Dame de la Lumière, se voulait un symbole de protection.

Fainder, l'abbesse de Fearna, une brune hautaine et dédaigneuse, était aussi impressionnante et inquiétante que le monastère dont elle avait la garde. Bien qu'au premier regard elle suscitât l'antipathie de Fidelma, il se dégageait d'elle une force à laquelle la jeune femme fut sensible dès son introduction dans la pièce où se tenait l'abbesse, assise dans un fauteuil à haut dossier sculpté devant une lourde table. Fidelma, qui l'avait jugée grande et mince, fut surprise de la toiser quand elle se leva. Sa sveltesse, son allure et sa personnalité la grandissaient.

Elle tendit à Fidelma une main osseuse et rêche, que l'on aurait davantage prise pour celle d'une paysanne habituée aux travaux des champs qu'à celle d'une religieuse. Fidelma estima son âge à trente et quelques années. Malgré un visage régulier, elle dégageait une impression de dureté. Elle était affligée d'un léger strabisme et ses yeux noirs, enfoncés et perçants, ne clignaient jamais. En ce moment, ils étaient fixés sur Fidelma qui soutint son regard, refusant de se laisser impressionner.

Quand l'abbesse parlait, sa voix était douce, apaisante, comme

pour mieux endormir vos réticences. Fidelma, dont la fonction consistait à déchiffrer le caractère de ses interlocuteurs, n'eut aucun mal à deviner ce que cachait cette voix trop mélodieuse : Faïnder ne supportait pas que l'on résiste à son charme et que l'on s'oppose à elle.

L'abbesse avait tendu sa main à baiser à Fidelma, à la mode romaine. Fidelma se contenta de la serrer en inclinant brièvement la tête, à la mode irlandaise.

— *Stet fortuna domus*⁽⁴⁾ ! lança la jeune femme.

Un éclair de contrariété passa dans les yeux noirs, si rapide qu'il fallait un regard exercé pour le détecter.

— *Deo juvante*⁽⁵⁾, répliqua-t-elle en se rasseyant à la table et en désignant un siège à Fidelma. Ainsi vous êtes Fidelma de Cashel.

Les lèvres minces et décolorées de l'abbesse esquissèrent un sourire.

— On parlait beaucoup de vous à Rome, à l'époque où j'y séjournais.

Fidelma ne fit aucun commentaire et se contenta de poser devant elle le vélin portant le sceau de Fianamail.

— Je suis venue ici pour une affaire des plus urgentes, mère abbesse.

— Vous avez une certaine réputation en tant que *dálaigh*, ma soeur, poursuivit Faïnder en dédaignant le document. On m'a également appris que vous aviez quitté l'abbaye de Kildare. Un désaccord avec l'abbesse Ita, à ce qu'il paraît.

Elle attendit une réponse qui ne vint pas.

— Quand on devient religieuse, Fidelma de Cashel, insista Faïnder en mettant l'accent sur un nom qui révélait le titre de princesse des Eóghanacht de son interlocutrice, on s'engage à obéir à l'Ordre des Saints. Le premier précepte est l'obéissance. Il est inconvenant pour une nonne de manifester son désaccord, de parler comme bon lui semble et de voyager en toute liberté. Le respect de la règle est la première manifestation d'une vie au service du Seigneur.

Fidelma attendit patiemment que l'abbesse ait ter miné son homélie, puis elle prit la parole.

— Je suis ici en tant que *dálaigh*, mère abbesse, délégué par mon frère Colgú, roi de Cashel. Et je viens de placer devant vous un document portant le sceau de Fianamail de Laigin.

L'abbesse se raidit et durcit le ton.

— Vous vous trouvez dans l'abbaye de Fearn, ma soeur, et en tant que religieuse vous me devez l'obéissance.

— Nous ne sommes pas à Rome, répliqua Fidelma d'un ton où pointait une menace. J'ai cru comprendre que vous n'étiez que récemment rentrée de Rome et je vous pardonne volontiers vos lacunes concernant les lois de ce pays. Quant à moi, je suis ici en tant

que *dálaigh* élevé au rang d'*anruth*. Faut-il que je vous rappelle les privilèges qui se rattachent à mon rang ?

La qualification d'*anruth* précédait le titre le plus élevé accordé par les collèges séculiers et ecclésiastiques. Fidelma, sur le plan social ou juridique, avait la préséance sur l'abbesse.

Pour la première fois, Fainder cilla, provoquant un malaise, comme une paupière s'abaissant une fraction de seconde sur un oeil-de-serpent.

— Dans cette abbaye, susurra Fainder, les pénitentiels gouvernent notre vie. Je remercie Dieu d'avoir un roi aussi clairvoyant que Fianamail, qui a eu la sagesse d'étendre au peuple les lois de Dieu, premiers devoirs d'un chrétien.

Fidelma, dont la patience avait des limites, prit le document et se leva.

— Très bien. Je prends acte de votre refus de vous soumettre à l'autorité du conseil du chef brehon et du haut roi. Vous ne rendez pas service à votre abbaye, Fainder, mais si vous préférez affronter une enquête judiciaire pour avoir méprisé mon autorité et celle de votre souverain, libre à vous.

Fidelma s'avancait vers la porte quand l'abbesse la rappela d'une voix métallique.

— Attendez !

L'abbesse, le dos droit et les mains posées sur la table, n'avait pas changé de position, mais son visage creusé par la contrariété était semblable à un masque.

Fidelma s'immobilisa.

— Pardonnez-moi...

L'abbesse luttait pour se sortir de cette mauvaise passe.

— ... sans doute me suis-je mal exprimée. Laissez-moi voir ce document.

Sans un mot, Fidelma le plaqua devant l'abbesse irascible qui le lut en fronçant les sourcils et releva la tête.

— Je n'ai rien à objecter à un ordre du roi. Je tenais simplement à vous donner quelques informations sur la façon dont cette abbaye est gouvernée, grâce aux pénitentiels.

Ayant trouvé une échappatoire à la situation impossible où elle s'était mise, elle revint aussitôt à son ton mélodieux et rassurant qui répugnait tant à Fidelma.

— J'ai donc votre autorisation pour mener mon enquête et m'entretenir avec frère Eadulf ?

— Rasseyez-vous, ma soeur, et venons-en à ce Saxon. En quoi son cas vous concerne-t-il ?

— Il me concerne au même titre que la justice, répliqua Fidelma qui craignit d'avoir rougi.

— Donc vous le connaissez ? Oui, bien sûr, poursuivit l'abbesse tandis que l'ombre d'un sourire passait sur ses lèvres. Je me souviens qu'on racontait à Rome que vous étiez accompagnée d'un moine saxon. S'agissait-il de la même personne ?

Fidelma se rassit et affronta l'abbesse avec placidité.

— J'ai connu frère Eadulf lors du synode qui s'est tenu à l'abbaye de Whitby. Au cours de l'année qui vient de s'écouler, il a exercé les fonctions d'émissaire de Théodore de Tarse, archevêque de Cantorbéry, auprès de mon frère. J'ai d'ailleurs été envoyée par Colgú pour le défendre.

— Le défendre ?

L'abbesse renifla avec dédain.

— Vous avez certainement été avertie qu'il avait été déclaré coupable et recevrait le châtiment prévu par les pénitentiels pour le crime qu'il a commis. L'exécution aura lieu demain à midi.

Fidelma se pencha vers l'abbesse.

— En tant qu'émissaire d'un roi et d'un évêque, il possède des privilèges dont j'aimerais m'assurer qu'il n'a pas été privé. J'ai été autorisée à mener des investigations pour juger s'il y a matière à appel, et ce malgré la soif de vengeance qui semble prévaloir en ces lieux.

Cette fois, Fainder parvint à maîtriser sa colère.

— Peut-être ignorez-vous la nature de l'acte délictueux attribué au Saxon ?

— J'en ai été informée, mère abbesse. Le frère Eadulf que j'ai connu n'aurait jamais pu accomplir un tel forfait.

— Vraiment ?

Le visage de l'abbesse était ouvertement moqueur.

— Combien de mères, soeurs... *amantes* de meurtriers ont tenu les mêmes propos ?

Mal à l'aise, Fidelma changea de position.

— Je ne suis pas...

Puis elle se reprit.

— J'aimerais commencer mon enquête dès que possible.

— Très bien. Soeur Étromma, l'intendante de cette abbaye, vous assistera.

Elle agita une clochette. À peine l'avait-elle reposée qu'une religieuse se présenta. Petite, blonde et d'un physique agréable, elle se déplaçait avec la rapidité d'un oiseau, sautillait plutôt qu'elle ne marchait, les mains dissimulées dans les manches de sa robe. C'est elle qui avait accueilli Fidelma quand elle avait frappé aux portes de l'abbaye, et l'avait introduite dans le bureau de l'abbesse.

— Soeur Étromma, je crois que vous avez déjà fait la connaissance de notre... distinguée visiteuse.

La pause était nettement ironique.

— Au cours des prochaines vingt-quatre heures, vous devrez vous plier à toutes ses requêtes. Elle mène des investigations sur les crimes du Saxon afin de s'assurer que nous n'avons pas transgressé la loi.

Soeur Étromma contempla Fidelma avec des yeux agrandis par la surprise, puis elle se tourna vers l'abbesse d'un geste vif.

— J'y veillerai, mère abbesse. Euh... le Saxon ayant déjà été jugé, cette démarche est plutôt inhabituelle et...

— Conformez-vous à mes ordres, répliqua Fainder d'un ton sec. Fidelma de Cashel est porteuse d'un laissez-passer de Fianamail qu'il est de notre devoir de respecter.

La petite intendante baissa la tête.

— *Fiat voluntas tua*, mère abbesse.

— Je vous retrouverai plus tard, soeur Fidelma. Peut-être à la chapelle pour les dévotions ?

Fidelma hocha la tête et soeur Étromma la conduisit hors de la pièce. Une fois dans le couloir, la *rechtaire* parut plus détendue.

— En quoi puis-je vous êtes utile, ma soeur ? demanda-t-elle d'un ton enjoué.

— Je voudrais voir frère Eadulf. Sur-le-champ.

— Vous voulez lui parler ?

— Cela vous pose-t-il un problème ? Il me semble que l'abbesse vous a recommandé d'accéder à mes requêtes.

— Mais bien sûr, murmura Étromma d'un air coupable. Suivez-moi.

— Depuis combien de temps êtes-vous l'intendante de ce monastère ? s'enquit Fidelma tandis qu'elles par couraient d'interminables corridors.

— Dix ans environ. Moi et mon frère sommes arrivés ici quand nous étions enfants.

— Vous connaissiez l'abbesse Fainder ? Je sais qu'elle est rentrée de Rome depuis peu.

— Il y a trois mois, quand elle est arrivée ici, la plupart d'entre nous ignoraient jusqu'à son existence.

Noé était notre abbé. Vous savez que nous sommes une maison double⁽⁶⁾, comme à Kildare ?

Fidelma sourit.

— Je le sais. Pourquoi l'abbé Noé a-t-il décidé de démissionner de ses fonctions ?

— À la requête du roi qui l'a prié de devenir son conseiller spirituel. Enfin, c'est ce qu'on nous a dit. Il a toujours ses appartements dans l'abbaye, mais demeure la plupart du temps au palais. Et la direction de l'abbaye a été transférée à Fainder qui a été nommée abbesse.

Fidelma crut percevoir une nuance d'amertume dans le ton de sa voix.

— Pourquoi Fainder a-t-elle pris la tête d'une communauté qui n'était pas la sienne ?

Soeur Étromma demeura muette.

— En tant que *rechtaire* depuis de longues années, n'étiez-vous pas mieux placée que Fainder pour remplir cette fonction ? insista Fidelma.

— À Rome, elle était une protégée de l'abbé Noé.

— J'ignorais qu'il avait séjourné à Rome.

— Il s'y est rendu en pèlerinage, mais n'y est pas demeuré longtemps. Là-bas, il a rencontré Fainder, qu'il a ramenée ici pour lui succéder. Puis il a annoncé qu'il se retirait.

— Voilà qui est étrange, murmura Fidelma.

Une idée lui vint.

— Fainder est-elle une parente de Noé ?

Dans les établissements religieux, le népotisme n'était pas rare. Les abbés, les abbesses et même les évêques se transmettaient leurs charges à la façon des nobles. Ils étaient d'ailleurs d'origine aristocratique et élus par le *derbfhine*, un conseil qui comprenait trois générations d'une même famille, descendant d'un arrière-grand-père commun. Souvent, les membres de ces conseils désignaient leurs petits-fils, neveux et cousins pour remplir les fonctions d'abbé, et ils pro cédaient de même pour les rois et les autres postes éminents à pourvoir.

Comme Étromma ne répondait pas, Fidelma lui posa une autre question.

— Êtes-vous satisfaite de la manière dont l'abbesse dirige cette communauté ? Plus précisément, cela vous satisfait-il qu'elle s'en remette aux pénitentiels et aux modes d'administration romains ? Je suis surprise que l'abbé Noé ait donné sa bénédiction à cette nouvelle orientation, car j'ai toujours cru qu'il soutenait la règle de Colomba.

Soeur Étromma s'immobilisa, jeta un regard anxieux autour d'elle et murmura :

— Je ne saurais trop vous conseiller de ne pas mentionner ces conflits. Ici, de tels sujets sont bannis de la conversation. Depuis que Fainder a pris la tête de cette abbaye, elle est devenue puissante et fortunée. Et les critiques se sont tues.

— Comment cela ? s'étonna Fidelma.

Soeur Étromma haussa les épaules.

— L'abbesse a beau prêcher l'austérité des pénitentiels, elle n'en renie point les biens matériels pour autant. Depuis son arrivée, il semblerait qu'elle ait accumulé de nombreuses richesses. Pour mieux comprendre ces bouleversements, peut-être faudrait-il s'orienter vers

les puissants qui la protègent ? Mais ce n'est pas à moi de me faire l'écho de telles rumeurs.

Fidelma oublia les réserves d'Étromma pour revenir à Eadulf, qui l'intéressait bien davantage.

— Que s'est-il passé en ce qui concerne frère Eadulf ? demanda-t-elle après un bref silence.

— Il doit être exécuté demain.

— Oui, mais dans quelles circonstances a-t-il été déféré devant un tribunal ?

— Quand il est arrivé ici, il m'a semblé fort plaisant et il parlait bien notre langue.

— Donc vous l'avez rencontré ?

— Ne suis-je pas la *rechtaire* de cette abbaye ? Je reçois tous les voyageurs, surtout ceux qui nous prient de leur accorder l'hospitalité.

— Quand s'est-il présenté ici ?

— Il y a environ trois semaines, il a frappé à la porte et demandé un lit pour la nuit. Il voulait prendre un bateau pour rejoindre Loch Garman et, de là, embarquer sur un navire qui le ramènerait sur la terre des Saxons.

— Et que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas grand-chose. Il est arrivé en fin d'après-midi et je l'ai conduit à l'hôtellerie des invités. Il a assisté à un service et pris un repas. Pendant la nuit, j'ai été réveillée par l'abbesse, car on venait de découvrir le corps d'une novice devant l'abbaye. C'est le capitaine du guet qui a donné l'alarme. Il y a de nombreux vols sur les bateaux amarrés dans le port, où le commerce est florissant, ce qui explique la présence des gardes sur les quais.

« D'après ce qu'on a raconté, la jeune fille avait été violée et étranglée. L'alarme a été donnée et l'abbesse m'a demandé de la conduire jusqu'au lit du Saxon.

Fidelma fronça les sourcils.

— Pour quelles raisons l'abbesse le soupçonnait-elle ?

— Oh, c'est assez simple. On l'avait identifié.

— Qui, on, et dans quelles circonstances ? s'agaça Fidelma qui luttait pour ne pas trahir son angoisse.

— Le capitaine du guet a informé l'abbesse que le Saxon était le coupable. Elle m'a suivie avec le capitaine et quelques autres personnes jusqu'à l'hôtellerie des invités où le Saxon faisait semblant de dormir. Quand on l'a tiré de son lit, on a remarqué que ses vêtements étaient tachés de sang et un morceau de la robe de la novice assassinée est tombé à terre.

Fidelma étouffa un cri de surprise. Les choses se présentaient mal.

— C'est effectivement assez accablant, reconnut-elle, mais vous ne m'avez pas expliqué comment il avait été identifié par le capitaine.

Apparemment, personne ne l'avait pris sur le fait et il dormait tranquillement dans son lit. À ce propos, quel est le nom de ce capitaine ? Il faut que je le voie.

— Il s'appelle Mel.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Ce même Mel qui commande la garde au palais de Fianamail et dont la soeur, Lassar, tient l'auberge de *La Montagne jaune* ?

— Parce que vous le connaissez ? s'étonna soeur Étromma.

— Je suis justement descendue dans cette auberge.

— Sa capture du Saxon lui a valu d'être nommé commandant de la garde du palais alors qu'il n'était que capitaine du guet dans le port.

— Belle promotion ! fit observer Fidelma.

— Fianamail peut se montrer généreux avec ceux qui savent le servir.

Fidelma crut discerner une note de cynisme dans le ton de la *rechtaire*, mais peut-être se trompait-elle.

— Reprenons. Comment expliquez-vous que le capitaine se soit dirigé sans la moindre hésitation jusqu'à la couche de frère Eadulf, qui comme par hasard portait sur lui les preuves devant mener à sa condamnation ?

Soeur Étromma fit la grimace.

— On a raconté qu'on avait vu un religieux courir du quai jusqu'à l'abbaye juste avant la découverte du corps.

— L'abbaye de Fearna compte combien de religieux ? Cent ? Deux cents ?

— Près de deux cents, précisa soeur Étromma sans s'émouvoir.

— Et pourtant on remonte sans hésiter la piste jusqu'au Saxon. Ce capitaine du guet a un flair tout à fait exceptionnel.

— Donc vous ne savez pas...

Fidelma banda ses forces pour une nouvelle révélation.

— J'ignore bien des choses. À quoi vous référez-vous exactement ?

— L'agression contre la jeune fille a eu un témoin.

— Vous voulez dire un témoin oculaire du viol et du meurtre ?

— Oui. Sur le quai, la victime était accompagnée par une autre novice.

— Cette jeune fille... comment s'appelle-t-elle ?

— Fial.

— Et celle qui a été assassinée ?

— Gormgilla.

— Fial aurait donc assisté au viol et au meurtre de son amie Gormgilla et identifié frère Eadulf ?

— C'est cela même.

— Elle n'a pas émis le moindre doute ?

— Elle était catégorique.

Fidelma se sentit envahie par le désespoir. Jusqu'à présent, elle s'était convaincue que toute cette histoire reposait sur un malentendu. Même quand on lui avait révélé les charges retenues contre Eadulf – le viol et l'assassinat d'une adolescente de douze ans n'ayant pas encore atteint l'âge du choix – elle n'avait pas été ébranlée dans sa conviction qu'Eadulf était innocent. Un tel acte ne lui ressemblait en rien. Il s'agissait forcément d'une identification ou d'une interprétation erronée.

Maintenant elle était confrontée à des preuves accablantes. Des taches de sang sur les vêtements d'Eadulf et un témoin qui l'avait formellement reconnu. Cette affaire s'annonçait sous les auspices les plus sombres. Comment réagirait Barrán, le chef brehon, convoqué à sa demande à Fearn, quand il découvrirait qu'elle n'avait rien à opposer à de telles preuves ? Était-il possible qu'Eadulf soit coupable ? Non, cette seule idée lui était intolérable, elle le connaissait trop bien et avait foi en lui.

Elles passèrent sous une arcade débouchant sur une place rectangulaire et Fidelma vit une plate-forme en bois surmontée d'un dispositif qu'elle reconnut tout de suite. Le corps d'un jeune moine pendait, inerte, au bout d'une corde suspendue à un gibet. L'endroit était désert.

Pendant quelques secondes, elle crut qu'il s'agissait du corps d'Eadulf. Malgré les assurances qu'on lui avait données, elle crut être arrivée trop tard et s'arrêta en titubant au pied de l'estrade.

Voyant qu'elle ne la suivait plus, Étromma revint sur ses pas. Elle semblait malheureuse et évitait de regarder le cadavre.

— Qui est-ce ? demanda Fidelma après avoir noté que le pendu portait la tonsure de saint Jean et non celle de saint Pierre, comme Eadulf.

— Frère Ibar, répondit l'intendante à mi-voix.

— Pour quelle raison a-t-il été exécuté ?

— Vol et assassinat.

Fidelma pinça les lèvres.

— Apparemment, les châtiments suivant les préceptes des pénitentiels sont très suivis dans cette abbaye. Connaissez-vous les détails du crime qu'il a commis ?

— Sur ordre de l'abbesse Fainder, j'ai assisté au procès avec toute la communauté. C'était le premier procès sanctionné par une exécution capitale auquel nous étions conviés. Et ce moine appartenait à notre communauté.

— Vous avez bien parlé de vol et d'assassinat ?

— Frère Ibar a été reconnu coupable d'avoir tué un matelot et de l'avoir dépouillé sur le quai du monastère.

— Les faits remontent à quand ?

— À quelques semaines.

Fidelma étudiait le cadavre qui se balançait douce ment.

— Ce quai est bien mal fréquenté, dites-moi.

Il lui vint une idée.

— Ce meurtre a-t-il eu lieu avant ou après celui dont Eadulf est accusé ?

— Il a été perpétré le lendemain.

— Bizarre, non ? Deux meurtres en deux jours sur un même quai, et maintenant deux frères de la foi condamnés à mort, dont un a déjà été exécuté.

Soeur Étromma fronça les sourcils.

— Mais il n'y avait aucun lien entre ces deux assassinats !

Fidelma fit un geste en direction du cadavre.

— Il va rester ici longtemps ? demanda-t-elle d'un air dégoûté.

— Jusqu'au coucher du soleil. Puis on coupera la corde et il sera enterré en dehors du cimetière, dans une terre non consacrée.

— Vous le connaissiez bien ?

— Non, il nous avait rejoints depuis peu. Il me semble qu'il était originaire de Rathdagan, au nord de Fearna. Il avait travaillé comme forgeron et exerçait son métier dans le cadre de la communauté.

— Pourquoi a-t-il tué le matelot ?

— Il a agi par cupidité. Après avoir poignardé sa victime, il lui a dérobé une bourse pleine de pièces d'or et une chaîne du même métal.

— Pourquoi aurait-il eu besoin d'argent ? Tout forgeron est bien considéré et peut exiger une bonne rémunération pour ses services. Son prix de l'honneur est de dix *seds*, l'équivalent de celui d'un *aire-echta*, un jeune brehon.

Soeur Étromma haussa les épaules.

— Il fait froid, murmura-t-elle. Je vous propose de poursuivre notre chemin.

Elles longèrent la place et passèrent une porte. Étromma grimpa les marches en pierre qui menaient au deuxième étage. Le bâtiment était humide et sombre, et Fidelma se sentit submergée par le désespoir. Cette atmosphère lugubre éveillait en elle de sinistres pressentiments. Rien ici n'indiquait qu'elle se trouvait dans la maison d'une communauté consacrée à la méditation et à une vie chrétienne. Elle ressentait une menace imminente qu'elle aurait été bien en peine de préciser.

Soeur Étromma observa une pause pour que les yeux de Fidelma s'habituent à l'obscurité et la mena le long d'un couloir aux murs rongés par le salpêtre. Elle s'arrêta devant une petite porte en chêne barricadée de verrous tandis qu'une ombre énorme se profilait à l'autre bout du corridor.

— C'est toi, Étromma ? demanda une voix gutturale.

— Oui, et je suis accompagnée de soeur Fidelma, un *dálaigh* qui a reçu l'autorisation de s'entretenir avec le prisonnier.

Le géant s'approcha et se pencha vers Fidelma. Son haleine empestait l'oignon.

— Très bien, dit l'homme. Vous pouvez entrer.

L'inquiétante silhouette se rencogna dans l'obscurité.

— Qui est-ce ? demanda Fidelma, impressionnée par la stature hors du commun de cet homme.

— Mon frère Cett, qui travaille ici comme geôlier.

— Votre frère ?

— Nous sommes liés par le sang et par le Christ, répliqua Étromma d'une voix distante. Mon frère est un simplet, une pauvre âme. Lorsque nous étions enfants, nous avons été pris dans une attaque par les Uí Néill et il a reçu une blessure à la tête. Maintenant, il effectue des travaux subalternes ou qui nécessitent une force physique inhabituelle.

Soeur Étromma tira des verrous.

— Appelez-moi quand vous en aurez terminé. Je me tiendrai non loin d'ici.

Elle ouvrit la porte de la cellule et Fidelma pénétra à l'intérieur, clignant des yeux dans le rayon de lumière qui pénétrait par la fenêtre grillagée percée dans le mur d'en face.

— Fidelma ! C'est vraiment vous ? s'exclama une voix familière.

CHAPITRE V

La porte se referma derrière elle, et les verrous grincèrent tandis qu'on les remettait en place. Fidelma s'avança au centre de la petite pièce. Un homme se leva du tabouret où il était assis. Fidelma lui tendit les mains, il les prit dans les siennes et ils restèrent ainsi quelques instants tout en se fixant avec intensité. Leurs regards exprimaient toute la douleur, l'anxiété et la tristesse qu'ils ressentaient dans cette situation dramatique.

Eadulf était hagard, son visage mangé par une barbe de plusieurs jours, et ses cheveux bruns et bouclés ainsi que ses vêtements étaient d'une saleté repoussante. En voyant l'expression désolée du visage de la jeune femme, il soupira.

— Je crains qu'en ces lieux le sens de l'hospitalité ne laisse à désirer, Fidelma. L'abbesse n'aime pas gâcher l'eau et le savon pour ceux dont les jours sont comptés dans cette vallée de larmes.

Il marqua une pause.

— Mais je suis si heureux de vous revoir avant mon départ pour l'autre monde...

Un son inarticulé s'échappa des lèvres de Fidelma, puis elle grimaça un sourire pour tenter de faire oublier la consternation peinte sur ses traits.

— Vous n'avez pas été maltraité, au moins ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— Juste un peu... bousculé au début de ma détention, avoua Eadulf d'un ton faussement indifférent. La nature du crime dont je suis accusé suscite des émotions qui entraînent parfois des réactions excessives. Une jeune fille a été violée et tuée. Et vous, Fidelma, comment allez-vous ? Je vous croyais partie en pèlerinage sur la tombe de saint Jacques, en Ibérie.

Fidelma écarta le sujet d'un geste de la main.

— Dès que j'ai appris la nouvelle, je suis rentrée afin de vous

défendre.

Un grand sourire illumina le visage d'Eadulf, puis il reprit son sérieux.

— Ne vous a-t-on pas dit que tout était fini ? Ce prétendu procès n'a pas duré longtemps et, demain, j'ai un rendez-vous que je ne peux manquer dans cette cour en contrebas. Vous avez vu le gibet ?

— Oui, et on m'a tout raconté.

Fidelma jeta un regard circulaire et s'assit sur le tabouret tandis qu'Eadulf s'installait sur le lit.

— Excusez-moi, je n'avais même pas songé à vous inviter à prendre un siège, tenta d'ironiser le moine, mais sa voix était sourde et monocorde.

Les mains pressées l'une contre l'autre, Fidelma observait Eadulf.

— Avez-vous commis les crimes dont on vous accuse ? demanda-t-elle d'un ton abrupt.

Eadulf ouvrit de grands yeux désolés.

— *Deus miseratur*, bien sûr que non ! Vous avez ma parole. Malheureusement, vu les circonstances, je doute qu'elle soit d'un grand poids.

Fidelma baissa la tête et la releva.

— Racontez-moi votre histoire depuis le moment où je vous ai quitté pour aller m'embarquer sur un navire à destination de l'Ibérie.

Eadulf demeura un instant silencieux, le temps de rassembler ses idées.

— Oh, mon histoire n'est pas très compliquée. J'ai décidé de suivre vos conseils et de retourner auprès de l'archevêque Théodore. Cela fait maintenant un an que je l'ai quitté et plus rien ne me retenait à Cashel.

Il marqua une pause et Fidelma attendit.

— Votre frère avait des messages à faire porter à Théodore et aux rois saxons.

— Par oral ou par écrit ?

— Un des messages était écrit, et les autres consistaient en salutations et expressions d'amitié.

— Où est passée cette épître ?

— Mes affaires personnelles ont été confisquées par l'abbesse.

Fidelma réfléchit un instant.

— Portiez-vous sur vous quelque objet vous identifiant comme *techtair* ?

Eadulf, qui connaissait ce terme, sourit.

— Colgú m'avait remis une baguette, symbole de ma fonction. Maintenant que j'y pense, je crois que je l'ai ôtée de mon sac de voyage pour la cacher sous mon lit avec la lettre.

— Donc à l'heure qu'il est, elles ont été découvertes et ajoutées à

vos autres possessions ?

— Sans doute. Votre frère m'avait proposé de me prêter un cheval, mais ignorant où et quand je pourrais le lui rendre, j'ai préféré accepter l'offre d'un marchand qui venait par ici en carriole et m'a proposé de me joindre à lui. Ensuite, j'avais prévu de prendre un bateau sur la rivière qui me mènerait à un navire de commerce saxon. Je suis arrivé jusqu'ici sans encombre.

Il marqua une nouvelle pause et reprit son récit.

— J'ai sonné à la porte de l'abbaye en fin d'après-midi et j'y ai demandé l'hospitalité pour la nuit. J'espérais trouver un bateau dès le lendemain matin. J'ai parlé à la *rechtaire*, soeur Étromma, qui m'a demandé où je me rendais. Je lui ai dit que je retournais à Cantorbéry, sans mentionner que j'étais porteur d'un message pour l'archevêque. Elle m'a proposé un lit dans le dortoir de l'hôtellerie, où j'étais le seul invité. J'ai assisté à un service, pris un repas et suis allé me coucher. Oh, et soeur Étromma m'a présenté à l'abbesse Fainder mais l'abbesse semblait préoccupée... à moins qu'elle n'apprécie pas les Saxons. Elle m'a plus ou moins ignoré.

— Et alors ?

— Je dormais profondément quand, une heure environ avant l'aube, on m'a tiré de mon lit. Tout le monde criait, on m'a battu et brutalisé et je ne comprenais rien à ce qui se passait. C'est alors qu'on m'a amené ici et qu'on m'a jeté dans une cellule.

Fidelma se pencha vers lui, les yeux brillants.

— Quelqu'un vous a-t-il expliqué de quoi il s'agissait ? Vous a-t-on nommément accusé et expliqué pourquoi on vous traitait de la sorte ?

— Il m'a fallu attendre longtemps avant d'obtenir des éclaircissements. Vers midi, frère Cett, le géant, est entré dans ma cellule presque aussitôt suivi de l'abbesse Fainder et d'une jeune fille revêtue de la robe des novices. Elle semblait très jeune.

— Comment s'est-elle comportée ?

— Elle a pointé un doigt sur moi, nous n'avons échangé aucune parole et les deux femmes sont reparties comme elles étaient venues.

— Elles ne vous ont tenu informé de rien ?

— Non. Frère Cett a refermé la porte et tiré les verrous.

— Quand vous a-t-on précisé les chefs d'accusation qui pesaient sur vous ?

— J'ai attendu deux jours.

— On vous a laissé ici pendant deux jours sans jamais vous adresser la parole ?

Fidelma était scandalisée. Quant à Eadulf, il eut un sourire triste.

— Et aussi sans nourriture et sans eau, ajouta-t-il. Quand je vous disais que l'hospitalité de cette abbaye laissait à désirer...

— Quoi ? s'écria Fidelma.

— Deux jours se sont écoulés avant que frère Cett réapparaisse et m'autorise à me laver et à manger quelque chose. Une heure plus tard, j'ai été rejoint par un homme de haute taille et d'aspect cadavérique. Il s'est présenté d'une voix cassante comme étant le brehon du roi.

— L'évêque Forbassach !

— Exactement. Vous le connaissez ?

— C'est un de mes vieux adversaires. Poursuivez.

— Ce Forbassach m'a alors annoncé que j'étais accusé d'avoir violé une novice de l'abbaye avant de l'étrangler. Je suis d'abord resté muet de stupeur. Et je lui ai expliqué que je m'étais rendu à l'abbaye dans le seul but de me restaurer et d'y passer la nuit. Les raisons pour lesquelles on m'avait réveillé, brutalisé et jeté dans cette cellule m'échappaient complètement. L'évêque m'a alors appris que non seulement j'étais couvert de sang, mais qu'on m'avait trouvé en possession d'un morceau de tissu également ensanglanté appartenant à la robe d'une novice, une vierge de douze ans. Pour me porter le coup final, l'évêque m'a ensuite annoncé qu'il disposait d'un témoin oculaire de mon forfait.

— Ces éléments de preuve sont assez troublants, Eadulf. Avez-vous une explication ?

Le moine baissa la tête.

— Aucune. J'avais l'impression de vivre un cauchemar.

— Et vos vêtements étaient vraiment souillés ?

— Oui, je l'ai remarqué peu de temps après qu'on m'eut enfermé ici. J'ai cru que j'avais saigné du nez, et puis j'avais une blessure à la figure.

Fidelma distingua une coupure à moitié cicatrisée.

— Et le bout de tissu ?

Eadulf haussa les épaules.

— À l'audience, on a simplement présenté un morceau de chiffon que je n'avais jamais vu.

— Et le témoin oculaire ?

— La jeune fille ? Soit elle mentait, soit elle se trompait.

— L'aviez-vous déjà rencontrée ?

— Je ne le pense pas. C'est elle qu'on a amenée ici et qui m'a désigné du doigt. Je dois admettre qu'après les coups que j'avais reçus, je n'avais pas l'esprit très clair. Elle est apparue au procès et se nomme Fial.

— Vous m'avez dit que vous aviez assisté à un service et pris un repas avant d'aller vous coucher. Avez-vous croisé cette jeune fille à un moment ou à un autre ?

— Non, mais peut-être m'a-t-elle remarqué sans que je lui aie prêté attention. Le plus étrange, c'est qu'en me rendant à la chapelle je

ne me rappelle pas avoir vu une seule novice. Non, aucune jeune fille de douze ou treize ans, l'âge de Fial.

— Avez-vous parlé avec quelqu'un en dehors de l'intendante et de l'abbesse ?

— Oui, j'ai eu une brève discussion avec un jeune frère du nom d'Ibar.

Fidelma sursauta.

— Ibar ?

Elle jeta un regard à la fenêtre en songeant au corps du moine qui se balançait au gibet.

— Ils prétendent qu'il a tué un matelot le lendemain du jour où je suis supposé avoir tué cette jeune fille. Ils l'ont pendu ce matin.

Il frissonna.

— Fidelma, il se trame ici des choses abominables. Je crois que vous devriez partir de cette ville avant qu'il vous arrive malheur. Je ne supporterais pas d'apprendre...

Fidelma posa la main sur son bras.

— Quel que soit le mal auquel nous sommes confrontés, ils n'oseraient pas s'en prendre à moi, car il leur en cuirait. J'ignore qui sont ces gens, mais ne craignez rien, je suis protégée par un couple de guerriers qui m'accompagnent dans tous mes déplacements.

Eadulf secoua la tête.

— Dans ce lieu de ténèbres, personne n'est à l'abri. Les démons rôdent... retournez à Cashel, je vous en conjure.

Fidelma releva le menton d'un air fâché.

— Assez, Eadulf, ne soyez pas si pessimiste. Vous me connaissez suffisamment pour savoir que je ne quitterai pas Fearna sans avoir tiré cette affaire au clair. Et maintenant, concentrez-vous et racontez-moi le procès.

— Le temps a passé et j'ai perdu le compte des jours. Frère Cett m'apportait de temps à autre de la nourriture, jamais à heures fixes, et il me permettait de me laver quand il lui en prenait la fantaisie. Méfiez-vous de lui, c'est un homme mauvais, il aime infliger des souffrances à ses frères.

— On m'a rapporté qu'il était simple d'esprit.

Eadulf grimaça un sourire.

— Sans doute. Il obéit aux ordres qu'on lui donne et la complexité d'un problème lui est inaccessible, mais quand on lui demande de maltraiter un prisonnier, il y prend du plaisir. C'est lui qui a été désigné pour...

Il eut un geste en direction de la fenêtre.

— Vous voulez dire que le bourreau est un frère de la foi ? Dieu ait pitié de son âme égarée ! Mais revenons au procès.

— On m'a amené à la chapelle où Forbassach siégeait avec

l'abbesse Fainder. Ils ont été rejoints par un homme aussi sinistre et impénétrable que l'évêque, un ancien abbé.

— Noé ?

Eadulf hocha la tête.

— Vous le connaissez ?

— Tout comme Forbassach, il est un de mes vieux ennemis.

— Forbassach a énuméré les charges. J'ai nié. Il m'a dit que cela me coûterait cher de faire perdre son temps à la cour, mais n'imaginant pas d'autre stratégie que de m'en tenir à la vérité, je me suis obstiné dans mes dénégations.

Eadulf tomba dans un profond silence.

— Puis soeur Étromma a été appelée comme témoin, reprit-il. Elle a raconté comment elle m'avait accueilli, ensuite elle a identifié le corps de la jeune fille assassinée, qui s'appelait Gormgilla et venait d'entrer à l'abbaye en tant que novice...

Fidelma l'interrompt.

— Rapportez-moi les termes exacts qu'elle a employés.

— Elle a dit que Gormgilla était une novice...

— Vous avez précisé qu'elle venait d'entrer à l'abbaye.

— Cela fait-il une différence ?

— Oui, c'est important. Continuez.

— Soeur Étromma n'a rien ajouté d'autre, sinon que Gormgilla n'avait que douze ans. Quant à la jeune fille...

— De qui parlez-vous ?

— De celle qui est entrée dans ma cellule et m'a désigné du doigt.

— Ah oui, Fial.

— Elle s'est présentée à la cour comme une novice de l'abbaye et une amie de Gormgilla. Elle a égale ment dit qu'elles avaient rendez-vous sur le quai juste après minuit.

— Pour quoi faire ?

Eadulf la fixa d'un air absent.

— Je l'ignore.

— Lui a-t-on demandé à quoi rimait ce rendez-vous ? Nous parlons de jeunes filles de douze ans, Eadulf.

— Personne n'a posé la question. Elle a simple ment expliqué qu'elle avait vu son amie en train de se battre avec un homme sur le quai.

— Comment l'a-t-elle vue ?

Le moine battit des paupières.

— À cette heure, il faisait nuit, Eadulf.

— Je suppose que le débarcadère était éclairé par des torches.

— On a vérifié ? Jusqu'à quel point pouvait-elle distinguer les traits d'un visage ? L'a-t-on questionnée sur l'endroit où elle se tenait et sur la source de lumière ?

— Non. Ensuite, Fial a affirmé que cet homme était en train d'étrangler son amie tombée à terre. Puis il se serait relevé et aurait couru vers l'abbaye. Elle m'a formellement reconnu. Selon elle, le meurtrier était l'étranger saxon qui demeurait à l'abbaye.

Fidelma fronça les sourcils.

— Elle a utilisé les mots « étranger saxon » ?

— Oui.

— Et vous ne l'aviez jamais croisée auparavant ?

— Jamais.

— Alors comment pouvait-elle savoir que vous étiez saxon ?

— On le lui aura raconté.

— Exactement. Qu'a-t-elle dit d'autre ?

Eadulf la contemplait d'un air morne.

— Quel dommage que vous n'ayez pas été là ! soupira-t-il.

— Pas sûr. Vous n'avez pas mentionné le nom de celui qui représentait vos intérêts.

— Personne.

— On ne vous a pas offert les services d'un *dálaigh* ?

— On s'est contenté de me traîner devant le tribunal.

Pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la cellule, le visage de Fidelma s'éclaircit.

— Vous me confirmez que l'évêque Forbassach ne vous a jamais demandé si vous préféreriez assurer votre défense vous-même ou être représenté par un avocat ?

— Puisque je vous le dis !

— A-t-on apporté d'autres preuves contre vous ?

— Un certain frère Miach, qui occupe ici les fonctions de médecin, est venu donner des détails sur la façon dont la jeune fille avait été traitée. Puis on m'a demandé si je m'obstinais à nier, et je l'ai confirmé. Forbassach a alors déclaré que cette affaire serait jugée d'après le code ecclésiastique et non d'après les lois des brehons d'Éireann. Et on m'a annoncé que j'étais condamné à être pendu. Pour que la sentence soit appliquée, il ne manquait plus que la confirmation du roi, qui est arrivée quelques jours plus tard. Et voilà. Demain, j'ai rendez-vous avec frère Cett sur cette plate-forme que vous voyez d'ici.

— Pas si la justice existe, Eadulf. D'après votre récit, trop de questions restent sans réponses.

Eadulf pinça les lèvres d'un air désabusé.

— Il est un peu tard pour les obtenir, vous ne trouvez pas ?

— Je vais faire appel.

À sa grande surprise, Eadulf secoua la tête.

— Vous ne connaissez pas l'abbesse, elle exerce sur l'évêque Forbassach une influence grandissante et elle terrorise les gens.

Cette information éveilla aussitôt l'intérêt de Fidelma.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Je suis enfermé ici depuis plusieurs semaines, sans autre occupation que de recueillir les bribes d'information qui parviennent jusqu'à moi. Même l'abominable frère Cett peut me fournir des renseignements à son insu, aussi lacunaires soient-ils. Si cette abbaye est une toile d'araignée, alors l'abbesse se tient en son centre, telle une veuve noire assoiffée de sang.

Fidelma sourit devant cette description imagée de l'abbesse Fainder.

Puis elle se leva et examina la cellule. Elle ne contenait rien d'autre qu'un tabouret et un lit recouvert d'une paille et d'une couverture. Quant à Eadulf, ses seuls vêtements étaient ceux qu'il portait sur lui.

— Vous m'avez bien dit que l'abbesse était en possession de vos affaires, de la baguette, et de la lettre de Colgú adressée à Théodore ?

— Si elles ne sont pas restées sous mon lit, à l'hôtellerie.

Fidelma alla frapper à la porte et se tourna vers son ami avec un sourire encourageant.

— Ne perdez pas espoir, Eadulf. Je vais enquêter et tout mettre en oeuvre pour que l'on vous rende justice.

— Je vous remercie du fond du coeur, mais, vu les circonstances, je doute que vos investigations aboutissent.

Le sinistre frère Cett ouvrit la porte et, après s'être effacé pour laisser passer Fidelma, la referma et tira les verrous.

— Où est soeur Étromma ?

Sans un mot, le géant tendit le doigt vers l'autre extrémité du couloir.

Fidelma retrouva l'intendante qui l'attendait assise sur un banc de pierre caché dans un renfoncement près de la fenêtre, en haut des escaliers. Cette fenêtre donnait sur la rivière en contrebas. Dans le port débordant d'activité, des bateaux jetaient l'ancre ou larguaient les amarres, et soeur Étromma semblait fascinée par ce spectacle. Fidelma toussa pour attirer son attention.

Aussitôt, la religieuse bondit sur ses pieds.

— Votre entretien avec le Saxon vous a-t-il éclairée ? demanda-t-elle sur un ton plein d'entrain.

— Si l'on veut. La procédure qui a été utilisée me paraît des plus insatisfaisantes. On m'a dit que vous aviez témoigné au procès ?

Aussitôt, le visage d'Étromma se ferma.

— C'est exact.

— On m'a également rapporté que vous aviez identifié la victime, Gormgilla. J'ignorais que vous la connaissiez.

— Je ne la connaissais pas.

Fidelma sursauta.

— Pardon ?

— Je vous ai déjà dit qu'elle était une novice de l'abbaye.

— En tant que *rechtaire*, vous l'avez donc accueillie quand elle s'est présentée ici. Quand a-t-elle rejoint cette communauté ?

Une ombre d'incertitude passa sur le visage de l'intendante.

— Je ne me souviens pas exactement de la date...

— J'attends une réponse précise, ma soeur, répliqua Fidelma avec sévérité. Quand avez-vous rencontré Gormgilla pour la première fois ?

— Eh bien... lorsqu'on a amené son corps dans la salle mortuaire.

Fidelma en resta sans voix, puis elle secoua la tête. Décidément, cette affaire réservait bien des surprises.

— Alors expliquez-moi comment vous avez pu l'identifier !

— On m'a informée qu'elle était au service de l'abbesse.

— Depuis quand cela donne-t-il le droit de reconnaître une inconnue dans le cadre d'un procès ?

— Je n'allais pas mettre en doute la parole de l'abbesse. Et puis Fial a affirmé qu'elle et sa compagne avaient rejoint l'abbaye comme novices.

Fidelma comprit qu'il était inutile de sermonner la *rechtaire* en arguant des exigences de la loi.

— Devant une cour, votre témoignage n'est pas recevable, ma soeur. Qui a parlé à cette fille avant sa mort ? Elle n'est certainement pas apparue comme par miracle dans le monastère.

— J'ai répété ce qu'a dit l'abbesse. C'est la maîtresse des novices qui accueille les nouveaux venus, ce qui se comprend puisqu'elle est chargée de leur éducation. Elle s'est certainement entretenue avec cette fille.

— Ah. Je commence à y voir plus clair. Pourquoi cette femme n'a-t-elle pas témoigné ? Comment s'appelle-t-elle et où puis-je la trouver ?

Soeur Étromma hésita.

— Elle... elle est partie en pèlerinage à Iona.

— Quand cela ?

— Un jour ou deux avant le meurtre de Gormgilla. En tant qu'intendante, il était donc tout naturel que je la remplace. L'abbesse tenait sans doute de la maîtresse des novices que cette jeune fille était placée sous sa protection.

— Il n'en demeure pas moins que votre témoignage n'a aucune valeur, répliqua Fidelma avec colère, vous n'avez fait que répéter des instructions.

La procédure n'avait pas été respectée, et il existait suffisamment d'irrégularités dans ce procès pour justifier un appel.

— Mais Fial, une novice elle aussi, a identifié son amie, protesta Étromma.

— Tout tourne autour de son seul témoignage et nous devons donc la trouver immédiatement.

— Très bien.

— Je veux aussi voir frère Miach.

— Le médecin ?

— Oui, à moins que lui aussi ne soit parti en pèlerinage ? lança Fidelma sur un ton sarcastique.

L'autre se garda bien de réagir à cette pique.

— La salle des soins est située à l'étage inférieur. Je vais vous y mener avant d'aller quérir soeur Fial.

Tandis qu'elles descendaient l'escalier, les pensées se bousculaient dans la tête de Fidelma. Jamais dans toute sa carrière de *dálaigh* elle n'avait été confrontée à des infractions aussi flagrantes. Que le brehon de Laigin, bien placé pour connaître les règles présidant à l'instruction, ait prêté son concours à cette farce la dépassait.

Le principal obstacle à la libération d'Eadulf demeurait le témoin oculaire, Fial. Mais rien n'était perdu, car, dans cette affaire, les événements s'étaient succédé de la façon la plus bizarre et les failles ne manquaient pas.

Elle se remémora les différentes questions qu'elle devrait poser à la jeune fille. À quoi rimait ce rendez-vous sur le quai, au milieu de la nuit, avec son amie ? Dans l'obscurité, comment avait-elle pu reconnaître le meurtrier avec autant de certitude ? Qui l'avait informée qu'il était saxon ? Si on en croyait Eadulf, il n'avait jamais vu Fial et ne lui avait jamais parlé. Avait-il été désigné à l'attention de la jeune fille ? Et si oui, par qui ?

Fidelma poussa un profond soupir. Malgré toutes les irrégularités qu'elle avait découvertes, il n'en demeurait pas moins qu'Eadulf avait été identifié, ses vêtements étaient tachés de sang et on l'avait trouvé en possession d'un morceau de tissu provenant de la robe de la jeune fille. Comment allait-elle réfuter ces preuves accablantes ?

La salle des soins était une grande pièce avec des fenêtres qui donnaient sur un jardin de simples. Des bouquets de fleurs séchées et des bottes d'herbes pendaient à des poutres, un feu brûlait dans l'âtre et les flammes léchaient un chaudron en fer noirci où cuisait une mixture à l'odeur peu appétissante. Sur les nombreuses étagères s'alignaient des bocal et des boîtes.

Quand soeur Étromma entra, un vieil homme aux yeux gris clair, froids et glaçants, se retourna. Il se tenait un peu voûté et ses cheveux blancs se mêlaient à sa longue barbe.

— Eh bien ? lança-t-il d'une voix haut perchée à la sonorité métallique.

— Frère Miach, je vous présente soeur Fidelma de Cashel.

Puis soeur Étromma se tourna vers Fidelma.

— Je vous laisse vous entretenir avec frère Miach. Pendant ce temps, je vais me mettre en quête de soeur Fial.

Le médecin examina Fidelma d'un air peu amène.

— Que voulez-vous ? Je suis très occupé.

— Je ne vous dérangerai pas longtemps, frère Miach.

— À la bonne heure, répliqua le vieillard en reniflant avec suffisance.

— Je suis *dálaigh*, avocate des cours de justice.

Le vieil homme plissa les yeux.

— En quoi cela me concerne-t-il ?

— Je voudrais vous poser quelques questions concernant le procès de frère Eadulf.

— Le Saxon ? J'ai appris qu'on allait le pendre, à moins que ce ne soit déjà fait.

— Il n'a pas encore été exécuté.

— Vraiment ? Je vous écoute.

L'amabilité n'était pas le fort de ce vieillard impatient.

— Si j'ai bien compris, vous avez témoigné lors du procès ?

— Évidemment, puisque je suis le médecin de cette abbaye. Quand il se produit une mort suspecte, on me demande toujours mon opinion.

— Pouvez-vous me la résumer ?

— Cette affaire est close.

— Il me revient d'en décider, frère Miach. Répondez-moi.

Le vieil homme cilla.

— Eh bien, on m'a amené le corps d'une jeune fille et j'ai rapporté au brehon les résultats de mon examen.

— Et alors ?

— J'ai constaté la mort, les contusions autour du cou prouvaient qu'elle avait été étranglée, et plu sieurs éléments confirmaient le viol.

— Comment ces indices se présentaient-ils ?

— La fille était vierge. Pas surprenant puisqu'elle n'avait que douze ans. Le rapport sexuel avait provoqué des saignements.

— Donc il y avait du sang sur sa robe ?

— Oui, surtout à l'endroit que vous pouvez imaginer. L'outrage subi était évident.

— Vous êtes absolument certain qu'il s'agissait d'un viol ?

— Ma chère *dálaigh*, réfléchissez un instant. Une jeune fille de douze ans est étranglée après avoir eu des relations sexuelles. Peut-il s'agir d'autre chose que d'un viol ?

— Vous m'opposez une conviction plutôt qu'une constatation médicale.

Le vieillard ne répondit pas.

— Connaissez-vous cette enfant ?

— Elle s'appelait Gormgilla.
— D'où tenez-vous son nom ?
— On me l'a rapporté.
— L'aviez-vous croisée dans l'abbaye avant qu'on vous amène son cadavre ?

— Je ne risquais guère de la rencontrer à moins qu'elle ne soit malade. Maintenant que j'y pense, je crois que c'est soeur Étromma qui m'a appris son nom. Si elle n'avait connu une si triste fin, je n'aurais pas tardé à faire sa connaissance.

— Comment cela ?

— Elle était une de ces personnes qui aiment se punir pour expier leurs péchés. J'ai remarqué qu'elle avait des plaies aux poignets, et aussi à une des chevilles.

— Voilà qui est surprenant.

— Elle avait utilisé des liens qui entamaient sa chair.

— Ces lésions n'avaient aucun rapport avec le viol et le meurtre ?

— Aucun. Indépendamment de ses autres blessures, elle souffrait d'ulcères provoqués par des entraves portées quelque temps avant sa mort.

— Avez-vous remarqué des signes de flagellation ?

Le médecin secoua la tête.

— Certains de ces soi-disant mystiques se contentent d'utiliser des attaches pour se punir d'offenses plus ou moins imaginaires.

— Un tel comportement n'est-il pas inhabituel chez une personne aussi jeune ?

Cet argument ne sembla guère ébranler les certitudes de frère Miach.

— J'ai déjà vu pire. Le fanatisme religieux mène souvent à des automutilations.

— Avez-vous examiné frère Eadulf ?

— Frère Eadulf ? Ah, le Saxon. Non, pourquoi ?

— On m'a rapporté que ses vêtements étaient tachés de sang et qu'on l'avait retrouvé en possession d'un morceau d'étoffe arraché à la robe de la jeune fille et lui aussi ensanglanté. Peut-être eût-il été opportun d'étudier si son apparence physique et son état mental correspondaient à ceux d'un homme venant de commettre un viol.

Le médecin haussa les épaules d'un air supérieur.

— Vous venez de reconnaître qu'il était couvert de sang, de même que le bout de tissu. Il a également été identifié par quelqu'un qui l'avait pris sur le fait. Il n'était donc pas nécessaire que je l'examine.

Fidelma réprima un soupir.

— Cela aurait été fort utile, au contraire.

— Bah ! Si je prêtais attention à ce genre de détails, j'aurais déjà laissé mourir une centaine de patients.

— Excusez-moi, mais voilà une comparaison bien étrange.

— Je ne suis pas ici pour discuter d'éthique avec vous, *dálaigh*. Avec votre permission et si vous en avez terminé avec votre interrogatoire, je vais retourner à mes travaux.

Fidelma comprit qu'elle ne tirerait rien de plus du vieil homme qu'elle remercia avant de quitter la pièce. Elle attendait soeur Étromma à l'extérieur de la salle des soins quand il lui vint une idée. Fidelma avait un sens de l'orientation infailible. Son instinct et sa mémoire lui permettaient de retrouver sans difficulté n'importe quel endroit où elle s'était déjà rendue. Et donc plutôt que de rester là à ne rien faire, elle entreprit de se rendre jusqu'aux appartements de l'abbesse. Elle ouvrit la porte donnant sur la cour plongée dans le silence et fixa le corps du moine qui se balançait toujours au bout de sa corde. Comment s'appelait-il ? Frère Ibar. Étrange qu'il ait assassiné et volé un batelier sur le quai où, le lendemain même, Gormgilla connaîtrait une si triste fin.

Elle s'arrêta au milieu du quadrilatère.

Cet homme était l'une des deux personnes avec lesquelles Eadulf s'était entretenu le soir de son arrivée.

Elle fit demi-tour et grimpa l'escalier qui menait à la cellule d'Eadulf. Frère Cett avait disparu et un autre religieux montait la garde.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grommela-t-il d'un ton rogue en émergeant de l'obscurité.

— Je vous saurais gré de vous adresser à moi avec davantage de courtoisie, mon frère, répliqua Fidelma d'une voix coupante. Voudriez-vous, je vous prie, ouvrir la porte de cette cellule ? L'abbesse m'a donné toute liberté pour circuler ici à ma guise.

La silhouette recula et se rencogna dans l'obscurité.

— Je n'ai reçu aucun ordre.

— C'est à moi que vous devez obéissance. Je suis *dálaigh* des cours de justice et, tout à l'heure, frère Cett m'a promptement obéi quand je me suis présentée ici avec soeur Étromma.

— Nul ne m'a informé de votre présence, quant à Étromma, elle s'est rendue sur le quai avec Cett.

Fidelma le fixa avec impatience et, alors qu'elle se préparait à un refus, il s'exécuta à regret.

Quand elle pénétra dans la cellule, Eadulf releva vivement la tête.

— Je ne m'attendais pas à vous revoir de sitôt.

— Je dois vous poser quelques questions supplémentaires. Que savez-vous de frère Ibar ? Nous dis posons de peu de temps, on ne sait pas que je suis revenue m'entretenir avec vous.

Fataliste, Eadulf haussa les épaules.

— Eh bien, le jour de mon arrivée, il s'est assis auprès de moi

pendant le repas du soir. Nous avons eu une brève conversation et je ne l'ai jamais revu avant ce matin... dans la cour.

— De quoi avez-vous parlé ?

Eadulf fronça les sourcils.

— Il m'a demandé d'où je venais. Lui était originaire du nord de ce royaume, où il avait travaillé comme forgeron. Il était fier de son métier, mais déçu que l'abbaye ne fasse pas un meilleur usage de ses talents. Ici, il a passé son temps à forger des fers pour les animaux. Depuis que l'abbesse Fainder avait pris la direction du monastère, il s'y sentait mal à son aise. Je lui ai fait remarquer que de nombreuses communautés élevaient du bétail pour se nourrir et que cette tâche en valait bien une autre. C'est alors...

— Vous n'avez abordé aucun sujet précis ?

— Non... ou plutôt si. Les coutumes saxonnes.

— Ah bon ?

— Il était curieux de savoir pourquoi les Saxons possédaient des esclaves.

— Rien d'autre ?

Eadulf secoua la tête.

— Il semblait surtout démoralisé par la monotonie de sa tâche. Cela tournait même à l'idée fixe puisque ses derniers mots ont été « demandez à quoi servent ces fers ». J'ai supposé qu'il était devenu fou... affronter la pendaison avec sérénité n'est pas donné à tout le monde.

Fidelma était tellement déçue qu'elle n'entendit pas la voix d'Eadulf se briser. Elle avait espéré qu'avant de mourir frère Ibar aurait indiqué quelque piste, un indice qui lui aurait permis de démêler cet imbroglio. Elle grimaça un sourire à l'adresse de son ami.

— Ce n'est pas grave. À très bientôt.

Elle cogna à la porte qui s'ouvrit aussitôt, et passa devant le frère revêché sans lui accorder un seul regard.

CHAPITRE VI

Fidelma traversait la cour quand soeur Étromma la rattrapa.

— Je vous avais dit d'attendre à la salle des soins, l'admonestait-elle. Vous auriez pu vous perdre, cette abbaye n'est pas une petite église de campagne.

Fidelma se garda bien de lui répondre qu'elle ne se perdait jamais. Et omit de préciser qu'elle avait séjourné dans des monastères surpassant celui-ci par la superficie et la magnificence. Par exemple à Armagh, Whitby et Rome.

— Vous avez été appelée sur le quai ? dit-elle d'un air détaché.

— Qui vous a raconté cela ? demanda l'autre d'un air pincé.

Fidelma, désireuse de dissimuler qu'elle avait eu un nouvel entretien avec Eadulf, préféra changer de sujet.

— Je me rendais chez l'abbesse, car j'ai quelques questions supplémentaires à lui poser. Vous avez trouvé soeur Fial ?

Soeur Étromma parut mal à l'aise.

— Non, j'ignore où elle est passée.

— Cela est fâcheux.

— Voilà un certain temps que personne ne l'a vue.

— Qu'entendez-vous par « un certain temps » ?

— Plusieurs jours. Nous la cherchons.

Une lueur dangereuse brilla dans les yeux verts de Fidelma.

— Avant de retourner chez l'abbesse, j'aimerais que vous me montriez l'hôtellerie où frère Eadulf a passé la nuit, lança-t-elle d'un ton cassant.

Le bâtiment était tout proche et le dortoir qu'il abritait plutôt modeste.

— Lequel de ces six lits occupait frère Eadulf ?

Soeur Étromma désigna la couche la plus éloignée, qui occupait un coin de la pièce.

Fidelma s'y assit, puis elle regarda sous le lit.

— Il y a eu pas mal de passage depuis que le Saxon a dormi ici, fit observer Étromma.

— Je m'en doute. Le matelas a-t-il été changé ?

Soeur Étromma parut surprise.

— Les paillasses sont remplacées assez régulièrement, mais elles ne l'ont pas été depuis au moins deux mois. Pourquoi donc ?

Fidelma retira les couvertures et entreprit de sonder la paille.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda la *rechtaire*.

Fidelma ne répondit rien.

Elle venait de tomber sur un objet dur. Elle repéra aussitôt une couture décousue sur deux ou trois pouces et un bref sourire passa sur ses lèvres. Eadulf était un homme prudent qu'elle connaissait mieux que lui-même. Bouleversé par les événements de ces dernières semaines, il en avait oublié les précautions qu'il avait prises.

Fidelma plongeait la main dans la paille et ses doigts agiles se saisirent de la baguette de tremble. Puis elle sentit un rouleau de vélin, souple sous sa paume, qu'elle récupéra prestement. Enfin elle montra les deux objets à soeur Étromma, figée sur place.

— Vous me servirez de témoin, ma soeur, dit Fidelma en se redressant. Voici la baguette qui symbolise la fonction d'émissaire du roi de Cashel de frère Eadulf. Et voici une lettre du roi destinée à l'archevêque Théodore de Cantorbéry. Dieu merci, frère Eadulf avait pris soin de les mettre à l'abri.

Le visage d'Étromma exprimait des sentiments mêlés, où prédominait une certaine inquiétude.

— Il vaudrait mieux porter ces objets chez l'abbesse Fainder...

Fidelma secoua la tête tout en les glissant dans son *marsupium*.

— Je les garde. Vous avez vu d'où je les ai tirés ? Ils démontrent que frère Eadulf est un *fer taistil*, un *techtair* ou messenger d'un souverain. Donc il appartient à sa maison, et doit être protégé au même titre que l'entourage et les membres de la famille du roi Colgú.

— Inutile de me fournir toutes ces informations, je ne suis pas *dálaigh*, protesta Étromma.

— Vous devrez expliquer devant qui de droit dans quelles circonstances j'ai récupéré ces objets. Et maintenant...

Fidelma se dirigea vers la porte.

— Où voulez-vous aller ? chez l'abbesse ? demanda Étromma, de plus en plus troublée.

— Non, j'ai changé d'avis. Montrez-moi d'abord où Gormgilla a été attaquée et tuée.

L'intendante, la tête basse, conduisit Fidelma par des couloirs interminables. À une extrémité de l'abbaye, les deux femmes débouchèrent sur une petite cour. Si on en jugeait par les odeurs qui s'en dégageaient, les bâtiments donnant sur cette cour comprenaient

des réserves et une annexe des cuisines. Soeur Étromma s'avança vers une grande porte à deux battants, barricadée par de lourds verrous. L'intendante n'y toucha point et se contenta d'ouvrir un petit panneau découpé dans le bois. Pour se glisser à l'extérieur, il suffisait de se faufiler par l'étroite ouverture. Une fois l'obstacle franchi, Étromma referma le panneau. Les deux jeunes femmes se retrouvèrent devant la rivière, sur un chemin de terre longeant les murs d'une largeur suffisante pour laisser passer les chariots. Elles le traversèrent et s'engagèrent sur l'appontement en bois qui bordait la rivière. Des hommes déchargeaient des barriques d'un bateau.

— Et voici notre port privé, annonça fièrement Étromma. C'est là que sont débarquées les marchandises destinées à l'abbaye. Plus loin, on a construit d'autres embarcadères qui ont été mis à la disposition des marchands de la ville.

Fidelma se tint là un instant, admirant le cours d'eau aux berges herbeuses. Le soleil brillait et il soufflait une douce brise. Après l'atmosphère sinistre que dégageait l'abbaye et l'humidité qui suintait de ses pierres, Fidelma avait l'impression de revivre. Elle ferma les yeux, respira profondément, puis regarda autour d'elle. De nombreuses embarcations étaient amarrées dans le port fluvial. Fearna, capitale de la dynastie des Uí Cheinnselaig qui régnait sur Laigin, était aussi une ville très animée... Fidelma sortit de sa rêverie et revint à la réalité.

— Où le meurtre a-t-il été commis ? demanda-t-elle à Étromma.

— Juste en face de vous.

Une cloche se mit à sonner. Surprise, Fidelma se retourna, car ce n'était pas l'heure de la prière et, à cet instant, un religieux sortant du monastère se précipita vers soeur Étromma.

— Quel malheur ! Un messenger vient de nous annoncer qu'un navire a sombré. Il pense qu'il s'agit de celui qui venait de quitter ce quai.

Étromma pâlit.

— Serait-ce celui de Gabrán ? Tout le monde est-il sain et sauf ?

— Je l'ignore. Le messenger nous a fourni peu d'informations.

La *rechtaire* fit quelques pas en direction de l'abbaye, puis se rappela la présence Fidelma.

— Excusez-moi, ma soeur, mais un des bateaux qui font régulièrement du commerce avec nous est en grande difficulté. En tant qu'intendante, il est de mon devoir d'aller recueillir des informations sur ce drame. La rivière est plus traîtresse qu'il n'y paraît.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

Étromma secoua la tête d'un air égaré.

— Non, je vous remercie.

Elle rejoignit le moine qui courait déjà sur le sentier et Fidelma

les suivit du regard quand quelqu'un l'appela par son nom. Elle se retourna et aperçut une silhouette familière sur la berge.

C'était Mel, le guerrier, celui-là même qui avait découvert le corps de la jeune fille assassinée et orienté les soupçons sur Eadulf. Il arrivait à point nommé, cette rencontre impromptue lui épargnerait la peine de le chercher. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre et Mel se retrouva sur les planches du quai.

— Le destin voulait qu'on se revoie, ma soeur ! lança-t-il avec un grand sourire.

— Vous vous appelez bien Mel ?

L'autre hocha la tête.

— Je suis heureux que vous ayez suivi mes recommandations et que vous et vos compagnons soyez descendus à l'auberge de *La Montagne jaune*.

N'étiez-vous pas escortée par trois hommes ? Lassar m'a dit n'avoir reçu que deux cavaliers.

— Un de mes amis a dû retourner à Cashel, expliqua Fidelma d'un air détaché.

— Ah bon. J'espère que vous vous plaisez chez ma soeur, qui est une excellente cuisinière et dont les lits ont la réputation d'être confortables.

— Nous apprécions beaucoup son hospitalité. À propos d'autre chose, cela tombe bien que vous passiez par ici, car je voulais justement vous parler.

Une ombre passa sur le visage du guerrier.

— Pourquoi donc, lady ?

— Je viens de m'entretenir avec un certain nombre de personnes concernées de près ou de loin par le récent meurtre de la novice. Or on m'a rapporté que vous aviez été un témoin clé au procès de frère Eadulf.

— Un témoin clé, c'est beaucoup dire, rétorqua le guerrier avec nonchalance. Il se trouve que cette nuit-là j'étais de garde sur ce quai, où s'est déroulé le drame.

— Que s'est-il passé exactement ? Je suppose que vous connaissez mon rôle dans cette affaire ?

Le guerrier parut mal à l'aise, puis il hocha la tête à contrecœur.

— Dans cette ville, les rumeurs vont bon train. Je sais qui vous êtes, lady, et pourquoi vous vous êtes déplacée.

— Alors je vous écoute.

— Eh bien, nous étions quatre à monter la garde...

D'un geste du bras, il engloba les différents embarcadères.

— Un guet aussi assidu serait-il justifié par une abondance de crimes ?

Mel éclata de rire.

— Au contraire, grâce à la garde, nous menons une vie plutôt paisible. La capitale des rois de Laigin est un port fluvial important et les commerçants sont rassurés de savoir leurs marchandises en sécurité.

Il marqua une pause et Fidelma l'encouragea à poursuivre.

— Donc cette nuit-là, moi et trois de mes guerriers étions chacun chargés de surveiller un certain périmètre. Minuit avait sonné depuis longtemps et j'arrivais de là-bas...

Il désigna un débarcadère un peu plus loin.

— ... où un de mes hommes était stationné. Un autre surveillait le quai suivant, un troisième celui d'après et moi je faisais la navette.

— Il pleuvait ?

— Non, la nuit était belle, enfin, avec un ciel tout de même assez nuageux. Nous avions des torches à cause de l'obscurité.

— Elles éclairent assez mal, vous ne deviez pas distinguer grand-chose.

— Oui, ce qui explique que j'aie buté sur le corps de la jeune fille. Fidelma haussa les sourcils.

— Parce que c'est vous qui l'avez découvert ? Je croyais qu'une personne – un témoin oculaire – avait assisté à ce meurtre ?

Mel hésita.

— C'est exact, l'histoire est un peu compliquée.

— Racontez-la-moi le plus simplement possible.

— Je marchais sur le chemin longeant la rivière en tenant haut ma torche et je m'apprêtais à traverser cet appontement...

— Y avait-il des bateaux à quai ?

— Oui, un navire marchand qui vient souvent s'amarrer par ici, mais le pont était désert. C'est assez normal, hein, à cette heure les hommes dorment ou cuvent leur bière.

Il sourit.

— Et alors que je m'avançais, j'ai aperçu une silhouette à cheval.

— Sur le chemin ?

— Non, à une extrémité du quai.

— Que faisait cette personne ?

— Elle se tenait là, immobile. Je l'ai remarquée à l'instant où son cheval a piaffé, sinon, je ne lui aurais peut-être pas prêté attention. Et voilà comment j'ai découvert le corps.

Fidelma réprima un soupir d'exaspération.

— Décrivez-moi la scène, Mel, donnez-moi plus de détails.

— Eh bien, j'ai levé ma torche et je m'apprêtais à demander à cet inconnu de se présenter quand il m'a sommé de donner mon nom. C'était l'abbesse Fainder.

— L'abbesse Fainder ? répéta bêtement Fidelma. Elle se tenait immobile sur son cheval auprès du corps dans l'obscurité la plus

complète ?

Mel hochait la tête.

— À peine je me suis identifié qu'elle me dit : Mel, regardez à vos pieds, il y a quelqu'un allongé sur le sol. Qui est-ce ? Je fais un pas, je trébuche et je baisse la tête. Une jeune fille est étendue là, dissimulée par des ballots de marchandise, et je comprends tout de suite qu'elle est morte.

— Montrez-moi où vous l'avez trouvée exacte ment.

Mel désigna du doigt des ballots entassés un peu plus loin.

— Juste là.

Perplexe, Fidelma fronça les sourcils.

— Depuis l'autre nuit, a-t-on changé ces objets de place ?

— Ce n'est pas la même cargaison, mais je jurerais qu'ils s'entassaient au même endroit.

— Il faisait pourtant très sombre.

— J'ai à nouveau étudié les lieux en plein jour, quand j'ai montré la scène au brehon.

— Qu'avez-vous vu du corps à la lumière de la torche ?

— Pas grand-chose. La jeune fille portait une robe, mais ce n'était pas celle d'une religieuse.

— Je vois. Elle a donc été identifiée plus tard comme étant une novice de l'abbaye ?

— Sans doute.

— L'abbesse Fainder vous a-t-elle rejoint pour examiner le cadavre ?

— Non, elle attendait que j'aie fini. Quand je me suis redressé – il n'y avait plus rien à faire pour cette pauvre jeune fille et j'en ai informé l'abbesse –, elle m'a ordonné d'amener le corps à l'abbaye. Puis elle m'a annoncé qu'elle allait de ce pas prévenir frère Miach. Et donc...

— Un instant. L'abbesse Fainder vous a-t-elle donné les raisons de sa présence en ces lieux ?

Mel secoua la tête.

— Non, mais plus tard, elle a expliqué à l'évêque Forbassach qu'elle revenait d'une chapelle éloignée et s'apprêtait à retourner à l'abbaye quand elle avait cru distinguer une forme humaine allongée sur le sol. Elle s'était alors avancée en même temps que j'arrivais.

Fidelma se mordit la lèvre, étudiant la distance allant des portes du monastère à l'endroit que Mel lui avait indiqué.

— Pourtant, vous-même avec votre torche ne distinguiez pas grand-chose près de ces ballots, grommela-t-elle. Il faudra que j'aie un entretien avec l'abbesse. Mais poursuivez. Qu'en est-il de ce témoin oculaire dont on m'a parlé ?

— J'y viens. L'abbesse était déjà rentrée à l'abbaye quand j'ai

réalisé que j'aurais besoin d'aide. Il fallait aussi que je prévienne mes hommes. J'ai donc agité ma torche, un signal pour mon compagnon qui se trouvait sur le quai suivant et m'a aussitôt rejoint. C'est alors que j'ai entendu du bruit. J'ai crié « qui va là ? » et une jeune fille est sortie de derrière les caisses. Elle tremblait de peur. Elle m'a appris qu'elle s'appelait Fial, la jeune fille décédée était son amie Gormgilla et toutes deux étaient des novices de l'abbaye. Apparemment, elle avait rendez-vous sur l'embarcadère avec son amie, et avait vu Gormgilla se battant à terre avec un homme. Elle s'était figée, paralysée par la peur, et presque aussitôt l'homme s'était relevé avant de s'enfuir en direction de l'abbaye. D'après elle, il s'agissait du religieux saxon qui demeurait au monastère, elle l'avait formellement reconnu.

— Pour quelles raisons est-elle restée cachée ?

— Il faisait sombre.

— Pourtant vous vous teniez sur le quai en brandissant une torche depuis un certain temps déjà.

— Elle éclairait mal.

— Suffisamment pour que l'abbesse à cheval distingue le cadavre à une distance de plusieurs toises et s'avance afin de vérifier son intuition. Même chose pour Fial qui a reconnu le meurtrier alors qu'elle n'était pas tout près. Lui a-t-on demandé pourquoi elle n'avait pas crié et couru porter secours à son amie ?

— Sans doute lui a-t-on posé la question au procès. Pour moi, elle était trop effrayée pour réagir. Ce genre d'attitude est assez fréquent.

— Peut-être. Mais pourquoi ne s'est-elle pas précipitée vers l'abbesse ou vers vous quand vous êtes arrivé ? Dans une telle situation, on appelle la garde à grands cris !

Mel réfléchit, puis haussa les épaules.

— Je ne suis pas *dálaigh*, lady, mais un simple capitaine du guet. Fidelma sourit.

— Plus maintenant. À quelle occasion avez-vous reçu votre promotion ?

Mel ne se démontra point.

— On m'a fait savoir que le roi était satisfait de ma vigilance et me nommait commandant de la garde du palais. L'évêque Forbassach m'avait recommandé à lui.

— Hmm. Donc cette jeune fille, Fial, venait de nulle part...

— Pas exactement. Elle a surgi de derrière les ballots.

— ... et elle a tout vu dans l'obscurité, mais elle est restée paralysée, conclut Fidelma avec une note de cynisme. A-t-elle confirmé le récit de l'abbesse Fainder ?

Mel sursauta.

— J'ignorais que la déposition de l'abbesse devait être confirmée.

— Lorsqu'on est confronté à une mort violente, on doit passer au crible jusqu'au témoignage d'un saint.

Sur ces mots, Fidelma alla se poster près des ballots et regarda en direction des portes de l'abbaye.

— Reprenons, dit-elle d'une voix très calme. Fial et Gormgilla sont novices à l'abbaye. Fial dit qu'elle a arrangé un rendez-vous avec son amie, ici, en pleine nuit, ce qui est pour le moins curieux.

« En arrivant ici, Fial voit son amie attaquée par un homme qu'elle identifie comme étant frère Eadulf. Et elle le suit du regard alors qu'il retourne en courant au monastère. C'est bien cela ?

— C'est ce qu'a raconté la petite.

— Afin d'aller se cacher derrière ces ballots – je vous fais confiance pour ce qui est de leur position –, Fial *devait marcher à côté de Gormgilla* quand elle a été attaquée. Si cette histoire a un sens, elle est arrivée avec son amie ou avant elle et elle est demeurée cachée pendant l'agression.

Perplexe, Mel fronça les sourcils.

— Dans l'obscurité, elle est peut-être passée près de Gormgilla et son assaillant sans les voir ? avança-t-il d'un air peu convaincu.

Le petit sourire de Fidelma lui confirma l'inanité de son explication.

— Mel, si on considère le laps de temps qui s'est écoulé entre le moment du meurtre, auquel la jeune fille a assisté, et celui où elle s'est manifestée, on est bien obligé d'en conclure que l'assassin s'est enfui avant l'arrivée de l'abbesse Fainder. Souvenez-vous, Fainder se tenait au bout du quai, donc elle aurait forcément bloqué la route de l'assassin alors qu'il regagnait l'abbaye. Vous êtes d'accord avec moi ?

Mel hocha la tête en silence.

— D'où j'en déduis que Fial attendait derrière ces ballots depuis longtemps. Elle assiste au meurtre, voit le meurtrier retourner en courant vers les portes, voit surgir l'abbesse, puis vous-même qui examinez le corps, attend que l'abbesse s'en aille et que vous appeliez votre compagnon, *et c'est seulement à ce moment-là qu'elle se manifeste*. Lui a-t-on demandé ce qu'elle faisait là dans l'obscurité et pourquoi elle a retardé si longtemps son intervention ?

— Sur le coup, je n'ai pensé à rien de tout ça. Avec mon compagnon, j'ai transporté le corps jusqu'à l'abbaye et Fial nous a suivis. L'abbesse avait réveillé le médecin et l'intendante, soeur Étromma. Ils étaient présents quand j'ai questionné Fial et qu'elle a identifié le frère saxon comme étant l'assassin. Fial a été laissée aux soins de l'une des soeurs tandis que nous nous rendions tous...

— Nous ? intervint aussitôt Fidelma.

— La mère abbesse, soeur Étromma, un frère du nom de Cett, moi-même et mon compagnon.

— Comment s'appelle-t-il ?
— Il s'appelait Daig.
— Que lui est-il arrivé ?
— Il s'est noyé dans la rivière quelques jours après ces événements.

— Décidément, les témoins de cette affaire ont une certaine tendance à périr ou à disparaître, fit observer Fidelma d'un ton ironique.

— Soeur Étromma nous a conduits jusqu'à l'hôtellerie. Le moine saxon était bien là. Il faisait semblant de dormir.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Mais puisqu'il venait d'assassiner quelqu'un sur le quai !

— À moins qu'il n'ait tué personne et dorme du sommeil du juste.

— Mais Fial l'a identifié !

— Tout repose sur le témoignage de Fial. Donc vous avez trouvé le Saxon dans son lit, dans le dortoir ?

— Oui. Frère Cett l'a secoué. À la lumière de la lampe, on a remarqué du sang sur ses vêtements et aussi sur un morceau de tissu arraché à la robe de Gormgilla qu'il avait en sa possession.

Le visage de Mel s'éclaira.

— Cela prouve bien que Fial disait vrai, sinon comment expliquer ces coïncidences ?

— Oui, je vous le demande, murmura Fidelma. Vous avez interrogé frère Eadulf ?

Mel secoua la tête.

— L'abbesse Fainder a alors déclaré qu'elle prenait cette affaire qui la concernait directement sous sa responsabilité. Et elle m'a demandé d'assister frère Cett pour conduire le Saxon jusqu'à une cellule, puis on a envoyé quérir l'évêque Forbassach et voilà. Je n'ai plus entendu parler de rien avant ma convocation devant la cour, où j'ai apporté mon témoignage.

— Le procès vous a-t-il satisfait ?

— Je ne comprends pas.

— Les contradictions de votre récit ne vous sont pas apparues ?

Mel réfléchit longuement à la question.

— Une fois que les autorités avaient pris les choses en main, ça n'était plus mon problème, dit-il enfin. Le brehon, en l'occurrence l'évêque Forbassach, était là pour poser les questions et éclaircir les points obscurs.

— Mais Forbassach n'a posé aucune question. Je me trompe ?

Mel allait répondre quand son attention fut distraite. Fidelma se retourna.

L'abbesse Fainder, revêtue d'une longue robe noire, s'éloignait au trot de son cheval sur le chemin passant devant les murs de l'abbaye

dont elle venait de franchir les portes.

Fidelma fit la grimace.

— Dieu que cette femme est contrariante ! Mon temps est compté et je voulais justement avoir un entretien avec elle. Je suppose qu'elle va voir où le bateau a coulé.

Mel étudia distraitement la position du soleil.

— L'abbesse Fainder part toujours en promenade à cette heure de la journée...

Puis la stupéfaction se peignit sur ses traits.

— ... mais de quel bateau parlez-vous ?

Fidelma s'étonna de ces chevauchées à heure fixe.

À moins qu'ils ne jouissent d'un certain rang, les religieux, qui faisaient vœu de pauvreté, se déplaçaient à pied. Fidelma, un *dálaigh* élevé à la dignité d'*anruth*, s'était vu accorder le privilège de voyager à cheval, mais, en tant que simple religieuse, cela lui aurait été refusé.

— Où se rend-elle à cette heure du jour ? demanda-t-elle à Mel qui ignore sa question.

— Une embarcation aurait coulé, dites-vous ?

Fidelma lui répéta ce qu'elle savait et lui confirma qu'Étromma s'était aussitôt rendue sur place.

Et elle ne fut pas autrement surprise quand Mel, soudain très agité, interrompit leur entretien.

— Excusez-moi, mais il faut que j'aille voir ce qui se passe, cela fait partie de mes attributions. Si la rivière est bloquée, les autres navires ne pourront plus passer, ce qui désorganisera la circulation des embarcations.

Il prit congé et se lança à son tour sur le chemin que venaient d'emprunter soeur Étromma et son compagnon, puis l'abbesse Fainder.

Fidelma, qui n'avait pas pour habitude de se perdre en conjectures inutiles, examina attentivement les lieux. Puis elle poussa un profond soupir. Pour l'instant, cet endroit lui avait livré tous ses secrets.

CHAPITRE VII

De retour à l'auberge de *La Montagne jaune*, Fidelma retrouva Dego et Enda. Ils revenaient de leur excursion en ville où ils avaient trouvé la population très divisée quant à l'adoption des pénitentiels. Certains s'étaient déclarés choqués par le décret qui imposait ce système juridique, alors que jusqu'à présent il avait été réservé à quelques communautés religieuses qui l'avaient adopté de leur plein gré. D'autres, qui s'en remettaient aveuglément à la nouvelle foi, défendaient les pénitentiels dans leurs aspects les plus extrêmes. Dego et Enda, qui avaient dû procéder avec prudence, se fondaient sur les quelques conversations qu'ils avaient eues avec les commerçants sur la place du marché. D'autre part, la nouvelle de l'arrivée de Fidelma et du but de sa visite s'était rapidement répandue. Comme le disaient les anciens, la rumeur n'a pas besoin d'un cheval pour faire son chemin.

Fidelma exposa ce qu'elle avait découvert aux deux guerriers. Quand elle leur rapporta quelles preuves avaient été rassemblées contre Eadulf, les visages de Dego et Enda s'allongèrent.

— Maintenant, il faut que je retourne à l'abbaye pour m'entretenir avec l'abbesse Fainder et éclaircir les circonstances de la disparition de soeur Fial, dont le témoignage me semble peu crédible. Et puis Fainder m'intrigue, ses manières et son attitude me mettent mal à l'aise. Sans compter qu'elle a travaillé avec acharnement à ce changement de lois.

— Quel que soit le système juridique auquel on se réfère, on ne peut cependant pas écarter le témoignage de soeur Fial, soupira Enda. En affirmant qu'Eadulf a violé et tué son amie, elle s'est montrée très claire.

— Croyez-vous que vous pourrez récuser ses affirmations ? s'inquiéta Dego.

— D'après les éléments que j'ai recueillis, j'ai toutes les chances d'y parvenir. Mais encore faudrait-il que je puisse lui parler, or comme

par hasard elle a disparu.

Les deux hommes échangèrent un regard anxieux.

— Vous suspectez une conspiration ? demanda Enda.

— Disons que je me méfie. Mais je peux dès maintenant faire état de suffisamment de contradictions et d'irrégularités dans la procédure pour qu'un juge impartial décide de repousser l'exécution de la sentence en attendant des investigations plus approfondies. Dès que je me serai entretenue avec l'abbesse, j'exigerai du roi Fianamail qu'il tienne parole et autorise un appel au vu des nouveaux éléments que je porterai à sa connaissance. Il nous faut tenir une semaine. Je préférerais plaider devant Barrán plutôt qu'un brehon de Laigin, soumis peut-être à l'influence de l'évêque Forbassach.

— Et entre-temps que va-t-on faire ? s'enquit Dego.

— Eh bien... j'ai découvert que Fainder quittait chaque après-midi le monastère pour chevaucher vers une destination inconnue, d'où elle revient parfois très tard dans la nuit. J'aimerais savoir où elle va et avec qui elle a rendez-vous.

— Pensez-vous que l'abbaye soit impliquée de quelque manière dans cette affaire ? demanda Enda.

— C'est possible. Mais ne nous y attardons pas trop, quand les énigmes s'accumulent, la meilleure stratégie est de les résoudre une à une. L'abbesse rentrait d'une de ses excursions quand on l'a surprise près du corps de la jeune fille assassinée. S'agissait-il d'une simple coïncidence ?

— Très bien, lady, comptez sur nous pour surveiller cette drôle d'abbesse et ses mystérieux déplacements, dit Dego avec un sourire.

Avant de retourner à l'abbaye, Fidelma décida d'attendre Mel à l'auberge, où son intuition lui disait qu'il ne tarderait pas à apparaître. Elle avait terminé son repas du matin et ses deux compagnons étaient partis mener leurs investigations de leur côté. Le temps passait et Fidelma, obsédée par Eadulf, maîtrisait de plus en plus mal sa nervosité. Assise devant la cheminée de la salle principale où flambait un feu, elle s'efforçait de juguler son angoisse. Elle entendit dans sa tête la voix de son mentor, le brehon Morann, prononçant une de ses maximes favorites, « Celui qui n'a pas de patience n'a pas de sagesse », et elle se sentit un peu mieux.

Puis elle chercha refuge dans le *dercad*, l'art de la méditation qu'avaient pratiqué des générations de mystiques irlandais en quête du *sitcháin*, l'état de paix. Elle en était une fervente adepte, bien que des membres de la communauté chrétienne, tel Ultan, l'archevêque d'Armagh, aient dénoncé dans cette pratique des réminiscences païennes. Tout cela parce qu'elle avait été transmise par les druides dont l'autorité avait précédé celle du clergé. Le bienheureux Patrick, un Breton qui avait beaucoup oeuvré pour établir la nouvelle foi dans

les cinq royaumes deux siècles auparavant, s'était lui aussi prononcé contre l'art de la méditation autrefois préconisé pour atteindre l'illumination intérieure. Cependant, le *dercad*, bien que mal considéré, n'était pas encore interdit. Il aidait à calmer le flux des pensées dans un esprit troublé et Fidelma ne se privait pas d'y recourir quand elle en ressentait la nécessité.

Le temps passa et Mel finit par apparaître. Reprenant conscience du monde qui l'entourait, Fidelma releva la tête pour l'accueillir.

— C'était grave ? lui demanda-t-elle de but en blanc.

Surpris, il la chercha du regard et l'aperçut au coin du feu.

— Vous voulez parler de l'accident sur la rivière ? Non, Dieu soit loué, personne n'a péri.

— S'agissait-il du bateau de Gabrán ?

Le guerrier sursauta.

— Pourquoi posez-vous cette question ?

— Soeur Étromma a paru craindre qu'il puisse s'agir du navire de cet homme, qui fait régulièrement du commerce avec l'abbaye.

— Ah... non, non. Une vieille embarcation à fond plat a coulé en se mettant par le travers. On aurait dû la brûler depuis longtemps, et maintenant il va falloir plusieurs heures pour la dégager et libérer le passage.

— Les inquiétudes de soeur Étromma n'étaient donc pas fondées ?

— Non. Mais un port fluvial n'est pas facile à gouverner, il faut toujours veiller à ce que la navigation s'effectue dans de bonnes conditions.

— Je comprends.

Mel s'apprêtait à la quitter quand elle le retint.

— J'ai encore quelques questions à vous poser, cela ne sera pas long.

Mel s'assit auprès d'elle.

— Je vous en prie, je suis à votre service, lady, lui dit-il avec un grand sourire.

— Mel, dans quelles circonstances votre ami s'est-il noyé ? Celui qui vous accompagnait la nuit du meurtre de Gormgilla.

— Daig ? Un soir qu'il était de garde, il aurait glissé d'un quai et se serait cogné la tête à un pilier en tombant à l'eau. Il s'est noyé sans que personne s'en aperçoive et on l'a retrouvé le lendemain matin.

Fidelma réfléchit.

— Donc il s'agissait d'un tragique accident, personne n'a suspecté une mort violente ?

— C'était bien un accident, et qui nous a tous beaucoup affectés parce que Daig était un excellent veilleur et il connaissait la rivière comme sa poche. Il avait grandi sur les bateaux, dans le port de Fearnna. Mais si vous vous imaginez qu'il y a un lien avec l'assassinat

de Gormgilla, vous faites fausse route.

— Je vois.

Elle se leva et le guerrier l'imita.

— Soeur Étromma est-elle retournée à l'abbaye ?

— Je crois bien.

— L'abbesse Fainder a-t-elle réapparu ?

— Je l'ignore... mais cela m'étonnerait. Quand elle s'absente, elle ne revient pas avant un bout de temps.

— S'est-elle rendue à l'endroit où ce bateau a coulé ?

— Je ne l'y ai pas vue. De toute façon, l'après-midi, elle va se promener dans les collines.

— Merci, Mel, vous m'avez été très utile.

Au monastère, Fidelma fut accueillie par soeur Étromma.

— Eh bien, ma soeur ? Avez-vous mis la main sur cette jeune fille qui a disparu ?

Étromma demeura impassible.

— Je viens moi-même de rentrer et je vais reprendre mes recherches. J'avais d'ailleurs demandé à quelqu'un de notre communauté de s'en charger.

— L'abbesse Fainder est-elle de retour ?

— Pourquoi de retour ?

— Elle part chevaucher tous les après-midi, mais j'ignore le but de ses promenades. Et vous ?

— Les allées et venues de l'abbesse ne me regardent pas. Suivez-moi, je crois qu'elle est là.

La *rechtaire* conduisit une fois de plus Fidelma par les corridors sinistres. En chemin, elles traversèrent un petit cloître entouré de galeries, à l'arrière de la chapelle.

Fidelma entendit deux personnes qui se querellaient, et dont les voix résonnaient sous les voûtes. Elle reconnut celle de l'abbesse tentant de dominer celle d'un homme qui lui tenait tête avec vaillance. Soeur Étromma s'arrêta et toussa d'un air gêné.

— Il semblerait que l'abbesse soit occupée, mieux vaudrait revenir plus tard, murmura-t-elle.

Fidelma continua d'avancer.

— Mes affaires ne peuvent attendre.

Soeur Étromma sur les talons, elle passa sous les arcades, s'arrêta devant la porte entrouverte de l'abbesse et frappa. Mais Fainder et son visiteur étaient tellement absorbés par leur dispute qu'ils n'entendirent rien.

— Je vous le dis tout net, abbesse Fainder, je suis scandalisé !

La mise du vieil homme qui s'exprimait ainsi révélait une personne d'un certain rang. Ses cheveux d'un blanc neigeux lui tombaient sur les épaules, son front était ceint d'un bandeau, il portait

un long manteau en laine verte et brandissait une baguette, symbole de sa fonction.

En dépit de sa colère, l'abbesse Fainder arborait un sourire forcé. Cette vaine tentative visant à démontrer sa supériorité transformait son visage en un masque grimaçant.

— Vous êtes scandalisé ? Mais vous oubliez à qui vous parlez, Coba. De plus, mes actions ont été approuvées par le roi, son brehon et son conseiller spirituel. Oseriez-vous prétendre que vous êtes plus compétent qu'eux pour juger de ces questions ?

— Je vais me gêner, surtout quand ces gens ignorent les principes fondamentaux de nos lois !

— Nos lois ? ricana l'abbesse. Les lois reconnues dans cette abbaye sont celles qui gouvernent l'Église à laquelle nous appartenons. Quant au peuple de ce royaume, nous ne pouvons tolérer plus longtemps qu'il se complaise dans l'ignorance. Nous devons nous tourner vers les règles chrétiennes appliquées à Rome, sinon nous serons maudits pour l'éternité.

L'homme du nom de Coba s'avança d'un pas.

— N'est-il pas étrange d'entendre de telles paroles dans la bouche d'une femme aussi instruite que vous et occupant une fonction aussi élevée ? Auriez-vous oublié ce que Paul de Tarse a dit aux Romains ? « Quand des païens privés de la Loi accomplissent naturellement les prescriptions de la Loi, ces hommes, sans posséder de Loi, se tiennent à eux-mêmes lieu de Loi ; ils montrent la réalité de cette loi inscrite en leur cœur⁽⁷⁾. » Aujourd'hui, Paul de Tarse manifesterait à notre égard plus de bienveillance que vous-même.

Les yeux de l'abbesse Fainder lancèrent des éclairs.

— Vous ne manquez pas d'audace ! Ainsi, vous vous permettez de donner des leçons d'interprétation des Ecritures aux religieux qui sont vos supérieurs dans la foi ? Vous vous êtes gravement fourvoyé, Coba. Vous avez un devoir d'obéissance envers ceux qui ont été désignés pour gouverner vos consciences, et je vous prierai d'obéir sans poser de questions.

Le vieil homme la toisa d'un air méprisant.

— D'où tirez-vous votre autorité pour prétendre me gouverner ? Certainement pas de moi.

— Mon autorité vient du Christ.

— Si je me souviens bien, il est dit dans la première épître de l'apôtre Pierre, chef de l'Église désigné par le Christ : « Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré, selon Dieu ; non pour un gain sordide, mais avec l'élan du cœur ; non pas en faisant les seigneurs à l'égard de ceux qui vous sont échus en partage, mais en devenant les modèles du troupeau⁽⁸⁾. » Vous feriez bien de méditer ces paroles avant

d'exiger une obéissance aveugle.

L'abbesse Fainder était ulcérée.

— Ne connaissez-vous pas l'humilité ? s'écria-t-elle d'une voix rauque.

Coba émit un rire bref.

— Quand je pêche par orgueil, je suis suffisamment humble pour le reconnaître.

À cet instant, l'abbesse s'aperçut de la présence de Fidelma qui se tenait dans l'encadrement de la porte et écoutait la discussion d'un air amusé. Fainder tenta de se reprendre.

— En ce qui concerne le nouveau système juridique, le brehon et le roi se sont accordés. Cette exécution aura lieu, un point c'est tout. Vous pouvez disposer.

Puis elle se tourna vers Fidelma.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ?

Le vieil homme, qui surveillait la nouvelle venue du coin de l'oeil, ne lui laissa pas le loisir de répondre.

— Autant vous avertir que je ne laisserai pas tomber cette affaire, abbess Fainder. Vous avez déjà tué un jeune frère et maintenant, c'est le tour du Saxon. Cette façon de procéder est très éloignée de nos coutumes.

— Vous êtes venu protester contre cette condamnation à mort ? demanda Fidelma au vieil homme.

— Parfaitement, et si vous étiez une religieuse digne de ce nom, vous feriez comme moi.

— J'ai déjà exprimé mon indignation, le rassura Fidelma. Qui êtes-vous ?

— Coba de Cam Eolaing, intervint l'abbesse, un *bó-aire* qui a manqué sa vocation d'*ollamh* de la loi ou de la religion.

Le *bó-aire* était un magistrat local, un chef sans terre dont la fortune consistait en têtes de bétail, d'où son nom de « chef des vaches ».

— Coba, je vous présente soeur Fidelma de Cashel.

Le vieil homme plissa les paupières d'un air méfiant.

— Et qu'est-ce qu'une religieuse de Cashel vient faire à Fearnna ? Vous êtes-vous déplacée uniquement pour contrer les initiatives de l'abbesse ou bien poursuivez-vous quelque autre but ?

— L'abbesse a oublié de mentionner que j'étais aussi un *dálaigh* élevé au rang d'*anruth*, répliqua Fidelma, et une amie du moine saxon menacé de mort imminente. Je suis venue ici pour l'aider à se défendre contre ce que je considère comme une injustice.

Le *bó-aire* se détendit.

— Je vois. Et je suppose que vous n'avez pas réussi à persuader notre abbess de renoncer à ses intentions criminelles ?

— Je n'ai pas été en mesure de commuer la sentence, qui a été confirmée par le roi et son brehon, déclara prudemment Fidelma.

— Mais alors, quelle action proposez-vous ? Un homme a été assassiné ce matin et un autre le sera demain. Voilà que nous sommes devenus des apôtres de la vengeance.

Fainder s'étrangla de fureur.

— Ce n'est pas dans nos coutumes, concéda Fidelma sans prêter attention à l'abbesse. Mais la meilleure manière de combattre l'injustice et de parvenir à nous faire entendre est encore de recourir à la loi. On m'a accordé l'autorisation d'examiner l'affaire pour voir s'il y a matière à appel.

Le vieil homme prit un air dégoûté.

— Un appel ! C'est ridicule ! Le Saxon doit être exécuté demain : il faut exiger sa libération. Nous n'avons pas de temps à perdre en arguties juridiques.

— Je vous aurai averti, Coba, gronda l'abbesse. Si vous essayez de quelque manière que ce soit de vous mettre en travers de la loi...

— Cessez d'invoquer la loi, vous n'êtes que des Barbares ! Ceux qui se déclarent en faveur de la peine de mort ont des affinités avec les meurtriers et ne méritent pas le nom d'hommes civilisés.

— Vos propos seront rapportés au roi.

— Ce garçon indolent qui s'est laissé égarer par ses conseillers ! Fidelma posa la main sur le bras du vieillard.

— Un jeune homme qui a beaucoup de pouvoir, l'avertit-elle gentiment, car ses propos risquaient de coûter cher à Coba.

Mais celui-ci balaya ses inquiétudes d'un rire téméraire.

— Je n'ai peur de personne : je suis vieux, j'ai mené une vie bien remplie, que voulez-vous qu'il m'arrive ? Et au cours de cette vie, jeune dame, j'ai toujours défendu nos traditions. Et vous voudriez que je laisse ces brutes piétiner mes convictions sans combattre ?

— Je comprends ce que vous ressentez, Coba, et je partage vos sentiments. Mais vous, en tant que magistrat local, vous savez bien que le seul moyen de faire changer les choses est d'en passer par la loi.

Coba la fixait intensément de ses yeux enfoncés d'un noir de jais.

— Votre grand ami Paul de Tarse a dit un jour que la loi était son maître d'école, poursuivit-elle. Que croyez-vous qu'il entendait par là ?

— Et de quelle loi parlait-il ? s'écria l'abbesse Fainder. Pas de la loi païenne, mais de celle née dans le sillage de la foi.

Coba l'ignora.

— Ce qui caractérise notre justice, jeune dame, c'est une procédure destinée à disculper ou redresser. L'effet le plus immédiat d'un crime, aussi terrible soit-il, est d'entraîner un déséquilibre. Dans toute société raisonnable, cela implique que le criminel compense la

perte qu'il a infligée à la communauté.

— Vous parlez de la loi des brehons que de toute évidence vous connaissez fort bien, dit Fidelma.

Coba hocha la tête.

— Dans les cinq royaumes, nous avons mis au point un système de prix de l'honneur, d'amendes et de compensations, qui s'appliquent en fonction de la nature du crime et du statut de la personne lésée ou assassinée. La philosophie des brehons consiste juste ment à prendre la loi pour maître et à enseigner au criminel que son châtement se mesure à la perte qu'il a infligée aux autres.

L'abbesse Fainder l'interrompt à nouveau.

— La réparation vue par les lois romaines s'appuie sur la punition, à savoir « oeil pour oeil, dent pour dent », qui exerce un effet dissuasif et tient compte de l'instinct naturel de l'homme. Quand un malfaiteur commet un meurtre, on lui ôte la vie, ce qui satisfait la logique. N'est-ce pas ainsi que se conduisent les enfants quand ils se querellent ? Si l'un d'eux frappe un compagnon, l'autre réagit en le frappant à son tour.

Le vieux chef eut un geste d'impatience.

— Vous me parlez d'un système basé sur la peur. Des représailles excessives engendrent un vif ressentiment qui pousse les fautifs à redoubler de violence afin de se venger. Ce qui conduit à davantage de répression, de peur et de férocité.

Devant ce qualificatif, l'abbesse Fainder s'empourpra.

— Alors que nous sommes sortis de la barbarie, certains d'entre nous ne parviennent pas à s'en dégager. Si nous voulons prévenir le crime, alors nous devons utiliser des moyens que les esprits barbares comprennent. Qui aime bien châtie bien. Cela s'applique aux enfants et aux adultes. Une fois qu'ils auront compris que quand ils tuent ils encourent la mort, ils se tiendront tranquilles.

Fidelma estima qu'il était temps de mettre un terme à la polémique.

— Un tel débat, aussi intéressant soit-il, ne nous mènera nulle part. Je suis venue vous poser quelques questions, abbesse Fainder. Avec votre permission, j'aimerais que Coba se retire afin que nous puissions aborder certains sujets en privé.

Coba ne s'offusqua point.

— De toute façon, j'en avais terminé. Il faut que je parle à votre *rechtair*, abbesse Fainder.

Il se détourna et adressa un petit sourire à Fidelma.

— Je vous souhaite bonne chance, ma soeur. Si vous avez besoin de quelqu'un pour appuyer votre plaidoirie contre l'application de ces affreux pénitentiels, je suis votre homme.

Fidelma inclina la tête, le vieillard s'éclipsa, et la jeune femme

alla droit au but.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez découvert le corps de la jeune fille assassinée.

— Vous ne me l'aviez pas demandé, répliqua Fainder sans se démonter. De plus, cela n'est pas tout à fait exact.

— Alors où est la vérité ?

Fainder se renversa sur son fauteuil tout en se tenant à la table, son attitude favorite quand elle réfléchissait.

— Cette nuit-là, je revenais à l'abbaye...

— À une heure bien tardive.

— Aucune règle n'interdit à une abbesse de s'absenter de son monastère.

— Où êtes-vous allée ?

Fainder plissa les paupières.

— Cela ne vous regarde pas, apprenez cependant que ma destination n'avait rien à voir avec cette affaire.

Fidelma pouvait difficilement insister, car elle ne disposait pas d'arguments suffisants pour exiger une réponse.

— Vous étiez à cheval, je crois.

— Je longuais la berge de la rivière et me dirigeais vers les portes qui donnent sur le quai. C'est là que nous avons nos écuries.

— La lune vous éclairait-elle ?

— Je ne le pense pas, non. Le ciel était nuageux et je m'approchais des portes quand quelque chose a attiré mon attention.

— Quoi donc ?

— En y repensant, je crois que j'ai entendu un bruit près d'une cargaison de ballots.

— Un bruit ?

— Il me semble... mais je n'en suis pas certaine. J'ai dirigé mon cheval vers les marchandises, et c'est alors que j'ai distingué la forme d'un corps.

— Pourtant, il faisait sombre et vous n'aviez pas de torche.

— La lune, qui était cachée, a dû brièvement apparaître... en tout cas j'y voyais assez.

— Et alors ?

— Eh bien, je réfléchissais quand Mel, le capitaine du guet, est sorti de l'ombre. Ne l'ayant pas tout de suite reconnu, je l'ai sommé de donner son nom. Mel s'est identifié et je lui ai demandé d'examiner la personne gisant sur le sol. Il m'a dit qu'il s'agissait d'une jeune fille et qu'elle était morte. Je lui ai donné l'ordre d'amener le corps à l'abbaye et je suis allée réveiller frère Miach, notre médecin.

— Mel était seul quand il a amené le cadavre ?

— Non, il était assisté par un des gardes.

— Vous vous souvenez de son nom ?

— Un homme qui s'appelle Daig.

— Quand le corps a été allongé dans la salle des soins, je suppose que vous avez aussitôt reconnu une de vos novices ?

— Du tout, car je ne l'avais jamais vue. C'est Fial, la jeune fille qui accompagnait Mel et Daig, qui l'a identifiée. Elle avait également été témoin de l'agression que son amie avait subie de la part du Saxon.

— N'est-il pas étrange que vous n'ayez jamais rencontré ces jeunes filles auparavant ?

— N'allez pas chercher des mystères là où il n'y en a pas. Je n'accueille pas toutes les novices, ce que j'ai bien précisé dans ma déposition.

— Apparemment, Fial avait assisté au viol et à l'assassinat de son amie.

— Et soeur Étromma, que l'on avait envoyé chercher, nous a conduits jusqu'au dortoir où le Saxon faisait semblant de dormir. On l'a tiré de son lit. Son vêtement était maculé de sang et on a découvert qu'il était en possession d'un morceau de tissu ensanglanté arraché à la robe de l'adolescente.

Fidelma se caressa le nez de l'index, le front soucieux.

— Ça ne vous semble pas bizarre ?

— Quoi donc ? lança l'abbesse d'un ton agressif.

— Qu'après un tel crime l'agresseur déchire un bout de la robe de la victime et le rapporte dans son lit ? Et comment se fait-il que frère Eadulf n'ait pas tenté de nettoyer les taches sur son vêtement ?

L'abbesse Fainder haussa les épaules.

— Ce n'est pas à moi d'expliquer les motivations d'un esprit dérangé. Les gens se comportent de façon extravagante, vous êtes bien placée pour le savoir. Sans doute votre ami saxon n'en a-t-il pas eu le temps vu que l'alarme a été donnée juste après qu'il eut tué cette enfant. Il espérait que personne ne l'avait vu.

— Pourquoi pas ? Mais permettez-moi de vous faire remarquer qu'il est justement de notre devoir d'expliquer les motivations des esprits dérangés. Nous sommes là pour ça, mère abbesse, reconforter et secourir les malades et les malheureux en tentant de les comprendre.

— Nous n'avons pas à chercher des excuses à ceux qui sont possédés par le mal. « Qui sème le vent récolte la tempête », ce sont les paroles de Paul dans son épître aux Galates.

— Je crois que vous confondez excuser un acte et en découvrir les motivations.

Fidelma pivota sur ses talons et, avant de sortir, elle se retourna vers Fainder.

— J'oubliais le but principal de ma visite, abbesse Fainder : je vais faire appel de la sentence prononcée contre frère Eadulf en

m'appuyant sur l'insuffisance des preuves que l'on m'a présentées.

L'abbesse resta un instant sans voix.

— Vous prétendez qu'il y a matière à appel ?

À cet instant, la porte s'ouvrit et Coba réapparut.

— Je suis venu vous mettre en garde ! lança-t-il d'un air faussement menaçant, car il était évident que son entrée théâtrale le divertissait beaucoup.

— Me... me mettre en garde ? bégaya l'abbesse.

— Le roi arrive, accompagné de son brehon, l'évêque Forbassach.

— Alors je n'aurai pas besoin de me rendre à la forteresse, se réjouit Fidelma. Je vais plaider dès maintenant ma demande d'appel au nom de frère Eadulf.

— Voilà une excellente nouvelle ! s'écria Coba avec enthousiasme. Je vous souhaite de tout coeur de parvenir à juguler la folie qui s'est emparée de notre royaume. Chassons ces pénitentiels qui menacent tout notre système de gouvernement !

L'abbesse, brusquement beaucoup plus détendue, se rassit avant de sonner son intendante.

— Donc Fianamail s'est déplacé en personne ? Je compte sur lui et Forbassach pour mettre fin à cette comédie, la paix de notre abbaye a été suffisamment troublée comme ça. Allons recevoir le roi et son brehon dans la chapelle.

Elle lança un regard hostile à Fidelma.

— Tout cela ne vous mènera nulle part, ma soeur.

Coba s'interposa à nouveau.

— Abbessse Fainder, même au stade où nous en sommes, vous pouvez encore élever la voix pour demander la grâce du Saxon ! Revenez aux lois de notre pays !

— Jusqu'à présent, Coba, je n'ai rien entendu qui puisse m'amener à changer d'avis sur cette affaire. Quant à votre exposé, loin de m'avoir convaincue, il m'a renforcée dans mes convictions !

— Vous continuez à vouloir répandre la peur plutôt que de prôner la réhabilitation afin de créer une société plus morale ?

— Nous oeuvrons à créer une société obéissante, rétorqua l'abbesse, exaspérée. Non, vos arguments ne m'émeuvent pas le moins du monde. Si un enfant vole, alors il doit être puni et la crainte du châtimement entraîne la soumission.

Coba se lança dans une dernière tentative désespérée pour tenter d'amadouer l'abbesse :

— Gardons cet exemple que vous avez choisi. Nous sommes nombreux à avoir eu un enfant voleur. Nous lui expliquons que c'est mal de voler et nous le battons pour l'empêcher de recommencer. Certains plient par crainte de la punition, mais pas tous. Et les châtimements corporels renforcent souvent un désir de vengeance envers

la figure représentant l'autorité, que ce soit dans la famille ou la communauté. D'après mon expérience, cela mène à un redoublement de la violence plutôt qu'à sa prévention.

— Ne rien faire du tout l'amplifie, ricana l'abbesse. Vous êtes un vieux fou, Cobra.

— Nos lois nous poussent à chercher les raisons expliquant l'attitude hostile des mauvais sujets. La meilleure des coercitions consiste encore à faire comprendre à l'enfant que voler engendre des souffrances chez la personne lésée. En lui retirant un objet auquel il est attaché à chaque fois qu'il vole, vous obtiendrez de bien meilleurs résultats qu'en le frappant. Voilà pourquoi notre système judiciaire peut amener un enfant rebelle à changer d'attitude. S'il est sensible à la compassion, il comprendra qu'il a mal agi, il évaluera le tort qu'il a causé et finira par s'amender.

— J'en ai assez de ces discussions stériles, Cobra. La preuve que vos lois ont échoué, c'est que nos sociétés n'ont pas été libérées du crime.

Fidelma ne put se retenir d'intervenir.

— Toute infraction à la loi est effectivement une blessure infligée à l'autre, et si un homme en prend conscience, alors son âme sera sauvée. Une fois réhabilité, il pourra reprendre sa vie là où il l'avait laissée et mener une existence honorable. La loi consiste en un travail d'éducation morale par le biais d'une punition qui vise à soigner, d'un châtiment à la fois préventif et compensatoire.

Cobra hocha la tête tandis que l'abbesse Fainder les considérait d'un oeil ouvertement cynique.

— Vous ne me persuaderez pas de changer d'avis, le Saxon a été jugé et demain il sera pendu. Maintenant, allons accueillir le roi.

CHAPITRE VIII

En début de soirée, la cour se rassembla dans la grand-salle de la forteresse de Fianamail de Laigin. Lors de son entrevue dans la chapelle avec le roi, son brehon et l'abbesse Fainder, Fidelma avait dû batailler ferme afin de les convaincre de donner leur accord pour une audience officielle. Forbassach et Fainder étaient résolument contre, mais le jeune roi avait promis à Fidelma que si elle découvrait de nouveaux éléments, il les prendrait en considération. L'évêque brehon avait aussitôt exigé de les connaître, mais Fidelma avait rétorqué qu'elle ne pouvait les révéler que devant témoins, comme l'exigeait la loi.

C'est à contrecœur que Fianamail avait été obligé de tenir son engagement. On avait convoqué des officiels et des scribes, et convenu que le château était l'endroit le plus approprié pour ce cérémonial.

La grand-salle était éclairée par un feu qui brûlait dans une cheminée gigantesque et des torches fichées dans des supports muraux en fer. Fianamail trônait sur une estrade, dans le fauteuil sculpté symbole de sa fonction. À sa droite siégeait l'évêque Forbassach, brehon de Laigin.

L'abbesse Fainder, également présente, avait amené sa *rechtaire* en renfort, ainsi que l'horrible frère Cett, dont Fidelma se demanda ce qu'il faisait là. Frère Miach avait été convoqué, et aussi des religieux, des personnes de l'entourage du roi et des guerriers, dont Mel. Dans l'assistance, Fidelma remarqua Coba, le chef local. Quant à Dego et Enda, ils se tenaient au fond de la salle.

Pour une instance en recours de ce genre, la présence du défendeur n'était pas nécessaire, pas plus que celle du plaignant et des témoins. Pour ajourner l'exécution du verdict, seules étaient prises en considération les capacités du *dálaigh* à infirmer la validité des preuves apportées lors du procès ou à remettre en cause la sévérité excessive de la sentence.

Fidelma prit place sur un siège posé devant l'estrade, Forbassach demanda le silence, tout le monde se tut et l'évêque ouvrit la séance.

— Nous sommes ici pour entendre la plaidoirie du *dálaigh* de Cashel. Nous vous écoutons.

L'évêque se rassit et Fidelma se leva d'un geste mal assuré.

— Excusez-moi, mais... dois-je comprendre que vous présidez cette audience, Forbassach ?

L'évêque fixa son ennemie de toujours avec froideur, et Fidelma comprit que cet homme peu enclin au pardon jubilait devant son désarroi.

— Voilà un préambule bien étrange à votre plaidoirie, Fidelma. Faut-il vraiment que je réponde à votre question ?

— Oui, dans la mesure où il me semble malséant que vous jugiez de votre propre conduite pour ce qui touche au procès de frère Eadulf, puisque vous le présidiez.

— Dans ce royaume, personne n'a de plus grande autorité sur le plan juridique que l'évêque Forbassach, intervint Fianamail. Un juge d'un rang inférieur n'est pas habilité à le contester. La mémoire vous fait défaut, Fidelma.

La jeune femme dut reconnaître qu'elle avait négligé un détail d'importance sur le fonctionnement de la hiérarchie. Seul un juge d'un rang équivalent ou supérieur à celui de l'évêque aurait été autorisé à casser un jugement prononcé sous son autorité.

— J'avais espéré que Forbassach aurait recherché les conseils d'autres magistrats. Or il n'a pas même convoqué un *dálaigh* qualifié pour statuer avec lui sur ces procès.

— Vos objections sont notées, Fidelma, déclara Forbassach avec un sourire triomphant.

Fidelma pinça les lèvres et croisa le regard de Dego qui serra le poing pour l'encourager et lui manifester son soutien. Il ne lui restait plus qu'à faire de son mieux malgré l'orientation tendancieuse du tribunal. Elle prit une profonde inspiration.

— Brehon de Laigin, ma requête tient en quelques mots : je souhaite faire appel de la sentence prononcée contre le Saxon et obtenir la révision du procès, ce qui me permettrait de mener une enquête moins superficielle.

Forbassach continuait de la toiser d'un air mauvais.

— Un appel doit être appuyé par la démonstration que des irrégularités ont été commises, Fidelma de Cashel.

— J'en ai découvert plusieurs dans la présentation des preuves.

— Sans doute, en tant que brehon, en suis-je à vos yeux personnellement responsable ? Quelles sont les accusations que vous portez contre moi ? déclara Forbassach d'un ton menaçant.

— Je ne vous accuse en rien, Forbassach. Et vous connaissez

suffisamment la loi pour que je vous demande de ne pas interpréter mes propos de façon désobligeante à dessein. Une instance en recours consiste en l'exposition d'un certain nombre de faits qui amène des questions auxquelles il revient à la cour de répondre.

Forbassach plissa les paupières.

— Vous êtes autorisée à formuler vos objections et à nous interroger, *dálaigh*. Il ne sera pas dit que je suis un homme de mauvaise foi.

Fidelma, qui avait l'impression de se cogner contre un mur de granit, se concentra pour livrer bataille.

— Voici les points spécifiques que je me propose d'aborder : Tout d'abord, frère Eadulf était un messager du roi Colgú de Cashel auprès de l'archevêque Théodore de Cantorbéry. Il avait donc droit aux privilèges et à la protection que son rang lui accordait. Il était porteur d'une lettre écrite et de la baguette blanche d'un *ollamh*.

— Dommage qu'il ne les ait pas présentées au procès, ironisa Forbassach.

— On ne lui en a pas laissé l'opportunité. Mais les voici.

Fidelma prit les objets qu'elle avait placés sur un banc et les tendit à la cour.

— Des preuves rétrospectives ne peuvent pas être prises en considération. En apportant ces objets de Cashel...

— Je les ai trouvés dans l'hôtellerie où frère Eadulf les avait laissés.

— Comment le vérifier ?

— Soeur Étromma était avec moi quand je les ai découverts dans le matelas du lit qu'elle m'avait désigné comme étant celui où frère Eadulf avait dormi.

L'évêque se tourna vers soeur Étromma.

— Avancez-vous, ma soeur. Confirmez-vous les dires de soeur Fidelma ?

Soeur Étromma, qui semblait nerveuse, jetait de fréquents coups d'oeil en direction de l'abbesse.

— J'ai accompagné la soeur jusqu'à l'hôtellerie. À un moment donné, elle s'est penchée et a produit cette baguette et cette lettre.

— Donc vous êtes témoin ?

— Elle me tournait le dos et a pivoté pour me montrer ces objets.

— Alors elle aurait aussi bien pu les apporter avec elle, conclut Forbassach avec une satisfaction évidente. Objection rejetée.

Fidelma était outrée.

— Je proteste ! En tant que *dálaigh*, j'ai juré de respecter la loi et vos insinuations sont une atteinte à mon honneur !

— En tant que brehon, j'ai prêté le même serment et vous vous permettez de remettre en cause mon intégrité ! tonna Forbassach. Ce

qui est bon pour l'un l'est aussi pour l'autre. Poursuivez.

Fidelma avala sa salive tout en luttant pour contrôler ses émotions.

— D'autre part, reprit-elle, frère Eadulf a été tiré de son sommeil, brutalisé et emmené dans une cellule sans qu'on lui signifie de quoi il était accusé. On l'a tenu au secret pendant deux jours sans eau ni nourriture. C'est seulement quand Forbassach est venu lui annoncer la nature de son crime qu'il a compris pourquoi on l'avait enfermé. Aucun *dálaigh* n'a été désigné pour le représenter et on ne lui a jamais laissé le loisir de réfuter les preuves accumulées contre lui. On l'a simplement sommé de reconnaître sa culpabilité.

— S'il avait été innocent, il aurait très bien pu se défendre, grommela Forbassach. Sans compter que vos affirmations se basent sur le seul témoignage du Saxon. Objection rejetée. Poursuivez.

— Très bien. Venons-en aux irrégularités dans les dépositions des témoins. Soeur Étromma a identifié la jeune fille morte. Or elle ne l'avait jamais vue. On lui avait simplement signalé qu'elle était une novice de l'abbaye, d'où j'en déduis qu'il ne s'agit pas d'un témoignage direct.

— La maîtresse des novices l'avait renseignée.

— Elle était déjà partie en pèlerinage. Et vous n'ignorez pas la loi, Forbassach. Étromma ne connaît pas personnellement cette jeune fille, donc son témoignage n'était pas recevable.

— C'est au juge d'en décider, répliqua l'évêque. J'ai estimé que ce problème était négligeable. La jeune fille ayant été identifiée, peu importait la personne qui se portait garante de cette identification.

— Vous avez une vision très particulière de la loi... mais passons au témoin suivant, frère Miach, qui a examiné le corps. Il a conclu que la jeune fille avait été violée. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle était vierge et qu'elle a eu un rapport sexuel juste avant sa mort. Et donc sur ce point, le rapport du médecin est imprécis. S'agissait-il d'un *foclóir* ou d'un *seth* ? Un viol exercé dans la violence ou par la persuasion ? Nous l'ignorons.

« Et maintenant j'en viens à soeur Fial, le témoin clé... un témoin direct. Elle a affirmé qu'elle était une amie de la victime. Ces deux jeunes filles seraient en même temps devenues novices à l'abbaye. Or aucune d'elles n'avait atteint l'âge du choix. Soeur Fial a déclaré qu'elle devait retrouver Gormgilla sur le quai bien après minuit. Personne, au cours du procès, n'a demandé dans quel but. N'est-il pas étrange que des novices de douze et treize ans se promènent à cette heure hors des murs du monastère ? Ces questions essentielles ont-elles été abordées ? Pas du tout.

« D'autre part, Fial affirme que sur le quai elle voit un homme attaquer son amie. Donc elle doit se tenir à peu près à une toise de

l'endroit où l'assaut se déroule. Comment réagit-elle ? Elle reste près d'un tas de ballots, assiste au viol et à la strangulation de son amie, et à la fuite de l'homme en direction de l'abbaye. Tout cela dans l'obscurité la plus complète. Elle hésite sur la conduite à suivre – combien de temps, nous l'ignorons. Et personne ne peut plus répondre à cette question puisque soeur Fial semble avoir disparu. C'est alors qu'arrive l'abbesse. Fial ne bronche toujours pas. Elle se manifestera, après avoir beaucoup tardé, quand Mel viendra examiner le corps.

Un silence pesant régnait sur l'assemblée.

— Venons-en à la déposition de Mel, le capitaine du guet. En remontant le quai, il aperçoit la silhouette de l'abbesse, immobile sur son cheval. À ce propos, je regrette qu'à aucun moment Faïnder n'ait été appelée à témoigner sur son rôle dans cette affaire. Donc l'abbesse désigne le corps à Mel, qui se chargera avec son camarade Daig de le ramener à l'abbaye. Fial, notre témoin absent qui les a rejoints, leur raconte qu'elle a identifié l'assaillant comme étant le moine saxon demeurant au monastère.

« Eadulf est tiré de son lit où il a emporté avec lui, ce qui est pour le moins étrange, un morceau de la robe tachée de sang de la jeune fille assassinée.

Forbassach sourit d'un air apitoyé.

— Je crois que vous venez de saborder vos propres arguments, *dálaigh*. Cela prouve que le Saxon était coupable.

— Je crois au contraire que les irrégularités pèsent plus lourd que les éléments de preuve et qu'elles doivent être clarifiées avant que ces taches de sang soient prises en considération. J'ai déjà exposé les conditions de détention de frère Eadulf, qui sont contraires à la loi. Quant à Fial, la novice disparue, comment savait-elle qu'il était un moine saxon alors que frère Eadulf affirme n'avoir jamais rencontré cette jeune fille à l'abbaye ? Il a parlé à fort peu de monde : l'abbesse, soeur Étromma et frère Ibar, qui étaient les seuls à connaître son origine. En résumé, il y a dans cette affaire trop de questions sans réponses.

Fidelma marqua une pause.

— Brehon de Laigin, au nom des motifs raisonnables que je viens d'invoquer, j'en appelle à vous pour que la sentence prononcée à rencontre de frère Eadulf soit suspendue. Je demande une enquête impartiale qui devrait en toute logique mener à une révision du procès.

L'évêque Forbassach observait l'avocate avec attention.

— Vous n'avez plus d'autres arguments à porter à ma connaissance, *dálaigh* de Cashel ? lança-t-il.

Fidelma secoua la tête.

— Vu le temps qui m'a été imparti, je n'ai pas été en mesure

d'approfondir mes investigations. Mais il me semble qu'il y a là matière à reporter l'exécution de frère Eadulf de quelques semaines au moins.

L'évêque se pencha vers Fianamail et ils discutèrent à mi-voix tandis que Fidelma attendait patiemment.

Puis Forbassach releva la tête, la mine sombre.

— Je vous ferai connaître la décision demain matin, cependant...

Il jeta un coup d'oeil à Fianamail.

— ... s'il ne tenait qu'à moi, je rejetterais votre requête.

Fidelma, pourtant passée maître dans l'art de dissimuler ses sentiments, recula comme si on l'avait frappée. Tout au fond d'elle-même, elle se doutait bien que Forbassach revendiquerait jusqu'au bout l'impartialité de son jugement. Cependant, elle avait espéré qu'il repousserait l'exécution de quelques jours, ne serait-ce que pour sauver les apparences. Elle n'était pas préparée à une démonstration d'injustice aussi flagrante.

— Pourquoi dites-vous cela ? s'enquit-elle d'une voix blanche. Vos arguments m'intéressent. Sur quels motifs vous appuyez-vous pour refuser une instance en recours ?

Croyant que son adversaire reconnaissait humblement sa défaite, l'évêque se rengorgea.

— La décision ne sera pas annoncée avant demain. Cependant, en tant que juge au procès du Saxon, j'affirme qu'on l'a bien traité et qu'on lui a accordé les facilités auxquelles il avait droit. Il prétend le contraire ? Vous avez la parole d'un étranger contre la mienne, or je m'exprime en tant que brehon de Laigin. À votre avis, qui l'emportera ?

Fidelma sentit la colère l'envahir.

— Vous rejetez mon appel parce que vous étiez juge lors du procès ? S'il ne tenait qu'à moi, vous n'auriez pas assumé cette fonction aujourd'hui. Si je comprends bien, vous vous contentez de sauvegarder vos propres intérêts !

— Fidelma de Cashel ! s'exclama Fianamail. Vous vous adressez à mon brehon. Même votre parenté avec le roi de Muman ne vous autorise pas à insulter les officiers judiciaires de ma maison.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Je retire ce que j'ai dit. Il n'en demeure pas moins qu'une telle situation prête à confusion. Mais en dehors du fait qu'un juge ne peut se désavouer que de très mauvaise grâce, j'ignore toujours pour quels motifs cet appel devrait être rejeté.

Forbassach se pencha vers elle.

— Pour la bonne raison que je ne dispose d'aucun fait précis. Vous vous êtes contentée de poser des questions très intelligentes.

— Et laissées sans réponses. C'est la base de ma plaidoirie, qui

visé à suspendre la sentence jusqu'à ce que ces points soient éclaircis.

— Venons-en aux faits. Vous affirmez que ce Saxon était un messager. Où était la baguette blanche symbole de sa fonction ? Vous la sortez maintenant comme un magicien et votre seul témoin se refuse.

— Mais je peux également...

— Tout ce que vous pourrez nous apporter de tangible sera entaché de suspicion. Quant aux témoins, vous remettez en cause leurs connaissances et leur intégrité.

— C'est inexact !

— Dans ce cas, retirez-vous les remarques qu'ils vous ont inspirées ?

— Certainement pas.

— Alors vous estimez que ces témoignages ne sont pas recevables ?

— Du tout. Mais il apparaît que les témoins n'ont pas été soumis à un contre-interrogatoire, ce qui est contraire à la procédure.

— Après avoir entendu ces personnes, je n'ai pas jugé bon de les ennuyer davantage. Elles sont toutes de bonne foi, d'excellente moralité, et mon intime conviction est qu'elles ont dit la vérité. Fial a formellement reconnu le Saxon. Elle était un témoin direct de ce crime haineux. Vous osez douter de la crédibilité du témoignage d'une enfant de treize ans qui venait d'assister au meurtre de son amie ? De quelle justice s'agit-il là, Fidelma ? Nos valeurs à Laigin sont à l'évidence différentes de celles qui ont cours dans les tribunaux de Cashel, où l'on dit que vous divertissez les foules avec votre esprit aiguisé et vos arguties juridiques. Ici, nous considérons que la vérité n'est pas un jeu de *fidchell*⁽⁹⁾.

Fidelma était une fervente adepte de ce jeu destiné à exercer l'intelligence.

Fianamail chuchota quelque chose à l'oreille de Forbassach. Le brehon fit la grimace et hocha la tête tandis que le jeune roi se levait.

— L'audience est terminée. Mon brehon, l'évêque Forbassach, m'a demandé de discuter de cette affaire avec lui afin que son jugement ne soit entaché d'aucune partialité. Il annoncera notre décision demain à l'aube.

En proie à un profond désespoir, Fidelma se laissa tomber sur sa chaise.

— Les cours de Laigin ont sombré dans les ténèbres ! s'écria une voix stridente.

C'était le vieux *bó-aire*, Coba, qui sortit avec fracas de la salle.

Fianamail, furieux devant cette manifestation d'hostilité, hésita un instant et quitta la salle à grands pas. Quant à l'évêque Forbassach, il se tourna avec un sourire de triomphe vers l'abbesse qui venait de le

rejoindre. Tout le monde se dispersait. Dego s'avança vers Fidelma et maladroitement posa la main sur son épaule.

— Vous avez fait de votre mieux, lady, murmura-t-il. Ils sont bien décidés à faire périr frère Eadulf.

Quelques larmes roulèrent sur les joues de Fidelma.

— Dego, je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre sur le plan légal, je ne dispose pas d'assez de temps.

— Courage, ils ne se prononceront pas avant demain. Il y a encore une petite chance qu'ils concèdent un appel.

Mais sa voix manquait de conviction.

— Vous avez entendu comment le brehon Forbassach m'a traitée ? Non, il rejettera ma demande de réouverture du procès.

Dego soupira.

— Vous avez raison, lady, cet évêque a largement démontré son parti pris. Il vient de s'en aller avec l'abbesse Fainder pendue à son bras : il est clair qu'ils sont de connivence.

— Il nous reste un seul espoir, c'est que Barrán, le chef brehon d'Irlande, arrive à temps pour mettre un terme à cette mascarade.

Dego secoua la tête avec tristesse.

— Il ne faut pas compter que le jeune Aidan revienne avec Barrán avant au moins trois jours, et plus probablement une semaine.

Fidelma se leva et s'essuya les yeux.

— Je vais retourner à l'abbaye pour annoncer à Eadulf qu'il doit se préparer au pire.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre demain l'annonce de la décision finale ?

— Je refuse de me leurrer, Dego, et de tromper Eadulf.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Je vous remercie, mais je préfère m'y rendre seule. Je crois qu'Eadulf voudra voir quelques visages amis demain, lors de son exécution. Dès que le jugement sera prononcé, je demanderai l'autorisation d'assister à la pendaison. Vous joindrez-vous à moi avec Enda ?

Dego n'hésita point.

— Bien sûr. Dieu leur pardonne d'avoir ignoré votre plaidoirie, lady. J'ai vu plus d'un homme courageux mourir sur le champ de bataille, et j'ai moi-même enlevé plus d'une vie. Cependant, nous agissions librement, dans le feu de l'action, une épée à la main, et nous nous battions en combat singulier. Mais ça... c'est ignoble. Réduire un homme à du bétail que l'on tue... ils devraient avoir honte.

— Telle n'est pas notre façon d'agir, soupira Fidelma. On peut toujours faire valoir que lorsqu'une personne en tue une autre en conscience et en lui infligeant des souffrances délibérées, elle ne nous inspire que du dégoût, mais...

— Ce n'est pas une raison pour nous rabaisser au niveau du meurtrier en déguisant un assassinat légal par des rituels établis de sang-froid. Sans compter que vous avez la profonde conviction que frère Eadulf n'est pas coupable de ce dont on l'accuse.

Fidelma était en proie à de violentes émotions.

— Oui, je crois qu'il est innocent et j'ai accepté sa parole. Mais devant la loi, cela n'est pas suffisant. Tout ce que je sais de façon certaine, c'est qu'il y a trop de zones obscures et maintenant... maintenant il est trop tard. Retournez à l'auberge, Dego. Je vous y rejoindrai plus tard.

Hantée par de sombres pensées, elle traversa la ville à pas lents. Qu'allait-elle dire à Eadulf ? La vérité. Elle avait le sentiment d'avoir failli envers lui. Elle était convaincue que malgré l'intervention de Fianamail qui prétendait jouer les diplomates, la cause était déjà entendue. La façon agressive dont Forbassach l'avait contrée indiquait qu'il appuyait les vues de l'abbesse Fainder, qui s'entêtait à vouloir appliquer les châtiments cruels des pénitentiels.

Si seulement elle avait disposé de plus de temps ! Les preuves apportées étaient douteuses, l'évêque le savait et cela lui importait peu. Le lendemain, quand le soleil atteindrait son zénith, son excellent ami, son cher compagnon perdrait la vie parce qu'elle avait échoué.

En approchant des portes de l'abbaye, elle décida de ne laisser personne voir sa détresse. Après tout, il ne suffisait que de très peu de chose pour provoquer un retard... elle redressa la tête.

Quand soeur Étromma vint lui ouvrir – elle avait quitté la grand-salle dès que Forbassach avait commencé à justifier sa position auprès de Fidelma –, elle semblait anxieuse.

— Je suis désolée, ma soeur, mais j'étais obligée de dire la vérité. Quand vous avez découvert ces objets, vous me tourniez le dos, et, en toute conscience, je ne pouvais pas jurer que vous les aviez tirés du matelas. L'évêque Forbassach était tellement pointilleux dans son interrogatoire...

Fidelma leva la main pour l'interrompre. Elle ne blâmait pas l'intendante. Si Étromma l'avait appuyée, Forbassach aurait trouvé un autre moyen de discréditer ses arguments.

— Ce n'est pas votre faute, ma soeur. Et puis la décision n'a pas encore été confirmée, répliqua Fidelma sur un ton faussement indifférent.

Cela ne calma pas soeur Étromma.

— Vous avez tout comme moi entendu ce qu'a dit l'évêque : le verdict est couru d'avance.

— Il est entre les mains du roi et de ses conseillers. Malgré l'acharnement de Forbassach, je maintiens que certaines questions sont restées sans réponses et un juge impartial devrait savoir qu'on ne

peut ôter la vie d'un homme sur de telles incertitudes.

Soeur Étromma baissa les yeux.

— Sans doute. Vous croyez vraiment que l'exécution du Saxon pourrait être remise à plus tard ?

— Je l'espère. Mais ce n'est pas à moi de prédire l'avenir.

— Bien sûr, murmura la *rechtaire*. Cet endroit est devenu bien triste et je me languis du jour où je me retirerai dans l'île de Man, loin de l'atmosphère viciée de cette abbaye. Mais je suppose que vous voulez voir le Saxon ?

— Oui.

L'intendante conduisit Fidelma jusqu'à la cour principale. Le soleil s'était couché sur le monastère maintenant plongé dans l'obscurité, mais des torches éclairaient la cour. Deux hommes, surveillés par deux autres dont un moine, décrochaient le corps de frère Ibar du gibet. Ils relevèrent la tête et l'un d'eux, à la figure de brute, grimaça un sourire à l'adresse de Fidelma.

— On fait de la place pour demain ! lança-t-il d'une voix éraillée.

De la toile avait été étalée sur les pavés de la cour, prête à recevoir le corps. Pas de cercueil pour frère Ibar, constata Fidelma. On allait le glisser dans un sac et le jeter dans un trou creusé à la va-vite, probablement dans les terres marécageuses non loin de la rivière. Les deux hommes vêtus de noir rappelaient à Fidelma les corbeaux nettoyant des corps sans vie. Ils n'avaient rien de ceux qui étaient chargés de préparer les morts pour leur dernier voyage.

Le religieux occupé à surveiller cette opération macabre n'était autre que frère Cett. Le géant jeta un regard en coin à Fidelma qui frissonna, et il découvrit une rangée de dents noircies. Un petit homme frêle vêtu en batelier, chausses et justaucorps en cuir et écharpe en lin, se tenait près de lui. Il ne prit même pas la peine de saluer les deux femmes.

— Nous nous rendons à la cellule du Saxon, Cett ! lança Étromma au passage.

Son frère émit un grognement.

Assis sur un tabouret devant la cellule, un religieux montait la garde, éclairé par la torche accrochée au mur au-dessus de lui. Sur ses genoux était posé un crucifix qu'il tenait à deux mains. Il priaient en silence. Brusquement tiré de sa méditation, il se leva, reconnut soeur Étromma et, sans un mot, il tira les verrous de la porte.

Soeur Étromma se tourna vers Fidelma.

— Appelez quand vous en aurez terminé. J'ai des affaires à régler et ne peux demeurer ici.

Fidelma pénétra dans la cellule et Eadulf se leva pour l'accueillir.

— Eadulf... commença-t-elle.

Mais il l'arrêta tout de suite.

— J'ai compris, Fidelma. Je vous ai vue traverser la cour avec Étromma, or, si votre recours avait été accepté, j'imagine que Forbassach vous aurait accompagnée et ne vous aurait pas laissée le précéder avec un visage aussi triste.

— Nous ne saurons que demain matin si ma démarche a porté ses fruits, dit Fidelma d'une voix faible. Il y a encore de l'espoir.

Eadulf se tourna vers la fenêtre.

— J'en doute. Je vous avais prévenue, le mal rôde en ces lieux. C'est ici que je mourrai.

— Ne dites pas de bêtises et reprenez courage !

Eadulf la regarda par-dessus son épaule avec un pauvre sourire.

— Inutile de me mentir, Fidelma, je vous connais depuis trop longtemps. Il me suffit de voir vos yeux pour savoir que vous me pleurez déjà.

— Non, murmura-t-elle d'une voix étranglée en lui prenant la main.

— Je suis désolé, excusez-moi.

Comprenant qu'elle avait autant besoin d'être réconfortée que lui, il se sentait embarrassé, maladroit. Une terrible épreuve les attendait.

— Donc le verdict de l'évêque est pour demain matin ? reprit-il.

Elle hocha la tête, incapable de parler.

— Très bien. Alors nous prions et prendrons les choses comme elles viennent. Pourriez-vous demander à soeur Étromma qu'elle me procure de quoi me laver ? Quelle que soit l'issue de cette affaire, j'aimerais être présentable pour demain.

Fidelma sentit les larmes lui brûler les yeux. Soudain Eadulf l'attira à lui, la prit dans ses bras et la serra très fort contre lui. Puis il la repoussa.

— Et maintenant sauvez-vous, Fidelma. Laissez-moi à ma méditation. On se verra au matin.

Fidelma comprit que les sentiments qui les unissaient étaient trop forts pour qu'elle reste avec lui. Encore quelques secondes et ils ne pourraient plus contrôler leurs émotions. Elle appela le frère d'une voix rauque, les verrous grincèrent et la porte s'ouvrit.

— À demain, Eadulf.

Elle partit sans se retourner et la porte claqua derrière elle.

Fidelma alla marcher le long de la rivière et s'assit sur une souche, au bout d'un des quais. La pleine lune argentée jetait sur l'eau une lumière dansante et mystérieuse. Là, Fidelma sanglota comme elle ne l'avait jamais fait depuis son adolescence. Elle ne songea même pas à user du *dercad* pour calmer le chagrin qui la submergeait. Depuis qu'elle avait appris les menaces qui pesaient sur Eadulf, elle avançait comme dans un rêve, agissait comme mue de l'extérieur. Pour lui porter secours, elle s'était efforcée de garder son sang-froid et sa

lucidité.

Maintenant elle était partagée entre le désespoir et l'indignation. Depuis qu'elle connaissait Eadulf, elle avait tout mis en oeuvre pour se dissimuler les sentiments qu'elle lui portait. Toute sa vie avait été placée sous le signe du devoir : envers la foi, la loi, les cinq royaumes et aussi son frère. Aujourd'hui qu'elle en était arrivée au point où elle osait s'avouer son amour pour son ami, il lui était arraché. Tout cela était tellement... injuste. Pour l'aider à traverser ces moments atroces, ses philosophes préférés ne lui étaient d'aucun secours. S'ils pouvaient lui parler, sans doute lui diraient-ils que les dieux le voulaient ainsi et ils lui prêcheraient la résignation. Mais à cette seule idée, tout son être se révoltait. *Fata viam invenient* – les destins trouveront un chemin. Cette citation de Virgile qui lui était revenue en mémoire tombait à point nommé. Il fallait qu'elle trouve une issue. Il le fallait absolument.

CHAPITRE IX

Fidelma s'agitait dans son sommeil.

Elle rêvait d'un corps se balançant au bout d'une corde, au gibet hideux de la cour du monastère. Des silhouettes encapuchonnées s'étaient rassemblées pour railler et conspuer le cadavre. Elle voulait s'avancer vers lui, ouvrait les bras à la forme sans vie, mais des mains la retenaient. Elle se retournait et se retrouvait face à son mentor – le brehon Morann.

— Pourquoi ? hurlait-elle.

— L'oeil cache ce qu'il ne veut pas voir, disait le vieil homme avec un sourire énigmatique.

Elle le repoussait et alors qu'elle se tournait à nouveau vers le pendu, elle entendit un bruit sec. Le gibet avait cédé.

Puis elle se réveilla en sursaut. Des pas lourds résonnaient dans l'escalier de l'auberge de *La Montagne jaune*. Elle se redressa sur son lit à l'instant où on enfonçait sa porte.

L'évêque Forbassach fit irruption dans sa chambre, brandissant une lanterne. Derrière lui venaient six hommes, l'épée à la main, et parmi eux la silhouette reconnaissable entre toutes de l'abominable frère Cett.

Avant qu'elle ait eu le temps de recouvrer ses esprits, l'évêque Forbassach se mettait à fouiller par tout, allant même jusqu'à regarder sous le lit.

— Qu'est-ce que cela signifie ? balbutia Fidelma.

Puis les têtes se tournèrent en direction du couloir où l'on entendait des coups, des cris et des protestations. Bientôt, Dego et Enda étaient poussés dans la chambre et on les forçait à s'agenouiller tandis que des hommes leur tordaient les bras derrière le dos.

— Vous me paierez cet outrage, Forbassach, siffla Fidelma entre ses dents alors qu'un guerrier la tenait en respect avec son épée. Vous avez perdu la tête ?

L'évêque, dont apparemment les recherches avaient été vaines, se tourna vers elle et leva sa lanterne. Son visage était déformé par la fureur.

— Où est-il ? gronda-t-il.

— Où est qui ? J'attends vos explications pour cette intrusion d'une incroyable brutalité, brehon de Laigin. Vous avez transgressé toutes les lois de...

— Silence, femme ! beugla le guerrier en face d'elle en appuyant la pointe de son épée sur sa poitrine.

Fidelma garda les yeux rivés sur l'évêque.

— Expliquez à ce soudard qui je suis, Forbassach, et rappelez-le vous par la même occasion. Si jamais coulait le sang de la soeur du roi Colgú, également *dálaigh* des cours de justice, je ne réponds de rien. Vous connaissez la loi. Pour certains actes, les compensations ne sont pas de rigueur et ma patience a des limites que vous venez de franchir.

L'évêque Forbassach lutta pour contrôler sa rage et resta un instant incapable de réagir.

— Rengainez votre épée, dit-il enfin d'une voix sourde au guerrier. Et maintenant, Fidelma de Cashel, répondez à ma question. Où est-il ?

— Je vous ai déjà répondu. De qui parlez-vous ?

— Vous savez très bien que je me réfère au Saxon.

Fidelma cligna des yeux tout en s'efforçant de maîtriser les sentiments contradictoires qui l'avaient envahie.

— N'essayez pas de me faire croire que vous ignorez qu'il s'est évadé ! s'écria l'évêque avec une grimace haineuse.

— Reprenez-vous, je ne sais strictement rien.

Forbassach fit un geste en direction de ceux qui maintenaient les compagnons de Fidelma à genoux.

— Vous, ne lâchez pas ces deux-là. Les autres, vous allez inspecter cette auberge de fond en comble, sans oublier les dépendances. Et vérifiez s'il ne manque pas de chevaux.

Derrière les hommes, Fidelma vit apparaître Lassar qui semblait terrifiée. Elle aurait voulu rassurer la pauvre femme, mais se garda bien d'intervenir : mieux valait laisser Forbassach épuiser son courroux.

C'est alors qu'une voix traînante d'ivrogne domina le vacarme.

— Qu'est-ce que c'est que ce tapage ? Vous êtes dans une auberge et j'ai payé pour une bonne nuit de sommeil.

Un petit homme tout décoiffé se fraya un chemin en titubant dans la pièce. Une cape enveloppait sa nudité.

— Gabrán, que faites-vous ici ? tonna l'évêque. Ce qui se passe en ces lieux ne vous concerne pas, retournez d'où vous venez et vite.

Le petit homme fit encore quelques pas, tel un terrier prêt à affronter un molosse, fixa l'évêque en louchant, le reconnut, couina des excuses inaudibles et battit en retraite.

— Donc vous vous obstinez à prétendre que le Saxon n'est pas ici ? reprit l'évêque en revenant à Fidelma dont les yeux brillaient de colère.

— Je ne m'obstine pas et je ne prétends rien. Il n'est pas là, un point c'est tout. Ainsi il s'est évadé ?

— Comme si vous l'ignoriez !

— Je l'ignore.

— Il a disparu de sa cellule à l'abbaye. On a retrouvé frère Cett inconscient, assommé par ceux qui ont organisé sa fuite.

Fidelma, prenant une profonde inspiration pour dissimuler la joie qui l'avait envahie, s'attaqua à Forbassach avec une énergie nouvelle.

— Si je comprends bien, vous m'accusez d'avoir aidé frère Eadulf à prendre la clé des champs ? Vous oubliez que je suis un *dálaigh*, soumis aux lois des cinq royaumes. Comment osez-vous forcer ma porte au milieu de la nuit pour me menacer, moi et mes compagnons ?

— Pour des raisons évidentes. Jusqu'à votre arrivée, le Saxon n'a jamais tenté de s'évader, et il n'a pas pu réussir un tel exploit sans bénéficier d'une aide extérieure.

— Forbassach, je vous donne ma parole que je suis étrangère à cette affaire. Vous l'auriez appris de ma bouche si vous aviez commencé par me le demander. Et maintenant je vous prierai de faire cesser ce tapage et de relâcher mes compagnons sur-le-champ.

L'évêque se tourna vers ses hommes.

— Libérez-les, grommela-t-il à contrecœur.

Ulcérés, Dego et Enda se redressèrent en se frottant les poignets.

— Je veux bien croire que vous n'avez pas participé personnellement à cette entreprise, mais qui me dit que vos hommes n'ont pas agi sur vos ordres ? Parlez ! lança-t-il en tendant un doigt en direction de Dego.

Le guerrier lui aurait sans aucun doute répondu vertement si la présence du géant Cett ne l'en avait dissuadé.

— J'ignore tout de cette évasion, brehon de Laigin, lâcha-t-il d'un ton méprisant.

— Et vous ? tonna Forbassach à l'adresse d'Enda.

— J'étais dans mon lit quand les brutes qui vous servent m'ont tiré de mon sommeil en s'attaquant à la soeur de mon roi, maugréa Enda. Et il se pourrait bien que vous ayez à répondre de cet assaut.

— Peut-être pourrions-nous vous aider à recouvrer la mémoire ? susurra l'évêque d'une voix perfide.

— Vous passez les bornes, Forbassach ! s'exclama Fidelma, horrifiée par ces menaces. Vous vous adressez à des guerriers

appartenant à la garde rapprochée de mon frère.

— Plaignez-vous ! Mieux vaut que nous mettions la main sur eux que sur vous, femme ! intervint l'ignoble Cett.

— Si vous perdez le contrôle de ces imbéciles, Forbassach, il vous en cuira, dit Fidelma d'une voix très calme. Et ce sera la guerre entre Cashel et Fearna.

— Monseigneur, je suis témoin que ces deux guerriers n'ont pas quitté l'auberge, intervint un homme en se frayant un passage dans la pièce.

L'évêque haussa les sourcils.

— Mel ! Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer une chose pareille ?

— Vous êtes ici dans l'établissement de ma soeur où il se trouve que j'ai dormi cette nuit, dans la chambre à côté de celle de ces deux hommes. J'ai le sommeil léger et je vous jure qu'ils n'ont pas bougé d'ici avant votre arrivée.

— Vous avez pris votre temps pour venir me prévenir. Si vous êtes si sensible au bruit, pourquoi ne vous êtes-vous pas manifesté plus tôt ?

— Quand vos hommes ont commencé leur perquisition, j'ai préféré les accompagner afin de m'assurer qu'ils ne mettraient pas trop d'enthousiasme à accomplir leur devoir.

Devant cette déclaration, l'évêque resta coi. Cet appui inattendu apporté aux guerriers de Cashel lui laissait une marge de manoeuvre très étroite. Alors qu'il se tenait là, déconfit et pris de court, un de ses hommes arriva, hors d'haleine.

— Nous n'avons rien trouvé dans l'auberge et ses dépendances. Aucune trace du Saxon.

— Vous en êtes certain ?

— Nous avons tout retourné. Peut-être s'est-il enfui sur un bateau en partance pour Loch Garman, d'où il espère s'embarquer pour son pays sur un navire de haute mer ?

L'évêque était blême et Fidelma décida de profiter de son désarroi.

— Mes compagnons et moi-même attendons vos excuses pour cette intrusion des plus malséantes, Forbassach. Quoique vous ayez enfreint toutes les lois de l'hospitalité, je veux bien vous pardonner et mettre votre comportement sur le compte de votre extrême fatigue.

L'évêque réprima un violent désir de se livrer à de nouvelles attaques verbales, vira au violet, puis fit signe à ses hommes de quitter la pièce.

— Je vous avertis, Fidelma de Cashel, que je prends cette affaire très au sérieux, déclara-t-il en détachant ses mots. Tout le monde sait que vous êtes une excellente amie du Saxon. Vous vous êtes déplacée depuis Muman pour le défendre et j'ai peine à croire que son évasion

et votre présence ici ne soient que simple coïncidence. Dans l'éventualité où vous vous seriez jouée de nous et l'auriez mis à l'abri sachant que nous nous précipiterions à l'auberge, ce serait votre dernier exploit de ce genre. En vous prenant pour la loi, vous avez sacrifié votre fonction de *dálaigh*. Plus jamais vous ne plaidez devant une cour de justice, je m'en porte garant.

Il eut un rire bref.

— Et le plus amusant, Fidelma, c'est que je m'apprêtais à différer l'exécution d'une semaine, sur la demande du roi Fianamail. Afin que vous puissiez trouver des réponses aux questions si subtiles que vous nous avez posées. L'évasion du Saxon sera considérée comme une reconnaissance de sa culpabilité. Dès que nous le rattraperons, nous le pendrons haut et court. L'appel est annulé.

Fidelma croisa le regard de l'évêque sans ciller.

— Vous avez tort de porter « contre moi de telles accusations, Forbassach. Contrairement à d'autres, j'ai toujours obéi scrupuleusement aux lois des cinq royaumes et ne les ai jamais répudiées pour une doctrine étrangère à nos coutumes. Et à votre place, je me garderais bien d'interpréter l'évasion de frère Eadulf comme un aveu de culpabilité. Tout innocent a le droit de se défendre. Qui vous dit que frère Eadulf ne s'est pas enfui pour échapper à ce qu'il jugeait un assassinat légal ?

L'évêque ouvrit la bouche, se ravisa et sortit de la pièce à grandes enjambées.

Dego s'avança vers Fidelma.

— Comment vous sentez-vous, lady ? Ils ne vous ont pas fait de mal, au moins ?

Fidelma secoua la tête en posant la main sur sa poitrine, là où une goutte de sang avait taché sa chemise.

— Ce n'est qu'une écorchure. Passez-moi ma robe, Enda.

Elle sortit de son lit et s'habilla.

— Et maintenant que nous sommes seuls, chuchota-t-elle aux deux jeunes gens, si vous avez participé d'une quelconque manière à cette évasion, autant me l'avouer.

— Je vous jure que nous n'y sommes pour rien, lady, murmura Dego avec un petit sourire. Mais si un plan de ce genre nous avait été proposé, nous n'aurions certainement pas refusé d'y participer.

Enda acquiesça.

— Malheureusement, il a été mené à bien par d'autres et je n'en suis pas très fier.

Fidelma pinça les lèvres. Son cœur partageait leurs sentiments, mais son esprit s'y refusait.

— Vous devriez rougir d'imaginer enfreindre la loi avec autant de légèreté.

— Nous ne voulons pas la transgresser, protesta Enda, mais juste l'infléchir un peu afin de laisser le temps au brehon Barrán de nous rejoindre.

Fidelma releva la tête en voyant entrer Lassar et son frère Mel, qui venaient de s'assurer que Forbassach et ses hommes avaient bien quitté les lieux.

— Voilà une méchante affaire, ma soeur, gémit Lassar. Par les temps qui courent, il est déjà assez difficile de tenir une auberge, mais, rendez-vous compte, j'ai d'un coup offensé l'abbesse, le roi et le chef brehon du royaume. Si ça continue comme ça, je crains de ne plus pouvoir diriger cet établissement.

Mel passa un bras autour des épaules de sa soeur pour la réconforter.

— Cela nous place dans une situation très difficile, soupira-t-il. Voilà pourquoi nous sommes venus vous demander d'être francs avec nous. Êtes-vous concernés par la fuite de votre ami saxon ?

— Nous n'y sommes pour rien, Mel. Cependant, si vous désirez que nous quittions l'auberge...

— Non, restez, je vous en prie. C'est juste que...

— Vous avez raison de nous rappeler votre position inconfortable. Si notre séjour ici est trop compromettant pour vous, alors nous partirons. Mais sur mon honneur, nous n'avons commis aucune infraction aux lois de ce pays, et l'évêque Forbassach se trompe en nous soupçonnant.

— Nous vous croyons sur parole, ma soeur.

— Et maintenant essayons de dormir un peu avant le lever du soleil.

Lassar et son frère quittèrent la pièce tandis que Fidelma faisait signe à ses compagnons de rester.

— Bien qu'aucun de nous ne soit impliqué dans cette histoire, elle soulève un autre problème, dit-elle à mi-voix.

Dego hocha la tête d'un air entendu.

— Si nous n'avons pas aidé Eadulf à s'échapper, qui s'en est chargé et dans quel but ?

— Comment cela, dans quel but ? s'étonna Enda.

Fidelma sourit au jeune guerrier.

— Dego a déjà compris. J'ai pu observer que plu sieurs personnes concernées par ces événements s'étaient volatilisées – des témoins clés. Serait-il possible que l'on ait persuadé Eadulf de disparaître à son tour ?

Cette éventualité, certes un peu extravagante, la met tait mal à l'aise, mais elle devait être envisagée. Après tout, on avait connu des intrigues plus incroyables.

Chacun d'eux réfléchit en silence.

— De toute façon, il nous est impossible d’agir pour l’instant, soupira Fidelma. Cependant, il vaudrait mieux que nous retrouvions Eadulf avant que l’évêque et ses hommes ne le rattrapent.

Une fois seule, Fidelma se retrouva partagée entre le soulagement et une inquiétude insidieuse, qui lui faisait craindre qu’en fuyant son exécution Eadulf ne soit tombé dans un piège. Elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Elle se rappela une réflexion de son mentor, le brehon Morann, qui goûtait fort les paradoxes : « Quand les choses semblent aller mieux, c’est qu’on a oublié le détail qui réduira vos espérances à néant. » Pourquoi donc cette phrase lui revenait-elle en mémoire ? Aurait-elle négligé un élément important ?

Elle se tourna vers l’art du *dercad* pour tenter de reposer son esprit, mais, trop agitée par les craintes nouvelles qui l’assaillaient, elle ne s’endormit qu’à l’aube et sombra dans un sommeil sans rêves. Quand elle se réveilla, elle était en proie à un mauvais pressentiment.

Eadulf ne s’était pas couché. Sachant que pour lui cette nuit-là serait sans doute la dernière sur cette terre, il s’était assis sur son lit, scrutant un morceau de ciel étoilé à travers les barreaux de sa fenêtre. Les pensées dans sa tête dansaient une folle sarabande et il avait beau essayer de prier pour se calmer, rien n’y faisait. Certains sages affirment que, face à une mort imminente, un homme revoit sa vie entière défiler devant lui. Or son esprit sautait d’une image à l’autre : son enfance, sa rencontre avec Fidelma à Whitby, puis à Rome, son arrivée au royaume de Muman... des souvenirs doux-amers.

Soudain, il entendit un son étouffé, suivi d’un grognement et d’un bruit de chute. Il se leva, fixant la porte dont les verrous glissaient en grinçant.

Une silhouette encapuchonnée se tenait sur le seuil de sa cellule.

— Ce... ce n’est pas l’heure, protesta Eadulf. Le soleil n’est pas encore levé.

La silhouette lui fit signe.

— Vite, murmura une voix masculine d’un ton pressant.

— Que se passe-t-il ?

— Venez et taisez-vous.

Eadulf s’avança.

— Pas un mot, surtout. Contentez-vous de nous suivre, nous sommes ici pour vous aider.

Eadulf réalisa qu’il y avait deux autres hommes qui attendaient dans le couloir. L’un d’eux tenait une chandelle tandis que l’autre tirait le corps de frère Cett à l’intérieur de la cellule. Le cœur d’Eadulf se mit à battre plus fort et, sans hésiter, il suivit les inconnus qui poussèrent à nouveau les verrous.

— Mettez votre capuchon, mon frère, murmura un des conspirateurs. Et baissez la tête.

Il obéit.

En bas de l'escalier, ils s'engagèrent dans un labyrinthe de corridors et, sans avoir rencontré le moindre obstacle, passèrent les portes de l'abbaye qui donnaient sur les quais. Là, un homme les attendait avec cinq chevaux. Le chef de l'expédition aida en silence Eadulf à se mettre en selle, puis il sauta sur son étalon et ils rejoignirent trois cavaliers de la petite troupe qui s'éloignaient déjà le long de la rivière éclairée par la pleine lune.

Quand ils atteignirent un bouquet d'arbres, tous firent halte sur un signe de leur chef.

— Nous n'avons pas été repérés, grommela-t-il, mais nous devons rester vigilants.

— Qui êtes-vous ? demanda Eadulf. Est-ce Fidelma qui vous envoie ?

— Le *dálaigh* de Cashel ?

L'autre se mit à rire.

— Patience, Saxon, nous répondrons plus tard à vos questions. Chevaucher sur une longue distance vous effraye-t-il ?

— Du tout, répliqua Eadulf avec raideur.

Il n'en revenait pas que ces hommes n'aient pas été enrôlés par Fidelma.

— Alors on y va !

Le meneur enfonça les talons dans les flancs de sa monture qui s'élança, entraînant les autres à sa suite. Le capuchon d'Eadulf retomba sur ses épaules, et il sentit le souffle vivifiant de la nuit froide sur son visage et dans ses cheveux. Sous la caresse du vent, l'ivresse de la liberté dont il pensait être à jamais privé l'envahit.

La petite troupe s'écarta de la rivière, traversa des bois, remonta un sentier étroit au milieu d'une forêt et de champs ouverts, franchit des marais et de petites collines. Emporté par cette chevauchée grisante, Eadulf perdit très vite la notion du temps. Puis ils arrivèrent au pied d'un promontoire où se dressait une forteresse avec des douves, des fortifications en terre, et des remparts renforcés par des rondins. Les cavaliers passèrent dans un bruit de tonnerre sur le pont en bois qui donnait accès à la forteresse dont les portes étaient grandes ouvertes.

Dans la cour, les chevaux hennirent et se cabrèrent avant de s'immobiliser. Les cavaliers glissèrent de leurs selles, des hommes portant des torches se précipitèrent à leur rencontre et ramenèrent les bêtes aux écuries.

Eadulf, le souffle court, fixait ses compagnons avec curiosité.

Ils avaient ôté leurs capuchons et, à la lumière des flambeaux, le moine réalisa qu'aucun d'eux n'était religieux.

— Êtes-vous des guerriers de Cashel ? demanda-t-il quand il fut

revenu de sa surprise.

Les autres éclatèrent de rire et s'éclipsèrent, le laissant seul avec leur chef. Le vieil homme aux longs cheveux argentés s'avança vers le Saxon en secouant la tête.

— Nous ne sommes pas de Cashel mais de Laigin, Saxon.

Ébahi, Eadulf fronça les sourcils.

— Je ne comprends rien ! Pourquoi donc m'avez-vous amené ici ? Et où sommes-nous ? Vous me confirmez que vous ne suiviez pas les instructions de Fidelma ?

Le vieillard souriait d'un air ravi.

— Même pour vous arracher à l'antichambre de la mort, un *dálaigh* n'aurait pas renié la loi.

— Mais alors si ce n'est Fidelma... je suis perdu. Me laisserez-vous poursuivre ma route jusqu'en Bretagne ?

Le vieil homme lui montra les murs de la forteresse dont les portes avaient été refermées.

— Ces murs sont les limites de votre nouvelle prison, Saxon. Je refuse la maxime « oeil pour oeil, dent pour dent » et suis un partisan convaincu du maintien de notre système juridique en l'état. Jamais je ne me soumettrai aux pénitentiels de Rome, mais je respecte la loi des brehons.

— Qui êtes-vous et à qui appartient cette forteresse ?

— Je suis Coba, *bó-aire* de Cam Eolaing, et vous êtes ici chez moi, dans votre *maighin digona*.

Eadulf ignorait cette expression.

— Le *maighin digona* est l'enceinte du sanctuaire accordé par la loi. À l'intérieur de ces murs, je suis autorisé à étendre ma protection à tout étranger fuyant une condamnation injuste ou la menace d'une atteinte à son intégrité physique.

Eadulf prit une profonde inspiration.

— Je comprends.

Le vieil homme lui jeta un regard aiguisé.

— J'espère bien. Je vous ai sauvé d'un grand danger en vous accordant l'asile... jusqu'à ce que vous soyez jugé par un magistrat de haut rang officiant dans le cadre de nos lois coutumières. Et donc je vous préviens : ce sanctuaire n'est pas inviolable, si vous êtes coupable vous n'échapperez pas à la justice. Et si vous tentez de vous évader, vous risquez la mort.

— Je vous suis profondément reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi, soupira Eadulf. Je suis innocent et j'espère prouver un jour que j'ai été injustement accusé.

— Que vous soyez coupable ou non m'importe peu, Saxon. Je crois en nos lois et je m'assurerai que vous répondrez des crimes que l'on vous attribue devant un tribunal digne de ce nom. Si vous vous

évadez, alors on me tiendra pour responsable de l'offense qui vous est reprochée et je devrai assumer la condamnation qui vous revient. Vous avez bien saisi la situation ?

— Parfaitement, répondit Eadulf d'une voix posée. Vous avez été très clair.

— Alors priez Dieu pour que le jour qui se lève...

Le vieillard désigna du doigt les premières lueurs de l'aube.

— ... ne voie pas le terme de votre existence, mais annonce l'aurore d'une nouvelle vie.

CHAPITRE X

— Êtes-vous la femme qui a eu des ennuis avec l'évêque Forbassach ?

La voix haut perchée fit relever la tête à Fidelma, qui prenait sa collation matinale.

Un individu maigrichon et peu avenant se tenait devant elle. Il était très tôt et ils étaient seuls dans la salle. Fidelma hésita un instant avant de reconnaître le petit homme soûl qui s'était plaint d'avoir été réveillé par Forbassach et sa troupe quand ils avaient fait irruption dans l'auberge. Jamais elle n'avait rencontré un batelier dont l'apparence correspondait aussi peu à l'emploi. L'homme avait un physique anguleux avec de longs cheveux bruns peu fournis, un nez busqué, des lèvres rouges et des yeux sombres insondables. Même s'il présentait un visage buriné, travaillé par l'âge et une vie dissolue, on devinait qu'il avait été très beau dans sa jeunesse.

— Comme vous pouvez le constater, je me porte à merveille et tout malentendu a été dissipé, répondit Fidelma en baissant à nouveau le nez sur son écuelle.

Bien qu'il n'y eût pas été invité, le batelier s'assit en face d'elle.

— Arrêtez votre comédie, ricana-t-il. Un brehon ne se déplace pas sans raison en pleine nuit accompagné d'une troupe de guerriers. Qu'avez-vous fait ?

Il sourit, découvrant des dents noircies.

— Allez, racontez-moi tout. Vous savez que je peux vous venir en aide ? J'ai pas mal de relations à Fearna, je connais des gens influents et je suis sûr qu'on peut s'arranger...

Le batelier laissa soudain échapper un cri en décollant de sa chaise, la tête penchée du côté où Dego, qui s'était avancé en silence, le tirait par l'oreille.

— Vous ennuyez cette dame, déclara Dego d'une voix glaciale.

L'homme tenta de se dégager, mais, voyant que son adversaire

était un jeune guerrier plein de fougue, il se mit à geindre.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? Je lui offrais aimablement mes services et...

— Lâchez-le, Dego, dit Fidelma avec un geste fataliste.

Puis elle ajouta à l'adresse du batelier :

— Gardez vos faveurs. Même offertes à titre gracieux, elles ne m'inspireraient que de la répugnance. Et je suggère que vous suiviez les conseils de mon compagnon. Allez, déguerpissez.

Dego lâcha le batelier qui se frotta l'oreille d'un air dolent et recula de quelques pas.

— Je n'oublierai pas cet affront, grommela-t-il en prenant bien garde de se tenir à distance de Dego. J'ai des amis. Vous croyez pouvoir me traiter ainsi ? Ceux qui s'y sont risqués l'ont payé cher !

Lassar, qui venait d'entrer dans la salle pour s'assurer que Fidelma était satisfaite de son repas, entendit les récriminations du batelier.

— Mais que se passe-t-il ?

Dego s'assit sur la chaise que l'autre venait de quitter.

— Une erreur d'interprétation de ma part, déclara-t-il en souriant. J'avais cru à tort que ce monsieur...

Il désigna le petit homme.

— ... imposait sa présence à soeur Fidelma, mais je m'excuse pour ce malentendu.

En entendant le nom de Fidelma, l'homme s'immobilisa, ce que la jeune femme remarqua aussitôt.

— Je suis convaincue qu'il accepte vos excuses de bonne grâce, Dego, et qu'il n'a aucune intention de nous créer des ennuis.

Le batelier hocha la tête.

— Tout le monde peut se tromper, grommela-t-il.

Fidelma plissa les yeux.

— On ne s'est pas déjà rencontrés quelque part ?

L'autre fronça les sourcils.

— Non, jamais.

— Mais si ! Vous étiez dans la cour de l'abbaye quand des hommes détachaient le corps de frère Ibar du gibet.

— En quoi cela vous dérange-t-il ? Je fais beau coup de commerce avec l'abbaye.

— Et vous avez aussi des goûts assez morbides. Êtes-vous friand de scènes macabres ou portez-vous un intérêt particulier au destin de frère Ibar ?

Fidelma avait posé la question sans réfléchir, guidée par son instinct.

Lassar, interdite devant cet échange auquel elle ne comprenait goutte, voulut intervenir.

— Gabrán fait beaucoup de commerce sur la rivière, n'est-ce pas,

Gabrán ?

L'homme lui tourna le dos et quitta l'auberge sans prendre la peine de lui répondre.

L'hôtelière sourit d'un air d'excuse.

— Je crois que vous l'avez blessé. Pour ne rien vous cacher, l'homme qui a été tué et volé par frère Ibar travaillait pour Gabrán.

Dego fit la grimace,

— Pensez-vous que j'ai eu tort de le brusquer, lady ?

Fidelma secoua la tête et se tourna vers Lassar qui venait de poser du pain frais sur la table.

— Bien qu'il en porte la tenue, il ne ressemble guère à un batelier.

La plantureuse hôtelière haussa les épaules.

— Il est pourtant le patron du *Cág*, qui sillonne la Bann pour y faire du commerce. De temps à autre, quand il a trop bu et ne peut regagner son embarcation, il dort à l'auberge. D'ailleurs, il était ici quand son homme a été assassiné.

— Le *Cág* ? Baptiser un navire « Choucas » n'est-il pas un peu étrange ?

Lassar fit la moue.

— À chacun ses goûts, hein.

— Voilà une sage réplique. Que savez-vous du meurtre de son matelot ?

— Rien de très précis.

— Les langues ont dû aller bon train.

— Oh, les rumeurs... il ne faut pas s'y fier, elles sont parfois très éloignées de la vérité.

— Tout à fait. Mais il arrive aussi que des récits inexacts m'orientent dans la bonne direction.

— Tout ce que je sais, c'est qu'on a retrouvé le matelot mort sur le quai le lendemain du meurtre de la jeune fille par le Saxon. Le jour suivant, frère Ibar a été pris avec des objets appartenant à ce matelot. Il est passé en justice et a été condamné et exécuté.

— Qui a jugé l'affaire ?

— Le brehon Forbassach, bien sûr.

— Frère Ibar a-t-il reconnu sa culpabilité ?

— Non, ni au cours du procès ni avant sa pendaison. Pour un récit plus détaillé, adressez-vous à quelqu'un qui a assisté aux débats parce que, moi, j'ai pas que ça à faire.

— Une minute. Votre frère Mel a-t-il été impliqué dans l'arrestation d'Ibar ? Après tout, il était le capitaine du guet.

Lassar secoua la tête.

— Non, Mel n'était pas concerné. C'est Daig, un des hommes placés sous ses ordres, qui s'est retrouvé mêlé à cette histoire.

Fidelma resta un instant silencieuse, puis elle dit :

— Il semblerait que par les temps qui courent le quai de l'abbaye soit un endroit fort dangereux. Décidément, ce monastère dégage une atmosphère sinistre.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point, soupira Lassar en débarrassant la table. Avez-vous rencontré soeur Étromma et son frère à moitié idiot ?

— Oui, pourquoi ? Qu'ont-ils à voir là-dedans ?

— Rien. Je les citais comme un exemple de personnes affligées. Qui croirait qu'Étromma est une descendante des Uí Cheinnselaig, une branche de la famille royale de Laigin ?

Fidelma ne fut qu'à moitié surprise. Il lui sembla qu'elle avait déjà eu vent de cette histoire, mais elle ne se souvenait pas à quelle occasion.

— Figurez-vous que lorsque les Uí Néill d'Ulaidh ont attaqué le royaume alors qu'Étromma n'était qu'une enfant, elle a été emmenée en otage avec Cett. On prétend que son frère a été blessé lors de cet assaut. Depuis, il serait resté simplet. Une triste aventure.

— Certes, mais assez courante.

— Ce qui l'est moins, c'est que malgré le lignage d'Étromma, le roi Crimthann, qui régnait à l'époque, s'est refusé à acquitter la rançon. Il a abandonné les deux enfants qui sont restés prisonniers des Uí Néill.

Vous comprenez, la branche de la famille à laquelle appartenait Étromma était trop pauvre pour payer.

— Et alors, que s'est-il passé ? demanda Fidelma, brusquement intéressée.

— Au bout d'un an, Étromma et son frère sont par venus à s'échapper et à revenir ici. Je crois qu'Étromma était très amère. Ils sont alors tous deux entrés au service de l'abbaye. Et donc vous n'avez pas tort quand vous affirmez que ces bâtiments dégagent une grande mélancolie : les motifs de tristesse ne manquent pas.

Lassar sortit avec une pile d'écuelles, laissant Fidelma plongée dans ses pensées. Puis la jeune femme se leva et Dego lui jeta un regard interrogateur.

— Que faisons-nous, lady ?

— Je vais retourner à l'abbaye pour voir si je peux glaner quelques informations.

— Vous croyez qu'Eadulf a bénéficié d'une aide extérieure ?

— J'imagine mal comment il aurait pu s'évader par ses propres moyens. Et j'en connais un qui aurait bien pu lui prêter main-forte, un chef du nom de Coba. Il soutient avec ardeur les lois des Fénechus contre les pénitentiels, qui ont les faveurs de Fainder. Mais je préférerais ne pas l'approcher directement. Pendant que je suis au monastère, renseignez-vous sur Coba, et surtout, agissez avec

discrétion, vous pourriez tomber dans un piège.

Dego s'inclina.

— Eadulf s'est mis dans une situation difficile, lady. Croyez-vous qu'il tentera d'entrer en relation avec nous ?

— Je l'espère. J'aimerais qu'il se présente devant Barrán afin de se laver des accusations qui pèsent sur lui. L'évêque Forbassach n'a pas tort quand il dit que l'on peut interpréter sa fuite comme un aveu de culpabilité.

— Pourtant, s'il ne s'était pas échappé, ce serait maintenant un homme mort, ou peu s'en faut.

Une vague d'amertume submergea Fidelma.

— Vous me rappelez que malgré toutes mes connaissances juridiques je me suis montrée impuissante à aider Eadulf, répliqua-t-elle d'un ton cinglant. Suggérez-vous que j'aurais dû entreprendre ce qu'un autre a mené à bien ?

— Ma remarque n'impliquait nulle critique à votre égard, s'empessa de préciser Dego.

Fidelma posa la main sur son bras.

— Excusez cet accès d'humeur, dit-elle d'un air contrit.

— Dieu veuille qu'Eadulf échappe à ses poursuivants au cours des jours à venir, soupira Dego, et qu'Aidan nous revienne accompagné du brehon Barrán. Moi aussi, je souhaite de tout coeur l'ouverture du procès que vous appelez de vos vœux.

— Mais s'il est maintenant libre de ses mouvements, où peut-il avoir eu l'idée de se rendre ? Aurait-il embarqué sur un navire pour rejoindre la terre des Saxons ?

— Sachant que vous êtes à Fearn, il ne quitterait pas ce pays sans vous en avertir.

— Peut-être n'a-t-il pas le choix, et, pour tout vous avouer, j'espère qu'il ne retardera pas son départ à cause de moi. Le mieux serait encore qu'il se cache dans les montagnes en attendant de voir comment la situation évolue.

Elle s'interrompit et détourna la tête d'un air gêné. Ce n'était pas le rôle d'un *dálaigh* d'envisager la meilleure manière de contourner la loi.

— À propos d'autre chose, où est passé Enda ?

— Il est sorti tôt. Ne l'aviez-vous pas chargé d'une mission ?

— Je ne m'en souviens pas. Enfin, peu importe, sauf imprévu, je vous propose que nous nous retrouvions ici un peu après midi.

Elle laissa Dego finir son déjeuner et prit la route de l'abbaye.

La nouvelle de l'évasion d'Eadulf s'était vite répandue, car, sur son chemin, les gens la dévisageaient avec un intérêt non dissimulé. Ils bavardaient entre eux en lui jetant des regards en biais, empreints d'hostilité ou simplement curieux. À une ou deux reprises, on lui lança

même des insultes qu'elle ignora. Personne à Fearna n'ignorait plus son identité, ni les liens qui l'unissaient au Saxon que l'on aurait dû pendre à midi.

Fidelma, agitée par des sentiments contradictoires, s'efforçait de dominer ses émotions. Il fallait absolument qu'elle se concentre sur la tâche qui l'attendait. Si elle se laissait dominer par l'angoisse, elle ne serait d'aucune utilité à son ami.

Aux portes de l'abbaye, Étromma l'accueillit avec un air de profonde méfiance.

— Vous êtes bien la dernière personne dont je m'attendais à recevoir la visite ! lança-t-elle avec humeur.

— Pourquoi cela, je vous prie ? dit Fidelma, affichant une surprise feinte tandis que la *rechtaire* la laissait pénétrer à contrecœur dans le monastère.

— J'aurais pensé que vous seriez retournée à Cashel pour vous réjouir de l'évasion du Saxon. N'avez-vous pas obtenu ce que vous vouliez ?

— Je n'ai qu'un seul désir : laver l'honneur de frère Eadulf. Et en ce qui me concerne, je ne vois aucun motif de me réjouir, à Cashel ou ailleurs, tant que je n'aurai pas découvert ce qui lui est arrivé.

Vous oubliez qu'on ne fait pas de compromis avec la loi.

— S'il ne s'était pas échappé, il vivrait maintenant ses dernières heures, fit remarquer l'intendante, se faisant sans le savoir l'écho de Dego.

— Certes, mais je préférerais qu'il soit innocenté plutôt que de mener une vie de fugitif le mettant à la merci de n'importe qui, autorisé par la loi à exécuter la sentence inique pesant sur lui.

— Tout le monde ici pense que vous lui avez prêté main-forte. Est-ce vrai ?

— Vous n'y allez pas par quatre chemins, Étromma. Ma réponse est non, je n'ai pas aidé Eadulf à s'évader.

— Vous aurez du mal à convaincre les gens.

— Cela m'importe peu, je n'ai pas l'intention de perdre mon temps à convaincre qui que ce soit.

— Ici, vous découvrirez que les mensonges vous gagnent la sympathie alors que la vérité engendre la haine.

— À ce propos, vous n'aimez pas beaucoup l'abbesse Fainder, n'est-ce pas ?

— Nulle ordonnance n'exige qu'une *rechtaire* chérisse l'abbesse qu'elle sert.

— Appéciez-vous la façon dont elle dirige cette abbaye ? Je pense plus précisément à l'adoption des pénitentiels.

— J'obéis à la règle qui nous gouverne et je vois bien où vous voulez en venir, ma soeur. N'essayez pas de me persuader de

condamner l'attitude de l'abbesse ou de l'évêque Forbassach. Rappelez-vous que le Saxon a été reconnu coupable de viol et de meurtre. Pour ce crime, il doit être condamné, que ce soit sous les lois des pénitentiels ou celles des Fénechus. Et maintenant, pardonnez-moi, mais je suis très occupée, les problèmes d'intendance réclament mon attention. Quel est le but de votre visite ?

— Tout d'abord, je voudrais voir l'abbesse.

— Je doute qu'elle soit disposée à vous recevoir.

— Essayons toujours.

Plus hautaine que jamais derrière son bureau, l'abbesse Fainder reçut Fidelma. Ses yeux sombres exprimaient la suspicion.

— Soeur Étromma m'a rapporté que vous niez avoir participé à l'évasion du Saxon. Vous n'espérez tout de même pas que je vais croire à ce mensonge ?

Fidelma sourit d'un air absent et s'assit, bien qu'on ne l'en eût pas priée, pour le plus grand déplaisir de Fainder qui estima néanmoins plus sage de se contrôler.

— Je n'espère rien de votre part, mère abbesse.

— Mais vous insistez pour plaider votre innocence, ricana l'autre.

— Le cadre de votre logis ne conviendrait guère à une plaidoirie. Je vous demande simplement de consentir à ce que je poursuive mon enquête auprès de certains membres de votre communauté.

Fainder se renversa dans son fauteuil.

— Pour quoi faire ? Vous avez procédé à des interrogatoires, demandé la convocation d'une cour d'appel... et la vérité a éclaté au grand jour quand le Saxon s'est enfui.

— En ce qui concerne les chefs d'inculpation pesant sur frère Eadulf, je n'ai pas eu le temps hier de poser toutes les questions que je désirais.

L'abbesse la fixa comme si elle avait perdu la raison.

— À quoi cela vous servirait-il ? De toute façon, Forbassach va mener des investigations sur votre implication dans cette évasion, qui prouve clairement la culpabilité de frère Eadulf. On l'exécutera dès qu'il sera repris et ceux qui l'ont aidé devront en répondre, soeur Fidelma.

— Je suis très au fait des procédures légales, mère abbesse. Et en attendant la capture de frère Eadulf, je dispose de tout mon temps pour reprendre mes recherches. Enfin, à moins que vous ne vous opposiez à mon entreprise. Auquel cas j'en déduirais que vous avez quelque chose à cacher.

L'abbesse Fainder pâlit et s'apprêtait à répondre quand la porte s'ouvrit.

Fidelma se retourna et se retrouva nez à nez avec le batelier du nom de Gabrán. À la vue de Fidelma, il resta interdit.

— Je suis désolé, mère abbesse, marmonna-t-il. J'ignorais que vous étiez occupée. L'intendante m'a signalé que vous désiriez me voir, mais je repasserai plus tard.

Puis il referma précipitamment la porte et disparut.

Fidelma revint à l'abbesse.

— Voilà qui n'est pas ordinaire, dit-elle d'un ton amusé. Jamais je n'avais rencontré un batelier se déplaçant avec une telle liberté dans une abbaye. Est-ce dans ses habitudes d'entrer dans vos appartements privés sans frapper ?

Fainder parut embarrassée.

— Cet homme est un grossier personnage, admit-elle après un temps d'hésitation. Il est inadmissible qu'il se conduise avec autant de désinvolture et je le lui ferai savoir. Mais de quel droit vous permettez-vous de m'interpeller ainsi ?

Fidelma se contenta de sourire.

Les deux femmes restèrent un instant silencieuses puis Fainder haussa les épaules.

— Cet homme fait du commerce avec l'abbaye, nos relations s'arrêtent là.

Fidelma n'émit aucun commentaire.

— Dès que j'ai découvert que le Saxon s'était échappé, poursuivit l'abbesse, avec l'aide de complices naturellement, j'ai fait appeler l'évêque. Il a estimé que vous étiez à coup sûr instruite de l'endroit où il se terrait, mais il semblerait qu'il ne vous ait pas trouvée à l'auberge ?

— Détrompez-vous. Après m'avoir réveillée au beau milieu de la nuit avec force tapage, il s'est livré à une fouille de *La Montagne jaune* qui s'est révélée vaine.

Fainder ouvrit de grands yeux. À l'évidence, elle n'avait pas été informée de la visite nocturne de Forbassach.

— Vous avez l'air surprise, mère abbesse. Non, Eadulf n'était pas caché sous mon lit, si c'est cela qui vous intéresse, et réfléchissez un peu : cela n'avait rien que de très prévisible. D'autre part, Forbassach n'a découvert aucune piste.

— Vraiment ?

Fainder réfléchit intensément et sembla soudain très abattue. Puis elle reprit d'un ton monocorde :

— Très bien. Si vous voulez poursuivre vos investigations, libre à vous. D'ailleurs, tout le monde dans cette abbaye a sa petite idée sur l'identité de ceux qui ont aidé Eadulf à s'échapper.

Fidelma se leva.

— Merci pour votre collaboration, mère abbesse. Et concernant cette évasion, vous me voyez ravie qu'au monastère on sache déjà sur qui faire porter les soupçons.

Fidelma lut une question muette dans les yeux de son interlocutrice.

— Si les gens sont disposés à parler, peut-être me fourniront-ils un certain nombre d'informations qui me permettront de résoudre cette énigme. Et aussi, par la même occasion, celle de l'identité du vrai meurtrier de Gormgilla.

Fainder recouvra aussitôt son attitude altière et condescendante.

— Parce que en dépit de tout vous continuez de croire que le Saxon est innocent ?

— Mais oui.

L'abbesse hocha la tête.

— Je vous admire, vous avez la foi chevillée au corps.

— Vous aurez au moins appris cela à mon sujet ! Et sachez aussi que je n'abandonne jamais la partie tant que la vérité n'a pas éclaté.

— La vérité est grande et elle l'emportera, ironisa Fainder.

— Une maxime qui ne se vérifie pas toujours, mais un idéal à poursuivre. J'y ai consacré ma vie.

Fidelma se rassit et se pencha vers la table d'un geste brusque.

— Puisque j'en ai l'opportunité, j'aimerais vous poser quelques questions.

Fainder, surprise par son changement d'attitude, eut un geste de la main invitant Fidelma à continuer.

— Je suppose que soeur Fial n'a toujours pas réapparu ?

— Non, il semblerait qu'elle ait quitté l'abbaye.

— Que savez-vous sur cette mystérieuse novice ?

— Eh bien, elle avait douze ou treize ans, venait des montagnes au nord et avait rejoint la communauté avec son amie Gormgilla.

— Elles n'avaient pas atteint l'âge du choix, fit remarquer Fidelma, et elles étaient bien jeunes pour décider de devenir religieuses. Leurs parents les accompagnaient-ils ?

— Je l'ignore. Soeur Fial était très choquée, ce qui se comprend après la scène dont elle avait été le témoin et qu'elle a décrite avec beaucoup de précision. À part cela, on n'a pas pu en tirer un mot. Elle s'est murée dans le silence. Je ne suis pas étonnée qu'elle nous ait quittés, elle est sans doute retournée chez elle.

Fidelma laissa soudain échapper un cri et l'abbesse sursauta.

— Cette enfant n'était pas responsable sur le plan légal puisque l'âge du choix est de quatorze ans. Cela signifie que Fial ne pouvait témoigner devant un tribunal, j'aurais dû le rappeler au cours de l'audience.

L'abbesse sourit.

— Vous vous trompez, *dálaigh*. L'évêque Forbassach m'a assuré que la déposition d'un enfant était recevable s'il se trouvait dans sa propre maison.

— Voilà une étrange interprétation des règlements.

Fidelma savait qu'un enfant pouvait témoigner sur un événement qui s'était déroulé dans sa propre famille. Mais en les circonstances...

— Forbassach a estimé que l'abbaye représentait le foyer des membres de la communauté qu'elle abritait.

— Il pervertit le sens de la loi ! s'énerva Fidelma. Fial n'était ici que depuis quelques jours, et en tant que novice. Comment peut-il considérer ce monastère comme son foyer ?

— Je ne suis pas juriste. Pourquoi n'en discutez-vous pas avec l'évêque ?

— Celui-là !

Fidelma était furieuse. Comment un point aussi important avait-il pu lui échapper ? Le juge de Laigin ayant accumulé les entorses à la loi, pas étonnant qu'il soit aussi déterminé à couvrir son verdict. Si Barrán avait été présent à l'audience, à l'heure qu'il était Eadulf serait libre.

Choquée par le ton méprisant de la jeune femme, l'abbesse Fainder s'était empourprée.

— Notre chef brehon est un homme sage et j'ai foi en son intégrité !

Elle paraissait sincère.

— Vous recourez souvent à ses services, lui fit observer Fidelma d'un ton détaché.

L'abbesse vira au cramoisi.

— Au cours de ces dernières semaines, nous avons dû affronter divers incidents qui ont troublé la paix de l'abbaye. D'autre part, Forbassach est non seulement brehon, mais aussi un dignitaire religieux et il a un logement ici.

— Je l'ignorais. En tout cas, comme vous le signalez vous-même, l'atmosphère ici est inquiétante, plusieurs personnes ont été tuées et d'autres ont disparu. Parlez-moi de frère Ibar.

L'abbesse l'observa à travers ses paupières mi-closes.

— Ibar est mort, il a reçu le juste châtimement de son crime le jour même de votre arrivée.

— Il aurait tué et volé un matelot. Pourriez-vous me conter cette affaire dans le détail ?

— Je ne vois pas en quoi cela concerne votre ami saxon.

— Comprenez-moi. N'est-il pas surprenant que trois personnes aient trouvé la mort sur le quai de l'abbaye en si peu de temps ?

Fainder parut choquée.

— Trois, dites-vous ?

— Gormgilla, le matelot et un soldat du guet du nom de Daig.

L'abbesse fronça les sourcils.

— En ce qui concerne Daig, il s'agissait d'un décès accidentel.

— Daig a perdu la vie après avoir arrêté frère Ibar.

— Vous vous méprenez ! s'écria l'abbesse d'une voix stridente.

— J'ai juste énuméré des faits. En quoi me serais-je méprise ?

Fainder hésita.

— Eh bien... Gabrán, le batelier qui fait du commerce avec l'abbaye – vous l'avez vu à l'instant quand il s'est présenté ici –, a perdu un de ses hommes d'équipage dont je ne parviens pas à me rappeler le nom...

— C'est triste, commenta Fidelma d'un ton glacial.

— Triste ?

— Qu'une personne dont la mort a mené à l'exécution d'un frère de votre communauté demeure anonyme.

Fainder battit des paupières.

— Soeur Étromma s'en souvient certainement, c'est son rôle en tant que *rechtaire* de noter ce genre de détail. Voulez-vous que je l'envoie chercher ?

— Non, je lui parlerai plus tard. Continuez.

— Il s'agit d'une histoire assez sordide.

— Ce qui est souvent le cas pour les morts violentes.

— L'homme avait bu. Il s'était enivré à *La Montagne jaune* et retournait au bateau de Gabrán, amarré au quai de l'abbaye. Là, il a été frappé par-derrière avec un lourd bâton qui lui a fracturé le crâne. Et son assassin lui a dérobé une chaîne en or et une somme d'argent.

— Y a-t-il eu des témoins de cette agression ?

L'abbesse secoua la tête.

— Comment les soupçons se sont-ils portés sur frère Ibar ?

— Daig était capitaine du guet. Il a capturé Ibar.

— N'était-ce pas Mel le capitaine ?

— Mel avait déjà été promu commandant de la garde du palais.

— Hmm. On m'a rapporté que ce meurtre s'était déroulé le lendemain de celui de Gormgilla.

— C'est exact. Et Fianamail, impressionné par le sang-froid de Mel lors des tristes événements de la veille, l'avait élevé au rang de commandant le matin même.

— Mel a reçu cette récompense avant que le procès de frère Eadulf ait eu lieu ? Un brehon pourrait interpréter cela comme une subornation de témoin.

Fainder rougit.

— Forbassach a simplement conseillé au roi d'accorder cette promotion à Mel. Puis-je vous faire remarquer que vous ne cessez de remettre en cause l'éthique et les actions du brehon de Laigin ? Vous oubliez qu'il est un évêque de la foi, votre supérieur devant Dieu et devant la loi. Prenez garde, car si par malheur...

Les yeux verts de Fidelma virèrent au bleu de glace.

— Vous disiez ?

L'abbesse releva le menton.

— Quand vous vous attaquez à une personne aussi respectée que l'évêque Forbassach, vous manquez aux principes moraux les plus élémentaires. Sans compter que vous êtes étrangère à ce royaume.

— La justice des brehons est la même dans les cinq royaumes d'Éireann. Quand, il y a mille cinq cents ans de cela, le haut roi, Ollamh Fodhla, a ordonné de rassembler et d'harmoniser les lois des Fénéchus, il a pris soin de proclamer qu'elles s'appliqueraient jusqu'aux coins les plus reculés d'Éireann. Quand un jugement est contesté, il revient à tous les magistrats, et cela va du plus petit *bó-aire* au chef brehon des cinq royaumes, d'exiger que les erreurs soient dévoilées et corrigées.

Devant la véhémence de son interlocutrice, Fainder choisit de se taire tandis que Fidelma se renversait sur son siège.

— Expliquez-moi comment, ce sont vos propres termes, Daig a « capturé » frère Ibar. Aurait-il résisté ou tenté de s'enfuir ?

— Pas exactement. Daig a découvert le corps d'un homme dont il savait qu'il appartenait à l'équipage de Gabrán. Appelé sur les lieux, Gabrán a remarqué que la chaîne en or que portait son matelot avait dis paru. Lassar, la tenancière de l'auberge, a confirmé qu'il avait quitté son établissement avec sur lui le montant de la paye que Gabrán venait de lui remettre. Enfin, diminuée du prix des boissons qu'il avait consommées. Or il n'avait plus rien.

— Très bien. Et comment en est-on arrivé à arrêter frère Ibar ?

— Il s'est fait attraper le lendemain, alors qu'il essayait de vendre la chaîne en or du matelot sur la place du marché. Le plus curieux de l'histoire, c'est qu'il a tenté de s'en débarrasser auprès de Gabrán. Aussitôt, Gabrán a appelé Daig, à la suite de quoi Ibar a été jugé et reconnu coupable.

— Pour un coupable, il s'est conduit avec la dernière légèreté en tentant de vendre cette chaîne au capitaine de la victime. Ibar devait bien se douter qu'il risquait de reconnaître la chaîne... De meilleures façons existent pour se débarrasser du produit d'un vol.

— Ce n'est pas à moi d'émettre des hypothèses sur ce qui est passé par la tête d'Ibar.

— Depuis combien de temps vivait-il ici ?

L'abbesse changea de position, l'air gêné.

— Il était déjà là quand je suis arrivée.

— Donc il connaissait Gabrán. Comment a-t-il réagi quand on l'a arrêté ?

— Il a nié.

— Je vois. A-t-il expliqué comment il était entré en possession de ce bijou ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Admettons qu'il a tué et volé le matelot... pour quoi aurait-il eu un besoin d'argent aussi pressant ?

L'abbesse haussa les épaules.

— Et qu'est-il arrivé à Daig ? Comment a-t-il été tué ?

— Je vous ai déjà dit que c'était un accident. Il s'est noyé dans la rivière.

— Un capitaine du guet qui meurt noyé ?

— Que voulez-vous insinuer ?

— Je constate l'évidence. Comment quelqu'un d'expérimenté a-t-il pu se montrer aussi distrait ?

— Il faisait sombre. Il a dû glisser, sa tête a heurté un des piliers du quai et il a perdu connaissance.

— Quelqu'un a-t-il été témoin de l'accident ?

— Non, je ne le pense pas.

— Alors qui vous a compté ces détails ?

L'abbesse fronça les sourcils.

— L'évêque Forbassach.

— Il était donc chargé de l'enquête. Cet accident est-il survenu longtemps après le procès de frère Ibar ?

— Autant que je m'en souviene, Daig est mort avant le procès.

Décidément, se dit Fidelma, l'abbaye réservait bien des surprises.

— Donc Daig n'a pas pu déposer à l'audience ?

— Quelle importance puisque Gabrán était le principal témoin ? Il a été en mesure d'identifier l'assassin, de reconnaître la chaîne en or et d'expliquer d'où provenait l'argent volé.

— Voilà qui est commode. Les motifs de l'assassinat du marin et le lien établi avec frère Ibar reposent sur le seul témoignage de Gabrán. Cela ne vous dérange pas que l'on pendre un homme sur des présomptions aussi minces ?

— L'évêque Forbassach n'a fait aucune difficulté pour accepter ces preuves. De plus, quand Daig a été informé qu'Ibar avait essayé de vendre la chaîne en or, il a procédé à une fouille de sa cellule où on a retrouvé le bijou et les pièces. Qu'essayez-vous de prouver ? Cette affaire n'a rien à voir avec celle du Saxon. En tant que *dálaigh*, votre devoir ne consiste-t-il pas à nous aider à rattraper frère Eadulf ?

Fidelma se leva d'un geste brusque.

— Mon devoir de *dálaigh* est de faire la lumière.

— On vous a rapporté les faits et les preuves sont multiples.

— La fausseté va souvent plus loin que la vérité.

Une cloche sonna l'angélus de midi.

— Une dernière question. Où peut-on trouver l'abbé Noé ?

— Il ne vit plus ici, bien qu'il y garde un logis. Il réside au palais, mais vous ne l'y trouverez pas, car il a quitté Fearna. Il est parti pour

le Nord et ne rentrera pas avant un certain temps.

— Savez-vous où il est allé ?

— Non, il est libre de ses mouvements et je ne suis pas chargée de le surveiller.

Fidelma s'inclina et quitta l'abbesse. Dans la petite cour entourée de galeries, prise d'une impulsion subite elle se dissimula dans un renfoncement. L'abbesse ne tarda pas à sortir et elle se dirigea non pas vers la chapelle, où les membres de la communauté se ras semblaient pour les prières de la mi-journée, mais vers une porte latérale.

Fidelma attendit quelques instants, entrouvrit la porte que l'abbesse avait refermée derrière elle et la vit traverser à cheval la cour qui jouxtait la rivière. Fidelma était stupéfaite que l'abbesse s'absente au moment où on sonnait l'angélus. Seuls des motifs de première importance pouvaient l'attirer hors du monastère à une heure pareille.

Fidelma sortit sur le quai à la suite de Fainder qu'elle chercha du regard, mais elle avait disparu. À cet instant, un cavalier sortit de l'ombre et lança sa monture au trot le long de la rivière. C'était Enda.

Un large sourire illumina le visage de Fidelma. Elle avait oublié qu'elle avait demandé à Dego et Enda de surveiller les déplacements de Fainder. L'énigme des mystérieuses excursions de l'abbesse serait bientôt résolue.

CHAPITRE XI

De retour à l'auberge de *La Montagne jaune*, les pensées de Fidelma revinrent à l'abbé Noé. N'était-il pas étrange qu'il se soit absenté de Fearna alors qu'elle s'y trouvait ? En tant qu'abbé et conseiller spirituel de Fianamail, elle s'étonnait qu'il n'ait pas pris part à l'audience d'appel. Eadulf lui avait rapporté qu'il siégeait à son procès. En dehors de son prétendu soutien à la cause des pénitentiels, il s'était montré remarquablement discret au cours des événements tragiques qui s'étaient succédé à l'abbaye.

L'abbé avait la réputation d'être un homme irascible et qu'il ait désigné, pour lui succéder à la tête du monastère, une personne ardemment désireuse de changer les lois de ce pays ne laissait pas de la surprendre. Autant qu'elle s'en souvînt, Noé avait toujours soutenu les lois des Fénechus. Cependant, elle avait appris lors de leurs précédentes entrevues que cet homme retors aimait les intrigues. Quel rôle avait-il joué dans les drames qui s'étaient déroulés à Fearna ?

Fidelma alla s'asseoir dans la salle tout en réfléchissant à cette énigme. Puis ses pensées revinrent à Eadulf et à sa disparition. Elle se demanda en frissonnant s'il s'était vraiment échappé. Trop de personnes avaient « disparu », qui étaient des témoins capitaux dans cette affaire, et l'abbesse et Forbassach ne lui inspiraient aucune confiance.

La chaleur du feu alliée à une nuit troublée la plongèrent dans une douce léthargie et, à force de retourner tous ces problèmes dans sa tête, elle finit par sombrer dans le sommeil.

Elle se réveilla en entendant une porte s'ouvrir et vit Enda qui s'avançait vers elle. Il semblait très excité.

— Eh bien, Enda ? dit-elle en bâillant.

Le jeune guerrier prit un siège à ses côtés et, après s'être assuré qu'ils étaient seuls, il lui dit à mi-voix :

— J'ai suivi l'abbesse à son insu. Elle a galopé vers le nord.

— Le nord ?

— Sur quatre milles environ. Puis elle est montée dans les collines jusqu'à un village du nom de Raheen. Une femme l'a accueillie sur le pas de la porte d'une maisonnette. Elles semblaient entretenir d'excellentes relations.

— Ah bon ?

— Oui, elles se sont embrassées avant de rentrer à l'intérieur et ne sont ressorties qu'une heure plus tard.

Fidelma réalisa qu'elle avait passé une bonne partie de l'après-midi à dormir.

— Poursuivez, grommela-t-elle, fâchée d'avoir ainsi perdu un temps précieux.

— C'est alors qu'elles ont été rejointes par notre ami Forbassach. La femme les a laissés seuls. Puis Forbassach s'en est allé, imité par Fainder peu de temps après. Comme elle se dirigeait vers Fearn, je n'ai pas cru bon de la suivre.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai pensé que vous aimeriez savoir le nom de cette femme à qui ils avaient rendu visite.

Fidelma eut un sourire approbateur.

— Vous apprenez vite, Enda. Bientôt on fera de vous un *dálaigh*, plaisanta-t-elle.

Mais le jeune homme prit sa réflexion très au sérieux.

— Je suis un guerrier fils de guerrier, déclara-t-il avec fierté, et quand je serai devenu trop vieux pour exercer ma profession, je retournerai à la ferme familiale.

— Avez-vous découvert l'identité de cette femme ?

— Plutôt que d'aller l'interroger directement, j'ai jugé préférable d'aller me renseigner auprès des voisins. On m'a dit qu'elle s'appelait Deog.

— Et quoi d'autre ?

— Elle est veuve depuis peu. Son mari s'appelait Daig.

Fidelma demeura un instant silencieuse.

— Vous êtes certain que tel est son nom ?

— C'est celui qu'on m'a donné.

— Si elle est veuve depuis peu de temps, cela doit être le même homme.

— Je ne vous suis pas.

Fidelma n'avait pas le temps de lui donner d'explications. Pourquoi Fainder et Forbassach s'étaient-ils déplacés jusque chez la veuve du capitaine du guet qui s'était noyé ? Si Fainder connaissait à peine cet homme, comme elle le prétendait, alors pourquoi rendait-elle visite à sa veuve ? De plus, si on en croyait Enda, elles étaient d'excellentes amies. Ce dernier rebondissement laissait Fidelma

perplexe.

— Je suppose que vous n'avez pas demandé si l'abbesse rendait de fréquentes visites à cette femme ?

Enda secoua la tête.

— Ne tenant pas à attirer l'attention, je me suis efforcé de paraître détaché.

Fidelma s'accorda avec lui pour estimer que presser les gens de questions aurait paru suspect.

— Vous m'avez bien dit que cette femme vivait à environ une heure de chevauchée d'ici ?

— Oui, lady.

— Dans quelques heures, il fera nuit, réfléchit Fidelma en jetant un regard songeur à la fenêtre. Mais il faut que je parle à cette personne au plus vite.

— Je connais le chemin, dit Enda avec enthousiasme. Nous avons tout juste le temps d'aller là-bas et de revenir avant la tombée du jour.

— Très bien. Où est Dego ?

— Dans les écuries où il étrille les chevaux. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Non, nous n'avons pas de temps à perdre.

Ils trouvèrent Dego qui bouchonnait l'étalon d'Enda. Le guerrier salua Fidelma d'un air préoccupé.

— Suivant en cela vos instructions, je suis rentré à l'auberge un peu après midi, lady. Quand je vous ai vue en train de dormir auprès du feu, j'ai préféré ne pas vous déranger. De toute façon, je n'avais rien de particulier à vous signaler. J'espère que vous ne m'en voulez pas.

Fidelma se rappela alors qu'elle lui avait donné rendez-vous à l'auberge pour prendre de nouvelles dis positions à son retour de l'abbaye. Elle sourit devant son désarroi.

— Vous avez bien agi, Dego, cette sieste m'a ragaillardie. Et maintenant je m'en vais chevaucher avec Enda, nous serons de retour dans quelques heures.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Ce ne sera pas nécessaire, Enda connaît le chemin. Pendant notre absence, je veux que vous restiez ici, dans l'éventualité où frère Eadulf chercherait à entrer en relation avec nous.

Dego l'aida à seller son cheval.

— Où allez-vous, au cas où il y aurait du nouveau ?

— Nous nous rendons chez une femme du nom de Deog qui vit à Raheen, un village à environ quatre milles au nord. Mais surtout ne dites rien à personne.

— Comptez sur moi, lady.

Ils traversèrent Fearna au pas, passèrent sous les murailles

sinistres de l'abbaye et longèrent la rivière qui serpentait vers le nord. Puis Enda obliqua vers une colline. Bientôt, ils traversaient un paysage boisé et, à un moment donné, Fidelma fit signe à son compagnon de s'arrêter derrière un bouquet d'arbres. Entre les branches, on avait une vue plongeante sur la route. Ils restèrent là un certain temps, puis Fidelma poussa un soupir de soulagement et sourit au jeune guerrier.

— Mes craintes semblent infondées, personne ne s'est lancé à notre poursuite.

Sans un mot, Enda engagea son cheval sur un sentier qui traversait des champs cultivés, puis une forêt recouvrant le sommet des collines qui se dressaient devant eux.

— Comment s'appelle ce coteau en face de nous ? cria Fidelma derrière son compagnon.

— La Montagne jaune, d'où tire son nom l'auberge qui nous loge. Nous allons bientôt nous diriger vers l'est, contourner cette éminence et poursuivre notre route vers le nord. Raheen est situé à l'entrée d'une vallée.

Le ciel d'automne resplendissant se couvrit de nuages, il faisait sombre et le soleil commença à décliner. Quelques instants plus tard, Enda tira sur les rênes de sa monture et tendit un doigt en direction d'un vallon traversé par une rivière au loin. Des maisonnettes d'où s'échappaient des panaches de fumée étaient éparpillées à flanc de colline. Il s'agissait à l'évidence d'une communauté de fermiers.

— Voyez-vous cette maison, lady ? La plus élevée sur la pente ?

— Oui, je la vois.

Cette demeure n'avait rien de misérable, mais était néanmoins très modeste. Construite en granit, elle était recouverte d'un toit de chaume qui avait grand besoin d'être refait.

— C'est ici que vit Deog.

— Nous saurons bientôt si elle peut nous être d'une quelconque utilité dans notre enquête.

À peine avaient-ils sauté à bas de leurs montures et attaché leurs chevaux à la clôture protégeant un petit jardin potager que la porte de la maison s'ouvrait sur la maîtresse des lieux. Elle était précédée par un gros chien qui se précipita à leur rencontre, mais fut aussi tôt rappelé à l'ordre. Cette femme encore jeune avait un visage marqué par les soucis, des yeux d'un gris-bleu délavé, et elle portait des vêtements de toile grossière. Tout dans son comportement trahissait la vie d'une paysanne endurcie par le labeur et quelque chose dans ses traits semblait curieusement familier à Fidelma. Dans ce rapide examen, elle n'oublia pas le chien, assez âgé, certes, mais qui veillait jalousement sur sa maîtresse.

La femme s'avança d'un air inquiet.

— Vous venez de la part de Faïnder ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? demanda Fidelma, surprise par son ton angoissé.

L'autre plissa les paupières.

— Vous portez les vêtements d'une religieuse et si ce n'est pas Fainder qui vous envoie, que venez-vous faire ici ?

— Je m'appelle Fidelma de Cashel.

L'autre pinça les lèvres.

— Et alors ?

— Apparemment, vous connaissez mon nom.

— C'est exact.

— Donc vous savez que je suis *dálaigh*.

— Oui.

— Il commence à faire froid. Ne pourrions-nous entrer chez vous afin de parler un peu ?

La femme hésita, puis indiqua sa porte avec réticence.

— Puisque vous insistez... mais je ne vois pas très bien de quoi nous pourrions nous entretenir.

Elle les mena dans la grande pièce qui composait l'habitation. Le chien, maintenant rassuré quant à leurs intentions, alla se coucher devant un grand feu, la tête posée sur ses pattes de devant. Mais il continuait de les surveiller de ses yeux mi-clos.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

La femme prit place près de la cheminée et Fidelma s'installa face à elle tandis qu'Enda restait à l'écart, sur un tabouret près de la porte.

— Je vous écoute.

— On m'a dit que vous vous appeliez Deog, commença Fidelma.

— Difficile de le nier.

— Et Daig était le nom de votre mari ?

— Oui, que Dieu l'ait en sa sainte garde. En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Il était un des soldats du guet sur les quais à Fearna, c'est bien cela ?

— Oui, et même le capitaine de la garde après la promotion de Mel au palais. Mais il n'a pas profité longtemps de sa nouvelle situation.

Sa voix se brisa dans un sanglot.

— Je compatissais à votre chagrin, Deog, mais j'ai quelques questions à vous poser.

La femme hocha la tête en soupirant.

— Je sais que vous êtes une amie du Saxon et que vous posez beaucoup de questions.

— Que savez-vous de lui ?

— Qu'il a été condamné à être pendu pour le meurtre d'une pauvre jeune fille, rien de plus.

— Vous ne vous êtes pas interrogée sur sa culpabilité ou son innocence ?

— Comment serait-il innocent puisqu'il a été jugé par le brehon de Laigin ?

— Pourtant il l'est, répliqua Fidelma. Et ces morts qui se multiplient sur le quai de l'abbaye peuvent difficilement être attribuées à un malencontreux hasard. J'aimerais que vous me parliez de l'accident de votre mari.

La femme demeura impassible, puis ses yeux cherchèrent ceux de Fidelma.

— C'était un homme bon.

— Je n'en doute pas.

— On m'a raconté qu'il s'était noyé.

— Qui, on ?

— L'évêque Forbassach.

— L'évêque en personne ? Vous fréquentez des gens très illustres, Deog. Que vous a-t-il dit exactement ?

— Pendant la nuit, Daig a glissé, il est tombé à l'eau et sa tête a heurté un pilier du quai, ce qui lui a fait perdre connaissance. Le lendemain matin, un matelot du Cág l'a découvert et... il était mort, articula-t-elle d'une voix enrouée par l'émotion.

Fidelma se pencha vers elle.

— Y a-t-il eu des témoins ?

Deog la fixa d'un air ébahi.

— Non. Dans le cas contraire, Daig serait encore parmi nous.

— Alors comment peut-on être sûr que cela s'est passé ainsi ?

— Forbassach m'a affirmé que si on considérait les faits, il n'avait pas pu en être autrement.

Elle avait prononcé cette phrase comme si elle répétait une formule magique.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Cela a dû se dérouler ainsi.

— Daig vous a-t-il parlé de ces assassinats sur le débarcadère ? Par exemple celui du matelot ?

— Fainder m'a conté que ce pauvre frère Ibar avait payé ce crime de sa vie.

Fidelma fronça les sourcils.

— Vous le connaissiez ?

— Non, mais je connais sa famille, ils sont forgerons en bas de la Montagne jaune. Daig m'a expliqué comment il avait été arrêté.

— Rapportez-moi ce qu'il vous a dit avec la plus grande précision.

— Pour quoi faire ? s'étonna Deog. Je n'en sais pas plus que Fainder qui a dû vous informer. L'évêque non plus n'était pas intéressé par les détails de ce drame.

— J'insiste, même si cela doit évoquer pour vous de douloureux souvenirs, l'implora Fidelma.

— Eh bien, au cours de sa ronde, alors qu'il passait sur le quai du monastère aux environs de minuit, Daig a entendu un hurlement. Il a levé sa torche en criant « Qui va là ? », s'est mis à courir et il y a eu des pas précipités sur les planches de l'appontement. Il a alors découvert un corps gisant sur le sol, celui d'un homme appartenant à l'équipage du bateau de Gabrán, amarré non loin de là. La tête de la victime avait été fracassée avec un gourdin que l'assaillant avait jeté avant de s'enfuir.

— Un gourdin ?

— Enfin, un de ces bâtons que l'on utilise sur les bateaux, je ne me souviens plus du nom.

— Un cabillot ?

Deog haussa les épaules.

— Je ne connais pas bien ces mots-là, mais je crois que c'est ça.

— Poursuivez.

— Constatant que le matelot ne respirait plus, Daig s'est lancé à la poursuite de l'assaillant qu'il n'a pas pu rattraper. Puis il est revenu au corps...

— Il n'a pas précisé dans quelle direction le meurtrier s'enfuyait ? Deog réfléchit.

— Je ne pense pas qu'il ait pris la direction de l'abbaye, car le son des pas a été rapidement étouffé. Et puis la nuit, deux torches brûlent de part et d'autre des portes. Si le coupable avait voulu se réfugier au monastère, Daig l'aurait vu.

— Deux torches... mais comment savez-vous cela ?

— Fainder me l'a dit.

Fidelma hésita à la lancer sur ce sujet, et choisit de ne pas la distraire de son récit.

— Nous y reviendrons plus tard. Continuez, Deog.

— Daig a donné l'alarme. Un marin du *Cág*, réveillé par le bruit, lui a appris que Gabrán se trouvait à *La Montagne jaune* où il avait également aperçu la victime. L'homme s'était rendu à la taverne pour exiger de Gabrán une somme d'argent qu'il lui devait.

« Daig est alors parti à la recherche de Gabrán qu'il a trouvé à l'auberge. Il avait beaucoup bu et Daig a déployé beaucoup d'efforts pour parvenir à lui faire comprendre la situation. Lassar, réveillée par Daig, lui a raconté que Gabrán avait été rejoint par un matelot et qu'ils s'étaient querellés. Puis Gabrán l'avait payé et ils avaient fait la paix. Le matelot avait bu quelques gobelets avant de retourner au navire.

La femme marqua une pause.

— Ce que je vous raconte vous intéresse-t-il, ma soeur ? demanda-

t-elle en fronçant les sourcils. L'évêque estimait ces précisions inutiles.

— Cela m'intéresse. Daig vous a-t-il confié autre chose ?

— Gabrán a confirmé qu'il venait de régler son dû au marin.

— A-t-il donné le motif de leur dispute ?

— Cela concernait le montant de la somme, un détail sans importance, mais quand Gabrán a appris qu'on n'avait pas retrouvé l'argent sur le cadavre, il a demandé à Daig si le matelot portait toujours sa chaîne en or autour du cou. Elle aussi avait disparu.

— Donc les pièces et le bijou s'étaient volatilisés.

— Oui, et c'est bien ce qui contrariait Daig, qui avait fouillé le cadavre après avoir vainement tenté de rattraper l'assassin.

— Qu'est-ce qui le troublait exactement ?

Deog s'efforçait de faire remonter ses souvenirs.

— C'est que... remarquez, il a très bien pu se tromper...

— Prenez votre temps, dit Fidelma en voyant qu'elle hésitait.

— Eh bien, avant de se lancer à la poursuite du fuyard, quand il a vu le corps pour la première fois, Daig était sûr d'avoir remarqué la chaîne en or autour du cou du marin. Elle brillait à la lueur de la torche.

— Et à son retour, elle avait disparu ?

— Voilà, et cela le tourmentait.

— En a-t-il parlé à quelqu'un ?

— Oui, à l'évêque Forbassach.

— Et comment a-t-il réagi ?

— Il n'en a tenu aucun compte. Après tout, Daig avait pu se tromper. Lassar a confirmé que l'homme qui avait reçu sa paye portait une chaîne en or. Elle le connaissait bien, il avait souvent travaillé pour Gabrán et fréquentait l'auberge. Il se vantait d'avoir gagné cette chaîne dans une bataille contre les Uí Néill.

Fidelma resta un instant silencieuse.

— Je sais que cette histoire taraudait mon mari, reprit Deog.

— Daig vous a-t-il rapporté comment il était parvenu jusqu'à frère Ibar ?

— Bien sûr. Il s'agit d'ailleurs d'une aventure peu ordinaire. Le lendemain, Gabrán est venu trouver Daig et il lui a raconté qu'alors qu'il se promenait au marché, un religieux lui avait offert de lui vendre une chaîne en or. Et Gabrán avait aussitôt reconnu celle de son matelot.

— Plutôt étrange, commenta Fidelma.

— Ce genre de coïncidence arrive souvent.

— Gabrán connaissait-il ce moine ?

— Il savait qu'il appartenait à la communauté de l'abbaye.

— A-t-il acheté l'objet ?

— Il a prétendu ne pas avoir d'argent sur lui et a donné rendez-

vous à l'homme pour plus tard. Puis il l'a suivi jusqu'à l'abbaye, s'est enquis de son nom auprès de la *rechtaire* – il s'appelait Ibar – avant d'aller prévenir Daig de sa découverte. Daig s'est rendu au monastère et a rapporté les faits à Fainder. Accompagnés de la *rechtaire*, ils sont allés fouiller la cellule d'Ibar où ils ont trouvé la chaîne et une bourse pleine de pièces sous son lit.

— Et alors ?

— Gabrán a reconnu la chaîne et il a également déclaré que la somme d'argent dans la bourse correspondait à peu de chose près au salaire qu'il avait payé au matelot. Fainder a envoyé quérir l'évêque, et frère Ibar a été officiellement accusé de vol et d'assassinat.

— Il a nié, je crois ?

— Oui, il a nié le crime, le marchandage au marché avec Gabrán et a prétendu ignorer d'où venait l'argent. Il a traité Gabrán de menteur. Mais vu les preuves accablantes accumulées contre lui, tout le monde en est venu aux mêmes conclusions. Cependant, ces coïncidences contrariaient Daig, qui les trouvait bizarres. Et puis il y avait cette histoire de chaîne qu'il avait remarquée au cou de la victime juste après le meurtre.

— Il en a pourtant averti l'évêque Forbassach ?

— Oui.

— Qui n'a pas jugé bon d'en référer à Gabrán ?

— Vous qui êtes *dálaigh*, vous savez bien que le témoignage d'un garde... l'évêque Forbassach n'a pas estimé nécessaire de mener des investigations plus approfondies.

— Ce point a-t-il été abordé lors du procès d'Ibar ?

— Pas que je sache. Mon Daig s'est noyé avant le procès et il n'a même pas eu le temps d'exposer ses doutes.

Pensive, Fidelma se renversa sur sa chaise.

— Une fois de plus, l'évêque Forbassach apparaît comme juge et partie. Cela me dérange.

— Mais l'évêque est un homme bon ! protesta Deog.

Fidelma l'observa avec curiosité.

— Une chose m'étonne, Deog. Pour une paysanne qui ne vit pas à Fearná, vous semblez très bien informée de ce qui s'y passe, et vous fréquentez des gens particulièrement influents.

Deog renifla d'un air agacé.

— Daig n'était-il pas mon mari ? Il me racontait ses journées et m'instruisait des récents événements dont on parlait en ville. Et voilà pourquoi je suis en mesure de répondre à vos questions.

— Mais vous en savez plus que ce qu'il vous a confié. J'ai cru comprendre que l'évêque Forbassach et l'abbesse Fainder vous avaient rendu visite.

— Vous êtes bien renseignée, rétorqua Deog, brusquement

nerveuse.

Fidelma lui adressa un petit sourire.

— L'abbesse vient vous voir régulièrement, n'est-ce pas ?

— Je ne le nie point.

— Sans vouloir vous importuner, pourquoi chevauche-t-elle si souvent jusqu'ici aux seules fins de bavarder avec vous ? Pourquoi ressent-elle le besoin de vous rapporter les détails du procès de frère Ibar, à vous la veuve d'un garde dont elle m'a affirmé qu'elle le connaissait à peine ?

— Et pourquoi pas ? s'énerva Deog. Fainder est ma soeur cadette.

CHAPITRE XII

Cette réponse était tellement inattendue que Fidelma en resta sans voix.

— L'abbesse de Fearna est votre soeur ? balbutia-t-elle.

Deog hocha la tête.

— Cela vous surprend qu'une abbesse riche et puissante vienne d'une famille aussi démunie ? demanda-t-elle sur un ton agressif.

— Pas du tout, la rassura Fidelma. Un talent et une intelligence hors du commun méritent d'être reconnus à leur juste valeur, mais à ce propos... l'abbé Noé est-il lui aussi de vos parents ?

Deog la regarda d'un air ahuri.

— Non, pourquoi ?

— Vous en êtes certaine ? Peut-être appartient-il à une branche éloignée de votre famille ?

— Pas du tout. Vous en avez de ces questions !

— Simple curiosité, rassurez-vous. Je suis heureuse pour votre soeur qu'elle possède du bien.

Deog se radoucît.

— Elle a toujours su se débrouiller dans l'existence.

— Cependant, être une servante de la foi n'est pas le meilleur moyen de s'enrichir.

— Sans doute, mais en tant qu'abbesse de l'abbaye de Fearna, elle est amenée à fréquenter des gens de haut lignage. Il ne serait pas convenable qu'elle voyage dans de lointaines contrées sans équipage et sans mener le train de vie qui convient à son rang. Je suppose que le monastère lui assure des revenus à la mesure de sa charge.

Fidelma n'insista pas.

— Pourquoi l'abbesse Faïnder prétendait-elle ne pas connaître votre époux ? Peut-être ne l'appréciait-elle pas ?

— En attendant que Faïnder ait acquis une position plus stable, nous nous étions accordés pour garder nos relations secrètes. Elle a

accédé à sa fonction trois ou quatre mois seulement après son retour de Rome, et cela explique qu'elle m'ait rendu quotidiennement visite en cachette. Nous avons toutes deux été élevées ici, mais elle était partie depuis si longtemps qu'on ne se souvenait plus d'elle.

— Fainder craignait de perdre de son autorité si on apprenait que vous étiez sa soeur ?

Deog hésita, embarrassée d'admettre la vérité. Puis elle releva la tête en un geste de défi.

— Je suis étonnée que cela vous surprenne. Une personne qui siège au conseil du roi ne tient pas à ce que sa parenté avec un simple garde soit ébruitée, car cela pourrait nuire à son prestige.

Elle marqua une pause.

— Si vous voulez mon avis, Fainder est restée trop longtemps à Rome. Là-bas, elle a acquis des manières différentes des nôtres. Dans ce pays, on m'a raconté que les ecclésiastiques de haut rang ne se mêlaient pas aux paysans et n'étaient jamais choisis chez les gens modestes. C'est la position de la famille qui détermine l'avenir d'un enfant. Hélas, Fainder a adopté leurs façons de voir.

— Cependant, elle ne vous a pas oubliée.

Deog eut un sourire cynique.

— Vous connaissez le dicton : Ce qui est dans les os ne peut s'arracher de la chair.

— Parlez-moi de votre soeur.

— Pour quoi faire ?

— Vous êtes son aînée et la connaissez mieux que personne.

Deog soupira.

— C'est bien vrai. Je suis de cinq ans plus âgée qu'elle. Quand j'avais quinze ans, notre père fut tué dans une des guerres contre les Uí Néill et notre mère en mourut de chagrin. Comme j'avais atteint l'âge du choix, c'est moi qui me suis chargée de faire fructifier la ferme. Fainder est restée avec moi jusqu'à l'âge du choix, puis elle est entrée comme religieuse à l'abbaye de Taghmon. À son retour ici, à dix-huit ans, elle m'a annoncé qu'elle partait pour Bobbio où Colomba avait établi son monastère.

— L'oisillon finit toujours par s'envoler.

— Mais celui qui déserte son nid n'a pas beaucoup de coeur. Vous savez bien que les dictons vont toujours par paire.

— Entendez-vous par là que Fainder avait peu d'affection pour sa famille ?

— Après son départ, je n'ai plus entendu parler d'elle. Et puis un beau matin, il y a quelques mois de cela, elle s'est présentée devant ma porte pour m'annoncer qu'elle était abbesse de Fearn.

— Vous ne l'aviez plus revue depuis qu'elle avait dix-huit ans ?

Deog eut un sourire triste.

— Après dix années passées à Bobbio, elle s'est rendue à Rome et là, elle a été remarquée par l'abbé Noé, qui faisait un pèlerinage dans la ville sainte. Il l'a invitée à revenir à Fearna et l'a persuadée de devenir abbesse.

Fidelma était perplexe.

— L'abbé Noé l'a convaincue de retourner à Laign pour le remplacer ?

— C'est ce qu'elle affirme.

— Je croyais Noé partisan de Colomba, alors que Faïnder préconise les pénitentiels.

— Elle est devenue une fervente adepte de Rome, soupira Deog, et elle a adopté les façons austères et dédaigneuses des ecclésiastiques de cette ville. Mais je pense aussi qu'il s'agit d'une façade, son ambition véritable est d'harmoniser les règles de notre Église et celles de Rome.

— Ces exécutions seraient-elles une manifestation de sa détermination ?

Deog baissa la tête d'un air contrit.

— Il semblerait qu'elle exerce une profonde influence sur l'évêque Forbassach, et même sur le roi, fit observer Fidelma. Elle les a persuadés que le royaume devait adopter les pénitentiels.

— C'est une personne très puissante, murmura Deog, et j'aimerais tellement...

— Oui ?

— Sa dureté est excessive. Bien des gens – et j'ai tenté de la prévenir à ce sujet – commencent à prendre peur. On a déjà exécuté un frère de la foi et j'ai entendu parler de punitions corporelles...

— Vraiment ?

— Il y a quelques semaines, un moine a été fouetté.

— Vous plaisantez ?

— Du tout. Faïnder aurait ordonné qu'on le mette torse nu et qu'on le fustige avec des branches de bouleau parce qu'il avait menti. Moi aussi, j'ai du mal à m'imaginer pareil châtiment.

— Connaissez-vous le nom de cet homme ?

Deog secoua la tête.

— Hélas non.

— Ces personnes effrayées par l'atmosphère qui règne à l'abbaye... que disent-elles ?

— Que l'abbaye est devenue maudite. Avez-vous remarqué la statuette qui se tient à l'entrée des portes principales ? Le bienheureux Mædóc l'aurait sculptée de ses propres mains.

— Je la vois très bien.

— On l'appelait Notre-Dame de la Lumière et les croyants déposaient des offrandes à ses pieds. Main tenant, on l'appelle Notre-

Dame des Ténèbres.

— N'avez-vous pas averti votre soeur de ces rumeurs ?

— Si, bien sûr. Elle m'a alors répliqué de m'occuper de mes affaires et de ne pas me mêler de sujets religieux auxquels je n'entendais rien.

— Ne comprend-elle pas que le peuple est inquiet et que, par son attitude, elle cause des préjudices à la foi ?

— Elle s'est accoutumée à ces préceptes enseignés à l'étranger et vante les bienfaits de punitions cruelles et d'une vie de douleurs. Elle estime que nous sommes fautifs de vivre sans morale et sans discipline, et elle est déterminée à nous imposer les pénitentiels.

— Et les innocents doivent souffrir au même titre que les coupables !

— Vous croyez vraiment que frère Ibar était innocent ?

— N'était-ce pas l'avis de votre époux ?

— Daig émettait des réserves. Il avait le sentiment que l'on n'avait pas répondu à toutes les questions.

— Et il est mort avant de pouvoir formuler ses réticences devant un tribunal.

Deog ouvrit de grands yeux.

— Mais que dites-vous ? murmura-t-elle. Daig... l'évêque brehon... Elle porta la main à sa bouche.

— Je me garderai bien de tirer des conclusions trop hâtives de ces quelques présomptions, s'empressa d'ajouter Fidelma, je regrette seulement que Gabrán n'ait pas été interrogé avec plus de diligence. Pour quoi Forbassach a-t-il négligé les faits portés à sa connaissance ?

— Lui ? Il passe toutes ses volontés à ma soeur, dit la femme d'une voix douce.

Fidelma l'étudia avec attention.

— Y a-t-il une raison particulière qui expliquerait ces visites dont vous honorent l'évêque et Fainder ?

Deog eut un rire amer.

— Vous n'imaginez tout de même pas qu'une abbesse aussi orgueilleuse de sa réussite que Fainder chevauche jusqu'ici dans le seul but de me tenir compagnie ?

Fidelma, qui commençait à avoir des soupçons sur les motivations de Fainder, attendit la suite en silence.

— Ma maison est un endroit bien pratique pour leurs rendez-vous, dit enfin la femme.

— Votre mari était-il informé de ces rencontres ?

— Non, j'avais juré le secret sur mon âme immortelle à Fainder. Aujourd'hui, je comprends mieux sur quel chemin elle m'a entraînée et je réalise que ce n'est pas mon âme qui est en péril.

— Mais pourquoi tant de mystères ? Rien n'interdit aux religieux

de se marier et de vivre ensemble, du moins tant que la faction en faveur de Rome n'aura pas imposé le célibat des prêtres. Que craint donc Fainder ?

— Forbassach est déjà marié, avoua Deog, maintenant confuse d'être allée si loin dans ses confidences. Mais je croyais que je devais votre visite à votre désir de libérer le Saxon ? Fainder m'a raconté que vous tentiez de prouver son innocence bien qu'il ait confirmé sa culpabilité en s'évadant la nuit dernière. En quoi les histoires de Daig, Fainder et Forbassach vous intéressent-elles ?

— L'évasion d'Eadulf ne démontre en rien sa culpabilité, répliqua Fidelma d'un ton sec. Surtout après ce que vous venez de m'apprendre. Disons qu'il n'avait aucun désir de finir comme Ibar.

— Je ne comprends pas.

— Votre mari, Daig, était également impliqué dans l'arrestation de frère Eadulf.

— Oui, mais cette nuit-là, quand cette jeune fille a été violée et tuée, c'était Mel le capitaine du guet et Daig ne faisait qu'exécuter ses ordres.

— Une jeune fille et un matelot tués, puis Daig noyé... et à chaque fois on parvient à persuader Forbassach de ne pas poser les questions qui gênent. N'y a-t-il pas là matière à réflexion ?

Deog semblait ne pas comprendre où elle voulait en venir et Enda, jusqu'alors tranquillement posté près de la porte, intervint dans la conversation.

— Ne m'avez-vous pas dit que le bateau de Gabrán était amarré au quai de l'abbaye la nuit où la jeune fille a été assassinée ? N'est-ce pas là le lien que vous cherchez ?

Irritée par cette interruption, Fidelma se tourna vers le jeune guerrier, mais, devant son visage plein d'espoir, elle comprit qu'elle lui en voulait d'avoir souligné un élément important qui lui avait échappé.

— Nous reparlerons de cela plus tard, Enda.

Sur ces mots, Fidelma réalisa que la pièce, éclairée par les seules braises rougeoyantes, était maintenant plongée dans le noir.

Deog se leva, alluma une chandelle et mit une bûche et du petit bois dans l'âtre. Les flammes crépitèrent, chassant l'obscurité.

— Nous ferions mieux de rentrer à Fearna, annonça Fidelma en se levant à contrecœur. Je vous remercie pour votre accueil, Deog, et croyez bien que je regrette de vous avoir forcée à évoquer de douloureux souvenirs.

Mais il est parfois préférable de parler de son chagrin à cœur ouvert plutôt que de s'emmurer dans sa peine.

Deog se mordit la lèvre.

— Cela ne me dérange pas de parler de mon mari, bien au

contraire. C'était un homme bon qui s'efforçait de servir sa communauté au mieux. Malheureusement, il ne s'entendait pas avec ma soeur, qui, de son côté, ne l'aimait guère. Hélas, loin de l'adoucir, les années qu'elle a passées à s'instruire dans la religion l'ont endurcie. Elle est devenue amère et peu charitable avec les autres, et puis elle ne reconnaît jamais ses fautes. Si vous voulez mon avis, cette relation qu'elle entretient avec l'évêque Forbassach finira mal.

Fidelma passa un bras autour de ses épaules.

— Nous ne sommes pas des saints, Deog. Aucun d'entre nous ne peut se vanter d'être sans péché.

Deog adressa un regard suppliant à Fidelma.

— Vous garderez pour vous ce que je vous ai dit sur Fainder ?

— Je ne peux rien vous assurer. Vous savez bien que de par ma fonction je dois m'en tenir à la vérité. J'ai prêté serment.

— Fainder ne me pardonnera jamais.

Deog était visiblement bouleversée à l'idée de ce que sa soeur pourrait entreprendre si elle apprenait ses indiscretions.

Fidelma la serra contre elle.

— Fainder doit assumer les conséquences de ses actes et de ses préjugés. Inutile de lui rapporter notre conversation et, en retour, je vous promets, si rien ne m'y oblige, de ne pas révéler la nature des relations de Fainder et Forbassach.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Eh bien, si cela doit me servir au cours de mon enquête, j'en ferai usage. Sinon, ce secret restera entre nous. Cela vous convient-il ?

Deog hocha la tête en reniflant.

— Très bien. Et maintenant il est temps que nous retournions à Fearna.

La nuit était fraîche et les nuages qui couraient dans le ciel voilaient la lune et les étoiles.

— Autant laisser la bride sur le cou des chevaux ! lança Enda. Ainsi ils ne risqueront pas de buter sur des pierres.

Fidelma sourit. Elle avait appris à monter presque avant de savoir marcher et s'y connaissait mieux que quiconque en équitation. Tout en laissant son étalon cheminer à son aise, elle se contenta de le guider pour qu'il ne s'égaré point. Elle chevauchait derrière Enda, dont la silhouette furtive dans la nuit veillait aux dangers éventuels qui pourraient les menacer.

Elle frissonna. L'automne tirait à sa fin et cette nuit annonçait les premières gelées. Pourvu qu'Eadulf ne dorme pas à la belle étoile. Se cachait-il dans les collines ou les forêts environnantes ? Et sinon, où donc avait-il trouvé refuge ?

— Par ici, lady ! Si vous continuez, vous allez vous perdre ! s'écria Enda en se retournant sur sa selle.

Fidelma cligna des yeux.

Absorbée par ses pensées, elle avait laissé sa monture s'écarter de la route et emprunter un chemin de traverse. Elle tira sur la bride de son cheval et rejoignit Enda.

— Désolée, j'étais plongée dans mes réflexions. Savez-vous où mène ce sentier qui se dirige vers le sud ?

— Il conduit à un village du nom de Cam Eolaing, baigné par la Bann qui passe aussi devant l'abbaye, mais si on choisit de longer la rivière, ça nous rallongera.

— Cam Eolaing ?

Ce nom était familier à Fidelma. On l'avait prononcé récemment devant elle, mais elle ne parvenait pas à se rappeler en quelles circonstances.

— Vous dites que nous irons plus vite en passant par les terres ?

— Oui, parce que...

Enda eut l'intuition du danger un très court instant avant Fidelma. Il poussa un cri. Trois ou quatre ombres surgirent de la forêt et tentèrent de saisir les rênes de leurs bêtes. Pour se dégager, Fidelma tira sur la bride de son étalon qui se cabra. Ses jambes avant, battant l'air, heurtèrent un homme qui tomba à la renverse avec un hurlement de douleur, laissant échapper son épée.

Fidelma tenta de répéter la même manoeuvre.

Devant elle, Enda, épée au clair, avait déjà mis un autre assaillant hors d'état de nuire.

— Fuyez, lady ! hurla-t-il.

Elle enfonça les talons dans les flancs de sa monture à l'instant où la pleine lune d'automne apparaitait entre deux nuages, illuminant la scène d'une clarté irréelle. Et elle vit distinctement le visage de Gabrán, le batelier, qui la fixait avec haine.

Puis l'étalon bondit vers l'avant et Fidelma fila comme une flèche, Enda à ses côtés.

Ils galopèrent sur un mille avant de ralentir leur course pour permettre aux chevaux de reprendre leur souffle. Ils avaient eu de la chance qu'à cet endroit le chemin se déroule en ligne droite et ne soit pas encombré de pierres, sinon ils couraient le danger d'être désarçonnés et de se blesser grièvement.

Enda rengaina son épée.

— Des voleurs ! s'écria-t-il d'un ton dégoûté. Ce pays est infesté de brigands !

— En êtes-vous sûr ?

Enda se tourna vers la jeune femme d'un geste vif.

— Qu'entendez-vous par là ?

— La lune est apparue à l'instant où je me suis enfuie et j'ai reconnu le chef de la bande. Il s'agissait de Gabrán.

— Cela ne m'étonne pas ! s'exclama Enda avec flamme. Rappelez-vous quand je vous ai dit qu'il faisait le lien entre les deux intrigues.

— Bien sûr, j'avais oublié que son bateau était à quai la nuit où la jeune fille a été tuée. Et le lendemain, c'était le tour d'un de ses hommes d'équipage. Vous aviez raison. *Agnus Dei* ! conclut-elle soudain.

Enda haussa les sourcils.

— Pardon ?

— Quand on a découvert le corps de Daig, le bateau de Gabrán n'avait pas changé de place. Deog ne nous a-t-elle pas précisé que c'était un homme du *Cág* qui avait découvert le corps ? Le *Cág* est le navire de Gabrán.

Enda émit un sifflement admiratif.

— Êtes-vous certaine de l'avoir reconnu, lady ? Il faisait très sombre.

— Je l'ai vu éclairé comme en plein jour, cet homme a un visage qu'on n'oublie pas.

— Alors nous ferions mieux de nous presser, de crainte qu'il ne se lance à notre poursuite. Que croyez-vous qu'il cherche ? demanda-t-il tandis que leurs montures trottaient côte à côte.

— Je n'en ai aucune idée. Nous sommes confrontés à un mystère.

Enda demeura un instant silencieux et reprit :

— Les raisons qui ont poussé Gabrán à nous attaquer m'échappent, je vous l'avoue. Mais si vous voulez mon avis, il s'est affolé parce qu'il s'imagine qu'on les a découvertes. Et nous n'allons pas le détromper.

Fidelma en était venue aux mêmes conclusions.

D'ordinaire, les faits se présentaient sous la forme d'un collier de perles dont certaines manquaient. Or là, aucun fil ne reliait les différents éléments. Seul le batelier Gabrán, à la figure chafouine, rôdait dans les parages à chaque mort violente. De plus, ses activités en relation avec l'abbaye semblaient lui donner libre accès au logis de l'abbesse, et il demeurait à l'auberge de *La Montagne jaune*. Comme fil conducteur, c'était assez mince.

Alors qu'ils rejoignaient les berges de la rivière, les hauts murs sinistres de l'abbaye se dressèrent devant eux et Fidelma revint à la réalité.

— Il faut que nous en sachions davantage sur ce Gabrán, dit-elle soudain.

— Croyez-vous qu'il se soit rendu compte que vous l'aviez reconnu ? s'inquiéta Enda.

— Je n'en jurerais pas. Allez voir si son bateau est toujours à quai. Remarquez, cela m'étonnerait, à mon avis il est amarré non loin de l'endroit où nous avons été attaqués, mais il vaut mieux vérifier.

Enda sauta à terre et confia les rênes de son cheval à Fidelma.

— Son bateau s'appelle bien le *Cág* ?

— Oui, le « Choucas ».

Enda se dirigea vers une embarcation dont on apercevait tout juste les contours. Fidelma vit une ombre émerger sur le pont et entendit des voix, puis Enda revint en secouant la tête.

— Le *Cág* a largué les amarres tôt dans la soirée pour remonter la rivière.

— Le batelier qui vous a informé connaît-il le port d'attache de Gabrán ?

— Je le lui ai demandé, mais il l'ignore. Lassar, à l'auberge, pourra sûrement nous renseigner. Gabrán est un de ses bons clients.

Ils longèrent les murs de l'abbaye et traversèrent la ville pour rejoindre l'auberge de *La Montagne jaune*.

Un garçon d'écurie vint à leur rencontre afin d'emmener leurs chevaux et ils pénétrèrent dans la salle chaude et accueillante de la taverne. Aussitôt, Dego se précipita vers eux.

— J'allais partir à votre recherche ! s'exclama-t-il. La nuit est tombée depuis longtemps et la campagne aux environs de cette ville n'est pas le genre d'endroit où il fait bon se promener à une heure pareille.

— Je suis bien de votre avis, dit Fidelma en riant. Et maintenant, voyons un peu ce que Lassar nous a préparé de bon.

L'aubergiste apparut, portant un plateau chargé de boissons. Elle leur sourit, alla servir ses clients et revint vers eux.

— Je me demandais si vous alliez revenir pour le souper, ma soeur. Je suppose que vous étiez partie à la recherche du Saxon ? D'après ce qu'on raconte par ici, il aurait bel et bien disparu.

— Nous avons parcouru une assez longue distance, dit Fidelma sans s'étendre davantage. Qu'est-ce que vous nous proposez ? Nous sommes épuisés.

Fidelma retira sa cape de laine et, avec ses compagnons, alla s'asseoir à une table près de l'énorme cheminée où brûlait un grand feu.

Lassar les suivit.

— Eh bien, vous avez du saumon, du phoque avec du *duilesc* au beurre comme accompagnement, et du *lon-longing*, du gosier de renard farci de viande hachée. C'est une saucisse d'un genre un peu particulier, une spécialité du pays.

— Le *lon-longing* me conviendra parfaitement, déclara Enda avec enthousiasme.

Fidelma fronça le nez d'un air vaguement dégoûté.

— Je prendrai du saumon et du *duilesc*.

Elle aimait bien ces algues rouges.

— Si vous préférez, j'ai aussi des poireaux avec des oeufs d'oie et du fromage...

— Je garde le saumon, mais tout compte fait, comme légume je préfère les poireaux.

Dego décida comme Enda de se laisser tenter par le *lon-longing* servi avec du chou.

Puis ils mangèrent en silence. À peine Fidelma avait-elle avalé quelques bouchées qu'elle était déjà rassasiée. La pensée d'Eadulf l'obsédait. Où était-il, que faisait-il, avait-il de quoi se chauffer par cette nuit glaciale ? Dès qu'elle cessait de s'activer pour tenter de le secourir, elle était envahie par de noirs pressentiments.

— Avez-vous découvert quelque chose sur Coba ? dit-elle à Dego, brisant le silence.

Dego but une gorgée de vin et reposa son gobelet.

— Pas vraiment. Il possède une forteresse du nom de Cam Eolaing. Ce petit chef, par ailleurs un magistrat respecté, s'est déclaré contre la mise en application des pénitentiels prônée par Fianamail.

— Je sais, mais irait-il jusqu'à aider Eadulf à s'évader ?

Dego haussa les épaules.

— Nous irons le trouver dès demain, décida Fidelma.

Quand Lassar réapparut pour débarrasser la table,

Fidelma en profita pour lui demander quelques renseignements sur Gabrán.

— Pourquoi vous intéressez-vous à lui ? s'étonna la femme d'un air suspicieux.

— Je me demandais de quoi il faisait commerce. Simple curiosité.

— Il est parti pour plusieurs jours.

— Sans doute est-il retourné à son port d'attache, quelque part en amont de la rivière ? s'enquit Fidelma d'un air faussement distrait.

— Oui, non loin d'ici, à Cam Eolaing. Au-delà, la rivière n'est plus vraiment navigable.

CHAPITRE XIII

Le pépiement des oiseaux juste avant l'aube réveilla Eadulf. Après avoir vainement tenté de se rendormir, il prit la cuvette d'eau posée près de son lit, fit une rapide toilette et se sécha avec une serviette. Maintenant, il avait les idées plus claires. Après l'avoir amené là, le vieil homme, Coba, l'avait laissé seul, et libre de se promener à sa guise à la condition de demeurer dans l'enceinte de la forteresse. Les hommes qui montaient la garde avaient répondu à ses questions par monosyllabes. Quand il avait demandé à voir Coba, on lui avait déclaré que le chef ne pouvait pas le recevoir pour l'instant. Certes, il avait été bien traité et on lui avait servi un délicieux repas, mais toutes ces incertitudes l'irritaient passablement.

Pourquoi Coba lui avait-il accordé le sanctuaire ? Fidelma savait-elle où il avait été emmené ? Quel était maintenant son statut juridique ? Eadulf avait déjà entendu parler de cette ancienne coutume du *maighin digona*, mais il n'était pas certain de bien comprendre de quoi il retournait. Coba avait déclaré qu'il réprouvait le verdict qui le condamnait parce qu'il était en contradiction avec les lois des Fénechus. Mais sa rébellion irait-elle jusqu'à sauver un étranger d'une exécution au mépris de toutes les lois ? Les motivations du chef inquiétaient Eadulf.

C'est alors que la porte s'ouvrit. Eadulf jeta sur le lit la serviette qu'il tenait à la main et se retrouva face à face avec un petit homme fluet, au visage émacié, qu'il n'avait jamais rencontré auparavant.

— On m'a rapporté que vous parliez notre langue, Saxon.

— C'est exact.

— Parfait. Vous êtes libre.

Eadulf fronça les sourcils.

— Pardon ?

— On m'a chargé de vous annoncer que vous pouviez quitter cette forteresse. En descendant jusqu'à la rivière, vous trouverez une

religieuse de Cashel qui vous attend.

Le coeur d'Eadulf se mit à battre plus vite et son visage s'éclaira.

— Soeur Fidelma ?

— C'est bien son nom.

Une vague de joie et de soulagement submergea Eadulf.

— Elle m'a donc innocenté et a gagné l'appel ?

L'homme à la figure chafouine et aux yeux sombres et enfoncés dans leurs orbites le fixait avec attention.

— Je ne fais que transmettre le message que l'on m'a confié. Je ne sais rien de plus.

— Alors je vais vous quitter avec empressement et en vous accordant ma bénédiction. Mais où est le vieux chef ? J'aimerais lui exprimer ma reconnaissance pour m'avoir conduit jusqu'ici.

— Inutile de le remercier, d'ailleurs il s'est absenté. Et maintenant partez vite, sinon votre amie va s'impatiser, et surtout ne faites pas de bruit.

Cet homme étrangement dépourvu d'émotion ne prit pas la main qu'Eadulf lui tendait.

Le moine haussa les épaules et jeta un coup d'oeil circulaire. Toutes ses possessions étaient restées au monastère et il n'avait que ce qu'il portait sur lui.

— Parfait. Dites à votre chef que je compte bien le récompenser de sa générosité, car j'ai envers lui une dette éternelle.

— Il estime que le service qu'il vous a rendu était tout à fait naturel, rétorqua le petit homme aux yeux rusés.

Eadulf quitta la pièce et sortit, suivi de son étrange compagnon. Dans la lumière froide et blanche de cette aube d'automne, la forteresse semblait déserte. Dans ses sandales, Eadulf glissait sur le sol gelé et son souffle formait de petits nuages devant sa bouche. Il frissonna.

— Ne serait-il pas possible d'emprunter une cape ? demanda-t-il d'un ton enjoué. Je suis gelé et mes effets m'ont été confisqués à l'abbaye.

Son compagnon s'impatia.

— Votre amie vous a apporté des vêtements chauds pour le voyage. Allons, filez, sinon elle va s'inquiéter.

Ils se tenaient maintenant devant les portes dont une sentinelle fit glisser les verrous en bois pour l'ouvrir à deux battants.

Eadulf jeta un coup d'oeil à la citadelle.

— Ne puis-je exprimer mes remerciements à ceux qui m'ont accordé le sanctuaire ? demanda Eadulf, qui trouvait un peu cavalier de s'éclipser avec autant de discrétion.

Un étrange sourire passa sur le visage cadavérique de l'homme fluet.

— Vous le reverrez bientôt, Saxon.

Devant eux s'étendait la campagne.

— Votre amie vous attend, partez vite la rejoindre.

Eadulf trouvait cet individu plutôt étrange et peu communicatif. Il lui adressa néanmoins un sourire de gratitude et fit quelques pas sur le chemin qui menait en bas de la colline et serpentait vers la forêt. Entre les arbres, à quelques centaines de toises, il apercevait le ruban gris de la Bann.

Il s'arrêta et se retourna vers l'homme.

— Je vais jusqu'à la rivière et c'est là que soeur Fidelma m'attend ?

— Oui, juste au-dessous de la forteresse, vous ne pouvez pas vous tromper.

Eadulf repartit sur le sentier gelé qui glissait sous ses pieds. Il s'appliqua à marcher au centre du chemin, où les chevaux avaient remué la boue qui s'était figée en mottes irrégulières, mais il avançait plus vite qu'il ne l'aurait souhaité et, soudain, l'inévitable se produisit. Il tomba.

Et c'est ce qui lui sauva la vie.

Alors qu'il se recevait brutalement sur le dos, deux flèches vinrent se ficher avec un bruit sourd dans un arbre non loin de là.

Eadulf les fixa d'un air ahuri. Puis il se tourna sur le côté et regarda derrière lui.

L'homme au visage émacié tenait un arc où il engageait une flèche, imité par celui qui lui avait ouvert la porte et dont les gestes précis trahissaient un archer professionnel. Eadulf roula sur lui-même, se leva et courut maladroitement vers le sous-bois. Une flèche lui siffla aux oreilles.

Il glissa, se redressa, progressant en zigzag, s'accrochant aux arbustes, remerciant le ciel qu'ils soient à feuilles persistantes et le dérobent à la vue de ses ennemis. Par malheur, il savait aussi que sa piste serait facilement repérable, car il laissait des traces sur la terre gelée. Il ne lui restait plus qu'à espérer que le soleil les ferait vite disparaître. En attendant, il devait au plus vite fouler un sol épargné par le givre.

Près de la rivière la température de l'eau, plus élevée que celle de l'air, réchauffait la terre et peut-être cela lui permettrait-il de s'enfuir sans laisser d'empreintes. Trouverait-il Fidelma l'attendant sagement au bord de la Bann avec des vêtements secs ?

Il laissa échapper un petit rire sardonique.

Bien sûr que non, on avait usé contre lui d'une ruse afin de le tuer. Mais pourquoi ? Il prit soudain conscience que ces hommes avaient la loi pour eux. On lui avait accordé le sanctuaire à condition qu'il ne franchisse pas les limites de la forteresse. Au-delà, le

propriétaire du *maighin digona* était responsable des agissements du fugitif et reconnu coupable de l'offense originelle.

Eadulf poussa un gémissement angoissé. Il était tombé dans un piège. En faisant croire qu'il avait brisé la loi du sanctuaire, ses ennemis étaient maintenant autorisés à l'assassiner en toute légalité. Mais qui étaient ces gens qui désiraient le tuer ? Il ne pouvait s'agir de gardes à la solde de Coba. Pourquoi le *bó-aire* l'aurait-il sauvé pour le mener ensuite à sa perte ? Cela n'avait aucun sens.

Quand il arriva sur la berge de la rivière, il constata qu'elle ne portait aucune trace de givre, vérifiant ainsi la justesse de son raisonnement. Il leva la tête, vit que le soleil s'élevait dans le ciel et s'arrêta un instant pour écouter. Les deux hommes s'étaient lancés à sa poursuite. Il se mit à courir, cherchant du regard un endroit propice où se cacher. Bientôt, ses poursuivants allaient apparaître à l'orée du bois derrière lui, et il fallait qu'il quitte la rive au plus vite.

Devant lui se dressaient des genévriers. Un peu plus loin, Eadulf aperçut un bosquet de houx aux feuilles épaisses et d'un vert vif parsemé de baies rouges. Il allait se glisser dessous. Les épines destinées à protéger ces arbres des animaux lui rentreraient dans la chair, mais c'était le seul moyen en vue pour tenter d'échapper à la mort.

Maintenant des voix parvenaient jusqu'à lui, les deux hommes se rapprochaient en s'interpellant d'un ton irrité. Eadulf obliqua vers les genévriers, se mit à quatre pattes et se faufila sous les houx en serrant les dents. Le cœur battant, il resta là, aplati sur l'herbe. Depuis sa cachette, il voyait un bout de rivière, puis ses poursuivants apparurent et s'arrêtèrent sur la berge.

— Que ce rusé Saxon soit maudit ! s'écria l'homme au visage chafouin.

Son compagnon scruta la campagne autour de lui d'un air morose.

— À mon avis, il a descendu ou remonté la rivière. Qu'est-ce que tu choisis, Gabrán ?

— Qu'il aille au diable !

— Ce n'est pas une réponse. Et puis je ne comprends pas pourquoi nous avons attendu qu'il soit sorti de la forteresse pour lui régler son compte. Il fallait le tuer dans son sommeil.

— Non, mon cher Dau, car nous devons faire croire qu'il s'est enfui du sanctuaire. De toute façon, il endossera la responsabilité de la mort de la sentinelle que nous avons dû réduire au silence. Et maintenant tu vas remonter la berge pendant que je la descends. Mon bateau est amarré un peu plus bas et il faut que je remonte la rivière avant midi. Je n'aime pas ça. Tant que ce Saxon vivra, il pourra réduire nos projets à néant. S'il avait été exécuté à l'abbaye, nous ne connaîtrions pas toutes ces complications !

L'homme au visage émacié s'éloigna, les yeux baissés, cherchant des traces de sa proie. Son compagnon se mit en marche à pas lents dans la direction opposée. Puis il s'arrêta. Eadulf se mordit la lèvre. Aurait-il repéré l'endroit où il avait quitté la rive pour obliquer vers les genévriers ?

Poussé par le désespoir, il regarda autour de lui et avisa une branche d'épine noire tombée à terre. Elle était juste à portée de sa main. Pensant que cela ferait un excellent gourdin, il se contorsionna, la saisit et se releva avec précaution.

L'homme du nom de Dau semblait songeur. Il avait engagé une flèche dans son arc et scrutait le paysage alentour d'un air maussade.

Eadulf comprit alors qu'il n'avait pas le choix. S'il ne prenait pas l'initiative avant que l'autre décoche sa flèche, il était perdu. Il s'avança à pas de loup, comme son père le lui avait enseigné quand il chas sait dans les terres du South Folk. Évitant les brindilles, il contourna les houx et traversa le bosquet de genévriers pour prendre son adversaire à revers. Il ne le quittait pas des yeux, s'imaginant à chaque pas qu'il allait se retourner, mais l'archer bayait aux corneilles, hésitant sur l'itinéraire à emprunter.

Eadulf assomma l'homme d'un coup sec. Il tomba avec un grognement à peine audible. Le moine s'apprêta à frapper de nouveau s'il se redressait, mais il ne broncha pas.

— Pardonnez-moi, car j'ai péché, murmura Eadulf avant de s'agenouiller auprès de l'homme inconscient.

Il lui ôta ses bottes en cuir, les jeta dans la rivière, l'arc et le carquois suivirent, puis il s'empara de son couteau de chasse qu'il glissa dans sa ceinture et de son manteau en peau de mouton. Ainsi dépouillé, quand l'archer reviendrait à lui il aurait d'autres soucis que de se lancer à sa poursuite. Levant les yeux vers le ciel, Eadulf se rappela les paroles de Jean — « Si nous confessons nos péchés, Lui, fidèle et juste, pardonnera nos péchés^{10} » — et il espéra que les puissances divines se montreraient clémentes envers lui.

Puis il se redressa et se mit en marche vers les collines. Il s'interrogeait sur l'itinéraire à suivre. Mieux valait pour lui s'éloigner de la forteresse de Cam Eolaing avant de prendre une décision. Fidelma n'était en rien concernée par cette étrange aventure qui n'avait d'autre but que de le tuer, et il serait vain de partir à sa recherche. Et s'il rejoignait la côte en se dirigeant vers l'est ? De là, il essaierait de trouver un bateau qui l'emmènerait vers un des royaumes saxons, sans doute celui de l'Ouest. Il avait tout le temps d'y réfléchir en cours de route, mais il devait d'abord trouver un abri et de la nourriture.

Quand on frappa à sa porte, Fidelma releva la tête. C'était Lassar, qui semblait fatiguée et nerveuse.

— L'évêque Forbassach est de retour. Il veut vous parler.

Fidelma terminait de s'habiller et s'appêtait à des cendre pour y prendre sa collation matinale.

— Très bien, dites-lui que j'arrive.

En bas, elle trouva Forbassach assis auprès du feu en compagnie de Coba, le *bó-aire* à la chevelure d'un blanc de neige. Dissimulant sa surprise, elle fixa son attention sur le vieil homme austère affublé d'un grand nez qui les accompagnait. Il portait de riches vêtements de religieux et un crucifix en or ouvragé autour du cou. Quand il vit Fidelma, il la salua avec froideur.

— Bien le bonjour, abbé Noé, dit Fidelma en inclinant la tête, je me disais bien que nous finirions par nous rencontrer dans cette bonne ville de Fearna.

— Il s'agit hélas d'une rencontre officielle, Fidelma.

— Je n'en doutais pas, répliqua-t-elle d'un ton pince-sans-rire. Seriez-vous prêt, vous aussi, à fouiller ma chambre pour vérifier si je n'y cache pas frère Eadulf ? Mais peut-être vous contenterez-vous de ma parole ?

L'évêque Forbassach se racla la gorge d'un air embarrassé.

— En vérité, je suis venu vous présenter mes excuses, soeur Fidelma.

— Vraiment ?

— L'autre nuit, je crains d'avoir tiré des conclusions trop hâtives en vous soupçonnant d'être impliquée dans l'évasion du Saxon. Je sais maintenant que cela ne vous concernait en rien.

— Vous m'en voyez ravie.

Fidelma se demanda si elle devait se réjouir ou s'inquiéter.

— C'est moi qui l'ai aidé à s'échapper, ajouta Coba d'un air contrit.

— Mais pourquoi ?

— J'arrive de Cam Eolaing. Je me suis rendu directement à l'abbaye où j'ai trouvé l'abbé Noé qui venait de rentrer de voyage et s'entretenait avec l'évêque Forbassach. Nous avons parlé de cette affaire et j'ai accompagné Forbassach afin de donner plus de poids à la pénible démarche qu'il s'appêtait à effectuer auprès de vous.

Fidelma leva les bras en un geste d'impuissance.

— Je ne comprends rien.

— Hélas, c'est pourtant simple. Vous savez déjà que je me suis prononcé contre l'introduction des pénitentiels dans ce pays et supportais fort mal la perspective d'une nouvelle exécution, contraire selon moi à l'esprit et à la lettre de notre système juridique.

— Votre résistance aux pénitentiels est fondée, mais cela n'explique pas que vous vous soyez substitué à la justice en aidant Eadulf à s'échapper.

— Je suis fautif et je serai puni.

L'évêque fixa Coba d'un air furibond.

— Vous devrez payer des compensations pour cette action inconsidérée, Coba. Pis, vous perdrez votre prix de l'honneur et plus jamais vous n'exercerez la fonction de magistrat dans ce royaume.

— Qu'est-il arrivé à frère Eadulf ? intervint Fidelma qui bouillait d'impatience.

Coba coula un regard en direction de l'abbé Noé.

— Je vous laisse exposer vous-même la situation à soeur Fidelma, dit l'abbé d'un ton peu amène.

— Eh bien, j'avais décidé d'accorder le *maighin digona* de ma forteresse au Saxon...

— L'asile n'implique pas de soustraire un condamné à la justice, grommela Forbassach.

— Une fois le condamné dans ma forteresse, elle devenait inviolable, répliqua Coba.

Fidelma réfléchit un instant.

— Cela est exact. La personne recherchant une protection est censée la trouver par ses propres moyens, mais une fois dans l'enceinte de la forteresse, elle peut invoquer l'asile dans la mesure où le chef est désireux de le fournir. Confirmez-vous que frère Eadulf est maintenant placé sous votre garde ?

Fidelma avait repris espoir. Dans l'affirmative, il suffisait à Eadulf de ne pas bouger de Cam Eolaing, le temps que Barrán arrive à Fearna. Mais elle comprit au visage sombre de Coba que la situation était plus compliquée qu'elle ne l'avait cru tout d'abord.

— J'avais informé le Saxon des conditions de mon hospitalité et j'étais persuadé qu'il les avait comprises.

— Ces conditions impliquent qu'il devait demeurer dans l'enceinte de la forteresse et donner sa parole de ne pas tenter de s'enfuir, précisa l'évêque avec pédanterie, comme si Fidelma ignorait ces restrictions. S'il tente de s'échapper, alors le propriétaire du sanctuaire est en droit de le tuer pour l'empêcher de se soustraire à la loi.

Fidelma sentit son sang se glacer.

— Que dites-vous ?

— Tôt ce matin, au réveil, j'ai découvert que le Saxon n'était plus dans sa chambre, déclara Coba d'une voix sourde. Les portes étaient ouvertes et il avait disparu. On a découvert la sentinelle assommée d'un coup porté par-derrière. L'homme était mort. Personne n'ayant jamais attaqué ma citadelle, je n'ai que deux gardes la nuit. Le second, Dau, a été retrouvé inconscient près de la rivière. On lui avait volé son manteau, ses bottes et ses armes. Quand il est revenu à lui, il a raconté qu'on l'avait frappé par-derrière sur la berge alors qu'il tentait de

poursuivre le Saxon. Il est clair que votre ami a pris le large.

L'évêque Forbassach, qui connaissait déjà l'histoire, hocha la tête avec impatience.

— Coba s'est comporté comme un idiot en pariant sur la moralité du Saxon et en s'imaginant qu'il se conformerait à ses instructions. À l'heure qu'il est, il se dirige certainement vers l'est, afin d'embarquer sur un navire.

Il se tourna vers Fidelma d'un air embarrassé.

— Je voulais vous exprimer mes profonds regrets, à vous et à votre frère le roi de Cashel, pour vous avoir accusée d'être à l'origine de l'évasion de ce moine. Je vous ai insultée et vous m'en voyez contrit. Sachez aussi que maintenant le Saxon s'est passé autour du cou la corde qui le pendra.

Fidelma, plongée dans ses réflexions, n'entendit que la dernière partie de la phrase.

— Pardon ?

— À l'évidence, il a fui Cam Eolaing parce qu'il était coupable.

— Vous disiez déjà la même chose quand il s'est évadé de l'abbaye.

— Pourquoi fuir la sécurité d'un sanctuaire ? Il aurait pu y demeurer indéfiniment.

— Non, il aurait pu y demeurer tant que cette protection lui était accordée, le corrigea-t-elle.

— N'empêche qu'il a filé. Maintenant, quiconque peut le chasser et le tuer sans autre forme de procès. Toute personne qui l'exécutera sera en accord avec la loi.

À cet instant, Mel pénétra dans la salle, commença à s'excuser et s'apprêtait à repartir quand l'évêque le retint.

— Il se pourrait que j'aie besoin de vos services, Mel. Une affaire concernant le roi.

Fidelma, tassée sur son siège, comprit avec horreur que Forbassach avait dit la vérité. Un homme reconnu coupable de meurtre qui brisait les règles du *maighin digona* était considéré comme un mort en sursis. Elle serra les poings.

Forbassach, qui s'était levé, se dirigeait déjà vers la porte.

— Je dois alerter les guerriers du roi, venez avec moi, Mel.

— Attendez !

Le brehon se retourna.

— Puisque vous êtes ici, j'aimerais déposer une plainte contre Gabrán. Lui et ses hommes m'ont attaquée hier.

— Le batelier ? dit l'évêque, stupéfait. Mais en quoi cela concerne-t-il l'affaire qui nous préoccupe ?

— À nous de le découvrir.

— Gabrán vient de Cam Eolaing dont je suis le chef, intervint

Coba. Que lui reprochez-vous exactement ?

— La nuit dernière, alors que je rentrais à Fearna avec un de mes compagnons, Gabrán et des hommes à lui se sont jetés sur nous, l'épée à la main.

Il y eut un silence.

— Mais comment pouvez-vous avoir la certitude qu'il s'agissait bien de Gabrán ? s'étonna Coba d'un air méfiant. Il faisait nuit noire.

Fidelma se tourna vers lui.

— Vous oubliez que le mauvais temps n'empêche pas la lune de tenir sa place dans le ciel, et parfois les nuages les plus sombres s'écartent pour la laisser briller.

— Mais pourquoi vous aurait-il attaquée ?

— Je vous le demande. Que connaissez-vous de ses intérêts et de ses allégeances ?

Coba haussa les épaules.

— Il demeure en dehors du village, de l'autre côté de la rivière, dans la partie est de la vallée. Je ne lui connais aucune allégeance particulière en dehors de son négoce et, pour autant que je le sache, il vit seul.

Forbassach suivait cette conversation d'un mauvais oeil.

— Êtes-vous certaine de ce que vous avancez, ma soeur ? intervint l'abbé Noé. Gabrán fait du commerce avec l'abbaye depuis fort longtemps et, ici, nous le considérons comme un homme de confiance.

— Je suis sûre de ce que je dis.

— Et où donc s'est déroulé l'assaut ?

Fidelma regarda fixement l'évêque.

— Nous revenions d'un endroit que vous connaissez bien, une maisonnette dans un village du nom de Raheen. L'attaque a eu lieu sur la route qui domine Cam Eolaing. Mon compagnon Enda et moi-même avons eu beaucoup de chance d'en réchapper.

Fidelma ne fut pas déçue par la réaction de Forbassach à la mention du seul nom de Raheen. Le brehon avait pâli et il lui fallut quelques instants avant de recouvrer une contenance.

— Il n'est pas rare que des bandits de grand chemin s'embusquent aux alentours de Fearna pour détrousser les voyageurs imprudents, avança-t-il d'une voix mal assurée.

— C'était Gabrán, s'obstina Fidelma tandis que Coba se frottait le menton d'un air pensif.

— J'aurais pensé que Gabrán gagnait suffisamment d'argent avec son bateau, objecta le *bó-aire*, son commerce est florissant : il transporte des marchandises sur la rivière et descend souvent jusqu'à Loch Garman, où ses cargaisons sont prises en charge par des navires de haute mer qui font voile pour la Bretagne et la Gaule.

— En quoi consistent ces cargaisons ?

— Quelle importance ? intervint Forbassach qui s'impatientait. Sommes-nous ici pour parler du négoce de Gabrán ou de l'évasion du Saxon ?

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aime rais tout de même comprendre pourquoi Gabrán m'a agressée.

En dépit de son attitude désinvolte, le brehon était inquiet. Il connaissait les conséquences que pouvait entraîner une tentative de guet-apens contre la personne d'un *dálaigh*, surtout s'il était directement apparenté à un roi.

— Désirez-vous déposer une plainte contre Gabrán, soeur Fidelma ? demanda-t-il.

— Naturellement.

— Alors je vais donner l'ordre de l'arrêter afin que vous puissiez l'interroger. Vous entendez, Mel ?

Le capitaine de la garde hocha la tête d'un air pensif.

— Je vous accompagnerai dans votre quête, annonça Forbassach, ce qui ne nous empêchera pas de mener nos investigations sur le Saxon. Cependant, le sort du fugitif aura la priorité dans nos recherches et, à ce propos, Fidelma de Cashel, je dois vous prévenir que si vous l'aidez à se soustraire à la justice de ce pays, vous devrez en répondre.

Une lueur dangereuse s'alluma dans les yeux verts de Fidelma.

— Je connais la loi, Forbassach ! De mon côté, je vous avertis que j'ai bien l'intention de poursuivre ma propre enquête sur les mystères entourant cette affaire... qui m'a menée jusqu'à Raheen.

— Quant à moi, intervint Coba, à qui les enjeux de cet échange avaient échappé, je ne regrette pas d'avoir tenté de prévenir l'exécution du condamné. Il doit être jugé et puni, certes, mais selon les lois de notre pays.

L'évêque Forbassach, de plus en plus mal à l'aise, se tourna vers lui d'un air courroucé.

— Dans le conseil du souverain, vous représentez la minorité. Quand le roi et moi-même avons validé les châtiments réclamés par l'abbesse Fainder, vous avez eu tout le loisir de vous exprimer. Aujourd'hui, votre devoir consiste à vous conformer à nos décisions.

— Excusez-moi, mais je ne partage pas votre avis, cette question devait attendre la prochaine fête de Tara et être évoquée lors de l'assemblée des autorités des cinq royaumes. La décision finale revient aux rois, aux juristes et aux représentants seuls habilités à modifier la loi et à en débattre avant de se prononcer.

— Mes frères dans le Christ, intervint l'abbé Noé d'une voix lasse, calmez-vous. Vous perdez votre temps en débats inutiles dont nul ne tirera profit. Des tâches plus urgentes vous attendent et je suis moi-

même très occupé.

L'évêque Forbassach les salua et sortit à grands pas, accompagné de Mel qui au passage adressa un regard d'excuse à Fidelma.

Coba avait l'air très abattu.

— Je croyais agir au mieux, soupira-t-il en se tournant vers la jeune femme.

— Êtes-vous certain que frère Eadulf connaissait les limites du *maighin digona* ? Bien qu'il ait longtemps séjourné dans notre pays, il demeure un étranger, et nos coutumes peuvent parfois lui paraître difficilement compréhensibles.

Coba secoua la tête d'un air désolé.

— Je ne peux retenir cet argument pour justifier sa conduite. Hier, je lui ai expliqué avec force détails ce qu'il risquait s'il quittait la forteresse. J'ai suivi la procédure à la lettre et, la nuit dernière, j'ai envoyé un messenger à l'abbaye pour informer l'abbesse de mon action.

— La nuit dernière, l'abbesse savait qu'Eadulf avait été emmené dans votre citadelle ? intervint l'abbé Noé.

— Oui, je vous le confirme. Soeur Fidelma, croyez bien que je déplore de ne pouvoir vous apporter davantage de réconfort.

Ignorantia legis neminem excusat, grommela l'abbé Noé. (L'ignorance de la loi n'est pas une excuse.)

Coba se tourna vers lui.

— Mais l'ignorance de la loi chez un étranger n'appelle-t-elle pas un adoucissement de cette règle ?

— Cela ne ressemble guère à Eadulf d'avoir pris une telle initiative, dit Fidelma à mi-voix, comme si elle se parlait à elle-même.

Noé la fixa avec gravité.

— Et d'après vous, cela ne lui ressemble pas non plus d'avoir violé et tué une jeune novice. Peut-être ne connaissez-vous pas ce Saxon aussi bien que vous l'imaginiez ?

Fidelma croisa le regard de son vieil adversaire.

— Peut-être. Mais si je ne me trompe pas sur son compte, alors nous sommes en présence d'agissements très troubles que j'ai bien l'intention d'élucider.

L'abbé eut un sourire sans joie.

— La vie est étrange, c'est le chaudron de Dieu dans lequel nous sommes jetés pour mettre nos âmes à l'épreuve. *Ignis aurum probat, miseria fortes viros*.

— Le feu met l'or à l'épreuve et l'adversité nos âmes... cette sentence de Sénèque est pleine de sagesse, mon père.

Noé se leva d'un geste brusque et vint se planter devant la jeune femme.

— Dans le passé, nous nous sommes souvent affrontés, Fidelma de Cashel, fit-il observer d'une voix douce.

— Je vous l'accorde.

— Oublions un instant la culpabilité ou l'innocence de votre ami saxon. D'une manière générale, et je tiens à ce que vous le sachiez, l'avenir de l'Église dans ce royaume me préoccupe. Il me serait intolérable de le mettre en péril de quelque manière que ce soit. Parfois, l'abbesse Faïnder montre un peu trop d'enthousiasme pour les pénitentiels. Bien qu'elle soit une de mes cousines éloignées, je reconnais volontiers qu'elle se conduit en zélote.

Cette déclaration éveilla la curiosité de Fidelma.

— L'abbesse Faïnder est votre cousine ?

— Oui, et cela explique qu'on lui ait proposé la charge de cette abbaye. Dans l'exercice de ses fonctions, elle s'est d'ailleurs montrée tout à fait compétente. Cependant, elle a tendance à voir les choses de façon trop contrastée, le bien d'un côté, le mal de l'autre, et les subtiles nuances des échelles de valeur lui échappent. Vous et moi savons que la vie est plus complexe qu'il n'y paraît.

Fidelma fronça les sourcils.

— Je ne suis pas certaine de vous suivre, père abbé. Si ma mémoire est bonne, jusqu'à récemment vous n'aviez jamais soutenu les règles de Rome.

Noé poussa un profond soupir.

— Les hommes changent et j'ai moi-même évolué. J'ai passé de nombreuses années à étudier les arguments des uns et des autres, et j'ai suivi les débats du synode de Whitby avec la plus grande attention. Je crois que le Christ a donné les clés du ciel à Pierre en lui commandant de construire son Église, et Pierre l'a édifiée à Rome où il a connu le martyre. Je ne me vante pas de ma conversion, et je demeure convaincu que les mêmes objectifs peuvent s'atteindre par des voies différentes. Mes inclinations me portent à persuader par la parole plutôt que par la force. Je souhaiterais que d'autres suivent le même chemin que moi, mais jamais je n'exigerais de quiconque qu'il renonce à ses convictions. Hélas, dans ces conseils je ne suis qu'une voix isolée...

Sur ces mots sibyllins, il quitta la pièce.

Coba parut perplexe, puis il s'adressa à Fidelma.

— Je dois retourner à ma forteresse. J'ai fait organiser une battue pour retrouver le Saxon. Croyez bien que je suis navré pour votre ami, ma soeur : en essayant de vous aider, je n'ai fait qu'aggraver les choses. Comme le dit le dicton, les amis d'un homme en peine seraient bien avisés de s'écarter de son chemin. Peut-être vaudrait-il mieux, pour vous et moi, suivre ce sage conseil ? Je suis très triste de la tournure que prennent les événements.

Après son départ, Fidelma entendit quelqu'un tousser derrière elle.

Dego et Enda venaient de descendre l'escalier.

— Vous avez entendu ? leur demanda-t-elle.

— Pas tout, dit Dego, mais suffisamment pour comprendre que le vieux Coba a accordé le sanctuaire à frère Eadulf qui s'est enfui. Cela n'annonce rien de bon.

— Et Gabrán ? demanda Enda. Qu'avez-vous appris sur lui ?

Fidelma leur répéta ce qu'on lui avait raconté sur le batelier, puis ils prirent leur collation en silence. L'auberge semblait déserte. En tout cas, personne ne les rejoignit pendant qu'ils mangeaient.

CHAPITRE XIV

Il était midi et l'estomac d'Eadulf commençait à crier famine. Il faisait encore très froid, mais le givre avait fondu et le soleil réchauffait la campagne. Cependant, il suffisait qu'un nuage passe ou qu'Eadulf marche à couvert dans la forêt pour qu'il se sente glacé jusqu'aux os. Il serra le manteau autour de ses épaules et se félicita d'en avoir dépouillé son assaillant.

Il avait suivi la rivière en marchant vers le nord, traversé une vallée sur environ un mille en tournant le dos à Cam Eolaing. Les berges s'étaient resserrées, des collines escarpées s'élevaient de tous côtés, sombres et menaçantes malgré le soleil. Un peu plus loin, il tomba sur deux petits cours d'eau se précipitant des hauteurs. L'un coulait du sud-est, l'autre de l'ouest, et ils se jetaient dans la rivière avec de gros bouillonnements.

Après avoir jeté un regard circulaire pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, Eadulf s'assit sur un arbre tombé à terre, offrant son visage aux rayons du soleil.

— Il est temps de prendre une décision, murmura-t-il.

S'il traversait la rivière et se dirigeait vers la vallée à l'est, il finirait sûrement par atteindre la mer qui ne devait pas être à plus de six milles. Une fois sur la côte, il se réfugierait sur un bateau saxon.

Quitter Laigin était la solution la plus tentante... mais Fidelma occupait ses pensées.

Partie en pèlerinage sur la tombe de saint Jacques, elle était rentrée précipitamment pour lui venir en aide. Comment se résigner à l'abandonner ? Quitter ce pays sans la revoir, la laisser imaginer qu'il n'avait pas... Il fronça les sourcils. Qu'il n'avait pas quoi ? Son esprit était confus, il avait du mal à suivre ses propres raisonnements. Et puis, sans qu'il sache vraiment pourquoi, sa résolution fut prise. Fidelma séjournait encore à Fearn, donc il n'avait pas le choix : il devait y retourner pour la retrouver.

— *Ut fata trahunt*, grommela-t-il en se levant.

« Va où le destin te pousse », l'expression laissait supposer qu'on avait bien peu de pouvoir sur sa destinée. En tout cas, en cet instant, la sienne lui échappait et il se sentait guidé par une force inconnue.

Il entreprit l'ascension d'une colline, suivant la rive d'un des torrents. À l'horizon, de hauts sommets s'élevaient, formant une chaîne. Il n'avait aucun plan et il ignorait comment il pourrait rentrer en contact avec Fidelma une fois à Fearna. Peut-être était-elle retournée à Cashel en apprenant qu'il s'était échappé de la forteresse ? Cette pensée le faisait souffrir, mais il ne pouvait se résoudre à disparaître sans avoir essayé de la revoir.

Dego et Enda échangèrent un regard anxieux.

Depuis qu'elle avait terminé sa collation, Fidelma était tombée dans un silence méditatif. Les jeunes guerriers s'impatientaient.

— Et maintenant, lady, lança Dego d'une voix forte, qu'est-ce qu'on fait ?

Fidelma tarda à réagir. Puis elle dévisagea Dego d'un air absent et lui sourit.

— Excusez-moi, je retournais les derniers événements dans ma tête, ce qui ne m'a guère avancée. Je n'entrevois aucun motif qui relierait ces différents meurtres.

— Est-ce si important ?

— Qui connaît le mobile connaît le coupable.

— N'étions-nous pas convenus, la nuit dernière, que Gabrán était à l'origine de ces drames ? lui rappela Enda.

— C'est précisément son rôle que je tentais de cerner.

— Dans ce cas, allons le chercher et posons-lui la question.

Fidelma se mit à rire devant la fougue du jeune homme.

— Alors que je perds mon temps à essayer de mettre de l'ordre dans mes pensées, vous me rappelez un point essentiel : ne jamais échauffer d'hypothèses tant qu'on ne dispose pas de tous les éléments d'une énigme.

Dego et Enda se levèrent avec un bel ensemble.

— Nous allons retrouver ce batelier, lança Dego avec enthousiasme, car plus vite nous l'attraperons, plus tôt vous collecterez les informations qui vous manquent !

Eadulf aperçut de la fumée au loin. Poussé par la faim, le froid et la lassitude, il s'engagea dans le bois et déboucha bientôt sur une clairière. Au bord d'un ruisseau s'élevait une maisonnette, une solide bâtisse en pierre coiffée d'un toit de chaume. Eadulf s'arrêta, interdit. Cette clairière était très plate et on aurait juré qu'elle avait été débarrassée de tout obstacle, à l'exception de quelques pieux plantés à différentes distances de la maison. Le haut des poteaux était entaillé d'encoches.

Eadulf avait vécu suffisamment longtemps en Éireann pour savoir qu'il s'agissait de l'ogham, l'ancienne écriture qui tirait son nom d'Ogma, le dieu de l'éloquence. Si Fidelma lisait couramment ces textes et en comprenait le sens, Eadulf déchiffrait avec difficulté des mots souvent obscurs et archaïques. Il avait cru tout d'abord être en présence de la demeure d'un bûcheron, mais ces pieux l'intriguaient.

Il avança et ses pas craquèrent sur un épais tapis de feuilles d'automne qui semblaient avoir été étalées à profusion autour de l'habitation, à l'exception d'une bande étroite, à proximité des murs. Perplexe, Eadulf s'immobilisa puis se remit en marche.

— Qui va là ? tonna une voix grave, et un homme apparut dans l'encadrement de la porte.

Il était de taille moyenne avec de longs cheveux blonds, mais Eadulf ne distinguait pas ses traits demeurés dans l'ombre.

— Quelqu'un qui a froid et faim, répondit Eadulf en avançant d'un pas.

— Ne bougez pas ! Restez sur les feuilles.

Eadulf haussa les sourcils devant cet homme bien bâti à l'allure de guerrier dont l'attitude révélait une étrange méfiance.

— Je ne suis nullement une menace pour vous, protesta-t-il tout en se demandant si cet individu n'avait pas l'esprit dérangé.

— Vous êtes un étranger... un Saxon si j'en juge par votre accent. Vous êtes seul ?

— Vous le voyez bien.

— Si vous le dites.

— Mais enfin, je suis là devant vous ! s'énerva Eadulf.

L'homme se pencha une fraction de seconde et son visage apparut. Un beau visage avec des cicatrices de brûlures sur le front et les yeux.

— Ah, vous êtes aveugle, s'excusa Eadulf.

L'autre recula et le moine ouvrit la main en une attitude conciliante, puis, comprenant l'inanité de son geste, la laissa retomber.

— Ne craignez rien, je suis seul. Je suis frère...

Il hésita. Peut-être son nom était-il parvenu jusque-là.

— Je suis un religieux.

L'homme pencha la tête sur le côté.

— Vous semblez réticent à décliner votre identité. Pourquoi donc ? demanda-t-il d'un ton brusque.

Eadulf jeta un regard circulaire. Dans un endroit aussi isolé, cet homme aveugle ne pouvait rien contre lui.

— Je m'appelle frère Eadulf.

— Qu'est-ce qui vous amène dans ce coin perdu ?

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps, répliqua l'autre d'un ton peu amène.

— Et moi je suis las, affamé et transi.

L'homme sembla hésiter, puis changea d'attitude.

— Je m'appelle Dalbach. Et je vous invite à partager mon pot au feu à la viande de blaireau, accompagné de pain frais et de bière.

— De la viande de blaireau ? Voilà une proposition très alléchante, dit Eadulf qui savait à quel point la chair de cet animal était appréciée en Éireann.

Dans un conte ancien, Moiling le rapide, en signe d'estime, n'avait-il pas promis de procurer un ragoût de blaireau au célèbre guerrier Fionn Mac Cumhail ?

Dalbach tendit la main à Eadulf qui la prit dans la sienne, puis l'aveugle effleura le visage de son hôte afin d'en retracer les contours. Cela ne surprit pas le moine qui se rappela Moén, un garçon d'Araglin sourd, muet et aveugle qui « voyait » de la même façon. Il attendit patiemment que Dalbach ait terminé son investigation.

— Vous êtes habitué à la curiosité des aveugles, frère saxon.

— Je sais qu'il s'agit de votre manière de me regarder.

Pour la première fois, l'homme sourit.

— Ce type d'exploration révèle bien des choses. Je vous fais confiance, frère saxon, vous avez les traits d'un homme bon.

— Voilà une façon aimable de ne pas vous appesantir sur ma figure fort ordinaire, dit Eadulf en riant.

— Cela vous attriste ? Vous auriez préféré être doté d'un physique avantageux ?

Eadulf comprit que les facultés de cet ermite étaient très aiguisées. Rien ne lui échappait.

— Nous sommes tous assez futiles, et cela vaut pour les plus laids d'entre nous.

— *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*, dit l'homme en souriant.

— L'Ecclésiaste. « Vanité des vanités, tout est vanité. »

— Entrez, dit l'aveugle en s'effaçant.

Eadulf fut impressionné par la propreté du lieu où tout était organisé avec méthode. Dalbach évoluait chez lui avec une aisance qui faisait oublier son infirmité.

— Mettez votre manteau sur le dossier de cette chaise et asseyez-vous à la table, dit l'homme qui se dirigea droit vers un chaudron accroché au-dessus d'un grand feu.

Eadulf obtempéra et l'observa avec attention tandis qu'il remplissait une écuelle avec une louche et revenait vers lui d'un pas assuré. Il posa l'écuelle un peu à sa droite.

— Pardonnez mon manque de précision, plaisanta-t-il. Vous trouverez des couverts sur la table, ainsi que du pain.

Eadulf avait à peine fini de murmurer les grâces qu'il plongeait sa cuillère dans le plat fumant.

— Vous ne mentiez pas, Saxon, dit Dalbach en s'installant en face de son invité après s'être servi à son tour.

— À quel sujet ? demanda Eadulf, la bouche pleine.

— Vous étiez très affamé.

— Je vous remercie pour votre accueil, Dalbach, je me sens déjà mieux et le sang recommence à circuler dans mes veines. Le Seigneur a dû guider mes pas jusqu'à votre maison. Mais n'est-ce pas un lieu un peu isolé pour un... un...

— ... un aveugle, frère Eadulf ? N'ayez pas peur des mots.

— Qu'est-ce qui vous a amené à choisir cet endroit ?

Dalbach grimaça d'un air cynique.

— C'est lui qui m'a choisi.

— La vie dans une ville ou dans un village n'aurait-elle pas été plus facile pour vous, je veux dire, dans l'éventualité où vous auriez besoin d'assistance ?

— On m'a interdit d'y résider.

— Comment cela ?

Eadulf fixa son hôte avec une certaine nervosité. Dans son pays, les lépreux étaient chassés des agglomérations. Pourtant, Dalbach avait l'air en bonne santé.

L'aveugle porta la main à ses cicatrices.

— Je ne suis pas né comme cela.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Je suis le fils de Crimthann qui régnait sur ce royaume il y a une trentaine d'années de cela. À sa mort, son cousin Faelán revendiqua la couronne...

— Ce roi de Laigin qui est mort l'année dernière et auquel Fianamail a succédé ?

Dalbach inclina la tête.

— Je sais que votre système d'accession au trône est différent du nôtre. Connaissez-vous nos lois traitant de la succession ?

— Oui. Le *derbfhine* de la famille du souverain décédé élit l'homme le plus apte à la fonction de roi.

— Exactement. Le *derbfhine* est un collège électoral réunissant trois générations d'hommes issus d'un grand-père commun. J'étais alors un jeune guerrier qui avait depuis peu atteint l'âge du choix. Au moment de son élection, Faelán était un personnage honorable, mais, avec les années, il devint obsédé par la crainte que l'on puisse contester son autorité. Et il estima que je représentais son rival le plus dangereux. Une nuit, il m'a fait arrêter et appliquer un fer rouge sur les yeux, afin d'empêcher le *derbfhine* d'envisager ma candidature pour l'accession au trône. Puis on m'abandonna à mon triste sort, en m'ordonnant de me tenir éloigné des villes et des villages de Laigin.

Frère Eadulf ne fut pas autrement surpris par l'histoire de

Dalbach. De tels forfaits n'étaient pas rares. Dans les royaumes saxons, où était appliquée la loi de primogéniture par les mâles, la brutalité qui présidait à la course au pouvoir était tout aussi révoltante. Les frères s'entre-tuaient, les mères empoisonnaient les fils, les fils assassinaient les pères et les pères tuaient les fils ou les jetaient en prison. Dans les cinq royaumes d'Éireann, il suffisait d'une tare physique pour interdire à quiconque de prétendre au trône, si bien que la violence y était peut-être plus mesurée, comparée à la nécessité où se trouvait un Saxon dévoré d'ambition d'éliminer un prétendant encombrant.

— Cela a dû être très difficile pour vous de vous réadapter à la vie, commenta Eadulf, plein de compassion.

— J'ai des amis et même des parents qui me viennent en aide. Un de mes cousins à Fearna est un religieux. Il m'apporte souvent de la nourriture ou des cadeaux, mais sa conversation est limitée. Mes amis et mes parents m'ont permis de m'en sortir, et maintenant que Faelán est mort, je ne suis plus menacé. Et puis je mène une existence qui n'est pas dénuée d'intérêt.

— Dans quel sens ?

— Ayant dû renoncer à l'épée, je me suis consacré à la poésie et à la musique. Je joue du *cruit*, une petite harpe. Ces disciplines m'apportent de grandes satisfactions.

Eadulf jeta un coup d'oeil dubitatif à son hôte.

— On n'acquiert pas de tels muscles en jouant de la harpe, Dalbach.

L'homme se claqua la cuisse en riant.

— Vous êtes observateur, mon frère. Il est vrai que j'exerce mon corps, car, dans les conditions où je vis, il faut être résistant.

— Sans aucun doute... Ah !

L'aveugle releva la tête.

— Oui ?

Eadulf eut un sourire mélancolique.

— Je viens de comprendre que les bâtons d'ogham, autour de votre maison, servaient à vous guider. Est-ce que je me trompe ?

— Rien ne vous échappe, frère Eadulf, confirma Dalbach. Quand je me promène dans la clairière, les pieux me renseignent sur l'orientation du lieu où je me trouve. Ils me permettent de me guider jusqu'à ma maison.

— Voilà une invention très utile.

— Des conditions difficiles aiguisent l'intelligence.

— N'êtes-vous pas amer d'avoir été traité avec tant de cruauté par Faelán ?

Dalbach haussa les épaules.

— Avec les années, l'amertume s'est dissipée. Pétrarque n'a-t-il

pas dit que rien ne dure de ce qui est mortel ?

— Et aussi qu'il n'est aucune douceur qui ne tourne à l'amertume.

L'érudition de son visiteur amena un sourire ravi sur le visage de Dalbach.

— Pour tout vous avouer, pendant quelques années, mon ressentiment pour Faelán ne connut pas de bornes. Mais quand un homme est mort, à quoi sert de le haïr ? Aujourd'hui, c'est le petit-fils de mon oncle Rónán qui règne sur le pays. Ainsi va la vie.

— Fianamail est votre cousin ?

— Les Uí Cheinnselaig sont tous cousins.

— Êtes-vous proche de lui ? demanda Eadulf, brusquement inquiet.

Son changement de ton n'échappa point à Dalbach.

— Fianamail m'ignore et je fais de même. En tout cas, il n'a rien fait pour alléger mes souffrances. Le craindriez-vous, frère Eadulf ?

Surpris par cette question abrupte, Eadulf, à qui cet homme inspirait confiance, décida de lui avouer la vérité.

— Il veut me faire exécuter, déclara-t-il d'une voix égale.

Dalbach demeura impassible, puis il poussa un profond soupir.

— J'ai déjà entendu parler de vous, Saxon. Vous deviez être pendu pour le viol et le meurtre d'une jeune fille, mais vous vous êtes échappé.

— Je suis innocent, rétorqua aussitôt Eadulf, étonné que Dalbach soit aussi bien renseigné.

L'aveugle devina ses pensées.

— Ce n'est pas parce que je demeure dans un endroit isolé que je ne reçois pas de visites. Et mes hôtes me tiennent informé des événements marquants de notre communauté. Mais si vous n'êtes pas coupable, pourquoi avez-vous été condamné ?

— Pour une raison aussi inique que celle qui vous a valu d'être marqué au fer rouge. Le plus souvent, les injustices sont motivées par la peur. Je ne peux que clamer mon innocence, mais je paierais cher pour connaître ce qui se cache derrière ce complot.

Dalbach se renversa sur sa chaise d'un air songeur.

— Frère Eadulf, mon infirmité a aiguisé les sens qui me restent, et j'entends la note de la vérité vibrer dans le son de votre voix. Peut-être me fais-je des illusions, mais je vous crois sincère.

— Je vous en remercie, Dalbach.

— Donc vous avez échappé à vos geôliers qui, à cette heure, se sont lancés à votre poursuite. Peut-être vous préparez-vous à rejoindre la côte pour regagner votre pays ?

Eadulf hésita.

— Parlez, je ne vous trahirai pas, le rassura Dalbach.

— Mon projet initial était bien de m'embarquer pour un royaume

saxon, mais, tout compte fait, j'ai décidé de rester pour tenter de démasquer ceux qui conspirent à ma perte.

Dalbach réfléchit.

— C'est courageux de votre part, dit-il enfin. Et par ce choix, vous confirmez ma première impression, à savoir que vous êtes innocent. Et comment puis-je aider à votre réhabilitation ?

— Il faut que je retourne à Fearna où m'attend une personne qui me viendra en aide.

— Fidelma de Cashel ?

Eadulf mit quelques instants à se remettre de sa surprise.

— Par quel miracle connaissez-vous son nom ?

— J'ai beaucoup entendu parler de cette religieuse par le cousin auquel je faisais allusion tout à l'heure.

C'est son père Faílbe Fland, roi de Muman, qui a assassiné le mien quand il s'est allié à Faelán lors de la bataille d'Ath Goan, à Iarthar Liffe.

L'homme s'exprimait sans rancœur apparente.

— Il est mort quand Fidelma était encore au berceau, fit observer Eadulf.

— Oui, la bataille d'Ath Goan remonte à une trentaine d'années. Ne vous inquiétez pas, frère Eadulf, les batailles entre mon père et ses ennemis sont loin, et je ne tiens pas rigueur de ces anciennes querelles aux descendants de Faílbe Fland.

— Vous m'en voyez soulagé.

— Donc nous devons trouver un moyen qui vous permette de rejoindre cette dame... avez-vous formé quelque dessein ?

— Non, aucun. J'avais l'intention de retourner à Fearna et d'aviser sur place. Le problème, c'est que je ne risque pas de passer inaperçu. Même avec mon manteau, on remarquera mon habit de moine, ma ton sure de saint Pierre et mon accent saxon.

À cet instant leur parvint le son d'un cor de chasse et Eadulf sursauta.

— Ne vous inquiétez pas, le rassura Dalbach en se levant de son siège, ce doit être mon cousin. On m'avait dit qu'il passerait aujourd'hui ou demain pour m'apporter les objets qui me font défaut.

Une silhouette apparut à la lisière de la clairière et s'arrêta.

Eadulf, qui regardait par la fenêtre, bondit sur ses pieds, renversant sa chaise. Il avait reconnu le petit homme frêle au visage chafouin, celui-là même qui l'avait réveillé à l'aube dans la forteresse de Cam Eolaing. Le traître qui avait prétendu lui rendre la liberté afin de mieux le tuer.

CHAPITRE XV

— Gabrán ?

Devant les portes de l'abbaye, soeur Étromma paraissait décontenancée.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je sais où il se trouve, soeur Fidelma ?

Fidelma considéra la *rechtaire* avec agacement.

— N'êtes-vous pas l'intendante de cette abbaye ? Dans la mesure où Gabrán est votre principal intermédiaire pour tout ce qui touche au commerce, j'aurais pensé que vous étiez bien placée pour connaître ses allées et venues.

Étromma, tout en reconnaissant à contrecœur la logique de ce raisonnement, ouvrit les bras en un geste d'impuissance.

— Désolée, mais nous traversons une période difficile et depuis l'évasion du Saxon, hier, la mère abbesse s'est montrée particulièrement...

Elle laissa sa phrase en suspens et fit la grimace.

— Non, je vous assure que je n'ai aucune idée de l'endroit où il se cache.

Puis elle arbora une mine excédée.

— J'ignore la raison de cet intérêt soudain pour Gabrán, tout le monde le recherche.

— À qui faites-vous allusion ?

— Eh bien, plusieurs personnes m'ont posé la même question que vous. Par exemple la mère abbesse. Je lui ai répondu il y a quelques minutes à peine que je n'étais pas chargée de le surveiller.

Fidelma haussa les sourcils. Elle imaginait mal la petite intendante, frêle et nerveuse, répliquant avec autant d'insolence à Fainder qui lui inspirait une crainte irrépressible.

— Donc vous ignorez tout de ses habitudes ? s'obstina-t-elle.

Soeur Étromma haussa les épaules.

— Il vit sur son bateau, sauf quand il est trop soûl pour y retourner. Quand son navire n'est pas amarré au quai de l'abbaye, il jette l'ancre n'importe où entre Cam Eolaing, dont il est originaire, et Loch Garman, plus au sud. Et n'ayant pas le don d'ubiquité, je ne peux vous en dire plus.

L'irritabilité de la *rechtaire* intrigua Fidelma.

— Essayez de faire un effort, peut-être aurez-vous une intuition...

Étromma s'apprêtait à lui répliquer vertement quand elle changea d'avis.

— L'abbesse Fainder a décidé de chevaucher jusqu'à Cam Eolaing. Pourquoi ne pas commencer par là ?

Puis elle tourna le dos à Fidelma qui la rappela.

— J'ai des questions supplémentaires à vous poser. Votre attitude envers l'abbesse est délibérément hostile. Pour quelle raison ?

L'autre la défia du regard.

— Cela ne vous semble-t-il pas évident ?

— Souvent les vérités demeurent cachées parce qu'elles sont trop manifestes.

— Eh bien, j'avais des ambitions, des ambitions pourtant très raisonnables, et je suis mal disposée envers celle qui les a anéanties.

— Donc vous devez également en vouloir à l'abbé Noé qui a ramené Fainder ici et l'a fait nommer abbesse, vous privant ainsi de cette fonction ?

— Maintenant, cela m'importe peu. J'ai d'autres projets pour mon avenir.

— Et que pensez-vous de ce Gabrán ? Il entretient des relations très privilégiées avec l'abbesse. L'autre jour, il est entré chez elle sans frapper.

Étromma pouffa.

— Mettez-le sur le compte de sa grossièreté naturelle. Cet homme est un rustre. Mais comme il s'occupe de certaines des affaires personnelles de l'abbesse, sans doute s'imagine-t-il être un de ses familiers. Quand il revient de Loch Garman, il lui rapporte souvent des marchandises, du vin ou d'autres produits.

Fidelma hocha la tête.

— Pour en revenir aux crimes, la nuit où Gormgilla a été tuée...

— Je vous ai dit tout ce que je savais sur ce sujet, l'interrompit aussitôt Étromma.

— Je voulais juste élucider un détail. Lorsque Fainder a fait ramener son corps dans l'abbaye et vous a envoyé chercher, où étiez-vous exactement ? Vous dormiez ?

Soeur Étromma fronça les sourcils.

— Non, je sortais de la bibliothèque et je m'apprêtais à regagner mon logis quand j'ai rencontré frère Miach, qui avait été convoqué

pour examiner le cadavre de la jeune fille.

— Que faisiez-vous si tard à la bibliothèque ?

— C'est la faute de l'abbé Noé. J'avais été retenue par les garçons d'écurie qui m'avaient demandé s'ils devaient desseller le cheval de l'évêque Forbassach...

— Mais vous venez de dire que l'abbé Noé...

Soeur Étromma claqua la langue avec impatience.

— Forbassach était arrivé tard à l'abbaye et avait quitté précipitamment les écuries sans donner d'instructions aux serviteurs, qui ignoraient s'il avait l'intention de repartir cette nuit même. Il avait chevauché longtemps, car son étalon était en sueur. J'ai donc donné des instructions et je me dirigeais vers mon logis quand...

— Forbassach est-il arrivé avant ou après l'abbesse ?

Fidelma se doutait bien que Fainder et l'évêque avaient chevauché séparément depuis Raheen, mais elle voulait s'en assurer.

— Un peu avant que Fainder n'annonce la découverte du corps de la jeune fille.

En avançant l'abbesse, Forbassach avait très bien pu atteindre le monastère avant le meurtre de Gormgilla, et Fidelma se demanda s'il fallait en tenir compte.

— Donc vous avez quitté les écuries et vous êtes allée vous coucher ?

— Non, parce que, en chemin, j'ai entendu du bruit dans la bibliothèque où j'ai trouvé Noé en train de travailler, et je lui ai proposé de l'aider. Après tout, je suis la *rechtaire*.

Fidelma ne réagit pas à cette dernière remarque.

— Cette nuit-là, l'abbé Noé était lui aussi dans ces murs... mais je croyais qu'il vivait dans la forteresse de Fianamail ?

— Il m'a dit qu'il consultait des ouvrages anciens.

— Combien de temps êtes-vous restée avec lui ?

— Fort peu de temps, car il m'a répondu d'un ton à peine courtois qu'il n'avait pas besoin de moi.

— Et alors ?

— Alors j'ai rencontré frère Miach qui m'a appris la nouvelle de la mort de la novice, je me suis rendue avec lui auprès de l'abbesse et vous connaissez la suite.

Fidelma demeura un instant silencieuse.

— Ces précisions vous ont-elles éclairée ? s'enquit Étromma.

— Elles m'ont été très utiles, répondit Fidelma avec un petit sourire.

Fidelma regagna l'auberge en hâte. Elle y avait laissé Dego et Enda qui sellaient leurs chevaux pour partir à la recherche du batelier, et elle les retrouva dans les écuries.

— Avez-vous découvert où il se cache ? lui demanda Enda.

— Non, mais nous allons nous rendre à Cam Eolaing où il semblerait que l'abbesse nous ait devancés. Elle aussi est impatiente de s'entretenir avec Gabrán.

— Je me demande pourquoi elle s'intéresse à Gabrán, grommela Dego.

Fidelma n'avait pas la réponse. Songeuse, elle tira son étalon par la bride et se mit en selle.

Eadulf se sentit piégé. Et son appréhension se communiqua aussitôt à Dalbach.

— Vous connaissez mon cousin ?

— Son nom est Gabrán et, ce matin, il a tenté de me tuer.

— Ah, donc il s'agit de Gabrán. Je le connais bien, mais nous ne sommes pas apparentés. C'est un marchand qui passe ici de temps à autre. Si j'ignore les raisons de votre hostilité à son égard, je sens bien que vous le craignez. Vite, grimpez à l'échelle, je ne vous trahirai pas. Allons, faites-moi confiance et dépêchez-vous !

Eadulf hésita un court instant, puis il attrapa son manteau sur la chaise et bondit vers l'échelle alors que l'homme au visage émacié avait presque atteint le seuil de la maison.

À peine avait-il eu le temps de s'étendre sur le plancher du grenier, le nez près de la trappe, que la porte s'ouvrit à la volée.

— Bonjour à vous ! C'est moi, Gabrán !

Dalbach s'avança vers lui, la main tendue.

— Gabrán ! Ça fait un bon moment que tu ne t'es pas arrêté chez moi. Je vais te servir un gobelet de bière et tu me raconteras ce qui t'amène ici.

— Avec plaisir.

L'homme disparut du champ de vision d'Eadulf qui entendit Dalbach s'affairer.

— À votre santé, Dalbach.

— À la tienne, Gabrán.

Les deux hommes burent en silence puis le marchand prit la parole.

— J'attendais près d'ici un négociant qui devait m'apporter des marchandises de Rath Loire. Vous n'auriez pas entendu parler d'un étranger qui serait passé dans le coin, par hasard ?

Eadulf se raidit.

— Aucun étranger n'est venu troubler ma tranquillité ce matin, répondit Dalbach.

— Bon, eh bien, je vais retourner à mon bateau et j'enverrai un de mes hommes à sa recherche. Je vous signale qu'on pourchasse un meurtrier saxon qui s'est évadé et rôderait par ici.

— Un Saxon ?

— En s'enfuyant de la forteresse du seigneur Coba, il a tué un

garde qui tentait de l'empêcher de prendre le large et il en a assommé un autre. Coba lui avait accordé sa protection et voilà comment il en a été récompensé !

Eadulf grinça des dents.

— Triste nouvelle, dit Dalbach d'une voix douce.

— Ça oui. Coba a organisé une battue. Bon, j'y vais. Si jamais ce marchand égaré passe par chez vous, dites-lui d'attendre mon matelot. Je ne veux pour rien au monde manquer d'aussi précieux...

Il s'arrêta net.

— Si personne n'est venu vous rendre visite, que signifient ces deux écuelles ? Vous aviez un invité pour le déjeuner, dit Gabrán d'une voix lourde de suspicion.

Eadulf se mordit la lèvre. Les restes du repas étaient posés bien en évidence sur la table.

— Je n'ai jamais prétendu que personne n'était venu, répliqua Dalbach avec impatience. Tu m'as parlé d'un étranger !

Il y eut un silence.

— En tout cas, soyez prévenu, Dalbach, ce Saxon à la langue mielleuse est un brigand redoutable.

— J'ai entendu dire qu'il s'agissait d'un religieux.

— Oui, qui a violé et assassiné une jeune fille.

— Dieu ait pitié de lui !

— Dieu, peut-être, mais qu'il ne compte pas sur notre compassion quand on l'attrapera. Bonne journée, Dalbach.

L'homme réapparut dans le champ de vision d'Eadulf, ouvrit la porte et s'éclipsa.

Eadulf attendit un instant, puis il passa la tête par la trappe et la fenêtre lui révéla la silhouette du batelier qui s'éloignait sur le chemin et disparaissait dans les bois. Il poussa un soupir de soulagement.

— Il est parti ? demanda Dalbach dans un souffle.

— Oui, répondit Eadulf en redescendant l'échelle, et je vous remercie infiniment de ne pas m'avoir trahi. Pourquoi avez-vous fait cela pour moi ? Vous m'avez protégé de ce Gabrán, qui est votre ami. Vous avez entendu ce qu'il a dit ? À votre place, tout homme aurait été terrorisé d'héberger un dangereux criminel comme moi.

— Avez-vous commis les crimes qu'on vous attribue ? demanda Dalbach d'un ton brusque.

— Non, mais...

— Vous êtes-vous échappé de la forteresse en tuant un garde ?

— J'ai assommé un archer qui voulait me transpercer d'une flèche, mais je n'ai tué personne. C'est ce Gabrán qui est venu m'annoncer dans ma chambre que j'étais libre de partir. À peine avais-je franchi les murs de la citadelle qu'il me visait de son arc.

Dalbach tendit la main, trouva le bras du moine et l'étreignit

avec force.

— Je vous ai déjà dit que j'avais confiance en vous, frère Eadulf. Quant à Gabrán, le terme d'« ami » est très exagéré. J'ai recours à ses services en tant que marchand. Il passe par ici de temps à autre pour m'apporter des cadeaux que lui confient certaines de mes connaissances. Et maintenant, asseyez-vous, terminons notre repas et essayons de mettre au point un plan qui vous permette de retourner à Fearna.

Eadulf obtempéra, l'esprit ailleurs, car l'apparition de Gabrán l'avait troublé.

— Dites-moi, que savez-vous de ce batelier ?

— Eh bien, il est propriétaire de son embarcation et il monte et descend la rivière.

— Je suis à peu près sûr de l'avoir déjà croisé au monastère.

— Rien d'étonnant à cela puisqu'il fait du commerce avec l'abbaye.

— Mais pourquoi diable est-il venu à la forteresse de Coba pour m'annoncer que j'étais libre ? J'ai naïvement cru qu'il était un homme du *bó-aire*.

— Peut-être le chef de Cam Eolaing l'avait-il payé pour monter ce guet-apens ? avança Dalbach.

— Si Coba voulait ma mort, pourquoi me sauver du gibet ?

— Gabrán est le genre d'homme qui propose ses services au plus offrant, et sans doute ignorons-nous le nom de son commanditaire. Là-dessus, je crains de ne pouvoir vous aider.

— Et donc il passe souvent par ici ?

— Oui, il doit avoir de la famille dans les collines.

— Il vous en a parlé ?

— Non, mais quand il grimpe là-haut, il revient souvent accompagné de jeunes femmes. Des parentes à lui, je suppose, qui le raccompagnent jusqu'à la rivière.

— Il ne vous les a jamais présentées ?

— Lors de ses visites, elles l'attendent dans la forêt, mais j'entends leurs voix au loin. Il s'arrête ici parce qu'il apprécie ma bière.

— Il ne vous a jamais parlé de ces jeunes femmes ?

— Jamais. Et maintenant, comment allez-vous poursuivre votre voyage ? Cette visite impromptue de Gabrán me laisse à penser que vous feriez bien de ne pas trop tarder. Si mon cousin arrive, il ne se laissera pas aussi facilement bernier que ce batelier.

— Vous avez certainement raison.

— Je vais vous donner des habits qui vous permettront de passer inaperçu. Et un chapeau.

— Vous êtes très bon, Dalbach.

— Détrompez-vous, et cela même si les sages nous encouragent à

porter un regard bienveillant sur la misère des autres. Mais si je peux contribuer, à mon humble niveau, à ce que justice soit faite, je retirerai une certaine satisfaction de cette affaire.

Il se leva.

— Venez avec moi, je vous montrerai où je range mes vêtements et vous pourrez choisir ce qui vous convient. Avez-vous songé à la façon dont vous entrerez dans Fearna ?

— Pas vraiment.

— L'évêque Forbassach n'est pas né de la dernière pluie et, sachant que vous tenterez de rejoindre votre amie, soeur Fidelma, il est probable qu'il fera sur veiller la route de Fearna. Le mieux serait que vous franchissiez ces collines et que vous arriviez dans la ville par le nord.

Eadulf réfléchit un instant.

— C'est une excellente idée, dit-il enfin.

— La nuit sera fraîche et je vous déconseille de dormir en altitude. Arrêtez-vous à l'église de la bien heureuse Brigitte, qui est située sur le versant sud de la Montagne jaune. Il y a là un petit monastère dont le frère supérieur, Martan, est un homme plein de bonté. Présentez-vous de ma part et il vous accordera le lit et le couvert.

— Je m'en souviendrai. Vous avez un grand coeur, Dalbach.

— Rappelez-vous, *justicia omnibus*, la justice pour tous ou pour personne, conclut l'aveugle.

L'aube automnale et lumineuse, avec ses gelées et son ciel clair, avait cédé la place à une journée triste et grise. Il soufflait un vent du sud-ouest porteur de nuages qui annonçaient la pluie. Ils étaient apparus haut dans l'azur, s'étirant comme des queues de chat, puis s'étaient rassemblés pour former une couverture laiteuse. Fidelma, qui avait appris à prédire le temps, estima que la pluie tomberait dans une douzaine d'heures tout au plus.

Avec ses deux fidèles compagnons, elle avait chevauché jusqu'à Cam Eolaing en suivant les berges de la rivière. Quand ils interrogeaient des bateliers, ces derniers répondaient qu'ils n'avaient pas vu Gabrán et, comme ils se dirigeaient tous vers la mer, Fidelma en déduisit que le *Cág* était toujours amarré à Cam Eolaing.

Le village était situé au coeur d'une vallée, à la jonction de plusieurs cours d'eau qui formaient un lac parsemé d'îlots inhabités, car ces terres trop basses et marécageuses ne permettaient pas qu'on s'y implante. Au nord et au sud, cette vallée était défendue par des collines. Sur la rive nord de la rivière, au sommet d'une élévation à la position stratégique, s'élevait une forteresse dont Fidelma devina que c'était celle de Coba, qui la veille avait accordé sa protection à Eadulf.

Au-delà du lac coulait un cours d'eau alimenté par des torrents

dévalant de pentes abruptes dont les sommets disparaissaient dans le brouillard. Cam Eolaing gardait l'entrée des montagnes à l'ouest. Passé la forteresse, à proximité des berges de la rivière, nichaient plusieurs maisonnettes, principalement sur la rive nord.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée du village et Dego alla s'enquérir des allées et venues de Gabrán auprès du forgeron, occupé à allumer le feu de sa forge. Sans même s'interrompre dans son travail, l'homme, protégé d'un tablier en cuir, lui répondit par monosyllabes. Dego retourna auprès d'Enda et de Fidelma.

— D'habitude, Gabrán amarre son navire sur la rive sud, un peu plus haut.

À cet endroit, la rivière était large et profonde et il n'y avait pas de gué.

— Il va nous falloir traverser, grommela Enda.

Dego indiqua quelques barques, un peu plus loin.

— Le forgeron dit que là-bas on trouvera un passeur.

Ils abordèrent un bûcheron qui coupait du bois et accepta de les tirer d'embarras contre une petite rétribution. Après un bref conciliabule, ils décidèrent qu'Enda resterait avec les chevaux tandis que Dego accompagnerait Fidelma.

Ils avaient atteint le milieu de la rivière quand le bûcheron s'arrêta brusquement de ramer.

— Gabrán est parti, annonça-t-il.

Dego fronça les sourcils.

— Si vous le saviez, pourquoi nous avoir proposé vos services ?

L'autre lui jeta un regard dédaigneux.

— Les coudes de la rivière ne sont pas transparents. Depuis notre position, je peux maintenant voir son poste d'amarrage, derrière cet îlot. Le Cág n'est pas là et donc Gabrán non plus puisqu'il vit dessus.

Dego était déçu.

— Ce n'est pas grave, intervint Fidelma, continuez de ramer. Je vois des cabanes non loin et quelqu'un nous renseignera peut-être sur les allées et venues de Gabrán.

Le bûcheron s'exécuta en silence, aborda l'îlot et désigna une chaumière qui appartenait au batelier tout en précisant qu'il n'y dormait jamais. Fidelma lui demanda d'attendre et se rendit à la maisonnette. Personne. Puis elle avisa une femme qui passait par là, des fagots de bois sur le dos.

— Vous cherchez Gabrán, ma soeur ? demanda-t-elle d'une voix empreinte de respect. Il s'est absenté.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il est parti à l'aube. La forteresse du chef était en effervescence.

— Gabrán était-il concerné par cette agitation ?

— J'en doute. Les hommes du *bó-aire* recherchaient un étranger

qui s'était échappé, et Gabrán s'intéresse davantage à ses profits qu'aux ennuis de notre chef.

— Nous avons eu confirmation qu'il n'avait pas descendu la rivière.

La femme indiqua le nord d'un geste du menton.

— Alors il l'a remontée. Décidément, tout le monde en a après Gabrán, ce matin.

— Parce que vous avez déjà reçu de la visite ?

— Oui, une religieuse avec des grands airs. Elle aussi cherchait le batelier.

— L'abbesse Fainder de Fearna ?

La femme haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Je ne vais jamais à Fearna, c'est un endroit trop vaste et trop bruyant pour moi.

— Avez-vous croisé quelqu'un d'autre ?

— Un guerrier qui s'est présenté comme étant le commandant de la garde du roi.

— Mel ?

— Peut-être bien. Il est passé avant la religieuse et il semblait très pressé. Quand je lui ai dit qu'à mon avis Gabrán avait remonté la rivière, il a eu l'air sur pris et il a décampé.

— Aurait-il, par hasard, mentionné la raison de sa venue ?

— Non, il n'avait pas le temps de bavarder.

— Plus haut, la rivière bifurque. Quelle direction faut-il prendre ?

— On voit bien que vous n'êtes pas d'ici ! s'exclama la femme. Le cours d'eau à l'est n'est pas navigable pour un bateau de la taille du *Cág*. Gabrán se dirige toujours vers le nord et s'arrête dans les villages disséminés sur les berges où il achète des marchandises qu'il va revendre ensuite.

Fidelma remercia la femme et repartit avec Dego.

— Il ne nous reste plus qu'à nous lancer à sa poursuite, soupira-t-elle.

— Pourquoi croyez-vous que Mel et l'abbesse le recherchaient ? À croire qu'ils sont tous impliqués dans ces intrigues.

Fidelma frissonna.

— Espérons que nous découvrirons le fin mot de l'histoire. Aujourd'hui, il fait très froid. Pourvu qu'Eadulf ait trouvé un abri.

Le bûcheron, enveloppé dans une cape de laine, les attendait allongé au fond de la barque.

— Je vous avais bien dit que Gabrán n'était pas là ! lança-t-il en se redressant.

Il tendit la main à Fidelma qui sauta dans l'esquif et tous trois repartirent en silence. Une fois sur la berge, Dego paya l'homme pendant que Fidelma informait Enda des résultats de leur expédition.

— Pendant votre absence, annonça Enda, j'ai parlé à la femme du bûcheron. D'ici, on ne peut pas remonter la rivière sur plus de deux ou trois milles, l'affluent à l'est n'est fréquenté que par les petites embarcations.

— Voilà une excellente nouvelle, dit Fidelma en se mettant en selle. Nous allons promptement rattraper le Cág.

— Elle a aussi parlé d'un guerrier...

— C'était Mel, l'interrompit Dego en sautant sur son cheval.

— Oui, mais il était accompagné. Et celui qui l'escortait a attendu ici son retour.

— Arrêtez de nous faire languir ! s'impacienta Fidelma. De qui s'agissait-il ?

— De l'évêque Forbassach. Enfin, d'après cette femme.

Eadulf quitta son nouvel ami Dalbach avec un pincement au coeur et s'enfonça dans la forêt avant de grimper dans les collines. Le vent soufflait en rafales du sud-est et la pluie ne tarderait pas à tomber. Des nuages noirs se rassemblaient au sud.

Il prit le chemin que Dalbach lui avait conseillé et qui l'amènerait à l'est des montagnes du nord, quel que part au-delà d'un pic où il devait tourner vers l'ouest et rejoindre la route de Fearna. En dépit de sa cécité, Dalbach semblait se rappeler la configuration de sa terre natale avec une étonnante précision. Les souvenirs s'étaient gravés dans sa mémoire. Eadulf traversa des paysages désolés, remerciant le ciel pour les bottes que lui avait données son ami, et les vêtements chauds qu'il portait sous son manteau de peau de mouton. Il avait abandonné sans regret ses sandales et sa vieille robe de bure. Le chapeau était juste à sa taille, mais la bise lui brûlait les joues et il avançait tête baissée, sur un chemin qui parfois disparaissait à moitié sous les ronces.

Il s'arrêtait fréquemment pour vérifier qu'il ne s'était pas trompé, car ce sentier était peu fréquenté. Puis il reprenait son ascension, les yeux fixés sur les pierres du chemin. À un moment donné, il releva la tête et s'immobilisa, figé par la surprise.

Un homme se tenait à quelques toises devant lui.

— Dépêchez-vous ! cria l'homme. Ça fait un bout de temps que je vous attends !

Fidelma et ses compagnons chevauchaient depuis une bonne heure quand Dego tira sur les rênes de sa monture et tendit le bras.

— Regardez ce bateau amarré à l'appontement, au-delà du bouquet d'arbres. Ça doit être le Cág !

Fidelma plissa les paupières et distingua un navire le long d'un quai. Et elle reconnut aussitôt le cheval attaché à un pieu juste à côté.

— C'est la jument de l'abbesse Fainder, annonça-t-elle.

— Donc Gabrán n'est pas loin, fit observer Enda.

Dans cet endroit désolé, le débarcadère était le seul indice d'une activité humaine. Ils eurent beau scruter les alentours, ils ne repérèrent ni maison ni signe de vie.

Le *Cág* semblait désert et Fidelma se demanda où étaient passés les membres d'équipage. Elle supposa qu'ils étaient sous le pont et ne les avaient pas entendus arriver.

Elle attacha son cheval, imitée par ses compagnons, et tous trois montèrent à bord. C'était un bateau à quille peu profonde qui n'était pas destiné à la navigation en mer.

Fidelma tendit l'oreille, mais ne perçut aucun bruit.

Elle s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à la cabine principale dont la porte donnait sur le pont, et s'apprêtait à frapper quand elle entendit un faible bruit. Saisie d'un sombre pressentiment, elle comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Tout en jetant un coup d'oeil d'avertissement à Dego et Enda, elle souleva le loquet et ouvrit brusquement la porte.

Rien ne l'avait préparée au spectacle qui l'attendait.

La cabine plongée dans la pénombre était éclaboussée de sang, un homme gisait sur le sol... et une silhouette était agenouillée près du corps, un poignard à la main.

Avant que Fidelma ne distingue les traits de la victime dont le visage portait le rictus de l'agonie, elle avait reconnu Gabrán grâce à ses vêtements. Le capitaine du *Cág* venait de trépasser. La personne qui se tenait près de la tête du mort, la main crispée sur l'arme du crime, leva les yeux vers la jeune femme. C'était l'abbesse Fainder de Fearnna.

CHAPITRE XVI

— Je commençais à ne plus y croire ! s'exclama l'homme en sautant du rocher sur lequel il était perché.

Il se tenait maintenant au milieu du chemin.

Surpris, Eadulf resta figé sur place. Celui qui l'avait hélé portait d'épais vêtements de paysan : de grosses bottes, des chausses informes et une veste en laine recouverte d'un manteau sans manches en cuir grossier.

Eadulf hésitait entre la fuite et l'affrontement. Un peu plus loin, il repéra un chariot attelé à un cheval et comprit qu'il ne pourrait s'échapper. Bandant ses muscles, il se prépara à se défendre.

L'homme s'arrêta devant lui et le toisa d'un air furieux.

— Où est Gabrán ? Il m'avait assuré que, cette fois-ci, il viendrait en personne.

— Gabrán ?

Nerveux, Eadulf jeta un regard inquiet derrière lui.

— Il a décidé de retourner à son bateau.

Après tout, il ne mentait pas. C'était bien ce que Gabrán avait dit à Dalbach au cours de leur conversation.

L'homme cracha par terre.

— Il vous a chargé de prendre seul la livraison ?

— Oui, c'est ça, répondit Eadulf à tout hasard.

— Ça fait deux heures que j'attends et je suis gelé. J'avais compris qu'on devait se retrouver ici, à Darach Carraig. Après, je me suis demandé si je ne m'étais pas trompé et si le rendez-vous n'était pas du côté de chez Dalbach. Enfin, vous êtes là, c'est le principal.

Comprenant que ce marchand était celui que Gabrán attendait et dont il avait parlé tout à l'heure, Eadulf respira plus librement. À l'évidence, cet individu avait confondu Darach et Dalbach.

— Gabrán ne m'a pas donné la bonne heure ! lança-t-il.

— C'est tout lui... et en plus il vous envoie faire le travail à sa

place, grommela l'homme.

Puis il fronça les sourcils.

— Vous êtes étranger, n'est-ce pas ?

Eadulf se raidit.

— Un Saxon, je l'entends à votre accent. Remarquez, ça ne me regarde pas. Je suppose que vous allez accompagner la marchandise jusqu'à votre pays, hein ?

Eadulf répondit par un grognement.

— Bon, poursuivit l'homme, il fait froid et il est tard, autant en finir tout de suite. Cette fois, il n'y en a que deux. La prochaine fois, il faudra que je prospecte plus longtemps. Je suppose que vous avez laissé votre chariot en bas de la colline ? Gabrán a oublié de vous dire que vous pouviez monter jusqu'ici. Enfin, avec ces deux-là, vous n'aurez pas de problème. Je verrai Gabrán à Cam Eolaing, à son retour de la côte, mais dites-lui bien que ce commerce devient chaque jour plus difficile. Et prévenez-le que les prix ont augmenté.

Eadulf hocha la tête d'un air pénétré.

— Vous trouverez la cargaison dans la grotte. Gabrán vous a expliqué comment on y accédait ?

— Non, il comptait sur vous pour me renseigner.

L'homme poussa un soupir exaspéré.

— Bien. Vous continuez sur une centaine de toises et, à flanc de colline sur votre droite, vous verrez une petite falaise. Vous ne pouvez pas manquer l'entrée de la caverne.

L'homme leva les yeux vers le ciel et resserra son manteau autour de ses épaules.

— Il va bientôt pleuvoir ou peut-être même neiger. ... bon, je file. N'oubliez pas de dire à Gabrán que ce trafic devient de plus en plus dangereux.

Il retourna à sa carriole, s'assit sur le siège, fit claquer les rênes de son cheval et tourna dans un sentier à peine visible qui conduisait vers l'est et s'enfonçait dans le paysage vallonné. Eadulf, perplexe et les jambes flageolantes, le regarda disparaître. Il se demanda de quel type de marchandise le batelier venait prendre livraison dans cet endroit abandonné de Dieu et des hommes. Darach Carraig, le rocher du chêne. Un drôle de nom. Il se retourna avec nervosité. Et si celui que Gabrán avait envoyé chercher cette cargaison surgis sait derrière lui ? Mieux valait ne pas traîner.

Il se mit à courir sur le sentier et ne tarda pas à voir de gros rochers arrondis disséminés sur une pente pré sentant un creux où était logé un promontoire en sur plomb. Il s'apprêtait à poursuivre sa route puis il hésita. Et comme il mourait d'envie de savoir ce que trafiquait le batelier, la curiosité l'emporta. Il scruta le paysage sombre et désolé autour de lui. Personne.

Il commença son ascension et, derrière le plus gros des blocs de pierre, il distingua un amoncellement de roches noires dont on aurait juré, bien que ce fût impossible, qu'elles avaient été disposées ainsi volontairement. En s'approchant de plus près, il vit qu'un chemin de pierres plates permettait de pénétrer dans une grotte.

Eadulf marqua une pause pour reprendre son souffle, pénétra à l'intérieur et attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité.

Tout à coup, il entendit des grattements et tressaillit, s'attendant à voir surgir quelque animal. Puis il avisa deux formes humaines au fond de la caverne, assises le dos à la paroi. Elles étaient pieds et poings liés et, après une inspection plus attentive, Eadulf constata qu'elles étaient de petite taille et également bâillonnées. Mais il ne distinguait pas leurs traits.

— Qui que vous soyez, sachez que je ne vous veux aucun mal ! lança-t-il d'une voix forte avant de s'avancer.

Aussitôt s'élevèrent des gémissements étouffés et la forme la plus proche de lui se recroquevilla sur elle-même.

— Surtout, ne craignez rien, mais il faut que je vous amène à la lumière.

Il la prit dans ses bras tandis qu'elle se débattait faiblement et la porta jusqu'à l'entrée de la grotte.

Au-dessus d'un chiffon sale deux grands yeux effrayés le fixaient, les yeux d'une jeune fille de douze ou treize ans qu'Eadulf reposa précipitamment à terre avant de reculer d'un pas.

— Eh bien, abbesse Fainder, dit Fidelma en détachant ses mots, nous attendons vos explications.

Au milieu de cette scène de cauchemar, l'abbesse prostrée la fixait d'un regard vide. Elle baissa les yeux sur le corps de Gabrán, puis sur le poignard qu'elle tenait à la main, le lâcha en poussant un cri d'animal blessé et sauta sur ses pieds, les yeux fous.

— Il est mort, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Je le vois bien, mais comment cela est-il arrivé ?

— Comment cela est-il arrivé ? répéta l'autre, pareille à une somnambule.

— Oui, pour quelle raison a-t-il été assassiné ?

L'abbesse cligna des yeux, hébétée.

— Qu'est-ce que j'en sais ? s'écria-t-elle enfin. Vous ne pensez tout de même pas... je ne l'ai pas tué !

— Avec tout le respect que je vous dois, intervint Dego qui se tenait derrière Fidelma, je vous rappelle que nous venons de monter à bord et de découvrir Gabrán expirant derrière cette porte. À l'évidence, il a été poignardé. Vous étiez agenouillée près de lui, vos vêtements sont tachés de sang et vous aviez un couteau à la main. Comment voulez-vous que nous interprétions cette scène ?

L'abbesse, qui commençait à recouvrer ses esprits, jeta un regard furibond à Dego.

— Comment osez-vous ? Qui êtes-vous pour accuser l'abbesse de Fearna d'un vulgaire assassinat ?

— Un meurtre n'est jamais vulgaire, mère abbesse, commenta Fidelma. Et celui-là pas plus qu'un autre. Seul un simple d'esprit ne tirerait pas les mêmes conclusions que nous devant pareil tableau.

Fainder était blanche comme la craie.

— Je n'y suis pour rien, articula-t-elle d'une voix brisée par l'émotion.

— C'est ce que vous prétendez. Allons sur le pont où nous serons plus à notre aise.

Fidelma s'effaça pour laisser passer l'abbesse qui tituba, comme blessée par la lumière du jour.

— Il n'y a personne d'autre à bord à part vous, mère abbesse, déclara Enda qui venait de se livrer à une rapide inspection du navire.

Une lueur malicieuse dansa dans ses yeux tandis que Fainder se laissait lourdement tomber sur un panneau d'écoutille, le regard fixe.

— Voilà une situation embarrassante, s'exclama Fidelma, et il nous tarde d'écouter vos explications !

Fainder leva sur elle un visage défait et Fidelma eut pitié d'elle.

— Je vous ai déjà dit que je suis étrangère à cette affaire. Que vous faut-il de plus ?

Fidelma pinça les lèvres devant l'arrogance retrouvée de l'abbesse.

— Croyez-moi, non seulement une justification est plus que nécessaire, mais j'espère pour vous qu'elle me donnera toute satisfaction. Et pour commencer, qu'est-ce qui vous a amenée ici ?

Aussitôt, l'abbesse se cabra.

— Je n'apprécie pas beaucoup votre ton, ma soeur. Seriez-vous en train de m'accuser ?

— Cela ne sera pas nécessaire, car les faits parlent d'eux-mêmes. Mais si vous désirez ajouter quelque chose, pressez-vous. En tant que *dálaigh*, je dois rapporter au plus vite aux autorités les circonstances exactes de notre rencontre.

Choquée, Fainder ouvrit la bouche et la referma tandis qu'elle prenait conscience qu'un dangereux piège venait de se refermer sur elle.

— Mais je suis innocente ! articula-t-elle enfin. Vous ne pouvez m'inculper, c'est impossible.

— Vos propos font écho à ceux de frère Eadulf, que l'on a pourtant condamné à la pendaison avec des preuves bien plus discutables que celles-ci. Je vous rappelle qu'on vous a retrouvée penchée sur un corps sans vie, vos vêtements sont éclaboussés de sang

et vous teniez un poignard à la main.

— Mais je suis...

L'abbesse s'interrompt et baissa la tête.

— Mais vous êtes abbesse tandis que frère Eadulf n'était qu'un étranger de passage ? Et maintenant, assez perdu de temps, parlez, nous vous écoutons.

Fainder frissonna et se tassa sur elle-même. Son attitude hautaine s'était évanouie.

— Eh bien, l'évêque Forbassach m'a appris que, selon vos allégations, Gabrán vous aurait attaquée la nuit dernière.

Fidelma demeura impassible.

— Il affirmait que vous ne pouviez mentir sur un sujet pareil et moi, je ne parvenais pas à ajouter foi à cette histoire. Je suis donc venue jusqu'ici pour rencontrer Gabrán et exiger des explications. Il avait...

— Oui ?

— Enfin, c'était un négociant bien connu dans la région, quand je suis arrivée ici il faisait du commerce avec l'abbaye depuis des années. Une telle déclaration est une insulte pour notre communauté et j'attendais qu'il me présente sa défense.

— Donc vous aviez davantage confiance dans sa parole que dans la mienne. Poursuivez.

— J'ai fini par découvrir le Cág, qui semblait déserté, je suis montée à bord et j'ai appelé le capitaine, mais n'ai reçu aucune réponse. J'ai frappé à la porte de la cabine et c'est alors que j'ai entendu un bruit de chute... je sais maintenant qu'il s'agissait du corps de Gabrán. J'ai appelé et quand je suis entrée, il était étendu sur le dos dans la cabine éclaboussée de sang. Je suis allée m'agenouiller près de lui, mais il était perdu.

— Ce qui expliquerait le sang sur vos vêtements ?

— Exactement.

— Et alors ?

— Choquée par les blessures qui lui avaient été infligées, j'ai vu le couteau et...

— Où était-il ?

— À côté du corps. Je m'en suis saisie. J'ignore pourquoi, une réaction absurde et...

— Nous sommes arrivés.

À la grande surprise de Fidelma, l'abbesse secoua la tête.

— Non. Cela n'a peut-être pas grande importance, mais j'ai entendu un... un plongeon.

Fidelma haussa les sourcils.

— Et vous avez pensé à quoi ?

— Au meurtrier qui quittait le navire.

Fidelma laissa échapper une exclamation incrédule.

— Le bateau est placé le long du débarcadère. Pourquoi voulez-vous que le meurtrier ait fui par la rivière glacée alors qu'il pouvait s'échapper en prenant votre cheval, attaché près d'ici ?

L'abbesse resta sans voix devant la logique implacable de Fidelma.

— Je n'en demeure pas moins convaincue que quelqu'un a plongé dans l'eau depuis ce navire, s'obstina-t-elle.

— Cela ne manquerait pas d'étayer la démonstration visant à prouver votre innocence, mais il est tout de même assez invraisemblable qu'un meurtrier se lance dans une telle aventure. Regardez !

Là où ils se tenaient, le cours d'eau ne mesurait pas plus de trois toises de large et le courant était très fort.

— Se jeter à l'eau ici présente un grand risque. Aucune personne saine d'esprit ne choisirait cette solution plutôt que de passer par le quai.

Soudain, Fidelma fronça les sourcils.

— Comment Gabrán a-t-il pu remonter la rivière s'il n'avait pas de rameurs ?

— J'ai la solution à ce mystère, intervint Enda. En faisant le tour du bateau, j'ai remarqué des harnais rangés dans un coin. Dans les passages difficiles, il n'est pas inhabituel d'utiliser un couple d'ânes pour haler ce genre d'embarcation. Sinon, on se sert de grandes perches pour avancer à contre-courant.

Fidelma, qui s'était assise sur un panneau d'écoutille, se leva et regarda autour d'elle.

— Mais où sont passés les bêtes et l'équipage de Gabrán ?

Elle alla se rasseoir. Quelque chose lui échappait. Pourquoi l'équipage avait-il abandonné Gabrán et emmené les ânes ? Quant à l'histoire de l'abbesse, arrivée juste à temps pour trouver Gabrán agonisant pendant que le meurtrier prenait la fuite par la rivière... c'était un conte absurde. Mais face à Fial se présentant comme un témoin oculaire de l'assassinat de son amie, les protestations d'Eadulf ne semblaient-elles pas, elles aussi, fort peu crédibles ? Fidelma poussa un profond soupir.

— Quelles sont vos intentions ? lui demanda l'abbesse Fainder dans une vaine tentative de reprendre l'initiative.

Mais sa voix tremblait.

— Je vais me conformer à la loi, bien sûr. Lors du procès qui vous attend, je suppose que ce sera au brehon de ce royaume de décider s'il préfère suivre nos lois coutumières ou les pénitentiels, dont vous êtes la fervente adepte.

L'abbesse ouvrit des yeux horrifiés.

— Mais je n'ai rien fait !

— Souvenez-vous de frère Eadulf qui a protesté en vain de son innocence !

Eadulf détacha le bâillon de la jeune fille qui continuait de le fixer de ses prunelles sombres en tremblant de tous ses membres.

— Qui êtes-vous ? demanda Eadulf.

— Je vous en supplie, ne me faites pas de mal ! murmura-t-elle d'une voix haletante.

— Mais je n'ai nulle intention de vous nuire ! Qui vous a ainsi maltraitée ?

— N'êtes-vous point l'un d'entre eux ?

— J'ignore de qui vous voulez parler.

Puis, se rappelant soudain l'autre silhouette prisonnière au fond de la caverne, Eadulf alla la chercher et la posa à côté de la jeune fille. Il s'agissait là encore d'une adolescente, maigre et échevelée, âgée de treize ans tout au plus. Dès qu'il l'eut délivrée de son bâillon, elle se mit à pleurer à gros sanglots.

— Si vous êtes un Saxon, alors vous appartenez à la même bande ! s'écria la première qui ne parvenait pas à se rassurer.

Eadulf s'assit auprès d'elles en secouant la tête. Lui aussi se montrait prudent, car il avait pour principe de ne jamais ôter leurs liens à des inconnus avant d'avoir compris pourquoi on les avait attachés. Une fois, il avait vu une folle tuer un jeune moine qui venait de la libérer, croyant qu'elle était la victime d'un tortionnaire.

— Je suis tout à fait bien intentionné, je vous assure. Mais expliquez-moi d'abord qui vous a entravées de la sorte et dans quel but ?

Les deux petites échangèrent un regard apeuré.

— Pourquoi nous poser cette question ? Nous savons que vous appartenez à ce groupe de brigands, répliqua la première d'un air de défi.

— Non, je suis un étranger qui ignore tout de vous et de ces gens auxquels vous faites allusion.

— Mais alors, comment avez-vous fait pour nous trouver ? fit remarquer la seconde. Personne n'entrerait dans cette grotte par hasard. Pourquoi nous mentez-vous ?

— Et même si je vous voulais du mal, que perdriez-vous à répondre à mes questions ? rétorqua Eadulf en s'armant de patience.

La première, qui semblait la plus jeune et la plus affaiblie, se mit à pleurer.

— Cependant, ajouta aussitôt Eadulf, si je ne suis qu'un étranger qui est tombé sur vous par un extra ordinaire concours de circonstances, alors je serai peut-être en mesure de vous venir en aide. Quel était le projet de ceux qui vous ont ligotées et abandonnées ici ?

Les deux jeunes filles ne pipaient mot, puis la seconde, la plus dégourdie, finit par céder.

— Nous l'ignorons, dit-elle d'une voix lugubre.

Eadulf haussa les sourcils.

— C'est la vérité. Hier, un homme nous a arrachées à nos foyers et nous a amenées ici. Puis il est reparti en nous annonçant que quelqu'un viendrait nous chercher. Selon lui, nous allions faire un long voyage et nous ne reverrions plus jamais nos parents et nos amis.

Eadulf fixa attentivement celle qui racontait cette histoire du ton détaché d'une personne peu concernée.

— Qui était cet homme ?

— Un inconnu.

— Mais pas un étranger, intervint la première.

— Reconnençons. Qui êtes-vous et d'où venez-vous ?

— Je m'appelle Muirecht, dit la plus dégourdie. Je viens des montagnes, plus au nord. À environ une journée de voyage à dos de cheval.

— Et vous ?

— Je m'appelle Conna.

— Vous venez du même village ?

— Non, reprit Muirecht. Avant qu'on nous enlève, on ne s'était jamais vues et, jusqu'à présent, on ne savait même pas nos noms.

— Comment et pourquoi vous a-t-on enlevées ?

Elles se consultèrent du regard et il sembla entendu que Muirecht parlerait pour elles deux.

— Eh bien, hier matin, bien avant l'aube, j'ai été réveillée par mon père...

— Qui est-il ?

— Un pauvre homme, un *fudir*... mais un *saer-fudir*, ajouta-t-elle très vite.

Chez les Irlandais, les *fudir* correspondaient à la classe la plus basse de la société, à peine supérieure à celle des esclaves chez les Saxons. Ces fugitifs, prisonniers de guerre, otages ou criminels n'appartenaient à aucun clan et ne jouissaient d'aucun droit civique. Ils se divisaient en deux catégories : les *daer-fudir*, privés de liberté, et les *saer-fudir*, qui n'étaient pas contraints aux mêmes servitudes. Les *saer-fudir*, qui n'étaient pas des criminels, pouvaient gagner ou regagner des droits et des privilèges dans la société. Ils étaient autorisés à travailler la terre qui leur était allouée par leur seigneur ou leur roi, et même, lors de très rares occasions, s'élever de la classe « non libre » à celle des *céile*, membres d'un clan. En théorie, ils pouvaient même accéder au rang de *bó-aire*, un chef et magistrat sans terre.

Eadulf hocha la tête pour signifier qu'il comprenait.

— Mon père ne possède qu'un petit lot de terre, poursuit Muirecht, et malgré cela le chef exige deux fois l'an le *biatad*, la rente de la nourriture.

Eadulf connaissait cette coutume. Les *fudir* pouvaient emprunter des vaches, des cochons, du blé, du jambon, du beurre et du miel aux biens communs du clan, à la condition qu'ils payent tous les ans pendant sept ans un tiers de la valeur de ce qu'ils prenaient. À la fin de cette période, ce qu'on leur avait accordé leur appartenait de plein droit. Les *fudir* étaient également obligés de réserver au chef un certain nombre de journées pour travailler sur ses terres ou servir à la guerre. Eadulf venait d'un pays où l'esclavage sans conditions était considéré comme normal, et il avait toujours trouvé bizarre cette notion d'une classe non libre autorisée à obtenir de tels prêts pour éventuellement accéder à la liberté. Et il avait constaté à plusieurs reprises que ce système, loin de servir ceux qui en bénéficiaient, les enfonçait encore davantage dans la servitude et la pauvreté.

— Et donc votre père vous a réveillée hier avant l'aube...

Muirecht renifla.

— Il avait les yeux rouges. Il m'a dit de m'habiller et de me préparer pour un long voyage. Quand je lui ai posé des questions, il a refusé de me répondre, mais je lui faisais confiance. Nous sommes sortis de notre cabane. Ma mère avait disparu, ainsi que mon petit frère. J'étais étonnée qu'ils ne soient pas là pour me dire au revoir. Dehors m'attendait un homme avec une carriole.

Sa voix s'étrangla tandis qu'elle revivait cette scène encore si présente dans sa mémoire.

— Il m'est arrivé exactement la même chose, dit Conna. Mon père est un *daer-fudir* et je n'ai pas de mère, car elle est morte il y a trois mois. Je m'occupais du ménage.

Puis elle se tut.

— Une fois hors de la cabane, reprit Muirecht, mon père...

Les larmes coulaient sur son visage.

— Il m'a tenu les bras pendant que l'homme m'entravait, me bâillonnait et me jetait dans la carriole. J'ai vu à travers deux planches qu'il tendait une petite bourse à mon père qui s'en est emparé avant de disparaître. Alors l'homme m'a cachée sous des fagots de bois et la carriole s'est ébranlée.

Sur ces mots, Muirecht éclata en sanglots désespérés et Eadulf resta là, embarrassé.

— Moi aussi, on m'a traitée de la même façon, s'indigna Conna, et je me suis retrouvée dans la même carriole que Muirecht ! On ne pouvait pas se parler à cause des bâillons et on n'a rien mangé ni bu depuis hier matin.

Eadulf était atterré.

— Donc vous avez été vendues ?

Muirecht hocha la tête avec violence.

— J'ai... j'ai entendu dire que des gens achetaient des enfants qu'on emmenait dans un autre pays pour qu'ils deviennent des... des...

— Des esclaves, balbutia Eadulf.

Maintenant il comprenait à quel genre de trafic se livrait Gabrán. Il se procurait des jeunes filles dans la région et les transportait jusqu'à Loch Garman, sur la côte, où elles étaient cédées à des Francs ou des Saxons. Les miséreux, pour soulager leur triste condition, se résolvaient souvent à vendre leurs filles. Eadulf n'avait jamais entendu parler d'un tel commerce chez les peuples des cinq royaumes d'Éireann parce que le système juridique était conçu de manière à protéger les gens d'une complète déchéance. L'idée qu'un homme soit asservi à un autre au point que sa vie ou sa mort en dépende était étrangère à ce pays. Eadulf reçut la révélation des deux jeunes filles comme un choc.

Soudain, un corbeau s'envola d'un arbre voisin en poussant un cri rauque, et Eadulf sursauta en se rappelant qu'un homme de Gabrán risquait d'apparaître à tout moment.

— Il faut que nous partions avant que ces affreux bonshommes reviennent, murmura-t-il.

Puis il coupa les liens des deux adolescentes.

— Et maintenant, fuyons, vite.

Muirecht et Conna se frottaient les poignets et les chevilles en grimaçant de douleur.

— Je ne sens plus nies mains ni mes pieds, grommela Muirecht.

— Il faut nous dépêcher, insista Eadulf.

— Mais pour aller où ? protesta Muirecht. Nous ne pouvons pas retourner dans nos familles après ce qui s'est passé.

— Naturellement, dit Eadulf en les aidant à se relever.

Tandis qu'elles sautillaient sur place pour rétablir la circulation sanguine dans leurs membres, Eadulf réfléchissait. Il ne pouvait pas emmener ces deux jeunes filles jusqu'à Fearn. Puis il se rappela la communauté de la Montagne jaune, dont Dalbach lui avait parlé.

— Vous connaissez cette région ? leur demanda-t-il.

— Je ne me suis jamais autant éloignée de mon village, dit Muirecht.

— À l'ouest d'ici se dresse la Montagne jaune qui domine Fearn. On m'a assuré qu'il y avait là une église et un petit monastère placés sous la protection de la bienheureuse Brigitte. Vous y serez en sécurité. Acceptez-vous de me suivre ?

Les deux petites se consultèrent du regard et Muirecht haussa les épaules.

— Nous n'avons pas le choix. Comment vous appelez-vous ?

— Eadulf, frère Eadulf.

— Alors j'avais raison, vous êtes un étranger !

Eadulf eut un sourire ironique.

— Oui, un voyageur qui ne fait que traverser ce royaume.

Des corbeaux, rassemblés plus bas dans la vallée, poussèrent des coassements stridents et Eadulf commença à dévaler la pente.

— Dépêchons-nous, car je crains que n'apparaisse l'homme chargé d'aller vous vendre à Loch Garman.

CHAPITRE XVII

Fidelma laissa l'abbesse Fainder sous la surveillance d'Enda et retourna à la cabine de Gabrán. Le capitaine du *Cág* avait été poignardé au moins à six reprises dans la poitrine et les bras. Tout en veillant à ne pas tacher ses vêtements, elle se baissa pour examiner le cadavre de plus près.

L'homme avait eu la gorge ouverte par une entaille qui partait de la base du cou et remontait jusqu'au menton. Les autres lésions, infligées avec la pointe de la lame, ne semblaient pas avoir visé d'organes vitaux... comme si celui ou celle qui avait frappé était en proie à une crise de colère ! D'ailleurs, la blessure à la gorge, en tranchant la veine jugulaire, avait suffi à entraîner la mort.

L'abbesse Fainder était-elle physiquement capable d'un tel geste ? Oui, car, dans certaines circonstances, la violence était décuplée par la rage, Fidelma l'avait constaté dans bien des occasions. Mais quelle furie s'était emparée de Fainder ? Alors qu'elle contemplait la scène du carnage, Fidelma comprit brusquement que la blessure à la gorge n'était pas l'oeuvre du couteau. La lame n'était pas assez longue.

Fidelma se força à étudier avec attention l'entaille verticale. Le coup avait été porté avec une telle force que les mâchoires avaient été brisées et des dents délogées de leur cavité. Seule une épée pouvait provoquer de tels dégâts, mais Fidelma eut beau chercher, elle n'en trouva point. Elle ramassa le petit couteau que Fainder avait laissé échapper, le rapprocha des blessures superficielles et acquit la conviction que si la lame avait pu infliger ces quelques piqûres, elle n'avait pas porté le coup fatal.

C'est alors qu'elle remarqua une touffe de cheveux bruns, provenant à l'évidence de la tête de Gabrán. Les racines étaient teintées de sang.

Elle reposa le couteau et, en se relevant, son pied heurta un objet qui rendit un son métallique. Des liens pour les poignets, semblait-il,

avec une clé dans le mécanisme de fermeture...

Elle s'apprêtait à sortir quand son attention fut attirée par un bout de tissu. Quelqu'un en passant avait accroché son vêtement à un clou qui sortait d'un pied de table. Les fibres étaient brunes, en laine, du genre que portaient la plupart des religieux. Elle décrocha le minuscule fragment effrangé et le glissa dans son *marsupium* tout en réfléchissant aux différents éléments de l'énigme.

Si on ajoutait foi au récit de l'abbesse, qui protestait de son innocence et affirmait que juste avant d'entrer elle avait entendu tomber le corps de Gabrán, alors l'assassin se trouvait encore dans la cabine. Or cela était impossible, car il aurait attaqué Fainder. Elle chercha des yeux un objet lourd qui aurait pu produire un bruit de chute, mais n'en trouva aucun.

Donc soit Fainder mentait, soit l'assassin s'était enfui avant qu'elle ne pénétre dans la cabine. Une fois de plus, elle inspecta les lieux et avisa un petit panneau d'écrouille découpé dans le plancher.

Elle le souleva sans peine, scruta l'obscurité, tenta de se glisser dans l'ouverture puis y renonça, car elle était trop étroite pour elle.

Sur une table, elle prit une lampe éteinte et retourna sur le pont principal.

— Enda, voudriez-vous soulever cette pièce de bois sur laquelle l'abbesse est assise ?

Quand l'abbesse se mit sur ses pieds, Fidelma constata qu'elle était vêtue d'une robe noire taillée dans un très beau tissu. Un vêtement qui formait un contraste frappant avec la robe de bure !

Enda souleva le lourd panneau qui révéla une échelle.

— Que se passe-t-il, lady ? Avez-vous trouvé quelque chose ?

— J'inspecte les lieux, rien de plus.

En descendant les degrés qui conduisaient sous le pont, elle vit qu'une lanterne allumée éclairait une grande cabine, à l'évidence celle de l'équipage quand il était à bord. Elle donnait sur la cale à ciel ouvert, vide de toute cargaison.

Au-delà de la cale, Fidelma avisa une nouvelle cloison avec une porte. Elle alluma sa lanterne à celle qui était suspendue dans les quartiers de l'équipage et alla ouvrir la porte. Elle était munie d'un verrou avec une clé à l'intérieur, et Fidelma nota avec curiosité que trois autres clés de formes différentes gisaient sur le plancher, près du seuil.

Quant à l'odeur... elle était encore plus atroce que dans les quartiers de l'équipage. Cet espace confiné de deux toises sur deux toises et demie, qui logeait une échelle, dégageait des relents âcres d'urine et de sueur. Par terre étaient posés deux paillasses et un vieux seau en cuir. Le sentiment d'étouffement était accentué par le plafond, situé à une hauteur d'une demi-toise.

Elle se demanda à quoi servait ce réduit. S'il s'agissait d'une prison, qui pouvait-on bien y enfermer ? Des matelots récalcitrants ? Fidelma savait que de tels agissements n'étaient pas rares sur les navires de haute mer, mais ce n'était pas le cas sur les embarcations de ce genre où un homme pouvait regagner la rive en un clin d'oeil. Elle leva sa lampe, distingua un trou dans une planche et, en baissant les yeux, vit une chaîne et une pièce en métal aiguisé. Elle comprit aussitôt que cette chaîne, fixée dans la coque, en avait été délogée au moyen d'un outil de fortune. Pourquoi et par qui ? Alors qu'elle sortait à reculons, elle remarqua des taches de sang sur les barreaux de l'échelle, et des empreintes de pas qui disparaissaient avant d'atteindre l'autre bout de la cabine.

Fidelma rejoignit Enda et l'abbesse qui l'attendaient avec impatience, souffla la flamme de sa lampe et fit signe à Enda de remettre le panneau en place. Puis elle alla se pencher sur la rivière. Le courant était vraiment très fort et elle n'avait remarqué aucun signe d'empreintes ensanglantées sur le pont.

Était-il concevable que Faïnder ait dit la vérité ? Quelqu'un avait-il tué Gabrán avant de se glisser par l'écotille, effrayé par l'arrivée de l'abbesse ? Une fois dans ce sinistre réduit, le meurtrier aurait donc traversé les quartiers de l'équipage avant de regagner le pont et de se jeter à l'eau... non, c'était impossible. La même personne ne pouvait pas être assez fluette pour passer par cette trappe et avoir la force de soulever le panneau donnant accès au pont. Et puis l'abbesse aurait entendu du bruit et n'aurait pas manqué de le rapporter. Songeuse, Fidelma se pencha au-dessus de la cale à ciel ouvert. Une échelle y était appuyée. Donc l'assassin avait pu s'en servir pour regagner le pont.

Mais comment s'expliquer qu'un individu aussi frêle ait pu porter à Gabrán un coup assez violent pour l'égorger tout en lui brisant la mâchoire et les dents ? Fidelma secoua la tête et retourna vers l'abbesse qui s'était à nouveau assise sur la pièce de bois dissimulant l'écotille.

— Enda, lança-t-elle au guerrier, ça vous dérangerait-il d'aller jeter un coup d'oeil aux chevaux ?

Il la regarda d'un air ahuri.

— Ils ne craignent rien, lady, et...

Puis il comprit devant son regard insistant qu'elle voulait demeurer seule avec l'abbesse.

— Très bien, dit-il d'un air faussement détaché.

Et il s'éloigna.

— Mère abbess, commença Fidelma, je crois qu'il est temps que nous ayons une conversation sérieuse. Et je vous en prie, laissez tomber vos grands airs, et oubliez votre rang, vos privilèges et vos

devoirs.

Saisie par ce discours brutal, l'abbesse cligna des yeux.

— Vous vous imaginez peut-être que jusqu'à présent je vous parlais de futilités ? répliqua-t-elle d'un ton ulcéré.

— Non, mais je ne doute pas que vous puissiez mieux faire. Par la suite, naturellement, libre à vous d'élire le *dálaigh* de votre choix pour vous représenter.

L'abbesse parut très alarmée.

— Puisque je vous dis que je ne suis pas impliquée dans cette histoire ! Vous ne voudriez tout de même pas que je sois accusée d'un meurtre que je n'ai pas commis ?

— Et pourquoi pas ? Vous ne seriez pas la première à qui cela arrive. Mais laissons là votre stratégie de défense que vous mettrez au point avec votre avocat. Pour l'instant, j'aimerais que vous répondiez à certaines questions qui s'imposent si l'on se réfère aux événements de ces dernières semaines.

— Et si je refuse ?

— Moi et mes compagnons vous avons découverte penchée sur le corps sans vie de Gabrán, lui rappela Fidelma sans ménagement.

— Je vous ai dit tout ce que je savais !

— J'ai parlé avec Deog, votre soeur.

L'abbesse pâlit.

— Ma soeur n'a rien à voir avec...

— Laissez-moi juge des informations que j'estime nécessaires à mes investigations. Et maintenant arrêtons les faux-semblants et venons-en aux réponses.

L'abbesse baissa la tête.

— Votre soeur m'a appris que vous veniez d'une famille pauvre de Raheen. Et que vous aviez été novice à l'abbaye de Taghmon.

— Je vois que vous n'avez pas perdu votre temps, répliqua Faïnder avec amertume.

— Puis vous avez décidé de vous rendre à Bobbio, la fondation de Colomba.

— On m'y avait envoyée en mission et j'y avais apporté en présent quelques livres pour la bibliothèque.

— Qu'est-ce qui vous a convaincue de vous prononcer en faveur de la règle de Rome ?

La voix de l'abbesse prit les accents métalliques qui trahissaient une fanatique.

— Quand je suis arrivée à Bobbio, Colomba n'était mort que depuis quarante ans. De nombreux religieux estimaient que la règle qu'il leur avait léguée, basée sur celle des monastères irlandais, était dépassée. La communauté du bienheureux Colomba, Dieu ait son âme, avait été traversée par de nombreux conflits. Avant même que

Colomba ne traverse les Alpes pour s'installer à Bobbio, le bienheureux Gall l'avait déjà quitté pour fonder son propre monastère. En ce qui me concerne, après avoir vu comment étaient gouvernées les communautés de l'Église d'Occident, j'en étais venue à rejeter la règle irlandaise pour adopter celle de saint Benoît de Nursie.

— Vous avez donc agi par conviction personnelle ?

— Bien sûr.

— Puis vous êtes partie pour Rome.

— L'abbé de Bobbio m'avait confié une mission qui consistait à réorganiser une annexe de notre monastère à Rome, une hôtellerie pour les pèlerins.

— Étiez-vous satisfaite de la tâche qu'on vous avait assignée ?

— Pas vraiment. J'avais le sentiment que l'abbé voulait se débarrasser de moi parce que je m'opposais à son autorité. Lui-même s'était prononcé contre la règle de Benoît.

— Mais vous lui avez obéi ?

— Oui, et je dois avouer que sur le plan personnel, ce fut pour moi une époque très heureuse. Je dirigeais l'hôtellerie selon la règle de Benoît et je travaillais au coeur même de la chrétienté. C'est là que j'ai pris conscience des bienfaits des pénitentiels.

— Comment avez-vous rencontré l'abbé Noé ?

— Le plus simplement du monde. Un été, il est descendu dans mon hôtellerie lors d'un pèlerinage à Rome.

— Vous ne l'aviez jamais rencontré auparavant et ne lui étiez pas apparentée ?

— Non.

— Et il vous a pourtant persuadée de retourner avec lui à Laigin pour devenir abbesse de Fearna ?

— Il m'a parlé de Fearna et c'est moi qui l'ai convaincu de m'emmener avec lui.

— Qu'est-ce qui l'a décidé ?

— Je suppose qu'il appréciait la façon dont j'administrerais ma maison à Rome.

— Partageait-il votre enthousiasme pour les pénitentiels ?

— Nous avons eu de longues discussions, jusque tard dans la nuit, et je l'ai converti à mes idées.

— Vous êtes une avocate très habile.

— Disons plutôt que Noé est un homme très avisé. Et il a compris tout l'intérêt qu'un royaume pouvait retirer de l'application des pénitentiels. Il a donc envisagé de devenir le confesseur et le conseiller spirituel du jeune Fianamail. Une position qui lui permettrait d'exercer une certaine influence pour tout ce qui touche au domaine religieux.

— Donc ce projet devint l'unique ambition de l'abbé. Comment se

fait-il que vous ayez pris la succession de Noé, alors que les procédures présidant à l'élection d'un abbé ou d'une abbesse sont les mêmes que pour n'importe quel chef ? Tout candidat doit être sélectionné par le *fine*, la famille par le sang ou le clan du précédent abbé, et être confirmé dans ses fonctions par le *derbfhine*.

Fainder ne répondit rien.

— Votre famille n'est pas apparentée à celle de Noé, et n'est aucunement liée à la communauté religieuse de Fearna. Pourtant, en Éireann, les structures ecclésiastiques reflètent celles de la vie civile.

— Certaines pratiques ne devraient plus avoir cours depuis longtemps, répliqua l'abbesse d'un ton sec.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point. Les offices d'évêque et d'abbé ne devraient pas être transmis sur plusieurs générations à l'intérieur d'une même famille. Mais en l'état actuel des choses, comment Noé s'est-il assuré de votre élection ?

L'abbesse Fainder pinça les lèvres.

— Il a laissé entendre que j'étais une cousine éloignée et personne n'a osé récuser cette affirmation.

— Pas même la *rechtaire* de l'abbaye ? Elle connaissait certainement la vérité puisqu'elle-même est apparentée à la famille du roi.

L'abbesse eut une grimace de mépris.

— C'est une âme simple qui se satisfait de la charge d'intendante du monastère.

Fidelma scruta le visage de Fainder.

— La vérité, c'est que vous avez converti Noé en devenant sa maîtresse. N'ai-je pas raison ?

Cette question brutale prit l'abbesse par surprise et elle s'empourpra. Fidelma secoua la tête avec tristesse.

— Peu m'importe la façon dont les religieux de Lai gin conduisent leurs affaires, sauf quand cela interfère avec la justice. Et plus précisément avec la façon dont Eadulf de Seaxmund's Ham a été traité. Avez-vous informé Forbassach de votre relation avec Noé ?

— Oui, je l'avais prévenu, murmura l'abbesse.

— En tant que brehon de ce royaume, l'évêque s'est fait le complice plus ou moins volontaire de nombreuses infractions à la loi.

— Je ne pense pas que Forbassach ait jamais contourné ou enfreint la loi !

— Vous en êtes parfaitement consciente, au contraire. Forbassach n'est-il pas lui aussi votre amant ?

L'abbesse se renferma dans un silence embarrassé, puis elle se reprit.

— Je croyais aimer Noé jusqu'à ce que je rencontre Forbassach ; lança-t-elle sur un ton agressif. De toute façon, l'Église n'exige point le

célibat.

— Sur ce point, permettez-moi de vous faire remarquer que vous ne vous conformez guère aux règles que vous soutenez avec tant de fougue. Vos relations triangulaires ne concernent que vous... et l'épouse de Forbassach. Car j'ai appris qu'il était marié. Nous verrons bien si elle estime qu'il y a lieu de demander le divorce ou si elle tolère cette situation. Noé a-t-il eu vent de votre liaison avec Forbassach ?

— Non ! J'ai essayé de rompre avec lui, mais...

Faïnder était mortifiée.

— Oui, c'est une question un peu délicate maintenant qu'il vous a faite abbesse...

— J'aime Forbassach !

— Voilà une déclaration qui provoquerait un beau scandale, surtout chez ceux qui soutiennent la cause de Rome et des pénitentiels. À propos d'autre chose, pourquoi donc avez-vous renié Daig en prétendant ne pas le connaître, et dissimulé vos liens de parenté avec Deog ? Serait-ce pour protéger votre rang social ?

— Je rendais régulièrement visite à Deog, protesta l'abbesse.

— Oui, mais en secret, et parce que sa maison était bien commode pour y rencontrer Forbassach.

— Voilà qui est admirablement raisonné. Mais comment comprendriez-vous ma position, vous qui êtes une princesse du sang ? Si comme moi vous vous étiez élevée dans la société par la seule force de votre volonté, vous feriez n'importe quoi pour protéger votre nouvelle situation.

— N'importe quoi, vraiment ? Maintenant que j'y pense, la mort de Daig tombait à point nommé pour protéger vos secrets.

— C'était un accident ! Il s'est noyé.

— Vous êtes consciente, je suppose, que son témoignage contre frère Ibar ne reposait que sur la parole de Gabrán ? Il semblerait qu'à la réflexion Daig n'était pas tellement convaincu de la culpabilité d'Ibar.

Sans doute perturbée par Fidelma qui sautait d'un sujet à l'autre, l'abbesse Faïnder parut perplexe.

— Je ne comprends pas. C'est bien Daig qui a capturé frère Ibar ?

— Seulement après que Gabrán eut proclamé qu'Ibar était le coupable. Gabrán a-t-il vraiment dit la vérité à Daig ? À peine Daig avait-il fait sa déposition qu'il était déjà mort. Un décès fort opportun.

— Je vous ai déjà expliqué qu'il s'agissait d'un malheureux accident. Et puis en quoi cela me concerne-t-il ?

— Peut-être Daig aurait-il pu nous éclairer sur ces zones d'ombre. Nous demeurons dans le doute. Et maintenant...

Elle fit un geste en direction de la cabine de Gabrán.

— ... celui qui aurait pu nous renseigner a été assassiné.

L'abbesse se redressa, s'efforçant de recouvrer un peu de son arrogance.

— Je ne comprends rien à ce que vous insinuez. Vos manigances ne visent qu'à innocenter votre ami saxon. Et vous tentez de m'impliquer dans cette affaire avec l'évêque Forbassach parce que nous sommes amants.

— Curieuse, cette habitude qu'ont les gens autour de vous de disparaître ou d'être tués, répliqua Fidelma d'un air faussement indifférent. Même si vous êtes innocente, comme vous le prétendez, à votre place je ne serais pas tranquille.

Fainder, qui fixait Fidelma avec de grands yeux, était devenue très pâle. Elle s'avança d'un pas, mais à l'instant où elle ouvrait la bouche, un cri aigu retentit dans les bois, non loin de la rive.

Les deux femmes se figèrent tandis que le hurle ment se répétait.

Fidelma se tourna vers la berge et aperçut une frêle silhouette courant au milieu des arbres. Une toute jeune fille, trempée et pieds nus, apparut à l'orée de la forêt et s'arrêta non loin de la rivière. Puis elle disparut dans les fourrés, réapparaissant de temps à autre.

— Enda ! Vite ! cria Fidelma en regagnant le quai.

Enda s'élança et eut tôt fait de rattraper la jeune fille, qu'il maîtrisa en lui tenant les bras.

Alors que Fidelma venait de les rejoindre, des cavaliers surgirent du bois. Fidelma se retrouva face à face avec Mel et l'évêque Forbassach, tirant sur les rênes de leurs montures qui hennirent et se cabrèrent.

— Ils me poursuivent ! Ne les laissez pas me tuer ! Pitié, je vous en supplie ! sanglotait la jeune fille qui ne devait pas avoir plus de treize ans.

— Calmez-vous, nous ne vous ferons pas de mal, lui affirma Fidelma sur un ton plein de compassion.

— Ils veulent me tuer ! Je jure que c'est la vérité !

— Mais c'est soeur Fial ! dit la voix incrédule de l'abbesse derrière Fidelma. Savez-vous que nous vous avons cherchée partout ?

— Votre robe est toute mouillée, fit observer Fidelma. Auriez-vous par hasard nagé dans la rivière ?

Traverser ce paysage vallonné prit un temps infini à Eadulf, retardé par les jeunes filles qui l'accompagnaient. Les plus hautes collines ne dépassaient pas deux cents toises, ce qui n'était pas très élevé, mais les chemins étaient caillouteux et les adolescentes épuisées par les épreuves qu'elles avaient endurées. Quant à Eadulf, après avoir passé plusieurs semaines enfermé dans une cellule, il n'était pas non plus dans une forme éclatante. Ils devaient donc s'arrêter fréquemment pour reprendre leur souffle.

Avant d'obliquer vers le sud-est, ils avaient progressé vers l'extrémité nord-est de la chaîne de montagnes. Eadulf distinguait au loin l'ombre de la Montagne jaune. Il fallait absolument qu'ils atteignent la pente sud où s'était implantée la petite communauté consacrée à la bienheureuse Brigitte de Kildare. Ils n'arriveraient pas avant la nuit.

CHAPITRE XVIII

Quelques instants après l'irruption inattendue de Fial et de ses poursuivants à l'orée de la forêt, Dego revenait au bateau avec Coba et plusieurs de ses guerriers. Coba suggéra que tout le monde gagne sa forteresse pour tenter d'élucider ces nouveaux rebondissements. Fidelma n'était pas parvenue à obtenir d'explications satisfaisantes de la part de Forbassach, Mel et surtout Fial, qui continuait de divaguer. Quant à l'abbesse, elle demeurait impassible. Fidelma se demanda s'il fallait accepter l'invitation de Coba, mais Dego lui fit remarquer que la nuit tombait. Elle n'avait pas le choix.

Des hommes de Coba se portèrent volontaires pour halier le bateau de Gabrán jusqu'à l'appontement situé juste sous la forteresse de Cam Eolaing, deux autres guerriers, accompagnés d'Enda, se chargèrent des chevaux, tandis que Fidelma et le reste de la compagnie prenaient place sur le navire.

— Quand nous atteindrons votre forteresse, dit-elle à Coba, je commencerai par procéder à des interrogatoires pour tenter de comprendre ce qui s'est passé. En tant que magistrat local, je pense qu'il serait souhaitable que vous siégiez avec moi.

L'évêque Forbassach, qui l'avait entendue, souleva aussitôt des objections.

— Coba a été démis de ses fonctions, fit-il observer d'un ton sec. En aidant votre ami saxon à s'enfuir, il a perdu son autorité. D'ailleurs, vous étiez vous-même à l'auberge quand je le lui ai signifié.

— Oui, mais cela n'a pas été confirmé par le roi qui doit prononcer sa déchéance publiquement. Or Fianamail n'a pas encore eu le loisir de destituer son *bó-aire*.

L'évêque était furieux.

— Quand je me suis rendu auprès du roi pour l'informer des errements de Coba, il était parti chasser avec l'abbé Noé dans les collines du Nord.

— Donc tant que Fianamail n'est pas rentré de la chasse, Coba demeure le *bó-aire* de ce territoire.

Forbassach la toisa d'un air méprisant.

— Pas à mes yeux, or je suis le brehon de Laigin.

— En l'occurrence, les yeux de la loi ont la préséance sur les vôtres, Forbassach. Vous êtes trop impliqué dans cette affaire et je préfère que ce soit Coba qui m'assiste pendant cette audience.

— J'accède volontiers à votre requête, ma soeur, dit Coba avec un regard de triomphe en direction de l'abbesse et de l'évêque. Il semble bien s'agir de collusion.

Quand le bateau vint s'amarrer au quai de Cam Eolaing, on n'y voyait goutte et on alluma des torches pour permettre à la compagnie de grimper jusqu'à la forteresse. En apprenant que Coba et son escorte revenaient avec un cadavre, un petit groupe de serviteurs s'était rassemblé devant les portes. Croyant que quelqu'un de la maison de leur maître avait été tué, ils arboraient des mines graves et inquiètes.

Coba s'arrêta brièvement auprès de ses gens pour leur fournir des explications. Quand ils apprirent la mort de Gabrán, un murmure de surprise s'éleva.

— Et maintenant, retournez à vos travaux, ordonna Coba.

Puis il se tourna vers son intendant.

— Faites allumer des feux et préparer un repas pour mes invités. Appelez les garçons d'écurie pour qu'ils s'occupent des chevaux. Quant à ceux qui portent le corps de Gabrán, dirigez-les vers la chapelle.

Coba s'affaira encore quelques instants, donnant des instructions pour organiser une réception digne de ses hôtes, qu'ils soient venus de bonne grâce ou sous la contrainte. Quand tous furent lavés, nourris et reposés, Coba convoqua chacun dans la salle où brûlait un feu dans une grande cheminée. Des torches illuminaient tous les recoins.

Coba prit place dans le fauteuil symbole de sa fonction et Fidelma sur un siège à ses côtés.

Devant elle se tenaient l'abbesse Fainder, Mel, Enda, Dego et aussi Fial, frêle silhouette au visage fermé.

Soudain Fidelma fronça les sourcils et jeta un rapide regard autour d'elle.

— Mais où est donc passé l'évêque Forbassach ?

Elle surprit une lueur mauvaise dans les yeux de l'abbesse.

Coba se tourna vers le chef de ses guerriers qui sortit précipitamment de la salle.

Fidelma fixa Fainder droit dans les yeux.

— Cela nous faciliterait les choses si vous nous appreniez où il se trouve.

— Vous vous imaginez que je le sais ?

— Je n'imagine rien, j'en suis certaine.

— En ce qui me concerne, je n'ai rien à me reprocher, déclara l'abbesse avec son arrogance coutumière. Je suis retenue ici contre mon gré et je refuse d'être mise en accusation par vous ou le *bó-aire* de Cam Eolaing. Coba s'est toujours montré délibérément hostile à mon égard.

Fidelma comprit qu'elle n'arriverait à rien avec l'abbesse.

— Mes hommes vont fouiller la forteresse, ma soeur, la rassura Coba. Ne craignez rien, il ne peut nous échapper.

C'est alors que le chef des guerriers réapparut et se dirigea droit vers Coba.

— L'évêque Forbassach a quitté la citadelle !

— Mais comment est-ce possible ? s'écria Coba. Le garde posté devant les portes avait reçu l'ordre de ne laisser passer personne sans mon autorisation ou celle de soeur Fidelma. Depuis quand ne respectet-on plus mes instructions ?

L'homme baissa la tête.

— Les portes sont ouvertes et Forbassach a pris un cheval. Quelqu'un qui ignorait que l'évêque n'était pas libre d'aller et venir à sa guise l'a vu chevaucher en direction de Fearna.

Coba poussa quelques jurons bien sentis.

— *Aequo animo*, murmura Fidelma.

— Mon esprit est très calme, répliqua sèchement Coba. Amenez-moi le garde qui a laissé filer Forbassach.

— Il s'est enfui avec l'évêque, balbutia le guerrier.

Coba en resta bouche bée.

— Comment cela ? Qui est ce garde qui a osé me désobéir ?

— Il s'appelle Dau et portait un bandage autour de la tête.

Coba se figea.

— Vous parlez de celui qui a été assommé par le Saxon quand il s'est enfui ?

— Lui-même.

— Et il accompagnait l'évêque ? intervint Fidelma.

— Oui, tous deux ont pris la route de Fearna.

— Forbassach ne s'est pas enfui ! lança l'abbesse d'un ton méprisant. Il est parti chercher le roi et ses guerriers pour mettre un terme à votre trahison, Coba, et réduire à néant les accusations ridicules de l'amie du meurtrier saxon !

— J'ai froid, j'ai faim et je ne me sens pas bien. Ne pourrions-nous pas nous arrêter un instant ? gémit Conna.

Eadulf et Muirecht s'immobilisèrent.

— Ici, nous sommes exposés à tous les regards, Conna, et je n'ai repéré aucun refuge, dit Eadulf. Nous devons absolument atteindre ce monastère. Si nous nous arrêtons, nous allons mourir de froid.

— Je suis épuisée et mes jambes ne me portent plus.

Eadulf serra les dents. Ils étaient maintenant sur le flanc sud de la Montagne jaune et le sanctuaire dont Dalbach lui avait parlé ne pouvait plus être très loin.

— Allons, courage. Tout à l'heure, quand le soleil a brillé, j'ai aperçu une forêt. Nous allons nous diriger dans cette direction, et si nous ne trouvons pas cette fondation religieuse, nous pourrons toujours faire du feu.

— Je suis à bout de forces, geignit la jeune fille.

— On n'a qu'à la laisser, murmura Muirecht, moi aussi j'ai faim et froid, mais je ne veux pas mourir.

Eadulf, qui s'apprêtait à réprimander l'adolescente pour sa dureté, jugea préférable de ne rien dire. Il rejoignit Conna qui s'était affalée sur une grosse pierre ronde.

— Si vous ne pouvez pas marcher, alors je vous porterai, déclara-t-il d'une voix décidée.

La jeune fille leva vers lui des yeux implorants, puis se remit debout avec des gestes mal assurés.

— Très bien, je vais faire un effort.

Le vent soufflait en bourrasques. Ils marchèrent encore longtemps avant d'atteindre l'orée de la forêt qui coiffait la montagne. Au milieu des arbres, tout était sombre et impénétrable.

— Allons, dit Eadulf d'une voix lasse, nous ne devons plus être bien loin.

Ils progressaient maintenant à une lenteur désespérante. La plus jeune des adolescentes n'avait même plus la force de se plaindre et Muirecht mettait un pied devant l'autre avec une obstination qui ressemblait à de la colère.

Eadulf avait le plus grand mal à ne pas dévier du chemin. Il remarqua cependant que ce sentier n'était pas envahi par les ronces, ce qui le rassura, car cela signifiait qu'ils approchaient d'un endroit habité. Bientôt il ferait nuit noire et la lune ne parviendrait pas à percer l'épaisse chape de nuages.

Les arbres s'espacèrent et ils se retrouvèrent à nouveau dans la campagne. À un moment donné, Eadulf, qui marchait la tête baissée vers le sol, se rendit compte qu'ils étaient parvenus à une bifurcation.

Soudain, Muirecht poussa un cri.

— Regardez ! Il y a une lumière là en bas, juste au-dessous de nous.

Eadulf se redressa. À mi-pente, il aperçut une lueur vacillante. Était-ce un feu ou une lanterne ?

— Il y en a une autre au-dessus de nous, fit remarquer Conna. Mais elle est un peu plus éloignée.

Effectivement, dans la direction opposée dansait une flamme.

— Mieux vaut grimper, trancha Eadulf.

— Ce serait plus facile de descendre, protesta Muirecht.

— Et plus difficile de rebrousser chemin si on s'est trompés. Montons.

Ils entamèrent une ascension qui leur sembla inter minable et, soudain, ils débouchèrent sur un terrain plat avec plusieurs bâtiments entourés de murs qui émergeaient de l'obscurité. Une lanterne et un crucifix en fer étaient fixés aux portes.

Eadulf poussa un soupir de soulagement. Il avait enfin atteint le sanctuaire recommandé par Dalbach. Il tira sur une corde, une cloche tinta et un jeune religieux au visage avenant vint leur ouvrir.

Il contempla avec stupéfaction l'étrange trio qui se tenait devant lui, dans le halo de lumière projeté par la lanterne.

— Puis-je voir frère Martan ? demanda Eadulf. Dalbach m'a affirmé que vous ne refuseriez pas de nous recevoir. Nous sommes affamés, gelés, et je vous serais très reconnaissant de nous accorder l'asile pour la nuit.

Le jeune religieux s'effaça.

— Entrez, entrez, je vais prévenir frère Martan et, pendant que vous parlerez avec lui, je veillerai à ce qu'on s'occupe de vos filles.

Eadulf ne prit pas la peine de corriger l'erreur de ce moine aimable et bienveillant.

Frère Martan était un homme d'un certain âge, trapu, souriant, avec de bonnes joues et des yeux vifs.

— *Deus tescum*. Vous êtes le bienvenu, étranger. On vient de m'apprendre que Dalbach vous avait envoyé chez nous avec sa bénédiction.

— En vérité, il m'a dit que vous m'offririez l'hospitalité pour la nuit.

— Dalbach ne vous a pas menti. Si j'en crois votre accent, vous devez venir de loin.

Eadulf ôta son chapeau et le vieil homme l'observa avec curiosité.

— Si vous arborez la tonsure de Pierre, c'est donc que vous êtes un religieux.

— Oui, un frère saxon.

— Et vous voyagez avec vos enfants ?

Eadulf secoua la tête et expliqua à son hôte comment il avait rencontré les deux jeunes filles.

— Ah, malheureusement, de telles tragédies ne sont pas rares, soupira frère Martan. J'ai déjà eu vent de ces trafics d'êtres humains réduits en esclavage. Et d'après vous, Gabrán serait mêlé à cette sinistre entreprise ? C'est un homme connu de nos frères de Fearna, il fait du commerce le long de la rivière.

— Je dois me rendre à Fearna tôt demain matin.

— Et les deux enfants ?

— Puis-je les laisser en votre sainte garde ?

Frère Martan accepta de se charger des adolescentes.

— Elles pourront rester ici aussi longtemps qu'elles le désireront. Peut-être trouveront-elles une nouvelle famille dans cette communauté ? La foi cherche toujours des novices et vu la façon dont les parents de ces pauvres petites les ont traitées...

— Ce sera à elles de se prononcer. Pour l'instant, elles doivent surmonter la terrible expérience qu'elles viennent de traverser. Être ainsi trahi par les siens...

Eadulf frissonna.

— Venez, mon frère, dit frère Martan. Vous allez vous restaurer et boire de notre excellent vin chaud avant de prendre un repos bien mérité. Vous avez l'air épuisé.

— Je le suis. Dans les bois, j'ai bien failli me tromper de route. Si j'avais bifurqué dans la mauvaise direction, à l'heure qu'il est, je crois que je me serais endormi à même le sol.

— Mais n'avez-vous pas vu notre lanterne qui brûle toujours à la porte du monastère ?

— Si, mais j'ai hésité entre cette flamme et une autre, dans la vallée.

Frère Martan haussa les sourcils d'un air surpris, puis il sourit.

— Ah ! maintenant, je comprends. À deux ou trois milles d'ici le roi possède une propriété où il vient chasser. Sans doute Fianamail est-il venu se détendre sur ses terres, lui ou une personne de sa famille.

Eadulf retint un soupir de soulagement. En descendant vers la demeure de Fianamail, il aurait signé sa perte. Éperdu de reconnaissance pour celui qui avait guidé ses pas, Eadulf suivit frère Martan jusqu'au réfectoire de la communauté.

Dans la grand-salle de la forteresse de Cam Eolaing, Fidelma avait repris les choses en main.

— L'évêque Forbassach s'est échappé ? ironisa-t-elle. Alors rien ne nous empêche d'interpréter sa fuite comme une preuve de sa culpabilité. Lui-même n'a-t-il pas récemment raisonné ainsi lors d'une autre affaire qui me touche de près ?

Elle fixa Fainder qui avait rougi.

— Bien. Nous allons procéder aux interrogatoires, avec ou sans lui.

— Cela ne vous mènera pas très loin, soeur Fidelma, car l'évêque sera bientôt de retour avec les guerriers du roi ! lança Mel d'un ton dédaigneux.

— En attendant, peut-être pourrez-vous nous expliquer pourquoi vous et l'évêque Forbassach avez tenté de tuer cette jeune fille ? intervint Cobra.

— Nous n'avons jamais rien fait de tel !

— Pourtant, Fial vous accuse de façon catégorique.

— Elle ment !

— Je dis la vérité ! lança Fial en jetant autour d'elle des regards de bête traquée. Vous voulez tous ma mort !

Fidelma se tourna vers Coba pour qu'il l'autorise à poursuivre. Ainsi le voulait le protocole, puisqu'elle était l'invitée du chef.

Le *bó-aire* hochait imperceptiblement la tête.

— Je vais vous poser la question autrement, Mel. Pourquoi vous et Forbassach traquiez-vous Fial ?

— Nul n'ignore que soeur Fial avait disparu de l'abbaye et nous voulions l'y ramener.

— Mais comment saviez-vous où elle se terrait ?

— Je l'ignorais, et l'évêque aussi. Nous sommes tombés sur elle par le plus grand des hasards.

— Par le plus grand des hasards, vous êtes sûr ? Soeur Fial ne semble pas être de votre avis.

— Arrêtez de m'appeler « soeur », je ne suis pas une religieuse ! s'écria l'adolescente qui se mit à pleurer à gros sanglots.

Fidelma alla la rejoindre et posa la main sur son épaule.

— Un peu de patience, ma chère enfant. Bientôt, plus personne ne doutera de votre bonne foi.

Puis elle se tourna à nouveau vers Mel.

— Je vous écoute, reprenez votre récit.

— Ce ne sera pas long. Vous vous souvenez qu'à l'auberge de Lassar vous vous êtes retrouvée en grande discussion avec Coba, l'évêque Forbassach et l'abbé Noé ? Vous avez lancé une grave accusation contre Gabrán, en affirmant qu'il vous avait attaquée. L'évêque, qui vous a alors promis de mener une enquête, m'a enrôlé pour l'accompagner dans ses investigations.

— Ce qui justifierait votre présence à Cam Eolaing où vous recherchiez Gabrán ?

Mel acquiesça.

— J'ai d'abord accompagné l'évêque Forbassach à l'abbaye où il s'est entretenu avec l'abbesse Fainder, puis nous sommes partis à la recherche de Gabrán afin de le questionner. L'évêque ne parvenait pas à croire que vous aviez inventé cette histoire.

— Abbess Fainder, avez-vous renseigné Forbassach sur le lieu où se cachait Fial ?

— Non, et très franchement, elle m'était sortie de la tête.

— Mais vous confirmez avoir rencontré Forbassach ?

— Oui, ce matin, il est venu me trouver juste après votre entrevue. Il m'a rapporté que vous aviez déposé une plainte contre Gabrán, en omettant de me dire qu'il se lançait à sa poursuite. Cela

explique que j'aie moi-même décidé d'entreprendre la même démarche.

— Mel, Forbassach et vous êtes partis sans délai à la recherche de Gabrán, comment se fait-il que nous vous ayons devancés ? Selon vous, vous veniez d'arriver quand nous vous avons surpris en train de pourchasser Fial.

— Absolument.

Fidelma secoua la tête d'un air de reproche.

— Tôt dans la matinée, vous vous êtes renseignés sur les déplacements de Gabrán à Cam Eolaing. Ce qui laisse supposer que vous êtes venus directement ici. Mais alors, excusez-moi de me répéter, comment expliquez-vous notre avance sur vous ?

— Nous nous sommes perdus. À la bifurcation de la rivière, nous avons choisi le mauvais cours d'eau et, le temps que nous réalisions qu'il était devenu trop étroit pour laisser passer le navire de Gabrán, nous avons plusieurs heures de retard sur vous. Si nous n'avions pas commis cette erreur, nous vous aurions précédées, vous et l'abbesse.

— Vous êtes natif de la région, de même que Forbassach, et vous n'avez pas su distinguer la rivière de son affluent ?

— Fearna est située à plusieurs milles d'ici et je ne connais pas cette contrée si bien.

Un argument peu crédible, mais néanmoins concevable, songea Fidelma.

— Après vous être égarés, vous êtes repartis dans la bonne direction...

— Et c'est alors que nous sommes tombés sur soeur Fial. Nous longions la rivière quand cette fille est sortie des buissons. Elle s'est immobilisée, nous a vus et s'est enfuie en hurlant. Nous nous sommes lancés à sa poursuite et avons débouché non loin du bateau.

Il haussa les épaules et eut un petit sourire en coin.

— Vous connaissez la suite.

Fidelma réfléchit, poussa un profond soupir et se tourna vers Fial qui avait cessé de pleurer, mais semblait abattue et sans forces.

— Fial, sachez que je ne vous veux aucun mal. Vous entendez ? Et je vous saurais gré d'être franche avec moi.

La jeune fille, qui ne quittait pas Fidelma des yeux, demeura muette. Elle ressemblait à une proie paralysée par un prédateur. Fidelma passa un bras autour de ses maigres épaules dans une vaine tentative pour la rassurer.

— Écoutez-moi, je vous en conjure. Vous n'avez plus rien à craindre. Je suis votre amie et vous protégerai des dangers qui vous menacent. Vous me croyez ?

N'obtenant aucune réponse, Fidelma essaya des questions plus directes.

— Combien de temps avez-vous été retenue prisonnière sur le bateau de Gabrán ?

La jeune fille persista dans son silence.

— Je sais que vous avez été entravée et enfermée dans la cellule de la cale.

Fial frissonna.

— La dernière fois, j'ignore combien de temps j'y suis restée. Deux ou trois jours ? Il faisait sombre et j'avais perdu la notion du temps.

— Vous lui faites dire ce que bon vous semble ! protesta l'abbesse Fainder.

Fidelma prit les deux mains de l'adolescente dans les siennes et les montra aux autres.

— Et c'est sans doute moi, abbesse Fainder, qui suis la cause de ces plaies autour de ses poignets ? La chair est entamée. Et je suis certaine que Fial porte les mêmes marques autour des chevilles.

Ce détail n'avait pas échappé à Goba.

— Avez-vous été retenue sur ce bateau contre votre volonté, mon enfant ? demanda-t-il.

Comme Fial restait sans réaction, Fidelma répéta la question et la petite hocha la tête.

— Oui, on m'a faite prisonnière.

— Comment a-t-on pu infliger pareille torture à une novice ? s'écria l'abbesse Fainder qui s'était enfin rendue à l'évidence. Celui qui s'est livré à de pareils méfaits devra en répondre.

— Permettez-moi de vous faire observer que Gabrán a déjà payé pour ses fautes, railla Fidelma. Votre médecin, frère Miach, avait remarqué les mêmes cicatrices sur le corps de Gormgilla.

Elle se tourna vers Fial.

— Je crois que le moment est venu de préciser que Fial n'a jamais été novice, ni à Fearná ni dans aucune autre abbaye. Je me trompe ?

Fial secoua la tête.

— Mais vous m'aviez dit...

L'abbesse s'interrompit sur un geste impérieux de Fidelma.

— Racontez-nous votre histoire, mon enfant. Il y a quelques semaines de cela, vous et votre amie Gormgilla avez été amenées à Fearná sur le bateau de Gabrán, n'est-il pas vrai ?

— Nous nous sommes rencontrées pour la première fois quand Gabrán nous a emmenées de force sur son navire.

L'abbesse Fainder la toisa.

— Ce n'est pas ce que vous avez raconté à la cour lors du procès du Saxon.

— Devant cette cour, beaucoup de mensonges ont été proférés qui doivent être rectifiés, répliqua Fidelma avec colère. Et maintenant je

vous prierai de ne plus interrompre cette jeune fille. D'où venez-vous, Fial ?

— Nous étions les filles uniques de *daer-judir*, qui, à notre grande honte, nous ont vendues à Gabrán contre de l'argent. Gormgilla et moi en avons longue ment parlé pendant les heures sombres que nous avons partagées.

— Seriez-vous en train de dire que Gabrán achetait des jeunes filles et les vendait à... à l'abbaye ! s'écria Fainder, hagarde.

— Non, pas à l'abbaye, la corrigea Fidelma. Gabrán amenait ces adolescentes à Loch Garman. Là, il les vendait à des marins faisant le commerce d'esclaves, et elles étaient embarquées sur des vaisseaux en partance pour Dieu sait quelle destination.

— Mais je croyais que Gormgilla et cette fille étaient des novices du monastère ! protesta l'abbesse. Fial nous l'avait confirmé.

— Et maintenant, elle vient de vous révéler que c'était faux. Racontez-nous ce qui s'est passé, la nuit où le bateau de Gabrán s'est amarré au quai de l'abbaye avec vous à son bord.

La jeune fille battit des paupières. Elle avait les yeux rouges d'avoir trop pleuré et ses larmes s'étaient taries.

— Gormgilla avait douze ans, un an de moins que moi. Quand on a été emmenées de force sur le *Cág*, Gabrán l'a séparée de moi et...

Elle ne finit pas sa phrase.

— Nous comprenons, lui dit Fidelma d'une voix douce.

— Enchaînées dans une cabine obscure, nous nous posions beaucoup de questions et nous ignorions où nous allions. À un moment donné, le bateau s'est arrêté. Gormgilla et moi étions mortes d'inquiétude dans cette cage qui sentait horriblement mauvais. Puis la porte s'est ouverte et Gabrán s'est glissé à l'intérieur. Il puait la bière. Il a détaché Gormgilla qui lui a demandé où il l'emmenait et... et...

— Qu'a-t-il répondu ? insista Fidelma.

— Qu'ils allaient partager un peu de plaisir pour passer la nuit. Elle s'est débattue, mais il l'a entraînée dans sa cabine et je suis restée seule dans le noir. Bientôt, j'ai entendu Gormgilla qui criait, et aussi des bruits de lutte. Et puis tout est redevenu silencieux.

Elle s'arrêta, haletante, et reprit :

— Il s'est écoulé beaucoup de temps. Quand la trappe s'est ouverte, j'ai d'abord cru que c'était Gabrán qui venait me chercher, mais il s'agissait du matelot qui nous avait amenées sur le bateau. Il m'a dit de rester tranquille, et m'a promis la liberté et une récompense si je faisais ce qu'on me disait sans poser de questions.

« Il m'a emmenée dans la cabine où dormaient les autres membres de l'équipage, que moi et Gormgilla n'avions jamais rencontrés. À mon avis, ils ne savaient même pas qu'on était là. Et j'ai vu Gabrán allongé par terre, inconscient. Quand il a trop bu, mon père est parfois dans le

même état. Gabrán avait du sang sur ses vêtements et tenait un morceau de tissu également taché. Près de lui était assis un religieux qui portait la robe de bure. Ses traits étaient dissimulés par un capuchon rabattu sur les yeux. Il semblait nerveux et ses mains jouaient avec le crucifix attaché autour de son cou.

— Serait-ce là un nouveau conte pour discréditer mon abbaye ?

Apparemment, cette histoire laissait l'abbesse Fainder incrédule.

— C'est la vérité ! protesta la jeune fille.

— Et vous êtes très convaincante, la rassura Fidelma. Que vous a dit ce religieux ?

— Rien du tout. Le matelot s'est adressé à moi pour m'expliquer que Gormgilla avait été tuée, et qu'il fallait que le coupable soit puni. J'ai cru qu'il parlait de Gabrán, car dans mon esprit l'identité de l'assassin ne faisait aucun doute.

— Mais il ne parlait pas de Gabrán.

— Non. Il m'a expliqué que Gormgilla avait quitté le bateau pour rejoindre le quai. Là, elle avait été violée et étranglée par un Saxon demeurant à l'abbaye. Et à moins que j'affirme avoir été témoin de la scène, ce Saxon ne paierait pas pour son crime.

— Quoi ? s'écria Fainder. On vous aurait demandé de mentir avec l'assentiment d'un religieux sur un sujet d'une telle importance ?

— Je savais que c'était un mensonge, mais si je refusais d'obéir, je me doutais bien qu'on me tuerait à mon tour. Je dus répéter la fable qu'ils me soufflaient : alors que je me tenais derrière des ballots, j'avais vu mon amie attaquée par ce Saxon identifiable à sa tonsure, différente de celle des religieux de chez nous. Je devais aussi prétendre que moi et Gormgilla étions novices à l'abbaye.

— Une telle mystification ne pouvait passer inaperçue, ricana l'abbesse. La maîtresse des novices n'aurait pas manqué de la dénoncer.

— Sauf qu'elle venait de partir en pèlerinage à Iona, lui rappela Fidelma.

— On m'a affirmé que personne ne mettrait en doute ma version des faits, ajouta Fial.

Fidelma fixa Fainder.

— Si je me souviens bien, vous avez entériné ce faux témoignage en affirmant à votre intendante que ces jeunes filles appartenaient bien à l'abbaye.

Il y eut un silence.

— Fainder, qui d'autre à part vous a identifié Fial comme novice ?

L'abbesse arborait une mine pensive, les sourcils froncés.

Mel se racla la gorge.

— Cette fille est bien sortie de derrière les ballots. Elle aurait pu

venir du bateau, mais elle m'a assuré...

— Elle était sur le bateau en train d'attendre, le coupa Fidelma avec impatience. Et cela explique les incohérences que j'avais soulignées quant à sa position sur le quai. Mais laissons-la terminer son récit. Quand on a retrouvé le corps de Gormgilla, un plan a été aussitôt mis sur pied.

— Pas par Gabrán, qui était ivre mort, intervint Cobra. À votre avis, qui a élaboré cette pieuse mise en scène ?

— La personne qui employait Gabrán et contrôlait cet abominable trafic de chair humaine. Il semblerait qu'elle soit arrivée sur le quai avec un membre de l'équipage à l'instant même où Gabrán venait de commettre son forfait. Ils se sont saisis de l'ivrogne et l'ont sans doute assommé pour qu'il se tienne tranquille avant de le ramener dans une cabine où ils l'ont laissé gisant sur le plancher. Et alors qu'ils s'apprêtaient à aller chercher le corps de Gormgilla, l'abbesse Faïnder a surgi de l'obscurité sur son cheval. Ils ont battu en retraite sur le *Cág* tout en se demandant comment sortir de ce mauvais pas. Puis Mel est arrivé.

— Votre théorie concorde parfaitement avec le récit de l'abbesse quand elle a raconté comment elle avait trouvé le corps, dit Cobra.

— Sauf que les vêtements du Saxon étaient couverts de sang et il était en possession d'un bout de...

L'abbesse ne termina pas sa phrase au souvenir de ce qu'avait dit la jeune fille à propos de l'état de Gabrán.

— Fial, qu'est-il arrivé au tissu ensanglanté que tenait Gabrán ? demanda Cobra.

— Le matelot l'a donné au religieux en lui disant qu'une fois de retour à l'abbaye il saurait en faire bon usage.

— En d'autres termes, il devait être glissé dans le lit d'Eadulf, murmura Fidelma. Mais n'anticipons point. Avec l'arrivée de l'abbesse souffla un vent de panique. Ils entendirent Mel saluer Faïnder. L'employeur de Gabrán, bloqué sur le bateau, ne pouvait plus dissimuler le crime. Il devint alors impératif de permettre à cette personne de se fondre dans la nuit et d'écarter les soupçons de Gabrán. Quelqu'un a eu l'idée de forcer la jeune Fial à témoigner en échange de sa liberté. N'est-ce pas ainsi que cela s'est passé ?

— Si, reconnut Fial. J'ai joué mon rôle et dit ce qu'on m'avait dicté. J'ai identifié le Saxon à sa tonsure de saint Pierre. Ils m'ont affirmé que pour ma propre sécurité je devais être enfermée dans une pièce de l'abbaye jusqu'au procès et même au-delà. Du temps a passé et il y a deux jours un religieux est venu, soi-disant pour me rendre ma liberté.

— Celui-là même qui se tenait près du matelot quand il vous a donné ses instructions ?

— Non, un autre que je n'avais jamais vu. Il m'a amenée jusqu'au bateau de Gabrán, qui se trouvait à bord. Avant que j'aie le temps de protester, j'avais à nouveau des liens aux poignets et j'ai entendu le grand religieux dire à Gabrán : « Débarrasse-toi d'elle. » Et Gabrán a répondu : ce sera fait. Puis il m'a poussée dans la cellule de la cale et m'a souri en disant : « Mais on a tout le temps. »

Fial se remit à pleurer.

— Je suis restée dans ce trou noir une éternité. La nuit dernière, Gabrán est venu me chercher et... et... il s'est servi de moi.

Fial redoubla de sanglots tandis que Fidelma la prenait dans ses bras et tournait la tête vers le *bó-aire*.

— C'est malheureusement mon arrivée à l'abbaye qui a provoqué le départ de cette pauvre enfant, que l'on a alors restituée à Gabrán.

L'abbesse Fainder, très pâle, s'éclaircit la voix.

— Comment pouvez-vous être certaine qu'elle dit la vérité ? Elle a déjà menti, alors peut-être a-t-elle inventé un nouveau conte ? Toute cette histoire est tellement grotesque...

— Elle est surtout bien trop complexe et réaliste pour être inventée par une adolescente de treize ans, répliqua Fidelma d'un ton sec.

Elle revint à Fial.

— Encore une ou deux questions. Pendant que vous étiez emprisonnée dans cette cellule... il me semble que vous n'avez pas perdu votre temps.

— Comment le savez-vous ? murmura la petite.

— Vous avez réussi à mettre la main sur un morceau de métal et à sceller la chaîne qui retenait le fer que vous aviez au pied.

— Je ne sais pas combien de temps ça m'a pris...

— Et quand vous avez été délivrée...

— J'avais toujours des fers aux poignets.

— Oui, mais vous êtes parvenue à vous glisser dans la cabine de Gabrán en passant par la petite trappe.

— Donc c'est elle qui l'a tué ! s'écria Fainder en comprenant où Fidelma voulait en venir. Elle l'a poignardé au moment où j'arrivais. Quand j'ai frappé à la porte, elle est repassée par l'écouille. Puis, pendant que je me penchais sur le corps, elle s'est sauvée, d'où le plongeon que j'ai entendu.

— Vous avez presque raison, mère abbesse, lui concéda Fidelma.

— *Presque* raison ? s'exclama l'autre d'un ton outragé.

— Quand Fial a grimpé dans la cabine, elle a découvert que Gabrán était déjà mort, tué d'un coup d'épée asséné avec une force peu commune. N'est-ce pas, Fial ?

Muette, la petite semblait fascinée par la faculté de divination de Fidelma qui poursuivit :

— Fial savait où Gabrán gardait les clés et son premier geste fut de se libérer. Elle allait partir quand, mue par une impulsion subite, elle attrapa un couteau qui traînait par là. Submergée par un désir de vengeance pour les tourments que cet ignoble personnage lui avait fait subir, elle saisit Gabrán par les cheveux – elle en a arraché une touffe que j'ai retrouvée – et plonge six fois la lame dans la poitrine et les bras du batelier, lui infligeant des blessures superficielles. Quand l'abbesse frappa à la porte de la cabine, Fial lâcha le couteau et la tête de Gabrán – d'où le bruit sourd entendu par Fainder.

« Pour s'échapper, Fial savait qu'elle devait repasser par la cellule dont la porte était fermée. Elle attrapa quatre clés traînant dans la cabine dont l'une correspondait à la serrure de sa prison. Vous devinez le reste.

Fidelma prit le visage de l'adolescente dans ses mains et la força à la regarder.

— Me suis-je trompée, ma chère enfant, ou cela s'est-il vraiment passé comme ça ?

Fial, prise d'étouffement, lutta pour reprendre sa respiration et s'écria :

— Si j'avais pu, je l'aurais tué ! Je le haïssais... la façon dont il m'a traitée !

Fidelma la serra contre sa poitrine. Quant à Coba, il se renversa dans son siège, ferma les yeux un instant et lâcha un profond soupir.

— Si j'ai bien compris, pendant que l'abbesse se trouvait dans la cabine de Gabrán, cette jeune fille a gagné le pont et s'est jetée à l'eau. Mais à cet endroit, le courant est très fort. Pourquoi n'a-t-elle pas gagné la rive ?

— C'est un point qui m'a longtemps intriguée, confessa Fidelma. Mais je n'avais pas pris en compte la peur, qui peut vous pousser à des gestes extrêmes. La pauvre Fial craignait pour sa vie, elle ignorait où elle se trouvait, et elle ne voulait pas attirer l'attention sur elle en s'avançant au vu de tous sur le débarcadère. Dans son esprit, ses ennemis étaient partout. Et comme elle savait très bien nager, elle a préféré cette solution. Peu de temps après, quand elle est tombée sur Forbassach et Mel...

— ... elle a pensé que nous faisions partie de cette conspiration, conclut Mel.

— Le terme de conspiration est bien choisi, car les mystères non résolus abondent.

L'abbesse Fainder renifla d'un air hautain.

— Je ne vous le fais pas dire, ma soeur. Car si Fial n'a pas tué Gabrán et moi non plus – je vous remercie d'en être maintenant persuadée –, alors qui est le coupable ?

Soudain, ses yeux brillèrent.

— Et si votre ami saxon, obsédé lui aussi par un désir de vengeance... ?

Un éclair de colère étincela dans les yeux de Fidelma.

— Le témoignage de cette pauvre enfant suffit à démontrer que frère Eadulf n'était pas coupable du viol et du meurtre de Gormgilla, et qu'il n'a joué aucun rôle dans ce complot ignominieux !

— J'entends bien, s'interposa Coba, mais où tout cela nous mène-t-il ? Nous ignorons toujours qui a tué Gabrán et pourquoi.

— Gabrán n'était qu'un instrument dans les mains de l'instigateur de ce trafic d'esclaves. Il n'avait pas suffisamment d'envergure pour imaginer et organiser ce sinistre commerce. Auriez-vous déjà oublié les paroles de Fial ? Elle a évoqué un religieux encapuchonné qui lui a ordonné par l'intermédiaire du matelot d'identifier frère Eadulf comme étant le meurtrier.

Perplexe, Mel se massa la nuque.

— Ce matelot qui s'est entretenu avec ce religieux alors que Gabrán gisait inconscient sur le plancher... ne serait-ce pas lui le patron de Gabrán ?

Fidelma eut un geste impatient de la main.

— Non, c'est Gabrán qui l'a enrôlé dans cette affaire, car ce même matelot a été tué le lendemain – le jour de l'exécution de frère Ibar. Encore une malheureuse victime de cette machination.

Fainder cligna des paupières.

— Vous voulez dire qu'Ibar était innocent lui aussi ?

— Ibar le forgeron était un bouc émissaire tout trouvé. La veille de son exécution, il s'était plaint que l'abbaye ne l'employait qu'à une seule tâche : fabriquer des fers pour les animaux. Sans doute a-t-il compris trop tard qu'en réalité ces instruments servaient à entraver des êtres humains.

« Frère Eadulf m'a rapporté qu'à l'instant où on le traînait sur le gibet, il a crié : « Demandez à quoi servent ces fers ! »

— Et maintenant, comme l'a fort justement souligné Coba, où voulez-vous en venir ? dit l'abbesse d'une voix chevrotante.

Fidelma la regarda droit dans les yeux.

— J'aurais pensé que c'était évident, mère abbesse. Ce commerce de jeunes filles est dirigé par quelqu'un qui occupe de hautes fonctions à l'abbaye de Fearn.

Fainder devint blême et porta la main à sa gorge.

— Oh non ! s'écria-t-elle avant de tomber évanouie sur le sol.

Fidelma se précipita vers elle et chercha son pouls à son cou.

À cet instant, un des guerriers de Coba fit irruption dans la grande salle.

— L'évêque Forbassach est de retour avec une troupe de guerriers du roi. Il exige notre reddition ainsi que la libération de Mel et de

l'abbesse. Que faisons-nous, seigneur ? Faut-il livrer bataille ?

CHAPITRE XIX

Eadulf se réveilla en sursaut et cligna des yeux. Sa porte venait d'être forcée et un groupe de personnes se tenait sur le seuil de sa chambre. Une silhouette se détachait des autres que le moine reconnut avec un coup au coeur : frère Cett. Il se tenait aux côtés de Fianamail et, derrière le roi, Eadulf aperçut le visage angoissé de frère Martan.

Fianamail sourit.

— C'est bien l'homme que nous cherchions. Félicitations, Cett.

Eadulf fut tiré de son lit et, en quelques instants, il se retrouva les mains liées par une corde de chanvre qui lui blessait les poignets.

— Vous pensiez vous en sortir comme ça, Saxon ? ricana Cett en le poussant vers le roi.

Puis il lui porta un coup à l'estomac et Eadulf se plia en deux avec un grognement.

— Il suffit ! s'écria frère Martan avec dégoût. Comment osez-vous user de violence sur un homme entravé ? Et en plus un religieux !

C'est alors qu'une voix familière parvint aux oreilles d'Eadulf.

— Le Saxon a depuis longtemps perdu la foi dont il se réclame, Martan. Cependant, vous n'avez pas tort d'appeler Cett à davantage de modération. On ne traite pas ainsi un homme sur le point de mourir, car Dieu l'aura puni avant la fin de cette journée.

Eadulf tourna la tête et distingua dans un brouillard les traits de l'abbé Noé. Grimaçant un sourire, il lui lança dans une quinte de toux :

— Votre charité chrétienne vous honore, mon père.

L'abbé Noé s'avança, impassible et la mine sévère.

— Nul n'échappe aux feux de l'enfer, Saxon ! lança-t-il d'un ton solennel.

— C'est ce qu'on raconte. Nous devons tous un jour ou l'autre répondre de nos mauvaises actions : les rois, les évêques... et même les abbés.

Noé sourit et quitta la cellule tandis que le jeune Fianamail regardait par la fenêtre. Dans une heure, le soleil se lèverait. Immobile, frère Martan observait son souverain.

— Avez-vous l'intention de partir tout de suite pour Fearna, lui demanda-t-il, ou repasserez-vous par votre demeure ?

— Nous allons attendre l'aube avant de rentrer directement à Fearna.

— Malheureusement, nous n'avons pas de cheval disponible pour votre prisonnier, s'excusa le père supérieur.

— Nous n'en aurons pas besoin, j'ai remarqué un magnifique chêne qui se dressait devant vos portes. Par deux fois le Saxon a échappé à notre justice, mais maintenant que nous le tenons, je tiens à assister à sa pendaison avant notre départ.

Eadulf ressentit un chatouillement au creux de l'estomac, mais il ne laissa rien paraître de son trouble. Après tout, nul ne savait quand sonnerait l'heure de sa mort. Ces dernières semaines, il avait joué à cache-cache avec elle, et ses espérances de retrouver Fidelma afin d'en finir avec ce cauchemar et de dévoiler la vérité s'étaient envolées. Fidelma ! Où était-elle ? Il aurait tout donné pour la revoir une dernière fois.

— Cela est-il bien légal ? s'enquit frère Martan en jetant un regard en biais à Fianamail qui se tourna vers lui avec un froncement de sourcils menaçant.

— Cet homme a eu son procès et il était sur le point d'être exécuté quand il s'est échappé. Ne suis-je pas, dans ce pays, le représentant de la loi ? Si vous avez des problèmes de conscience, frère Martan, consultez l'abbé, il vous absoudra. Et maintenant, frère Cett va se charger de préparer la cérémonie.

Frère Martan quitta la cellule tandis que frère Cett adressait un sourire narquois à Eadulf.

— Avec votre permission, je vais aller me restaurer, poursuivit Fianamail, car il fait froid et je suis affamé. Se faire réveiller avant l'aube pour aller chasser les gibiers de potence est épuisant.

Il marqua un temps d'hésitation.

— À ce propos, je vais emmener les deux jeunes filles avec nous. Je pense qu'on les recevra à bras ouverts à l'abbaye. Vu les circonstances, je les imagine mal retournant chez elles, et je ne voudrais pas qu'elles errent dans la campagne où elles pourraient faire de mauvaises rencontres.

Le sourire mauvais de Cett s'élargit.

— Je partage votre point de vue, majesté.

Sur ces paroles glaçantes, les deux hommes s'éclipsèrent, abandonnant Eadulf à ses tristes pensées tandis qu'il guettait l'aube de son dernier jour sur cette terre.

La colonne s'ébranla en direction de Fearna. Dego chevauchait avec Fidelma, derrière eux venaient Coba et Enda qui précédaient Fainder et Mel. Le commandant de la garde avait pris Fial en croupe et Forbassach fermait la marche. Des guerriers de Fianamail encadraient le petit groupe. Il faisait froid et sombre, mais les hommes du roi connaissaient bien la route et ils avançaient vite.

Dego jeta un coup d'oeil à Fidelma.

— Pourquoi avoir persuadé Coba de se rendre, lady ? demanda-t-il à mi-voix d'un ton réprobateur. On aurait très bien pu livrer bataille.

— Et après ? Si par malheur nous avons réussi à repousser leur assaut, nous étions responsables d'un conflit sanglant entre Laigin et Muman où la vérité et la justice n'auraient tenu qu'un rôle bien modeste.

— Je ne comprends pas.

— Forbassach, brehon de ce royaume, avait un motif légitime pour exiger qu'on lui restitue des personnes retenues dans la forteresse contre leur gré.

Dego réfléchit.

— Mais n'avions-nous pas des justifications légales pour refuser de nous rendre au chef brehon ? Vous aviez déjà démontré que frère Eadulf avait été injustement persécuté pour des crimes qu'il n'avait pas commis. De plus, l'abbesse est très certainement impliquée dans un trafic d'esclaves.

— Je n'ai rien affirmé de tel. Tout ce que je sais, c'est que l'abbaye est un point de passage qui permet d'emmener des jeunes filles jusqu'à la côte où elles sont vendues à des navigateurs étrangers. Nous ne possédons pas suffisamment de preuves pour démasquer celui qui se cache derrière ce honteux commerce.

Dego semblait perdu.

— Mais maintenant nous n'avons plus aucune chance de découvrir quoi que ce soit ! En refusant de nous battre, nous avons renoncé à la liberté de rechercher le ou les coupables. Avec un peu de chance, Forbassach nous expulsera du royaume. Sinon, il nous fera jeter en prison pour le motif de son choix. Je lui fais confiance, il trouvera bien un chef d'inculpation.

— Dego, si Coba n'avait pas cédé, nous risquions d'être tous massacrés par les guerriers de l'évêque, qui nous étaient supérieurs en nombre. Et si par miracle nous étions parvenus à repousser Forbassach et ses troupes, combien de temps se serait écoulé avant que Fianamail ne lève une armée pour brûler la forteresse ? Nous n'avions pas le choix.

Dego se rangea à regret à l'avis de sa maîtresse. Elle-même avait dû faire un gros effort pour surmonter son désir de vengeance, mais son esprit logique avait fini par triompher. Son premier mouvement

avait été de livrer bataille, car le mal rôdait dans l'abbaye et chez ceux qui y régnaient. Pourtant, en examinant la situation plus froidement, elle avait compris qu'elle n'avait pas le choix. Et maintenant, il lui fallait persuader Forbassach de l'autoriser à poursuivre ses investigations. Elle éprouvait cependant un franc soulagement d'avoir démontré l'innocence d'Eadulf et de tenir un témoin clé en la personne de Fial.

Pouvait-elle lui faire confiance ? Elle n'avait pas atteint l'âge du choix et avait déjà changé sa version des faits. Légalement, sa déposition ne pouvait être retenue devant un tribunal, mais Forbassach n'avait-il pas usé d'un stratagème pour utiliser son témoignage quand cela l'arrangeait ? Ce qui ne l'empêcherait pas de la récuser dans l'éventualité contraire.

En appeler à Fianamail serait vain. Il était trop jeune, trop ambitieux pour surmonter ses préjugés, trop avide de gloire. Il voulait laisser son empreinte sur le royaume et l'abbé Noé l'avait apparemment persuadé qu'il passerait dans l'histoire sous le nom de « Fianamail le légiste ». En repoussant le droit coutumier pour imposer les pénitentiels, il faisait de Laigin un royaume réellement chrétien, selon ses propres critères. À force de retourner tous ces arguments dans sa tête, Fidelma en avait la migraine.

Plus elle approchait de Fearn, plus la conscience de n'avoir rien résolu pour éviter un choc frontal la tourmentait. Dego avait probablement raison, elle était prise au piège. Et le mieux qu'elle pouvait espérer était qu'on la reconduise avec ses compagnons aux frontières de Laigin. Au pire, l'évêque l'accuserait de forfaits imaginaires : conspiration, entrave à la justice, complicité avec Coba d'un crime de lèse-majesté... Forbassach était capable de tout.

Elle soupira et pria pour qu'Eadulf soit parvenu à quitter le pays. S'il avait rejoint la côte afin d'embarquer sur un navire, il était sauvé, mais s'il s'était mis en tête de vouloir la rejoindre... à cette seule pensée, elle frissonna.

L'aube annonçait une belle journée fraîche et ensoleillée. Frère Martan et deux moines de sa communauté se tenaient devant les portes menant à leur monastère et à la petite église consacrée à sainte Brigitte, bras croisés et tête baissée, le capuchon de leur robe de bure ramené sur le visage. Les pentes de la Montagne jaune, recouvertes d'un givre étincelant, descendaient doucement vers la vallée où la Bann encerclait Fearn.

Debout devant les moines, Muirecht et Conna tremblaient de peur et de froid malgré les capes de laine que le bon frère Martan leur avait données. Les récents événements les emplissaient d'horreur et d'appréhension. Quant à frère Martan, il surveillait la scène d'un oeil consterné.

Un des guerriers de Fianamail gardait les chevaux, dont il retenait négligemment les rênes. L'abbé Noé, un peu en retrait, arborait l'air ennuyé de celui que tout cela ne concerne guère. Seul le jeune roi, qui avait déjà enfourché sa monture, manifestait une impatience anxieuse.

Au milieu du bouquet d'arbres, à l'extérieur des portes, se dressait un chêne vieux comme le temps. À l'une de ses branches noires, le sinistre frère Cett avait attaché une corde de chanvre qui se terminait par un noeud coulant. Juste au-dessous, il avait placé un trépied emprunté à la communauté. Quand tout fut prêt, il leva un regard interrogateur vers Fianamail.

Le roi leva la tête vers le ciel pur et ses lèvres s'étirèrent en un petit sourire de satisfaction.

— Nous pouvons procéder à la pendaison, annonça-t-il d'une voix de fausset.

Trois de ses guerriers sortirent du monastère, poussant Eadulf devant eux.

Le moine n'avait plus peur de la mort. Bien sûr, il craignait encore la douleur, cependant quitter cette terre ne l'effrayait plus. Il s'avança d'un pas ferme. Cette fin injuste et inutile l'attristait par son absurdité, mais il était résigné. Plus tôt on en aurait fini, mieux ce serait. Sans même qu'on le lui demande, il prit place sur le tabouret, l'esprit empli d'images de Fidelma. Il se concentra sur son cher visage tandis que Cett lui passait la corde autour du cou.

— Eh bien, Saxon, avoueras-tu enfin ? s'écria Fianamail.

Eadulf dédaignant de lui répondre, le jeune roi se tourna d'un geste brusque vers l'abbé Noé.

— C'est vous son supérieur, Noé, et il vous revient d'exiger son repentir.

L'abbé grimaça un sourire.

— Peut-être ne croit-il pas à la confession publique telle qu'elle se pratique dans l'Église romaine ? Sans doute préférerait-il murmurer la litanie de ses péchés dans l'oreille d'une âme soeur, à la façon irlandaise ?

— Je suis innocent des crimes dont on m'accuse, répliqua Eadulf, irrité par ces tergiversations. Qu'on en finisse avec cette comédie.

Mais Fianamail semblait désireux de voir la sévérité de la sentence adoucie par la confession.

— Vous refusez de reconnaître vos fautes alors que vous êtes sur le point de vous présenter devant le Dieu tout-puissant ?

Malgré l'imminence de sa mort, Eadulf se surprit à sourire, une réaction incontrôlée.

— Il saura que je suis innocent. Rappelez-vous, roi de Laigin, ce qu'a dit Morann, un brehon philosophe de votre pays : la mort abolit tout... sauf la vérité.

Il entendit le soupir exaspéré de Fianamail et, juste après, sentit le noeud se resserrer autour de son cou tandis qu'on donnait un coup de pied dans le tabouret qui le soutenait.

La petite troupe arriva en vue de Fearna où tout le monde se retrouva dans la cour de l'abbaye. Les prisonniers furent acheminés sous bonne garde jusqu'à la chapelle. Soeur Étromma avait accueilli Fial avec une surprise non dissimulée. Puis l'abbesse avait disparu avec la jeune fille et Fidelma espéra que c'était pour prendre soin d'elle.

Elle se tourna vers son vieil ennemi.

— Eh bien, Forbassach, êtes-vous maintenant prêt à m'entendre ? Dans la forteresse de Coba j'ai éclairci quelques points qui ne devraient pas manquer de vous intéresser.

Un air de profonde satisfaction se répandit sur les traits de l'évêque.

— Non, je refuse de vous laisser répandre vos mensonges. Vous êtes aussi rusée qu'un renard, Fidelma de Cashel. Lors de notre retour, Fainder m'a expliqué votre stratégie. Vous essayez de diffamer ce monastère, sa communauté, son abbesse et les lois de Laigin. Vos manoeuvres ont échoué.

— Vous êtes inconséquent ou alors coupable de ces crimes, Forbassach, répliqua posément Fidelma. Soit vous les couvrez, soit vous y êtes impliqué. Je ne vois pas d'autre explication à votre stupide entêtement.

L'autre plissa les paupières.

— J'ai bien l'intention de rassembler tous les chefs d'accusation que je pourrai trouver contre vous et vos compagnons. Vous avez beau être la soeur du roi de Cashel, je ne me laisserai pas intimider. Vous avez été trop loin. L'influence de Colgú ne vous sera d'aucune utilité et je veux bien courir le risque de provoquer sa colère. Dès que je me serai entretenu avec Fianamail, je prendrai ma décision et, en attendant, vous serez retenue prisonnière dans cette abbaye avec votre escorte.

Dego avança d'un pas.

— Vous allez regretter votre attitude, l'évêque, dit-il d'une voix très calme. Si vous osez poser la main sur Fidelma, l'armée de Muman franchira vos frontières. Et vous serez condamné pour avoir menacé un *dálaigh*, de surcroît proche parent de notre souverain.

Le discours du jeune guerrier laissa Forbassach de marbre.

— Elle est apparentée à votre roi et non au mien. Et je prends bien note des menaces que vous venez de proférer à mon encontre. Vous aurez tout le temps de méditer sur vos paroles et apprendrez comment de tels propos sont punis dans ce royaume.

Fidelma posa la main sur le bras de son compagnon.

— *Aequam memento rebus in arduis servare mentem*, marmonna-t-elle.

C'était une citation des *Odes* d'Horace pour rappeler à Dego de garder l'esprit clair quand il s'attaquait à des tâches difficiles.

— Un sage conseil si vous voulez garder la vie, se moqua l'évêque.

Puis il se tourna vers ses guerriers.

— Emmenez-les !

— Un instant, dit Fidelma.

Tout le monde se figea.

— Quelles sont vos intentions en ce qui concerne Coba ?

Forbassach jeta un coup d'oeil en direction du *bó-aire* de Cam Eolaing, et revint à Fidelma.

— Les mêmes que celles de votre frère quand il est confronté à un traître qui s'est rebellé contre la loi et son autorité. Il mourra.

Frère Eadulf entendit un hurlement, se sentit tomber et atterrit sur le sol avec un bruit sourd. Gisant face contre terre, il lutta pour reprendre sa respiration. La corde avait dû se rompre et la pensée qu'il devrait être de nouveau pendu lui arracha un gémissement angoissé.

Quand il ouvrit les yeux, frère Cett se tenait devant lui, l'air égaré et les bras tendus, comme s'il se rendait à des forces qui le dépassaient. Puis des cris retentirent et un jeune homme dont le visage lui était familier se pencha vers lui pour l'aider à se remettre debout.

— Frère Eadulf, comment vous sentez-vous ?

Le moine demeura muet.

— C'est moi, Aidan.

Eadulf cligna des yeux tandis que le jeune guerrier coupait ses liens. Sa gorge lui faisait mal et il ne pouvait articuler un mot.

Il vit des guerriers à cheval, armés et richement vêtus. L'un d'eux portait une bannière de soie bleue.

Devant cette apparition, Fianamail et ses compagnons s'étaient figés.

Parmi les cavaliers, bien droit sur sa jument rouanne, se tenait un homme d'un certain âge, à la mine sévère, portant une robe qui signalait une personne de haut rang. Il avait un gros nez, des lèvres minces et des yeux vifs.

Tremblant de rage, Fianamail s'était empourpré.

— C'est un outrage ! éructa-t-il. Vous me le paierez ! Savez-vous qui je suis ? Le roi ! Et je vous ferai mettre à mort pour cette insolence.

— Fianamail, regardez-moi, dit l'homme d'une voix grave tandis que son escorte s'écartait pour le laisser face à face avec le jeune monarque.

Décontenancé, Fianamail cligna des paupières.

— Je suis Barrán, le chef brehon des cinq royaumes d'Éireann, et voici les Fianna du haut roi. Inclinez-vous devant mon autorité.

Puis il brandit la baguette symbole de sa fonction, incrustée d'or et sertie de pierres précieuses.

Le sang se retira du visage de Fianamail.

— Qu'est-ce que cela signifie, Barrán ? grommela-t-il d'une voix hésitante. Vous avez interrompu une exécution légitime. Cet homme est un Saxon déclaré coupable d'avoir violé et tué une novice. Il est dangereux. Il a eu droit à un procès en bonne et due forme, présidé par mon brehon l'évêque Forbassach et par moi-même...

Barrán leva la main et Fianamail se tut.

— Si ce que vous dites est vrai, alors vous recevrez les excuses du chef brehon des cinq royaumes en personne. Mais bien des détails m'ont troublé, tout comme ils ont troublé le haut roi. Je préférerais que nous réexaminions cette affaire afin de rectifier d'éventuelles erreurs pendant que cet homme est encore en vie. Pour l'instant, sa mort ne ferait que compliquer les choses.

— Il n'y a pas eu d'erreurs !

— Nous en discuterons dans votre forteresse, Fianamail.

Barrán élevait rarement la voix, car même les rois s'inclinaient devant sa volonté et le jeune Fianamail, velléitaire et immature, ne l'impressionnait guère.

— D'autre part, à Tara, le haut roi s'est montré très mécontent d'apprendre par la rumeur que nos lois coutumières n'étaient plus en vigueur dans ce royaume. Il paraît que vous avez fait proclamer les pénitentiels et rejeté les lois des Fénechus élaborées par les brehons. Le confirmez-vous ?

Il se tourna vers l'abbé Noé.

— Noé, en tant que conseiller du souverain, on raconte que vous seriez à l'origine de cette malencontreuse évolution.

Barrán s'était déjà affronté à Noé à Ros Ailithir, et les deux hommes ne s'aimaient guère.

— De nombreux arguments plaident en faveur des pénitentiels, répliqua Noé avec raideur.

— Nous serons ravis que vous nous les exposiez. Néanmoins, je m'étonne que vous n'ayez pas jugé bon de venir à Tara débattre de ces problèmes avec les brehons et les évêques des cinq royaumes. En attendant, je vous rappelle que les lois des Fénechus sont les seules auxquelles les habitants d'Éireann sont soumis. Je n'en reconnais aucune autre. Le haut roi et sa cour seraient très contrariés d'apprendre que de nouvelles violations se sont produites dont nous n'aurions pas été avertis.

Eadulf écarquillait les yeux tout en se frottant les poignets.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-il d'une voix rauque à Aidan.

— Lady Fidelma m'avait envoyé à Tara afin que je ramène ici le chef brehon dans les plus brefs délais. J'ai bien cru que j'arriverais trop tard et, d'ailleurs, il s'en est fallu d'un cheveu.

— Mais comment saviez-vous où je me trouvais ? Elle-même l'ignorait.

— Et nous aussi. Nous avons chevauché toute la nuit et il y a une heure, sur la route de Fearna, nous sommes passés devant la demeure de Fianamail qui bourdonnait d'activité. Barrán a envoyé un de ses hommes pour demander à rencontrer Fianamail. On nous a dit qu'il était parti avec l'abbé Noé assister à la pendaison d'un hors-la-loi saxon. J'ai pensé que cela ne pouvait être que vous et, sans perdre un instant, nous avons grimpé jusqu'ici.

Eadulf avait la tête qui lui tournait.

— Ce serait donc par le plus grand des hasards que...

— Oui, nous sommes arrivés au moment où ce gaillard...

Il désigna frère Cett.

— ... donnait un coup de pied dans le tabouret qui vous soutenait. Heureusement que mon épée était bien aiguisée.

— Vous avez coupé la corde en même temps que je tombais ? s'exclama Eadulf d'une voix incrédule.

— Oui, et grâce à Dieu pas trop tard.

Le chef brehon fit avancer son cheval.

— Êtes-vous celui que l'on appelle frère Eadulf de Seaxmund's Ham ?

Eadulf croisa le regard de Barrán et ressentit la puissance et la forte personnalité de cet homme dont l'autorité surpassait celle du haut roi en personne. Ne se tenait-il pas à la tête du système juridique qui gouvernait les cinq royaumes ?

— C'est bien moi.

— J'ai entendu parler de vous, Saxon.

Barrán sourit.

— Vous êtes l'ami de Fidelma de Cashel, qui m'a envoyé chercher pour juger votre affaire.

— Je vous suis très reconnaissant de vous être déplacé jusqu'ici, seigneur brehon, car je suis innocent des accusations portées contre moi.

— Nous y reviendrons en temps et en heure. Vous sentez-vous la force de chevaucher jusqu'à Fearna ?

— Je crois que oui.

— Il serait préférable de le laisser se remettre, intervint Aidan. Ainsi, nous pourrions soigner la brûlure à son cou. Il a réchappé de justesse à la pendaison.

Barrán hocha la tête.

À ce moment, frère Martan arriva en courant, un gobelet à la

main.

— Je possède des connaissances en médecine, seigneur brehon, et je préconise de la bière pour l'estomac et un onguent pour la lésion.

Le tabouret, instrument de mort un instant plus tôt, retrouva sa fonction naturelle quand Eadulf s'y assit. Frère Martan se pencha sur lui en murmurant des paroles de réconfort, sortit un petit pot de la sacoche en cuir accrochée à sa ceinture et entreprit de frotter doucement la plaie avec le baume. Eadulf tressaillit.

— Cette pommade contient de la sauge et de la consoude, expliqua le vieux moine. Cela va vous piquer et ensuite vous vous sentirez mieux.

— Je vous remercie de vos bons soins. Et vous me voyez désolé d'avoir ainsi perturbé la tranquillité de votre monastère.

Frère Martan parut amusé.

— Une église n'est-elle pas destinée à accueillir les problèmes en son sein afin de tenter de les résoudre ? Ne travaillons-nous pas à la paix entre les hommes ?

Pour la première fois depuis longtemps, Eadulf se sentit soulagé d'un grand poids.

— J'échangerais volontiers mes soucis pour une pomme. Cette pendaison et votre excellente bière m'ont donné faim.

Martan donna des ordres à l'un des frères de la communauté.

Devant le tour que prenaient les événements, Fianamail ne put s'empêcher de laisser éclater sa colère.

— Devons-nous assister à ce déploiement d'attentions envers un meurtrier ? s'indigna-t-il. Et par un froid glacial ! Pourquoi soigner cette brûlure ? Il ne perd rien pour attendre et finira pendu haut et court.

— Je mangerai ma pomme en route, dit Eadulf en se levant. Plus tôt nous regagnerons Fearná, plus vite la vérité éclatera au grand jour. Je ne puis contenir mon impatience de voir mon innocence enfin reconnue. Malheureusement, je crains que la nervosité de Fianamail ne soit due au désir irrépressible d'accélérer ma fin.

Aidan sauta sur son cheval et aida Eadulf à monter derrière lui. Deux des guerriers se chargèrent de Muirecht et Conna qui étaient demeurées muettes, effrayées par les scènes auxquelles elles avaient assisté. Puis la colonne de cavaliers s'engagea sur les pentes de la Montagne jaune avec Barrán, Fianamail et l'abbé Noé à sa tête. Le givre avait fondu et le soleil brillait.

CHAPITRE XX

La grand-salle du roi de Laigin était pleine à craquer. Tous les yeux étaient fixés sur Barrán, qui avait pris place sur un fauteuil, revêtu de la robe symbole de sa fonction. Il brandissait sa baguette sertie de pierreries et toute sa personne proclamait qu'il représentait la loi et le haut roi. À ses côtés, avachi sur son trône, se tenait Fianamail, qui ressemblait davantage à un jeune homme boudeur qu'à un monarque. Son manque d'autorité naturelle formait un contraste frappant avec la majesté de Barrán.

Alignés le long des murs se tenaient plusieurs scribes, prêts à consigner les débats sur leurs tablettes d'argile. Plus tard, ils les recopieraient sur des peaux de vélin qui seraient gardées en lieu sûr. De nombreux brehons s'étaient déplacés, accompagnés de leurs élèves, et tous entendaient tirer profit et enseignement de la présence exceptionnelle de Barrán. Dès qu'on avait su en ville qu'il jugerait cette affaire, une foule de gens s'était précipitée à la forteresse pour assister à un événement considéré comme de première importance.

À la droite du roi et du chef brehon se tenaient l'évêque Forbassach, l'abbé Noé, l'abbesse Fainder et soeur Étromma assis sur des bancs, ainsi que plusieurs membres de la communauté de l'abbaye, dont frère Cett et le médecin, frère Miach.

Face à eux avaient pris place soeur Fidelma et Eadulf. Et aussi Dego, Enda et Aidan.

Mel et ses hommes semblaient avoir été chargés d'assurer l'ordre, mais Fidelma nota que les guerriers des Fianna s'étaient postés à des endroits stratégiques de la salle.

Il était midi. Au cours de la matinée, Barrán avait présidé plusieurs audiences et, maintenant, le temps était venu des débats publics.

Barrán se tourna vers le chef scribe et inclina la tête.

L'homme se leva, se saisit d'un lourd bâton et frappa les dalles par

trois fois.

— Cette cour a été convoquée pour entendre les ultimes plaidoiries sur les questions relatives au décès de la jeune fille Gormgilla, d'un matelot inconnu, de Daig, guerrier de Laigin, de frère Ibar, religieux à Fearná, et de Gabrán, marchand à Cam Eolaing.

Barrán ouvrit la séance.

— J'ai devant moi les conclusions du *dálaigh* Fidelma de Cashel visant à faire valoir les droits de frère Eadulf de Seaxmund's Ham, ambassadeur saxon en Eireann. Elle demande que sa mise en accusation par les cours de Laigin, la condamnation qui s'ensuivit et les infractions à la loi qu'il aurait pu commettre dans le but de prouver son innocence soient effacées des annales de ce royaume. Elle a démontré qu'Eadulf était innocent des actes qui lui avaient été imputés, et qu'il a par la suite agi pour protéger sa vie, une réaction légitimée par une injustice flagrante.

Barrán se tourna vers l'évêque Forbassach.

— Brehon de Laigin, avez-vous des objections à cette annulation ?

Forbassach, qui venait de passer plusieurs heures en compagnie de Fidelma et de Barrán, se leva. Il avait les traits tirés.

— Je n'ai aucune objection à opposer aux arguments du *dálaigh* de Cashel.

Des murmures étonnés parcoururent la salle et Forbassach se rassit.

Le chef scribe frappa le sol de son bâton pour rétablir le silence et Barrán reprit la parole.

— Je déclare donc l'accusation et la condamnation de frère Eadulf de Seaxmund's Ham nulles et non avenues. Il quittera cette salle lavé de tout soupçon et avec son honneur intact.

Fidelma saisit impulsivement la main d'Eadulf et la serra tandis que Dego, Enda et Aidan le congratulaient avec force tapes dans le dos.

— De plus, il a été décidé que le brehon de Laigin devrait payer au dénommé Eadulf un prix de l'honneur fixé à huit *cumals*. Eadulf de Seaxmund's Ham occupant les fonctions d'ambassadeur de l'archevêque de Cantorbéry auprès du roi Colgú, son prix de l'honneur s'élève à la moitié de celui de l'homme qu'il sert. Le brehon de Laigin conteste-t-il ce verdict ?

— Non.

Quand l'assistance comprit que l'évêque Forbassach devrait régler une somme équivalant à la valeur de vingt-quatre vaches, des cris de surprise fusèrent. Même Eadulf parut ébahi devant le montant des compensations qui lui étaient accordées.

— Et maintenant j'aimerais vous exposer les rai sons de la révision du procès initial et de la révocation de la sentence prononcée

contre Eadulf de Seaxmund's Ham. Au cours des audiences préliminaires qui se sont déroulées ce matin en présence d'un certain nombre de témoins, ce que j'ai appris m'a horrifié et causé grande douleur.

« Le capitaine d'un navire fluvial, Gabrán, s'était engagé dans un commerce honteux et maléfique. Profitant de la misère de certaines familles vivant dans les montagnes du Nord, il les persuadait de vendre leurs filles. Il transportait ces enfants terrorisées – aucune n'avait atteint l'âge du choix – jusqu'à son bateau et de là les conduisait au port de Loch Garman où elles étaient vendues à des marchands d'esclaves qui les emmenaient au-delà des mers.

Un silence pesant s'était abattu sur la grand-salle.

— Nous avons entendu de la bouche de Fial, une des jeunes filles ayant survécu à ce calvaire, que Gabrán était tombé au rang d'un animal et utilisait ses captives pour assouvir ses appétits sexuels. Et cela, même si elles n'avaient pas atteint l'âge de la maturité.

« On nous a rapporté que Gabrán, saisi de boisson, avait entraîné dans sa cabine Gormgilla, la compagne de Fial, alors que son bateau était amarré au quai de l'abbaye. Gabrán viola la jeune fille qui se défendit. Pris d'une rage incontrôlable, il l'étrangla. Il fut alors décidé de faire porter la responsabilité du crime sur Eadulf de Seaxmund's Ham. Dans leur arrogance, les auteurs de ce noir dessein supposèrent qu'étant un pèlerin de passage, étranger de surcroît, personne ne comprendrait qu'il était sacrifié pour couvrir un meurtre. L'arrivée inopinée de Mel et de l'abbesse avant qu'ils puissent se débarrasser du cadavre de Gormgilla les contraignit à fomenter ce complot.

« Cette ignoble machination faillit réussir. Mais ils ignoraient qu'Eadulf n'était pas quelqu'un dont l'exécution pouvait passer inaperçue et leur sottise les perdit.

Barrán se tourna vers Fidelma.

— Le temps est venu, je crois, de formuler vos observations.

Fidelma se leva. Tout le monde était pétrifié.

— Merci, Barrán. J'ai effectivement beaucoup à dire, car, dans cette affaire, disculper Eadulf ne suffit pas.

— C'est pourtant bien ce que vous vouliez ? s'écria l'évêque. Il a obtenu des compensations et vous êtes encore insatisfaite ?

Fidelma le toisa, les yeux brillants.

— Ma quête est celle de la vérité. Rappelez-vous la devise de notre justice, *Veritas vos liberabit*, la vérité vous rendra libre. Tant qu'elle nous échappera, ce royaume vivra dans les ténèbres et la suspicion.

— De qui cherchez-vous à vous venger ? Gabrán, qui faisait le commerce d'esclaves, est mort. Décidé ment, vous êtes insatiable.

— Je songe à frère Ibar, injustement condamné, à Daig, à

Gormgilla et aux innombrables jeunes filles dont les vies sont à jamais détruites. La vengeance ne m'intéresse pas, Forbassach, seul m'anime le désir de faire la lumière.

Ce fut au tour de l'abbé Noé de prendre la parole.

— La mort de Gabrán, instigateur de cet abominable commerce, ne vous suffit-elle pas ?

— Auriez-vous oublié le témoignage de Fial ? Ce n'est pas Gabrán qui lui a ordonné de témoigner contre Eadulf. Le batelier était ivre ou on l'avait assommé. Et ce n'est pas non plus le matelot, qui a été assassiné le lendemain.

Forbassach poussa une exclamation de rage.

— Nous n'avons pas à tenir compte de la parole d'une meurtrière !

Fidelma haussa les sourcils et, alors qu'elle allait répondre, l'abbé Noé la devança.

— Cette jeune fille a tué Gabrán. Les chocs successifs qu'elle a reçus lui ayant fait perdre la raison, nous ne l'en blâmons pas, et mon ami Forbassach n'a aucunement l'intention de l'inculper. La vérité s'arrête là et je crains que vous ne deviez vous en contenter.

— Ce matin, répliqua Fidelma, nous avons réexaminé en présence de Barrán les témoignages qui m'avaient été apportés dans la forteresse de Coba. Et d'après ces entretiens, il est clair que ce n'est pas Fial qui a tué Gabrán.

— Encore un innocent à défendre ? ricana Forbassach.

Barrán se pencha vers lui.

— Je ne saurais trop vous conseiller de mesurer vos paroles et d'amender vos manières, brehon de Laigin. Je vous rappelle que vous comparez dans mon tribunal et je suis très strict sur les règles de la courtoisie.

Fidelma lui jeta un regard de gratitude.

— Ma fonction, Forbassach, consiste à défendre tous les innocents injustement accusés. L'auriez-vous oublié ?

Hors de lui, Forbassach se leva. L'abbesse, très pâle, s'accrocha à sa manche pour tenter de le faire rasseoir.

— Si vous étiez honnête, vous admettriez que votre défense de Fial n'a qu'un seul but : faire porter le blâme de l'assassinat de Gabrán sur l'abbesse Fainder !

— Monseigneur, dit Barrán d'une voix sifflante, c'est la dernière fois que je vous ordonne de modérer vos propos quand vous vous adressez à un *dálaigh* de la cour.

— Surtout que je n'ai nullement l'intention d'accuser l'abbesse de ce meurtre, reprit Fidelma d'un ton détaché. Vous semblez déterminé à jeter le trouble et à dissimuler les véritables enjeux qui se jouent ici, Forbassach.

Rouge et confus, l'évêque retomba sur son siège.

— La personne qui a tué Gabrán appartenait au groupe de malfaiteurs qui avait mis sur pied ce trafic infamant. Elle avait reçu l'ordre de se débarrasser du batelier dont le comportement incontrôlable et la vénalité croissante mettaient en danger toute l'entreprise. Trop de morts s'accumulaient autour de lui.

Le viol et le meurtre d'une jeune fille sur le quai de l'abbaye et la stupide tentative de faire accuser un innocent avaient provoqué des remous. L'employeur de Gabrán estima qu'il valait mieux se passer définitivement de ses services.

Il régnait maintenant un silence de plomb.

— Prétendriez-vous que tous ces décès sont liés ? demanda Noé.

— Le meurtre du matelot a suivi la mort de Gormgilla. Et maintenant que dit le témoignage de Fial ?

Barrán se tourna vers son scribe.

— Corrigez-moi si je me trompe. Quand elle a été tirée de sa prison, elle a vu Gabrán gisant inconscient sur le plancher de la cabine des hommes d'équipage. Là, un religieux, dont le capuchon était rabattu sur les yeux, lui a demandé d'identifier le Saxon comme étant le meurtrier.

— *Verbatim et litteratim et punctatim*, murmura le scribe, confirmant par là que le compte rendu était exact.

Fidelda le remercia.

— Le matelot qui a relâché Fial est celui-là même qui a été assassiné le jour suivant. Je vais maintenant présenter quelques conjectures basées sur des faits que Daig avait exposés à son épouse. Je reconnais cependant qu'aucun témoin survivant ne sera en mesure de confirmer mes dires. Barrán, m'autorisez-vous à poursuivre ?

— Oui, dans la mesure où cela peut permettre d'élucider ces mystères, mais ces conjectures ne pourront être tenues pour des preuves.

— Naturellement. Donc ce matelot, dont la morale ne valait pas mieux que celle de Gabrán, avait été le témoin des manoeuvres destinées à couvrir le crime de son capitaine. Il estima qu'il tenait là une bonne occasion de le faire chanter. C'est d'ailleurs à ce sujet qu'ils se sont querellés à l'auberge de *La Montagne jaune*. L'aubergiste Lassar a vu Gabrán remettre de l'argent au matelot pour le faire taire. Gabrán prétendra plus tard qu'il s'agissait d'un simple salaire, mais je suis persuadée qu'il mentait.

« Le matelot s'en alla, ravi de son mauvais coup. Gabrán le suivit, le rattrapa sur le quai et le tua. Malheureusement pour lui, il aperçut Daig qui passait par là et courut se cacher. Daig avait entendu des pas qui s'éloignaient, mais il se précipita dans la mauvaise direction. La deuxième erreur de Daig fut de ne pas commencer par examiner le

corps.

« Pendant que Daig courait après une ombre, Gabrán alla récupérer l'argent sur le cadavre, lui ôta sa chaîne en or et retourna à l'auberge où, un peu plus tard, Daig vint discuter avec lui. Les questions qu'il lui posa effrayèrent Gabrán. Il retourna à l'abbaye pour parler avec son patron, et exigea de l'aide sous peine de tout révéler.

« L'instigateur du trafic était furieux et sans doute est-ce à cet instant qu'il prit la décision de se débarrasser de Gabrán dans un avenir proche.

« En attendant, il eut l'idée d'utiliser ce dernier crime pour régler un autre problème. Le capitaine du *Cág* n'était pas le seul maillon faible de ce honteux négoce : il y avait aussi frère Ibar.

Des murmures s'élevèrent et Fidelma haussa le ton.

— Frère Ibar participait à ce trafic à son insu. On lui avait ordonné de fabriquer des fers de différentes tailles, prétendument pour des animaux. Il l'a rapporté à Eadulf tout en se plaignant de ne pas très bien comprendre à quoi servaient ces instruments. Il était cependant en mesure d'identifier la personne qui lui avait ordonné de fabriquer ces objets. Se sentant menacée, cette même personne demanda à Gabrán de lui remettre l'argent et la chaîne en or tout en lui promettant de les lui restituer s'il suivait à la lettre le plan qu'elle allait lui soumettre.

« Ce plan était simple : il se résumait à déposer ces objets dans la cellule de frère Ibar. Ensuite, Gabrán irait trouver Daig pour lui raconter que frère Ibar avait tenté de lui vendre au marché la chaîne ayant appartenu à son matelot. À la suite de quoi une fouille de la cellule de frère Ibar serait organisée et on y découvrirait les « preuves » que l'on cherchait. Ce qui fut fait.

Fascinés par le récit de Fidelma, les scribes la fixaient, les yeux écarquillés.

— *Verba volant, scripta manent !* lança-t-elle d'un ton sec. Les paroles s'envolent, mais les écrits restent.

Cette histoire était complexe, elle craignait les erreurs et la perspective de recommencer ses explications la contrariait. Penauds, les scribes baissèrent la tête et entreprirent de rattraper leur retard.

— Mais, entre-temps, Daig se demanda s'il n'avait pas arrêté un innocent. Un élément du témoignage de Gabrán ou d'Ibar lui avait-il mis la puce à l'oreille ? Daig s'en est imprudemment ouvert à Gabrán et peu de temps après, par une nuit sans lune, il perdit la vie.

— Insinuez-vous que Daig a été assassiné ? protesta l'évêque Forbassach. Pourtant, tout le monde sait bien qu'il s'agit d'un accident. Il est tombé à l'eau, s'est heurté le crâne et s'est noyé.

— Disons plutôt qu'on l'a frappé à la tête, qu'il est tombé à l'eau et qu'il s'est noyé. Dans cet ordre, la succession des événements me

semble plus logique.

De son bâton, le chef des scribes frappa le sol pour ramener le calme.

— Continuez, Fidelma, dit Barrán. Et ne perdez pas de vue que tout cela n'est qu'hypothèses non fondées.

— J'en suis bien consciente, mais j'ai bon espoir que mes soupçons se verront bientôt confirmés par les personnes que je vais appeler à témoigner. Et je souhaite vivement qu'elles ne laissent aucun doute raisonnable dans votre esprit.

« Pour en revenir à notre affaire, mon arrivée inopinée changea les projets des trafiquants. Ils comprirent que Fial ne résisterait pas à l'interrogatoire d'un *dálaigh* soupçonneux et on s'empressa de la ramener sur le bateau de Gabrán, à qui on donna l'ordre de s'en débarrasser. Mais Gabrán, un homme licencieux, décida d'utiliser cette pauvre enfant pour son plaisir et elle fut gardée sous le pont, entravée comme un animal.

— Jusqu'à ce que Fial le tue ? intervint l'abbé Noé.

— J'ai déjà dit qu'elle ne l'avait pas tué.

— Vous devriez prêter davantage d'attention à la plaidoirie du *dálaigh*, l'abbé ! lança Barrán avec irritation.

Puis il se tourna vers Fidelma.

— J'ai une question à vous poser. Pendant que frère Eadulf et frère Ibar étaient en vie, cette bande de malfaiteurs devait certainement craindre qu'ils ne parviennent à prouver leur innocence ou ne laissent échapper quelque information vitale, ce qui aurait entraîné une enquête. D'après nos lois, qui ne reconnaissent pas l'exécution capitale, il est dangereux de faire porter la responsabilité d'un crime à un innocent dans la mesure où il peut toujours trouver ultérieurement un moyen de se défendre.

— Mais qui va questionner la culpabilité d'un homme mort ?

— En accord avec l'évêque Forbassach, oublieux de son serment de brehon, l'abbesse Fainder avait insisté pour appliquer les pénitentiels. Cela entre-t-il en ligne de compte dans cette affaire ? Auquel cas il faudrait réexaminer l'attitude de l'abbé Noé, qui a encouragé le roi Fianamail à remplacer les lois des Fénechus par les pénitentiels.

— En faisant porter la responsabilité des crimes sur Eadulf et Ibar, on visait effectivement à les faire exécuter. *Mortui non mordent !*

— Les morts ne mordent pas, traduisit Barrán, visiblement enchanté par cette formule.

Fidelma éleva la voix pour dominer les murmures.

— En dépit de mon arrivée, ce plan aurait très bien pu fonctionner, mais les trafiquants avaient compté sans le *bó-aire* de Cam Eolaing.

Coba, très absorbé par les débats, releva la tête d'un air surpris.

— En quoi suis-je concerné ?

— Ni l'évêque Forbassach ni l'abbesse Fainder n'avaient pris la mesure de votre résistance aux pénitentiels et de votre fidélité à notre droit coutumier.

— Je suis trop âgé pour changer de philosophie. Comment disent les brehons, déjà ? Les roseaux sont plus conciliants que les vieux arbres.

— Eadulf doit sa vie à votre entêtement, Coba. En volant à son secours et en lui accordant la protection de votre forteresse, vous les avez pris de court.

— Et vous en répondrez, grommela Forbassach avec un regard mauvais.

— Cela m'étonnerait, répliqua Barrán avec sévérité. La défense de la loi n'est pas un crime.

L'évêque, dont la haine était visible, jugea préférable de se taire.

— Cependant, poursuivit Fidelma comme si ce bref affrontement n'avait pas eu lieu, cela m'a amenée à vous soupçonner, Coba. Vous aviez donné l'asile à Eadulf avant de clamer qu'il s'était joué de vous et s'était enfui. Donc n'importe qui pouvait le tuer quand bon lui semblait. Je savais qu'il devait y avoir une bonne raison pour qu'il ait quitté le périmètre du *maighin digona*. Comme il ne pouvait que comprendre fort bien la loi, j'imaginais que vous l'aviez peut-être trompé. Mais après m'être entretenue avec Eadulf, j'ai réalisé que vous n'étiez pour rien dans cette affaire.

Coba haussa les épaules.

— Vous m'en voyez ravi.

— Sur ordre de ses employeurs, Gabrán se mit en quête d'Eadulf et découvrit où il se cachait. Il se rendit à Cam Eolaing, où il connaissait un guerrier au service de Coba du nom de Dau. Dau était corrompible. Avec sa complicité, Gabrán tua le garde devant les portes, dissimula le corps et, tout en prétendant agir au nom du *bó-aire*, annonça à Eadulf qu'il était libre. Mais quand Gabrán et Dau voulurent le tuer, il évita leurs flèches et s'enfuit dans les collines. Du coup, pour le montreur de marionnettes, la situation devenait de plus en plus inextricable.

— Le montreur de marionnettes ? répéta le chef brehon en fronçant les sourcils.

Fidelma sourit.

— Pardonnez-moi, Barrán, de m'être référée à un divertissement dont j'ai été la spectatrice lors d'un pèlerinage à Rome. Je parlais de celui qui manipule dans l'ombre des figurines désarticulées et reliées à des fils. Nous avons une expression qui signifie à peu près la même chose. *Seinm cruitté dara hamarc*. Celui qui joue de la harpe en

coulisse.

— Et comment ce... montreur de marionnettes savait-il qu'Eadulf avait reçu l'asile dans ma forteresse ? demanda Cobra.

— Vous les aviez prévenus.

— Moi ? Mais comment cela ?

— Vous êtes un homme profondément honnête, Cobra, qui obéissez aux lois des Fénechus. Vous m'avez confié qu'après l'évasion d'Eadulf vous aviez envoyé un message à l'abbaye.

— C'est exact. Il était de mon devoir d'avertir l'abbesse que j'avais accordé ma protection au Saxon.

— Mensonge ! s'écria l'abbesse. Je n'ai jamais reçu de message.

Cobra la fixa d'un air désolé.

— À son retour, mon émissaire m'a pourtant confirmé qu'il avait été délivré.

Tous les yeux s'étaient tournés vers l'abbesse, qui semblait ébranlée.

CHAPITRE XXI

— Je le savais ! tempêta l'évêque Forbassach en bondissant de son siège. Il s'agit d'un complot destiné à calomnier l'abbesse Fainder et je ne tolérerai pas de tels agissements.

— L'abbesse est déjà suffisamment impliquée dans des pratiques douteuses sans que je l'accable davantage, répliqua Fidelma. Cependant, je ne vous cache rai pas que j'ai eu des soupçons. Surtout quand j'ai compris que, depuis son arrivée à l'abbaye, Fainder s'était considérablement enrichie.

— Barrán ! J'accuse cette femme de persécution ! s'écria l'abbé Noé en se levant à son tour. Nous ne pouvons rester indifférents quand elle insulte l'abbesse Fainder de façon aussi grossière.

— Je disais seulement...

— Je vous ordonne de vous rétracter sur-le-champ ! hurla Fainder, perdant brusquement son sang-froid. Vous essayez de me piéger grâce à un tissu de mensonges !

Il fallut un certain temps pour la calmer, puis Barrán s'adressa à Fidelma.

— Il semblerait que votre démonstration vise à remettre en cause la morale de l'abbesse. Vous avez déclaré qu'elle tenait à ce que les punitions recommandées par les pénitentiels soient appliquées. D'autre part, elle aurait encouragé le chef brehon à donner son accord pour l'exécution tandis que, de son côté, Noé devait persuader le roi de faire de même. Quant à ce « montreur de marionnettes », vous affirmez qu'il appartient à la communauté du monastère. L'abbesse n'est-elle pas la mieux placée pour se retrouver au centre de cette toile d'araignée ? Et maintenant vous soutenez que l'abbesse a acquis de nombreux biens depuis son arrivée à Fearnna.

— Mensonges ! Mensonges ! Mensonges ! scanda l'abbesse en frappant le bras de son fauteuil.

L'évêque Forbassach dut à nouveau user de toute sa force de

persuasion pour tempérer ses excès.

— Pour une bonne part, l'abbesse Fainder est indirectement responsable de ce qui s'est passé, expliqua Fidelma. Mais j'ai déjà démontré qu'elle n'était pas coupable du meurtre de Gabrán.

L'assistance commençait à s'agiter et Barrán réclama le silence.

— En réalité, Noé est plus à blâmer que l'abbesse.

L'abbé se leva.

— Oseriez-vous m'accuser d'être impliqué dans des meurtres ainsi que dans ce terrible trafic de jeunes filles ? lança-t-il d'une voix menaçante.

— Je parlais là encore de responsabilité indirecte. Vous vous êtes converti aux idées de Rome lors de votre séjour dans cette ville, où vous avez rencontré Fainder.

— Je ne le nie point, grommela Noé en se rasseyant.

— Fainder exerce sur vous un fort ascendant. Elle vous a persuadé de la ramener à Laigin et de la faire nommer abbesse, tout en vous invitant à devenir le conseiller spirituel de Fianamail. Une position qui vous assurait une influence prépondérante dans tout le royaume.

— Il ne s'agit que d'une interprétation très personnelle des événements.

— Les faits parlent d'eux-mêmes. Pour commencer, vous avez enfreint la règle de l'abbaye afin de permettre à Fainder d'accéder à la position d'abbesse, et ceci en déclarant qu'elle était une de vos cousines éloignées. C'est faux, mais personne n'a osé vous contredire. Une fois à la tête de ce monastère, Fainder a imposé les pénitentiels. C'est votre fascination pour elle qui est à l'origine de tous ces désordres.

— Comment savez-vous que Fainder n'est pas apparentée à Noé ? intervint Barrán. Quant à ses richesses nouvellement acquises, quelle serait leur origine ?

— Sa soeur, Deog, est la veuve du garde Daig. C'est Deog qui m'a parlé des changements intervenus dans la situation matérielle de sa soeur. Et si Fainder lui rendait de fréquentes visites, je doute que ce soit par amour fraternel. N'est-ce pas, Forbassach ?

L'évêque avait rougi.

— Vous aussi êtes converti de fraîche date aux pénitentiels, poursuivit Fidelma. Peut-être désirez-vous nous expliquer pourquoi ?

Pour la première fois depuis le début de l'audience, le brehon de Laigin demeura silencieux et ce fut l'abbesse qui répondit à sa place.

— S'il a embrassé la vraie foi, ce n'est pas par amour pour moi, mais par conviction profonde, bafouilla-t-elle, au bord des larmes.

Un cri outragé jaillit de l'assistance et une femme fut emmenée hors de la salle, soutenue par deux de ses compagnes. Forbassach fit mine de se lever, mais Fidelma lui intima l'ordre de rester assis.

— Voilà un problème que vous devrez plus tard affronter seul avec votre épouse.

L'abbesse la fixa d'un air mauvais.

— Il y a fort à parier, Fainder, que ces nouvelles richesses aient consisté en cadeaux offerts par Noé et Forbassach. *Amantes sunt amantes*. Les amants sont fous.

Le visage de Fainder exprimait un violent ressentiment à l'égard de Fidelma. Forbassach, lui, ne parvenait pas à surmonter son embarras, quant à Noé, il semblait assommé par ces révélations. Même Fidelma regrettait de n'avoir pu éviter de lui dévoiler la duplicité de sa maîtresse. Le pauvre homme s'était tellement entiché de l'abbesse qu'en apprenant la nature des relations qu'elle entretenait avec Forbassach il avait reçu un coup de poignard en plein cœur.

— La preuve que vous n'étiez pas coupable m'a été confirmée lorsque vous vous êtes évanouie à Cam Eolaing. Je venais de souligner que la personne se tenant derrière ce honteux trafic occupait d'importantes fonctions à l'abbaye. Vous vous êtes alors sentie mal parce que vous avez pensé que je me référais à l'un de vos amants. Oui, mais lequel ?

Mortifiée, Fainder s'était empourprée.

— Fort bien, Fidelma, l'interrompt Barrán. Mais si l'abbesse et Fial sont innocentes de l'assassinat de Gabrán, donnez-nous le nom du coupable. Obéissait-il aux ordres de Fainder ?

— Je vais y venir. Notre montreur de marionnettes commençait à s'affoler devant le nombre croissant de morts qu'avait entraîné le premier meurtre de Gabrán. Chaque tentative de couvrir les fautes menait à un désastre encore plus grand. Il fut donc décidé de tuer Gabrán et d'arrêter le trafic d'adolescentes, du moins pour un certain temps. La personne désignée pour en finir avec Gabrán devait quitter l'abbaye pour rendre visite à un parent, qui vivait non loin de l'endroit où était amarré le navire du batelier. L'assassin se mit en route, ignorant que l'abbesse Fainder avait pris le même chemin que lui.

«Il arriva au bateau alors que Gabrán venait d'envoyer un de ses hommes dans les collines pour aller y récupérer sa « marchandise ». L'embarquement des jeunes filles avait toujours lieu dans un endroit isolé. Ce jour-là, la plupart des hommes de Gabrán avaient reçu de l'argent et emmené avec eux les ânes qui tiraient le bateau. On leur avait donné congé jusqu'au lendemain. Les jeunes filles arriveraient pendant leur absence et seuls un ou deux hommes d'équipage connaîtraient leur existence.

«Le meurtrier trouva Gabrán seul, l'exécuta d'un coup d'épée qui lui ouvrit le cou de bas en haut, puis attendit l'arrivée des adolescentes et de leur escorte. Son objectif était de tous les supprimer, ainsi plus personne ne parlerait. Puis le meurtrier aperçut

l'abbesse s'approcher et il s'enfuit précipitamment dans les collines. Là, il poursuivit sa quête, qui s'avéra vaine, et décida de se rendre chez le parent qu'il avait promis d'aller voir.

« Sur le bateau de Gabrán, la pauvre Fial, prisonnière à l'insu de tous depuis plusieurs jours, avait réussi à desceller le fer qui lui entravait le pied. Ignorant ce qui s'était passé, elle grimpa dans la cabine de Gabrán et le vit baignant dans son sang.

« Puis elle chercha la clé qui lui permettrait d'ouvrir les liens qui enserraient ses poignets. Une fois libérée, une rage irrépressible la saisit et elle s'empara d'un couteau dont elle plongea la lame à plusieurs reprises dans le corps de son bourreau déjà mortellement atteint. Un accès de folie pour se venger du mal qu'il lui avait fait. C'est alors qu'on frappa à la porte. Fial laissa tomber le couteau et repassa par la petite écoutille, attrapant quelques clés au passage. L'abbesse pénétra dans la cabine.

« Fial parvint à ouvrir la porte de sa prison, traversa la soute, gagna le pont par une échelle et se jeta à l'eau. Le courant l'entraîna plus bas et, quand les flots se calmèrent, elle se hissa sur la berge. C'est alors que Mel et Forbassach la prirent en chasse.

— Voilà une excellente reconstitution, fit observer Barrán. Mais avez-vous les moyens de la prouver ? Certaines de vos assertions ont été confirmées par l'abbesse et Fial, mais qu'en est-il de ce mystérieux assassin ? Et où avez-vous pris qu'il devait rendre visite à un parent dans les collines ?

— Mes déductions n'ont rien de très mystérieux. Grâce à frère Eadulf, qui m'a raconté ses aventures, j'ai pu identifier cet homme.

— Le Saxon aurait été en mesure de désigner l'assassin alors que lui-même était en fuite ?

— Un ermite aveugle du nom de Dalbach a accordé l'hospitalité à Eadulf.

Pour la première fois depuis le début de l'audience, Fianamail se manifesta.

— Dalbach ? dit-il en se redressant. Mais c'est un de mes cousins !

Barrán lui adressa un petit sourire avant de se tourner vers Fidelma.

— Prétendriez-vous que le roi de Laigin en personne devait rendre visite à son cousin ce jour-là ?

Fidelma poussa un soupir agacé.

— Dalbach ayant confié à Eadulf que son cousin était un des religieux de l'abbaye de Fearn, l'identifier n'a pas été difficile.

Comme personne ne répondait, elle poursuivit :

— Dalbach commit l'erreur de se confier à son cousin. Il lui raconta qu'il avait accordé l'hospitalité à Eadulf et que le Saxon devait sur sa recommandation passer la nuit au monastère de la Montagne

jaune. Ce parent de Dalbach, comprenant que la mort d'Eadulf était indispensable pour dissimuler les traces du complot, partit à cheval pour la Montagne jaune.

Elle se tourna vers Fianamail.

— Vous étiez parti chasser à proximité de la communauté de sainte Brigitte, où Eadulf avait emmené les deux adolescentes. Au milieu de la nuit, quelqu'un est venu vous informer du lieu où Eadulf avait trouvé refuge.

Fianamail détourna les yeux.

— C'est mon cousin...

Frère Cett produisit un cri d'animal traqué et tenta de se frayer un chemin dans l'assistance, mais quatre gardes de Barrán le rattrapèrent et le maîtrisèrent avant qu'il eût atteint les portes de la grand-salle.

Fidelma ouvrit les mains en un geste théâtral.

— *Quod erat demonstrandum*. Il s'agissait bien de votre cousin Cett, Fianamail. Seul Dalbach, lui aussi apparenté à la famille royale des Uí Cheinnselaig, savait où Eadulf se cachait. Or ce même Dalbach ayant un cousin religieux à Fearna, j'en ai tiré les conclusions qui s'imposaient. Et si vous voulez une preuve supplémentaire, regardez le bas de la robe de Cett. Vous y trouverez une déchirure, à environ deux pieds de l'ourlet.

Un guerrier se pencha et se releva pour donner confirmation de ce qu'avancait Fidelma.

La jeune femme prit dans son *marsupium* un minuscule bout de tissu effrangé.

— Ces quelques fibres ne sont-elles pas en tout point semblables à celles du vêtement de Cett, qui s'est accroché à un clou dans la cabine de Gabrán ?

On vérifia promptement cette assertion.

— Seul un homme de la force de Cett pouvait asséner le coup qui tua Gabrán. Une jeune fille comme Fial en était bien incapable. Et l'abbesse aussi.

Des murmures admiratifs et même quelques applaudissements s'élevèrent dans la salle. Ces manifestations incongrues furent aussitôt interrompues par l'évêque Forbassach qui avait retrouvé son aplomb, aiguillonné par le désir de vengeance.

— Pour une femme aussi intelligente, ricana-t-il, il me semble que vous avez oublié un élément essentiel. Le religieux qui était à bord du bateau quand on incita Fial à mentir n'était certainement pas frère Cett, sinon elle aurait remarqué la stature de cet homme.

L'assistance retint son souffle.

— Permettez-moi de vous féliciter pour votre sens de l'observation, Forbassach. Néanmoins, je regrette que vous n'ayez pas mis cette faculté au service d'Eadulf et d'Ibar lors de leur procès.

L'évêque éclata d'un rire forcé.

— Cette insulte ne suffira pas à masquer votre erreur d'appréciation. Fianamail me pardonnera si je fais remarquer que Cett n'est pas l'élément le plus brillant de sa famille. L'idée même qu'il ait endossé le rôle de ce... montreur de marionnettes, comme vous dites, est un non-sens !

Sur ces paroles, il se rassit, l'air satisfait.

— Si je me rappelle bien les entretiens que j'ai eus à la forteresse de Coba, j'ai également dit que le montreur de marionnettes occupait de hautes fonctions à l'abbaye. Je suis certaine que le *bó-aire* le confirmera.

Coba hocha la tête.

— C'est exact et cela ne correspond guère à Cett.

— Je vous l'accorde. La personne qui a mis au point cet ignoble trafic et persuadé Cett et Gabrán de l'appuyer dans son entreprise n'est autre qu'Étromma, la *rechtaire* du monastère.

Soeur Étromma, qui se tenait les bras croisés, semblait ailleurs et elle ne broncha pas quand deux gardes vinrent l'encadrer.

— Niez-vous ces accusations, soeur Étromma ? demanda Barrán.

Étromma fixa le chef brehon.

— Une bouche silencieuse est aussi la plus mélodieuse.

— Voilà un système de défense peu efficace, car le silence peut être interprété comme un aveu de culpabilité.

— Le sage préfère se taire.

Barrán haussa les épaules et fit signe aux guerriers d'emmener l'intendante et son frère, maintenant docile et muet.

— Je crois qu'en examinant les possessions personnelles d'Étromma, on découvrira beaucoup d'argent, dit Fidelma. Une fois, elle m'a dit qu'elle espérait un jour se retirer sur l'île de Man. J'avais cru qu'elle désirait entrer à l'abbaye de Maughold. Depuis, j'ai compris qu'elle avait le projet de s'y installer pour y vivre à son aise avec son frère.

Coba se leva.

— Chef brehon, je viens de parler au messenger que j'avais envoyé à l'abbaye. Il m'a appris qu'il avait confié mon message à la *rechtaire*. Étromma savait donc où se trouvait frère Eadulf et c'est elle qui a prévenu Gabrán.

— Je soupçonnais Étromma depuis longtemps, déclara Fidelma, et en réalisant que Fial avait été transférée de l'abbaye jusqu'au bateau de Gabrán, j'acquis la certitude que l'intendante était au centre de cette vile entreprise.

— Mais encore ? insista Barrán.

— J'avais demandé à voir Fial. Sous le prétexte d'aller la chercher, Étromma me laissa seule avec le médecin frère Miach. Au

lieu de l'attendre dans la salle des soins, je retournai auprès d'Eadulf. Frère Cett, son geôlier, avait disparu. L'homme qui le rem plaçait m'apprit qu'il s'était rendu sur le quai avec Étromma. Plus tard, j'en déduisis qu'ils étaient allés quérir Fial pour la soustraire à mon interrogatoire en l'emmenant sur le *Cág*. Puis Étromma est venue me trouver en me racontant que Fial avait disparu. Un peu plus tard, on me rapporta que le bateau de Gabrán avait quitté l'embarcadère.

— Je vous félicite pour vos investigations et votre brillante démonstration, Fidelma. Pouvez-vous éclairer les raisons qui ont poussé cette femme à un tel égarement ?

— Sa motivation principale était le désir de vivre dans le confort sans dépendre de personne. Dans son épître à Timothée, Paul ne dit-il pas *Radix omnium malorum est cupiditas*⁽¹¹⁾ ? La cupidité est la racine de tous les maux. Il est de notoriété publique qu'Étromma a eu beaucoup de malheurs dans sa vie. Elle appartient à la famille royale, mais n'a pas de fortune. Elle et son frère ont été emmenés en otages quand ils étaient enfants, et aucun membre de la famille royale n'a offert de payer le prix de l'honneur pour leur libération.

Mal à l'aise, Fianamail changea de position sur son siège. —

— Étromma et Cett parvinrent à s'enfuir et entrèrent très jeunes au service de l'abbaye. Cett est un simple d'esprit dominé par sa soeur. Quant à Étromma, elle n'était pas suffisamment capable et intelligente pour s'élever au rang d'abbesse. Bien que la fonction de *rechtaire*, qu'elle exerçait depuis dix ans, soit très honorable, elle ressentit comme une profonde injustice la nomination de Fainder à la tête de l'abbaye. C'est alors que germa dans son esprit l'idée de ce honteux commerce, qu'elle mit à exécution avec la complicité de Gabrán et de Cett.

— Tout semble maintenant très clair, grommela Forbassach. Fidelma lui adressa un sourire glacial.

— Après coup, les événements paraissent toujours limpides.

Pendant que Barrán donnait des instructions aux scribes et précisait certains aspects de la loi aux brehons, Eadulf prit la parole pour la première fois depuis le début de l'audience.

— Quand avez-vous commencé à suspecter soeur Étromma ?

Fidelma se renversa sur son siège.

— Dès le premier jour.

— Comment cela ?

— D'abord, elle s'était rendue sur le quai en compagnie de Cett alors qu'elle m'avait annoncé qu'elle partait à la recherche de Fial. Puis elle était revenue me dire qu'elle avait disparu. Alors que nous nous trouvions sur le quai, un religieux a interrompu notre conversation pour nous apprendre qu'un bateau avait coulé sur la rivière, sans doute celui de Gabrán. Sans parvenir à dissimuler son

inquiétude, elle partit aussi tôt se renseigner. S'il s'était agi du navire de Gabrán, Fial aurait été secourue ou l'épave fouillée, et le trafic de jeunes filles révélé au grand jour Fidelma marqua une pause.

— Et puis elle a menti en prétendant ne pas m'avoir vue récupérer la baguette d'émissaire et la lettre à Théodore dans le matelas où vous les aviez dissimulées. J'ai tout d'abord supposé qu'elle avait agi ainsi par crainte de Forbassach et de l'abbesse, mais en réalité elle voulait mettre un terme à mon enquête avec votre exécution.

Quelques jours plus tard, Eadulf et Fidelma se tenaient côte à côte sur le quai du port de Loch Garman. Il ne s'agissait pas à proprement parler d'un bras de mer ou d'un lac, mais d'un estuaire d'où des navires mettaient les voiles pour la Gaule, l'Ibérie, la terre des Francs, des Saxons et de bien d'autres peuples. Loch Garman, situé à l'extrémité sud-est de l'île, était le port le plus animé des cinq royaumes, et l'escale la plus aisément accessible. Pour Laigin, il s'agissait à la fois d'une bénédiction et d'une fatalité, car s'il favorisait le commerce, ce port était aussi très exposé aux attaques des pirates.

Fidelma et Eadulf se tenaient là, tandis que le vent ébouriffait leurs cheveux et s'engouffrait dans leurs vêtements.

— Et voilà, soupira Fidelma. Fianamail a été convoqué à Tara où on lui donnera une bonne leçon, et Forbassach a été destitué de ses fonctions d'évêque et de brehon. Il a rejoint une obscure communauté et sa femme a demandé le divorce. L'abbesse Fainder est repartie à l'étranger, probablement à Rome, et l'abbé Noé... eh bien, je suppose que lui aussi suivra le même chemin maintenant qu'il n'est plus le conseiller spirituel de Fianamail.

— Fainder est une femme curieuse, dit Eadulf, pensif. Fervente adepte des pénitentiels et de la prépondérance de Rome, elle n'hésite pas à faire usage de ses charmes pour gagner la position d'abbesse. Mais comment est-elle parvenue à dominer et manipuler l'abbé Noé et l'évêque Forbassach ? Je ne le comprendrai jamais, car, très franchement, je ne la trouve même pas attirante.

Fidelma éclata de rire.

— *De gustibus non est disputandum.*

Eadulf fit la grimace.

— Nul doute que ce qui plaît à certains répugne à d'autres. Et voilà, comme vous dites. D'après ce que j'ai cru comprendre, Laigin reviendrait aux lois des Fénechus ?

Fidelma sourit.

— Nous avons échappé aux cruelles punitions des pénitentiels, qui ne seront plus appliquées de sitôt.

Ils observèrent un silence gêné, puis Fidelma leva les yeux vers son ami.

— Êtes-vous toujours résolu à rejoindre Cantorbéry ?

— Oui, répondit Eadulf sans dissimuler sa tristesse. J'ai des devoirs envers l'archevêque et envers votre frère, qui m'avait chargé de messages pour lui.

Ces derniers jours, la détermination d'Eadulf de pour suivre son voyage avait troublé Fidelma qui pensait le convaincre de revenir avec elle à Cashel. Or, contrairement à son habitude, il était demeuré inflexible. Sa fierté l'avait empêchée de dévoiler plus avant ses sentiments. D savait ce qu'elle ressentait pour lui et mal gré cela... il avait refusé de la suivre et s'était entêté à se rendre à Loch Garman où il devait s'embarquer sur un navire en partance pour le pays des Saxons. Fidelma, qui ne désespérait pas de le détourner de son but, l'avait accompagné. D'après le brehon Morann, la fierté n'était que le masque de nos fautes. Avait-elle bien fait son examen de conscience ? N'aurait-elle pas oublié de dire quelque chose d'essentiel à son ami ? Elle hésitait.

— Êtes-vous certain qu'aucun argument ne vous persuaderait de revenir avec nous à Cashel ? Vous savez que votre retour à la cour comblerait mon frère.

— D'autres devoirs m'appellent, rétorqua Eadulf avec solennité.

— Quand le devoir se change en profession de foi, autant dire adieu au bonheur.

N'avait-elle pas elle aussi tenu des propos du même genre que ceux de son ami afin de se dissimuler les sentiments qu'elle éprouvait pour lui ?

Eadulf lui prit la main.

— Vous qui adorez citer les sages, Fidelma, n'est-ce pas Plaute qui a écrit : « L'honneur d'un honnête homme consiste à se rappeler ses devoirs » ?

— D'après les lois des Fénechus, Dieu ne demande pas aux hommes de donner plus qu'ils n'en sont capables ! lança-t-elle avec humeur, car elle croyait qu'il la taquinait sur ses déclarations passées.

Un appel retentit et un esquif se détacha d'un navire qui venait de jeter l'ancre dans le port. Les rameurs de l'embarcation la dirigeaient vers le quai où attendaient des voyageurs.

— La marée est en train de tourner, dit Eadulf en levant la tête, et le vent change de direction. Il semble que l'heure soit venue de nous séparer, Fidelma. À Cashel, la dernière fois que nous nous sommes quittés, votre pèlerinage en Ibérie sur la tombe de saint Jacques primait toute autre considération.

— Mais je suis revenue, murmura-t-elle sur un ton de reproche.

— C'est vrai.

Eadulf lui sourit.

— Et j'en remercie le Seigneur sinon je ne serais plus ici pour

vous parler. Ce jour-là, vous m'avez rappelé à mes obligations envers l'archevêque de Cantorbéry, et je garde en mémoire vos paroles : « Le moment venu, il ne faut pas hésiter à partir, même quand on ignore où nos pas vont nous mener. »

Elle baissa la tête.

— Sans doute avais-je tort.

— J'ai répliqué que je me sentais chez moi à Cashel, et pouvais toujours trouver un moyen d'y rester malgré les exigences de l'archevêque.

— Et je vous ai répondu : « Héraclite a dit qu'on ne se baignait jamais deux fois dans le même fleuve, alimenté par de nombreux cours d'eau. »

— En ce qui me concerne, l'honneur commande que je tienne mes engagements.

Les yeux brillants, il l'obligea à se tourner vers lui et lui prit les mains. Si leur relation avait un avenir, il ne devait surtout pas céder.

— Je regrette d'être à nouveau séparé de vous, Fidelma. Souvenez-vous d'une de vos triades. Quelles sont les trois maladies dont on peut souffrir sans honte ?

Elle s'empourpra.

— Le désir, l'amour et la soif.

— Viendrez-vous avec moi ? demanda-t-il d'une voix pressante. Il n'y aurait aucune honte à cela.

— Serait-ce bien raisonnable ?

L'esquisse d'un sourire trembla sur ses lèvres. Ses sentiments la poussaient à dire oui, mais son bon sens la retenait.

— La raison est-elle vraiment concernée, Fidelma ? Je n'ai qu'une seule certitude : aucun vent ne gonflera les voiles de votre bateau si vous ignorez vers quel port vous diriger.

Fidelma jeta un coup d'oeil derrière elle.

Sagement alignés, Dego, Enda et Aidan l'attendaient, tenant par la bride les chevaux qui allaient les ramener à Cashel. Elle réfléchit un instant et s'aperçut qu'elle était incapable de prendre une décision. Cette incapacité n'était-elle pas révélatrice ? Jamais de sa vie elle n'avait été aussi troublée et Eadulf ne semblait pas beaucoup plus lucide.

— S'il vous faut rester, très bien, je comprendrai, soupira-t-il, déjà résigné.

Fidelma plongeait son regard vert dans les yeux bruns si chaleureux de son ami, serra sa main qu'elle retenait encore dans la sienne et se détourna sans un mot.

Aidan et Enda sautèrent en selle tandis que Dego s'avancait vers Fidelma, suivi de sa monture. Eadulf s'était figé. Fidelma adressa quelques mots à Dego, puis se saisit de son sac de selle. Quand elle

revint vers Eadulf, elle était toute rose d'émotion et souriait avec confiance.

— Si rien n'apaise la raison, alors autant suivre son instinct. Venez, montons dans cette barque avant que le capitaine du navire ne parte sans nous.

- {1} 10/18, n° 3717.
- {2} Deutéronome, 19, 18-21. Les citations bibliques sont celles de la Bible de Jérusalem (Éditions du Cerf, 1998). *(N.d.T.)*
- {3} Apocalypse, 20, 12-15. *(N.d.T.)*
- {4} Que la bonne fortune protège la demeure ! *(N.d.T.)*
- {5} Avec l'aide de Dieu. *(N.d.T.)*
- {6} Monastère mixte. *(N.d.T.)*
- {7} *Épître* aux Romains, 2,14-15. *(N.d.T.)*
- {8} Première épître de saint Pierre, 5,2-3. *(N.d.T.)*
- {9} Genre de jeu d'échecs. *(N.d.T.)*
- {10} Première épître de saint Jean, 1, 9. *(N.d.T.)*
- {11} Première épître de saint Paul à Timothée, 6,10. *(N.d.T.)*